

LA VÉNÉRABLE
ANNA-MARIA TAÏGI

ET LA SERVANTE DE DIEU

ÉLISABETH CANORI-MORA

TERTIAIRES TRINITAIRES

AVEC UNE NOTICE SUR LE TIERS ORDRE DE LA T.-S. TRINITÉ

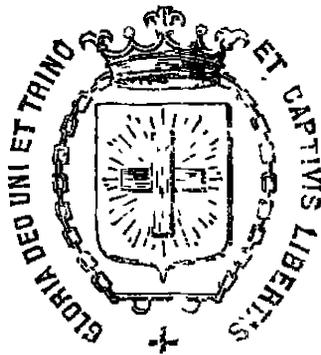
PAR

le R. P. CALIXTE, de la Providence

Président du couvent des Trinitaires à Cerfroid (Aisne.)

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET COMPLÉTÉE PAR L'AUTEUR



PARIS

VICTOR SARLIT, LIRRAIRE-EDITEUR

19, RUE DE TOURNON, 19

ET AU COUVENT DE GERFROID (AISNE.)

—
1872

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2017.

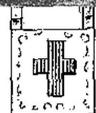
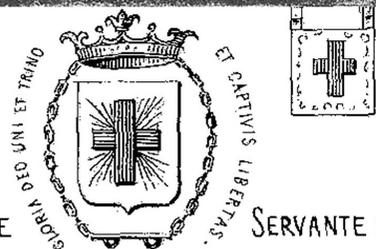
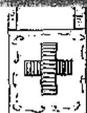
Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA
VÉNÉRABLE ANNA-MARIA TAÏGI
ET LA SERVANTE DE DIEU
ÉLISABETH CANORI-MORA

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUE L'ON TROUVE AUX MÊMES ADRESSES.

- Vie de St-Jean de Matha**, Fondateur de l'Ordre de la
T.-S. Trinité. in-12, *franco*. 2 fr. 50
- Vie de St-Félix de Valois**, Fondateur de l'Ordre de la
T.-S. Trinité, Prince du sang royal de France. 2^e édit.
in-12, *franco* 2 fr. 50
- Fleurs du désert**, ou Vies de trois Ethiopiennes, Amna,
Zahara et Fudalcorim. 2^e édit. in-12, *franco*. . . 1 fr. 25
- Vie de St-Michel** des Saints, Trinitaire canonisé en
1862. in-18, *franco*. 0 fr. 75
- Autre **Vie du même Saint**, traduite de l'espagnol par M.
l'abbé Veyrenc. 1 vol. in-12, *franco*. 2 fr.
-



LA VÉNÉRABLE SERVANTE DE DIEU

ANNA MARIA TAIGI

du Tiers-Ordre de la T. S. Trinité

Morte à Rome, 9 Juin 1837

Protestation de l'Auteur.

Conformément au décret porté le 17 mars 1625 par le Pape Urbain VIII, l'auteur déclare que, si quelquefois il qualifie de sainte celle dont il publie la vie, il ne fait que se conformer à l'usage reçu parmi les fidèles qui donnent ce titre aux personnes recommandables par leurs vertus ; qu'il n'attribue qu'une foi humaine aux révélations dont il est question dans son livre, et qu'il remet purement et simplement cet écrit au jugement et à la correction de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine dont il est et veut demeurer toujours le fils très-obéissant.

Natione Gallus, Fide Romanus.

APPROBATIONS

DE L'ARCHEVÊCHÉ DE MALINES

12 Mai, 1871.

J. B. LAUWERS, VIC. GÉN

DE Mgr J.-J. DOURS, évêque de Soissons et de Laon
20 janvier 1869.

DU T.-R. P. ANDRÉ DE S^{te} AGNÈS,
Vicaire-général de l'Ordre des Trinitaires Déchaussés.

Nous soussigné, Fr. André de S^{te} Agnès, Vicaire-général des religieux déchaussés de l'Ordre de la T. S. Trinité pour la rédemption des captifs, avons examiné l'ouvrage intitulé : *La vénérable Anna-Maria Taïgi et la Servante de Dieu Élisabeth Canori-Mora, avec une Notice, etc.*, qui contient la vie de ces deux pieuses femmes, jadis Tertiaires de notre saint Ordre, un Aperçu sur notre Tiers-Ordre, et le Recueil de nos Indulgences, traduit littéralement du Sommaire imprimé à Rome, en 1866, avec permission des supérieurs Ecclésiastiques. Nous sommes heureux de reconnaître, dans cette nouvelle production, la pureté de zèle et l'exactitude de doctrine dont l'auteur a donné des preuves dans ses autres écrits ; aussi permettons-nous volontiers l'impression de cet opuscule, bien persuadé qu'il rendra un service signalé aux chrétiens de nos jours, en leur prouvant par des faits authentiques, que l'héroïsme de la vertu est de tous les temps et de toutes les conditions sociales.

Donné en notre Couvent de Saint-Chrysogone, le 28 janvier 1869,
Fête de S^{te} Agnès, patronne de notre saint Ordre

P. F. ANDRÉ DE S^{te} AGNÈS.

Place du Sceau de l'Ordre.

P. F. PIERRE, *Secrétaire.*

Le 3 août 1871, le T.-R. P. André de S^{te} Agnès, Postulateur de la cause de Béatification de notre Vénérable, adressait de Rome à l'auteur les lignes que voici : « J'ai lu de nouveau et très-
« attentivement votre belle vie d'Anna-Maria, je l'ai trouvée en tout
« conforme aux procès apostoliques. Cette lecture m'a procuré une
« bien douce consolation, comme d'ailleurs, à toutes les personnes
« qui ont pu prendre connaissance de votre livre. La cause de la
« Béatification de notre Vénérable se poursuit activement. On tien-
« chaque semaine deux sessions dans notre couvent de S^t Chryso-
« gone. Les frais pour l'audition des témoins sont considérables,
« j'ose espérer que beaucoup de vos lecteurs voudront nous aider de
« leurs aumônes pour le prompt achèvement d'une cause qui inté-
« resse si vivement tous les fidèles. Le concours au tombeau d'Anna-
« Maria est toujours considérable. Son corps se conserve frais et
« flexible. On informe sur deux nouveaux faits miraculeux, attri-
« bués à son intercession. »

Quelques jours après, l'auteur ayant pressé le T. R. P. André de lui adresser les divers écrits publiés récemment à Rome au sujet d'Anna-Maria, en reçut, dès le 25 août, la réponse suivante :

« Soyez tranquille, je vous tiendrai successivement au courant
« de ce qui peut vous intéresser dans cette cause ; mais jusqu'ici
« ni le *Divin Salvatore* ni la *Civiltà cattolica* n'ont rien donné
« qui ne soit déjà dans votre livre. La vie italienne de la Vénéra-
« ble est, de l'aveu de tous, trop abrégée, et les deux vies fran-
« çaises, traduites en italien, sont, malgré leur mérite réel, moins
« complètes que la vôtre. Je vous le répète ; c'est ce que nous
« avons jusqu'à ce moment de plus exact, de plus conforme aux
« documents authentiques du procès de Béatification. »

PROLOGUE

La Sainte Église a été constamment exposée, depuis son origine, à des épreuves qui auraient dû, humainement parlant, la renverser et la détruire. Les persécutions, les guerres des infidèles, les hérésies, les schismes ont cherché, par tous les moyens, à disperser la grande famille catholique ; toute l'histoire le démontre, et les événements accomplis sous nos yeux nous l'attestent de la manière la plus évidente. Cependant, l'Église a toujours résisté, et maintenant encore elle soutient avec avantage le combat qui lui est livré. Quel est donc le secret de cette force invincible ? C'est la patience dans le support des injures, la prière et la confiance en Dieu ; c'est en un mot la vertu de la croix.

Ces moyens de défense sont assurément, pour le spectateur inintelligent, sans proportion aucune avec la grandeur de la lutte, mais, plus les armes dont l'Église fait usage s'éloignent des conseils de la prudence humaine, plus la main de son divin fondateur apparaît à nos yeux. Le Christ a déclaré que tous les efforts des méchants ne prévaudront jamais contre son œuvre ; la prophétie s'accomplit avec d'autant plus d'évidence que les attaques dirigées contre le siège de la Foi sont plus fréquentes et plus redoutables.

Dieu ne veut pas que la chair puisse s'exalter devant lui et se glorifier en elle-même ; aussi choisit-il le plus souvent pour l'exécution de ses desseins de bien faibles instruments, afin de mieux confondre dans ses prévisions la sagesse du monde. Le triomphe est certain, mais il veut qu'on l'obtienne par la prière, par l'immolation et l'esprit de sacrifice. Il répand des grâces spéciales dans des âmes d'élite qui demeurent souvent inconnues.

et c'est par elles qu'il exerce ses miséricordes au milieu de son peuple; comme Moïse, elles arrêtent le bras de Dieu se disposant à frapper de terribles coups; comme St Paul, elles s'offrent à la justice divine pour leurs frères, et reçoivent en elles les châtimens du Ciel, maladies, souffrances corporelles, désolations d'esprit et aures tribulations, qui doivent apaiser la colère du Seigneur.

Dans les dernières années du dix-huitième siècle, et au commencement du siècle suivant, la société avait besoin, ce semble, plus qu'en tout autre temps, de ces âmes généreuses qui consentent à être victimes pour de communes expiations. L'orgueil de l'homme avait uni ses efforts à ceux des puissances de l'Enfer, pour renverser de fond en comble et l'Église et l'ordre civil tout entier. Dieu opposa à ces criminelles tentatives une foule de prêtres zélés, de religieux fervents, de chrétiens vivant dans le monde, dont l'existence, riche en toute sorte de bonnes œuvres, s'est écoulée, la plupart du temps, dans une profonde obscurité. La Ville Éternelle arrosée du sang de tant de martyrs, cette ville qui est le centre du Catholicisme et la résidence de son auguste chef, a nourri dans son sein un grand nombre de ces dignes confesseurs de la Foi.

Parmi tant de saints personnages, qui ont tenu, pour ainsi dire, dans leurs mains la source d'où s'épanchent sur le peuple chrétien la rosée divine et la grâce du pardon, plusieurs demeureront à jamais ignorés, jusqu'au jour des grandes révélations. Quelques-uns, au contraire, ont été entourés, même de leur vivant, d'un certain éclat qui servait à faire ressortir les efforts qu'ils ont faits pour s'ensevelir dans l'oubli. Au nombre de ceux qui paraissent destinés à répandre d'assez vives lumières sur la conduite de la Providence, dans ces derniers temps, nous devons placer Anna-Maria Taïgi, morte à Rome le 9 juin 1837. Un décret du 8 janvier 1863 la déclare Vénérable et introduit la cause de sa Béatification.

« Celle dont le nom inconnu est ainsi annoncé au monde vingt-cinq ans après sa mort, était par sa condition sociale un peu moins qu'une simple femme; c'était une indigente, mariée à

un homme de peine du palais Chigi. Il y a trente ans, on la voyait par les rues de la ville, vieille, infirme, allant visiter N.-S. dans une église, ou sur un lit de souffrances. Sa pauvreté correcte, un certain éclat de majesté, un certain regard des passants attiraient l'attention de l'étranger ; il entendait dire avec respect, quelquefois avec dérision : « *C'est la sainte.* »

« A Rome, comme partout, les saints rencontrent la double épreuve de l'admiration et du mépris ; ils redoutent la première, ils aiment la seconde ; ils franchissent l'une et l'autre radieux d'humilité. La pauvre Anna-Maria n'avait pu faire qu'elle ne devint un des plus grands personnages de Rome. Elle possédait le don des miracles et répandait magnifiquement autour d'elle les guérisons, les consolations, la lumière. Elle ne demandait pour elle que d'obéir, d'aimer et de souffrir. Elle vivait du travail de ses mains. De nombreux témoins ont attesté les splendeurs de cette vie d'Anna-Maria. Elle avait été belle et brillante. Elle n'attendit point que cette fleur tombât ; appelée, elle se rendit. Dieu l'emporta aussitôt dans l'amour, dans la lumière, dans l'extase ; il lui donna la prière, les larmes, la soif du sacrifice, l'intelligence de la douleur, la contemplation de la vérité (1). »

Son existence fut donc grande et utile, non-seulement pour elle-même et pour les siens, mais pour l'Église et pour toute la société. La Providence nous offre en elle une pauvre femme, faible et abjecte aux yeux du monde, mais dont l'âme, chère et précieuse aux yeux de Dieu, devint le siège habituel des plus étonnantes merveilles de la Grâce. Dieu s'en est servi pour confondre dans leurs desseins les esprits orgueilleux de notre temps. Pendant que des factions sanguinaires désolaient l'Italie et le reste de l'Europe, tandis que les infâmes machinations des sociétés secrètes, corrompant la masse du peuple, préparaient la ruine de toute autorité, de tout enseignement divin, et attireraient ainsi sur la terre les vengeances du Ciel, la pieuse femme, animée d'une foi ardente et d'une humilité sans égale, se pros-

(1) LOUIS VEUILLOT. *Parfums de Rome.*

ternait le front dans la poussière et gémissait au pied des autels du Seigneur. Elle appelait sur elle les châtimens mérités par ses frères, et s'offrait à tout instant comme une victime expiatoire pour la conservation de sa chère ville de Rome et pour le salut de l'Église universelle.

Autour d'elle les partisans du monde faisaient parade de leur science, de leurs lumières, des progrès sociaux accomplis de leur temps, des découvertes et innovations qui doivent, dit-on, illustrer à jamais le siècle présent; notre Anna-Maria n'avait nullement pris part à ce mouvement des esprits, néanmoins elle se trouva tout à coup investie surnaturellement, par Dieu lui-même, d'une sagesse profonde, de connaissances universelles qui lui permettaient, non-seulement de résoudre toutes les difficultés soulevées par la science contemporaine, mais encore de savoir le passé, l'avenir, et ce qui avait lieu à l'instant même où elle parlait, dans les contrées les plus lointaines, et jusqu'au fond des cœurs. Ce fut un fait étrange, auquel n'est comparable aucun de ceux que l'on cite des autres serviteurs de Dieu.

Pendant 49 ans consécutifs, une lumière mystérieuse, semblable à un soleil, s'offrit à ses regards. Elle y découvrait l'état des consciences, les révolutions et les guerres, les projets des gouvernements, les conjurations des sociétés secrètes, les fautes des simples particuliers, les récompenses accordées après la mort aux âmes pures, et les punitions réservées par Dieu aux méchants. Au moyen de ce merveilleux soleil, la servante de Dieu était devenue un docteur, un théologien, un prophète, un apôtre de charité, au sein de l'Église.

« Voilà ce que Dieu fit voir dans Rome, durant cette longue période de tempêtes qui a commencé lorsque l'humble Anna-Maria prenait la voie des Saints. Pie VI mourait à Valence, Pie VII était captif à Fontainebleau. Devant Grégoire XVI la révolution paraissait armée à la fois du poignard des sicaires, de la plume des diplomates et du sceptre des Rois. On disait que le règne des Papes était fini; que la loi du Christ, que le Christ lui-même expiraient; que la science aurait bientôt fait

de reléguer parmi les fantômes ce prétendu Fils de Dieu, et de déchirer ses dictées, injurieuses à la raison humaine; qu'il n'aurait plus de Pontifes et ne ferait plus de miracles. Pendant ce temps, Dieu suscitait cette femme qui guérissait les malades en les touchant de la main, ou qui les soulevait de leur lit, par la vertu de ses prières; il lui donnait la connaissance du passé, du présent, de l'avenir. Elle annonçait le retour de Pie VII, l'élévation de Grégoire XVI, et voyait au-delà de Pie IX. Elle était la réponse de Dieu à tous les victorieux du champ de bataille, de la politique et des académies, réponse faite tout bas, en confidence, pour consoler quelques amis effrayés, pour ramener ou affermir quelques âmes. Qu'importe à Dieu la force de la multitude? Il désarme une main dans la foule et tout est fait. Il a suscité Anna-Maria, il ne daigna pas la montrer, il la laisse dans la poussière de Rome. Elle existe pour ceux à qui il veut la donner actuellement; c'est assez. Elle ne sortira de l'obscurité que par la mort, et longtemps après la mort. Qu'importe la mort? la leçon d'une telle vie ne mourra pas; le miracle est vivant. » (L.V.)

C'est donc sur ce fait continu d'une existence tout-à-fait exceptionnelle que nous devons dans ces pages arrêter l'attention de nos lecteurs.

Nous ne dirons rien, au reste, qui ne soit tiré des dépositions authentiques des témoins, et nous soumettons volontiers notre modeste travail au jugement infallible du Saint-Siège, qui peut seul porter une décision sur les actions héroïques et les dons surnaturels des serviteurs de Dieu.

Nous osons recommander spécialement à nos lectrices de s'inspirer des vertus de notre Vénérable; car, puisque nous voyons de nos jours tant d'infortunées qui se laissent séduire par les artifices du monde, ne faut-il pas qu'il y ait, d'autre part, au sein des familles, un nombre toujours croissant de véritables chrétiennes pour élever, dans les principes de la foi, la nouvelle génération qui va nous suivre dans le sentier de la vie? Anna-Maria sera réellement pour elles un modèle accompli.

Plusieurs mères de famille, considérant avec effroi la multiplicité des devoirs qui leur incombent, la difficulté de les remplir tous avec exactitude, se hâtent de proclamer qu'il est impossible, dans leur position sociale, d'atteindre à la perfection et à la sainteté, et il faut avouer que leur jugement trouve une sorte de confirmation dans le petit nombre de femmes qui se soient sanctifiées à la tête d'une nombreuse famille, laissant après elles sur la terre un époux qui n'ait été ni moine, ni martyr. Nous vénérons, il est vrai, sur les autels plusieurs mères chrétiennes, victimes glorieuses des persécutions : une sainte Félicité, une sainte Symphorose et d'autres encore ; mais elles vécurent au temps des martyrs, et toujours elles voyaient levé sur leurs têtes le glaive des bourreaux.

Parmi les confesseurs de la Sainte Église nous trouvons aussi d'illustres épouses ; mais, ou elles ont conservé la virginité dans le mariage, comme Ste Pulchérie, Ste Cunégonde, Ste Delphine de Sabran et d'autres ; ou bien, devenues mères, elles sont demeurées veuves et isolées, parce que leurs maris avaient embrassé la vie religieuse, ou qu'elles avaient elles-mêmes pris le voile, comme on le raconte, entre autres, de Ste Françoise Romaine, de Ste Élisabeth de Hongrie, de Ste Hedwige, de Ste Brigitte, etc.

Anna-Maria sera donc la première, si nous ne nous trompons, qui ait pu, avec le secours du Seigneur, arriver à la sainteté et aux honneurs des autels, étant mère de famille et d'une famille très-pauvre, mariée à un homme qui lui a survécu assez de temps pour témoigner lui-même juridiquement de la vie sans tache et des vertus de sa fidèle compagne.

La nouvelle habitante des cieux pourra donc être offerte comme un modèle parfait *de sainteté dans l'état du mariage, et de vie religieuse au milieu du monde.*

DÉCRET

Pour la Béatification et Canonisation de la Vén. Servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, du Tiers-Ordre de la T. S. Trinité pour la Rédemption des captifs.

Quand Dieu veut montrer sa puissance et sa sagesse, il emploie d'ordinaire ce qui aux yeux du monde est faiblesse et folie, pour abattre le faste du siècle, rendre vaines les entreprises des impies et briser les efforts de l'Enfer. De nos jours, alors que l'orgueil de l'homme et les puissances infernales paraissaient avoir juré ensemble de saper, s'il était possible, non-seulement les fondements de l'Eglise, mais encore ceux de la société civile elle-même, il a opposé une simple femme aux flots de l'impiété qui débordaient de toutes parts. Il a employé à cette œuvre Anna-Maria-Antonia-Gesualda Taïgi, née de parents honnêtes, mais pauvres; mariée à un homme du peuple, chargée des soins d'une famille, et ne trouvant de quoi se nourrir elle et les siens que dans le travail de ses mains. Choisie du ciel pour attirer des âmes, pour être une victime d'expiation, un obstacle aux trames des impies et détourner les malheurs par ses prières, Dieu, après lui avoir ôté la poussière du siècle, se l'unit très-étroitement par la charité, fit briller en elle des dons merveilleux, et l'orna de vertus telles que, non-seulement les personnes pieuses de toutes les conditions, celles même du rang le plus élevé, mais encore les impies, en recevaient de bonnes impressions et concevaient bientôt une haute idée de sa sainteté. Or, cette opinion générale, dont toute la vie de la servante de Dieu avait été honorée, s'étant répandue plus au loin et avec plus d'éclat après sa mort, arrivée le 9 juin 1837,

DECRETUM ROMANÆ

Beatificationis et Canonizationis Ven. Servæ Dei Anna-Mariæ Taïgi, Tertiariæ Ordinis SSmæ Trinitatis Redemptionis captivorum.

Qui potentiam sapientiamque suam ostensurus consuevit ut plurimum per infirma ac stulta mundi atterere sæculi fastum, impiorum elidere molimina, frangere conatus inferorum; is hoc ævo nostro, ubi humana elatio infernæque vires coivisse visæ sunt ad subruenda, si fieri posset, Ecclesiæ fundamenta non modo, sed et ipsius etiam civilis societatis irrupentibus undique fluctibus impietatis fœmellam objecit. Adhibuit ad hoc opus Annam-Mariam-Antoniam-Gesualdam Taïgi, honesto quidem loco natam, sed inopem, nuptam vulgari viro, familiæ ou-
ris implicitam, ac jugi manuum opere sibi suisque victum quærentem. Eam, quam sibi elegerat animarum illicem, expiationis hostiam, obstaculum machinationibus, malorum deprecatricem, detersam antea sæculi pulvere, arctissimo sibi junxit charitatis vinculo, miris illustravit charismatibus, iisque virtutibus auxit, quæ non modo pios homines e quovis societatis ordine etiam supremo, passim allicerent, bene vero et impios, omnibusque magnam sanctitatis ejus inderent existimationem. Hæc porro communis opinio, quæ totam servæ Dei vitam exornaverat, cum latius multo splendidiusque percrebuisset post ejus mortem, quæ contigit die nona juni anni millesimi octingentesimi tricesimi septimi, in eandem famam sanctitatis vitæ, virtutum et charismatum inquiri cepit per processum, Ordinariâ auctoritate Romæ institutum. Eo vero condito, ac necessariis omnibus paratis, instante adm. Rev. Dno Clemente Maria Burratti, cubiculario honorario

Sanctissimi Domini nostri Pii PP. IX causæ postulator, Emus et Rmus Dominus Cardinalis Ludovicus Altieri causæ relator, in Ordinariis Sacrorum Rituum Congregationis comitiis, ad Vaticanas ædes infra dicenda die coactis, dubium proposuit : « An sit signanda commissio introductionis causæ in casu et ad effectum de quo agitur? » Emi autem et Rmi Patres Sacris tuendis Ritibus præpositi, omnibus accurate perpensis, auditoque voce et scripto R. P. D. Andrea Maria Fratini Sanctæ Fidei Promotore, rescribendum censuere : « Signandam esse commissionem si Sanctissimo placuerit. » Die 23 decembris 1862. De quibus postea facta a subscripto secretario Sanctissimo Domino nostro relatione, Sanctitas Sua rescriptum Sacræ Congregationis ratum habens, propria manu signare dignata est commissionem introductionis causæ Venerabilis Servæ Dei Annæ-Mariæ Taigi, die 8 januarii 1863.

C. Ep. Portu. Card. PATRIZZI,
S. R. C., Præfectus.

Loco † Signi

BARTOLINI, S. R. C. Sec.

on commença une enquête sur ce bruit public de vie sainte, de vertus et de dons surnaturels, et le procès en fut instruit à Rome par l'autorité ordinaire; cela fait, et tout ce qui est nécessaire étant prêt, sur la demande du T.-R. D. Clément-Marie Burratti, membre honoraire de la chambre de S. S. Pie IX, et postulateur de la cause, Son Eminence le cardinal Louis Altieri, rapporteur de la cause, dans l'assemblée ordinaire que la Sacrée Congrégation des Rites tint au Vatican, le jour ci-après marqué, proposa ce doute : « *S'il faut nommer une commission pour l'introduction de la cause, dans le cas et à l'effet dont il s'agit?* » Les Pères de la Cong. des Rites, après avoir bien pesé toutes choses et entendu ce que le R. D. André-Marie Frattini, promoteur de la Foi avait à dire et ce qu'il avait écrit, « *déclaro qu'il fallait nommer une commission, si le St-Père l'agréait.* » (23 décembre 1862.) Quelques jours après, un rapport ayant été fait au St-Père par le Secrétaire soussigné, Sa Sainteté approuvant le rescrit de la S. Congrégation, daigna signer de sa main la commission pour l'introduction de la cause de la vénérable Servante de Dieu Anna-Maria Taigi, le 8 janvier 1863.

C. év. de Porto Card. PATRIZZI,
Préfet de la S. C. des Rites.

† place du Sceau.

D. BARTOLINI, Secrét. de la-
dite Congrégation.

LA VÉNÉRABLE

ANNA-MARIA TAÏGI

LIVRE PREMIER

I

ENFANCE DE LA VÉNÉRABLE, SON ÉDUCATION, SON ADOLESCENCE,
SON MARIAGE.

C'était le 29 mai de l'an 1769. A Sienne, ville antique de la Toscane, une femme vertueuse mais peu fortunée, Maria Masi, épouse du sieur Luigi Gianetti, donnait le jour à une petite fille, que l'on nomma aux fonts baptismaux Anna-Maria-Antonia-Gesualda. Ses parents se firent un devoir de la former bientôt à la pratique de la religion, à la piété. Ils mettaient fréquemment sur ses lèvres les doux noms de Jésus et de Marie, et lui faisaient répéter de courtes prières. Le père qui était pharmacien, se voyant ruiné, dut quitter sa patrie et se retira à Rome avec sa compagne et leur unique enfant, qui avait alors à peine six ans. Ils avaient fait toute la route à pied, faute de ressources.

Pour quiconque se contente de voir, aux faibles lueurs

de la raison, le côté extérieur et superficiel des événements humains, la catastrophe de la famille Gianetti n'a rien que d'ordinaire et de fortuit; mais le chrétien éclairé par la foi, sait que Dieu gouverne à son gré toutes les créatures. Il voit donc ici un enchaînement de circonstances ménagées par la Providence, pour produire sur un plus vaste théâtre, et au sein même de la capitale du monde chrétien, les vertus et les dons surnaturels de notre héroïne.

Arrivé à Rome, Luigi Gianetti prit un logement dans la rue *de Vergini*, au quartier ou *Rione dei Monti*, paroisse St-François de Paule, appelée aujourd'hui Ste-Marie des Monts. Il s'empressa d'aller demander au curé de la paroisse de faire admettre aux écoles publiques sa chère petite Annette, ce qui lui fut accordé.

S'il est une ville au monde qui soit abondamment pourvue d'établissements publics, destinés à l'éducation gratuite des enfants du peuple, c'est sans contredit la ville de Rome (1). Déjà, dans le courant du siècle dernier, on avait fondé pour les garçons et pour les petites filles des

(1) « Il y a dans toutes les rues de Rome, et à peu de distance les unes des autres, des écoles primaires pour l'éducation des enfants. Rome, avec une population de 158,000 âmes, a 372 écoles primaires, 482 maîtres, et 14,000 élèves. Berlin, la capitale de l'État le plus protestant de l'Europe, n'a, avec une population double de celle de Rome, que 264 écoles. Rome a une université fréquentée par 660 étudiants; les États du Pape, avec une population de 2,500,000 âmes, comptent 7 universités, et la Prusse, avec une population de 14,000,000 âmes, n'en compte non plus que 7. Ces faits en disent plus que tous les raisonnements. » (Dr Laing protestant, dans son *Étude sur l'état comparatif de l'Éducation chez les catholiques et chez les protestants.*)

écoles confiées à des religieux ou à des personnes pieuses, vivant en communauté, et qui se dévouaient à l'instruction de la jeunesse. Dans le Rione dei Monti, le zèle et l'habileté de celles qui remplissaient cet emploi les avaient fait surnommer par le peuple *Maestre Pie*, les pieuses maîtresses. Leur école se trouvait dans la *Via Graziosa*.

« Les parents d'Anna-Maria, nous dit le mari de la Vénérable dans sa déposition, étaient bons chrétiens ; ils firent donner, j'en suis sûr, une excellente éducation à leur fille. Ils lui firent administrer les saints sacrements en temps opportun, mais, je ne sais pas précisément l'époque ni le lieu où elle fut baptisée et confirmée. Je sais, cependant, de science, certaine qu'ils la conduisaient à l'église pour entendre la messe de très-grand matin. Elle passa son enfance et son adolescence auprès de ses parents. Elle se confessa fréquemment, je le suppose. »

Le père et la mère étaient entrés comme domestiques dans de bonnes maisons. Leur enfant montrait de l'intelligence. Elle avait surtout un cœur excellent. Elle profitait beaucoup dans les travaux du sexe, mais plus encore dans les exercices de piété. En peu de temps elle eut acquis l'estime et l'affection de tous ceux qui l'approchaient. Les bonnes maîtresses de la *Via Graziosa* s'attachèrent à leur élève. Elles mirent tous leurs soins à l'instruire des choses de Dieu, et à la préparer à la réception des sacrements de Pénitence, de Confirmation et d'Eucharistie.

Dès ses plus tendres années, Anna-Maria avait soupiré après le moment où elle pourrait participer au céleste banquet, et le jour où on l'admit pour la première fois à la sainte communion fut pour elle l'occasion d'un inef-

fable contentement. Elle était alors dans sa douzième année. Son cœur ressentait déjà quelques flammes de cet amour divin qui devait plus tard former en elle comme un vaste incendie.

Au sortir de l'École des Maestres Pie, Anna-Maria fut placée chez deux honnêtes filles, un peu âgées, qui vivaient du travail de leurs mains. Elles avaient pour les aider plusieurs jeunes personnes qui se perfectionnaient, sous leur direction, dans tous les ouvrages propres aux femmes, et entraient en participation de leurs gains. Elles n'eurent qu'à se louer des bonnes dispositions d'Anna-Maria ; celle-ci apporta dès lors chaque semaine à ses parents quelques sous qui augmentaient le petit pécule de la pauvre famille, et grossissaient ses épargnes.

Après avoir demeuré quelques années chez ces nouvelles maîtresses, elle les quitta pour mieux venir en aide à sa mère, et aussi, avouons-le, pour satisfaire plus facilement un certain attrait qu'elle ressentait déjà pour la parure et la vanité. Elle voulait paraître un peu dans le monde, bien décidée, pourtant, à y observer toujours les règles de la modestie. Le monde lui souriait, parce que sa candeur et son inexpérience l'empêchaient d'apercevoir, sous des fleurs, les épines semées sur tous les sentiers de la vie, et, sans nul soupçon des périls et des déceptions qui s'y rencontrent, elle se représentait vivement les joies qu'elle pourrait y goûter.

On avait appris à Anna-Maria à devider de la soie ; pendant quelque temps, elle s'adonna à ce genre d'occupation, mais elle finit par s'en dégoûter ; le métier de devideuse lui offrait de trop modiques ressources. D'ail-

leurs une vie plus active répondait mieux à son ardente nature; elle lui donnait plus de moyens pour satisfaire à la fois et ses besoins qui croissaient avec l'âge, et ses goûts qui tournaient à la frivolité.

Luigi, son père, était employé chez une dame respectable, qui habitait le palais Maccarani. Il trouva l'occasion de lui faire accepter sa fille comme femme de chambre. C'était assurément une garantie pour la jeunesse d'Anna-Maria. Toutefois, les regards paternels ne pouvaient veiller suffisamment sur elle. L'amabilité de son caractère, la distinction de son langage (1), la vivacité de son esprit, sa naïve candeur l'exposèrent bientôt à tous les dangers que rencontrent les jeunes filles dans une pareille condition. Elle n'en fut préservée que par un effet de cette miséricordieuse tendresse du Seigneur, qui la préparait à de si hautes destinées. Les louanges qui accueillaient partout ses moindres actions furent peut-être ce qui lui ouvrit les yeux.

Quoi qu'il en soit, les attraits du plaisir, premier écueil de l'innocence, avaient bien pu éblouir un instant ses sens, mais ils ne parvinrent jamais à séduire et à captiver son cœur. Aidée des lumières d'en-haut, elle aperçut à temps l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas. Elle continuait à se montrer animée d'une humble obéissance et d'une filiale affection à l'égard de ses parents, mais elle ne né-

(1) L'accent des habitants de Sienne et la pureté de leur diction sont célèbres en Italie, et même dans la Toscane, qui, sous ce rapport, se distingue des autres contrées de la Péninsule. Anna-Maria avait retenu cette beauté de langage, surtout en la compagnie de sa mère.

gligeait point, d'autre part, de recourir à la prière et aux avis de directeurs pieux et éclairés, pour connaître les desseins de Dieu sur elle.

On lui conseilla d'entrer dans l'état du mariage. Dès lors, mais sans cesser de remplir exactement les devoirs de son emploi, elle s'appliqua de plus en plus à l'oraison, à la fréquentation des Sacrements, pour mériter de recevoir pour époux un homme craignant Dieu, avec lequel elle pût vivre dans une sainte union, au sein de la médiocrité. Bien loin de songer à s'élever au-dessus de sa condition, elle aima toujours mieux soutenir son existence par le produit de son travail.

Dieu envoya au devant d'elle un certain *Domenico Taïgi*, ou mieux *Taeggio*, attaché au service de la famille Chigi, excellent jeune homme sans doute, de mœurs irréprochables et d'une piété exemplaire, mais pauvre, rustre et grossier dans ses habitudes. Il descendait pourtant de cette illustre famille des *Taeggi* (1), autrefois l'une des premières de la ville de Milan, dont les souverains l'avaient successivement comblée d'honneurs et de dignités.

(1) Au lieu de *Taïgi* on devrait dire *Taeggio*. Ce nom fut altéré lorsque les jeunes filles de la Vénérable, se rendant aux écoles des *Maestre Pie*, étaient appelées *Taigi* par leurs compagnes. Mgr Luquet, premier biographe d'Anna-Maria, a suivi cette erreur qui dès lors s'est répandue partout avec son livre. *Domenico* a toujours retenu son nom de *Taeggio* sur la liste des serviteurs de la famille Chigi. Le R. P. Bouffier, dit, dans sa vie d'Anna-Maria, qu'il y eut de la part de celle-ci mésalliance dans ce mariage, vu que la famille de *Domenico* était bien au-dessous de la sienne, mais le P. Balzofiore, Augustinien, produit à la fin de sa vie italienne de la *Servante de Dieu*, des titres remontant à 1438, qui établissent l'antiquité et la noblesse de la famille des *Taeggi*. En 1499, Louis XII

Notre Anna-Maria n'était point de ces imprudentes jeunes filles qui croient pouvoir impunément consacrer à la dissipation et à de frivoles entretiens les jours qui précèdent le moment le plus solennel et le plus important de leur vie. Quarante jours après la première proposition, le mariage avait lieu.

« Lorsque je voulus me marier, nous dit Domenico, je pris des informations sur la servante de Dieu et sur sa famille ; les renseignements ayant été excellents, je me décidai à l'épouser. Elle avait environ dix-huit ans. Elle servait une certaine dame Maria. Comme je portais le dîner chaque jour à cette dame, je conclus le mariage en un mois. Je la demandai tant à sa mère qu'à son père, qui servait dans la même maison, après avoir eu l'assurance de la jeune fille qu'elle m'épouserait. Je sais qu'elle pria Dieu, afin de connaître sa volonté. Je le fis de mon côté. Je me souviens encore qu'elle était habillée décemment et convenablement. Le mariage se fit en l'église paroissiale de St-Marcel, dans l'octave de l'Épiphanie. » C'était le 7 janvier 1790.

roi de France, et duc de Milan, conféra à Barthélemy Taeggio l'office de trésorier à Novare ; en 1509 le même souverain confirmait, comme duc de Milan, et en faveur de Paul Taeggio, toutes les faveurs accordées par ses prédécesseurs à cette famille. Plus tard, elle se trouve comprise parmi les 200 premières familles de Milan, sur un catalogue dressé par *Marco dei Ciochi*, chancelier de l'archevêché. En 1553, Ambrogio Taeggio, comte Palatin, fonde, de concert avec Jérôme Calchi, un collège fameux, confié dès lors aux Barnabites, et qui existe encore de nos jours ; les descendants des deux fondateurs ont le droit d'y faire élever gratuitement leurs enfants. Nous verrons Anna-Maria renoncer à cet avantage, par amour de l'humilité et de la pauvreté.

II

VIE MONDAINE D'ANNA-MARIA, APPEL DE DIEU, LUTTES,
CONVERSION.

L'Esprit-Saint nous dit dans le livre de la Sagesse, que celui qui a trouvé une bonne femme possède un bien inestimable. Cet éloge convenait surtout à notre Vénérable. Elle fut véritablement un riche trésor pour son mari. Toujours elle exerça auprès de lui les devoirs d'une épouse selon le cœur de Dieu. Aimante, douce, fidèle, vigilante et laborieuse, elle n'omit jamais rien de ce qui pouvait contribuer au bien de sa maison et lui gagner le cœur de son époux. En un mot, elle continuait à pratiquer dans son intérieur ces humbles vertus de bienveillance et de soumission qui l'avaient rendue si chère à ses parents.

Domenico aimait à se montrer en public avec sa femme jeune, élégante et bien mise. Il en était fier et cherchait auprès de ses amis et de ses connaissances une approbation, au moins tacite, de son heureux choix. Ce fut pour lui plaisir qu'Anna-Maria se livra pendant quelque temps encore après son mariage à la vanité, aux divertissements et à la dissipation, mais il ne faut pas croire qu'elle ait jamais manqué gravement à ses devoirs (1). Son cœur

(1) Mgr Luquet, prenant trop à la lettre le nom de pécheresse que se donnait Anna-Maria, et les regrets qu'elle manifestait sur les années antérieures à sa conversion, insinua dans son livre que notre Vénérable avait eu une jeunesse presque aussi orageuse que celle d'une Marguerite de Cortone. Il reconnut plus tard son er-

était pur de toute affection au péché, et, dans sa conduite, il n'y avait rien qui outrepassât les bornes de la modestie et de l'honnêteté.

En relevant par l'éclat des parures les grâces de ses vingt ans, Anna-Maria n'avait pour but que de se rendre agréable à son époux ; néanmoins, ces allures mondaines qu'elle adoptait ne laissaient pas d'éveiller dans son cœur une secrète amertume et des regrets. Elle n'en fut affranchie que le jour où, obéissant à la voix du Seigneur, qui l'appelait à un genre de vie plus parfait, elle dit généreusement adieu à toutes les pompes de la terre. Voici quelle fut l'occasion de ce changement.

C'était en un beau jour de fête. Le peuple romain, avec cette foi ardente que nul effort contraire n'a encore pu arracher de son cœur, accourait en foule et ivre de joie à sa chère Basilique de St-Pierre (1). C'est un spec-

reur qu'il déplora amèrement. Les filles de la Vénérable ont protesté contre cette appréciation. Toutes les pièces du procès de béatification constatent, en effet, que jamais Anna-Maria n'est arrivée à une faute grave, quels qu'aient été, d'ailleurs, sur son cœur, les attraites des plaisirs des sens.

(1) « Les paysans et le peuple romain aiment tendrement cette merveilleuse église de St-Pierre. Ils y viennent avec joie. Peuple et paysans, ils sont beaux dans ces splendeurs de Dieu et de l'homme ! Cela a été bâti pour honorer leur Christ, et leur Christ l'a ainsi voulu. Ici, ils sont grands ; chacun d'eux a toute la stature humaine. Qu'on ne leur reproche point une certaine nonchalance ; ils sont chez eux, chez le fils du charpentier, chez le batelier de Galilée, chez l'ouvrier de Tarse ; ils sont les premiers appelés les Bienheureux pauvres. Vous qui portez les noms de maîtres ou de seigneurs, vous qui, sortant d'ici, trouverez des aises et des magnificences, vous êtes dans le lieu terrible, en présence du juge redoutable ; inclinez-vous et tremblez. » (L.V.)

tacle unique au monde et que ne peut oublier quiconque a eu le bonheur d'en être témoin. Anna-Maria s'y rendait aussi, appuyée sur le bras de son mari et parée avec toute la recherche que lui permettait son humble condition, mais une vague inquiétude la tourmentait, dans la pensée que cette vanité qu'elle étalait aux yeux du monde, ne pouvait plaire au Seigneur. La grâce divine qui ne lui avait jamais fait défaut, devenait de moment en moment plus pressante pour l'attirer à une vie de renoncement.

Au milieu de ce concours immense de fidèles, Anna-Maria se trouva tout à coup à côté d'un religieux Servite, le P. Angelo, qui ne la connaissait nullement. A l'instant même, une voix du ciel dit au religieux : « Fais attention à cette femme ; je la mettrai entre tes mains. Tu travailleras à sa conversion, et elle se sanctifiera parce que je l'ai choisie ; je l'appelle à la sainteté. » Une fois entrée dans la Basilique, notre jeune romaine alla se prosterner devant le tombeau des saints Apôtres, où elle pria de toute la ferveur de son âme, tandis que la voix de Dieu redoublait ses instances.

Anna-Maria ne pouvant plus résister aux agitations de son cœur, voulut retrouver la paix dans le tribunal de la pénitence. Après sa visite à St-Pierre, elle était entrée dans une autre église, et, s'approchant d'un confessionnal, elle dit au prêtre : « Mon Père, voici à vos pieds une pauvre pécheresse. » Le confesseur que ses occupations rendaient, sans doute, très-pressé, la traita avec une brusquerie peu sacerdotale ; sans lui donner le temps, après l'aveu de ses fautes, de lui parler des peines qui la

troublaient, il la renvoya par ces paroles : « Allez-vous-en ; vous n'êtes pas de mes pénitentes. » Cette réponse faillit faire perdre courage à la jeune femme. Elle s'en alla plus triste que jamais, sans murmurer, néanmoins, contre le confesseur. Elle se regardait un peu comme une brebis égarée qui ne méritait peut-être pas qu'on la ramenât au bercail.

La plus funeste des tentations est, sans doute, celle du découragement. Quand l'ennemi du salut nous a ôté l'espoir de faire du progrès dans la vertu, il nous pousse d'autant plus facilement dans l'abîme du vice qu'il ne trouve plus en nous aucune résistance. Le découragement est l'ennemi capital de la volonté humaine, dans l'accomplissement du devoir. Que serait devenue Anna-Maria si elle y avait cédé... ? Fort heureusement elle trouva dans sa foi et son humilité la force de surmonter cet obstacle. Elle donna d'abord un libre cours à ses larmes, et son cœur se trouva soulagé. Elle demanda à Dieu pardon et miséricorde, lui promettant de ne plus faire désormais que sa très-sainte volonté.

Il lui vint alors dans l'esprit que, dans l'église St-Marcel, son ancienne paroisse, elle trouverait peut-être, parmi les religieux qui la desservaient, quelque bon Père qui l'accueillerait charitablement. Elle y alla donc. Sa prière avait été exaucée ; c'était là que l'attendait la miséricorde du Seigneur. Voyant un confessionnal entouré d'un grand nombre de pénitents, elle s'en approcha, dans la persuasion que celui qui avait su inspirer une si grande confiance, devait être l'ami des pauvres pécheurs. C'était précisément le P. Angelo que

nous connaissons déjà. Il n'avait point encore perdu le souvenir de cette femme qu'il avait vue sur la place de St-Pierre.

A peine Anna-Maria fut-elle arrivée à son tour pour se confesser, que, sans la laisser parler, il lui dit, avec l'accent de la plus grande bonté : « Ah ! vous êtes enfin venue, ô âme chérie du Ciel ! Bon courage, ma fille. Le Seigneur vous aime, il vous veut toute à lui. » Ces douces paroles furent comme un baume et un rayon de lumière pour la pauvre pénitente. Elles lui ouvrirent le cœur. « Mon Père, dit Anna-Maria au confesseur, mon Père, vous ne pouvez me connaître, c'est la première fois que je me présente à vous ; vous me prenez assurément pour une de vos pénitentes. » — Non, non, répondit le P. Angelo, je ne me trompe point. » Et il lui raconta ce qu'il avait entendu, ajoutant que tout le portait à croire que c'était bien là une voix du Ciel.

Anna-Maria ne pouvait retenir ses larmes et le confesseur n'était pas moins ému ; ils admiraient l'un et l'autre cette touchante bonté du Seigneur qui dispose toutes choses pour le salut des âmes. La jeune femme déroula alors à son Père spirituel toutes les phases de son existence ; elle mit à nu sous ses yeux tous les replis de son cœur. Le Père comprit sans effort le mérite de cette âme que le Seigneur lui confiait, non point pour la convertir comme elle le disait elle-même, mais pour la conduire aux plus hauts sommets de la perfection. Il ne savait ce qu'il devait admirer davantage ou de cette fleur d'innocence conservée intacte au milieu des dépravations du siècle, ou de cette profonde humilité, qui donnait à sa pé-

nitente la douleur et les larmes du plus sincère repentir.

Anna-Maria partit de l'église parfaitement consolée. Elle goûta dès lors au fond de son cœur cette paix qui surpasse en douceur toute satisfaction terrestre. De ce moment date aussi dans sa vie la cruelle vengeance qu'elle voulut exercer sur son corps et sur les facultés de son esprit, pour toutes les fautes de ses années déjà écoulées.

Lorsqu'une âme, revenue des voies de l'erreur, veut se donner entièrement à Dieu, le premier attrait qu'elle ressent, c'est celui de la pénitence. A l'aspect des ruines que le péché a faites dans son cœur et dans son intelligence, elle se sent pressée d'abattre toutes ces idoles des passions auxquelles elle avait rendu un culte criminel et de relever en elle les autels du vrai Dieu. Sachant par une funeste expérience que le vice, pour la dominer, est entré par les sens, elle veut d'abord châtier le corps et le réduire à l'impuissance de lui être désormais un instrument de mort.

Anna-Maria entra courageusement dans cette voie de sacrifice que Dieu ouvrait devant elle. A peine revenue de sa confession, se voyant seule dans sa demeure, elle se prosterna devant l'image du Dieu crucifié et commença par se soumettre à une cruelle flagellation, puis avec sa tête elle frappa de grands coups sur le sol jusqu'à faire jaillir le sang : « Satisfais à Dieu, ô tête immonde, s'écriait-elle, pour tant de frivoles parures dont tu as osé te charger ! » Plusieurs fois elle répéta cet exercice de pénitence et même elle ne se serait point arrêtée là, si le Père Angelo ne se fût hâté de contenir sa ferveur dans les bornes de la discrétion.

Il lui permit seulement l'usage du cilice, de la chaîne de fer et de la discipline, toutes choses qu'elle pouvait pratiquer sans déplaire à son mari. Elle obtint facilement de lui de ne plus faire de promenades d'agrément ni de visites de pure récréation, donnant pour motif de son abstention, tantôt son état de fatigue, tantôt les soins assidus qu'elle devait à sa jeune famille. Plus tard, elle mitigea un peu sur ce point ses résolutions, par complaisance pour son époux ou pour ses enfants.

Le changement opéré dans sa conduite était donc bien réel, mais ce n'est point encore assez pour sa générosité. Elle voulut qu'il fût connu publiquement, et que ceux qui avaient été les témoins de ses écarts le fussent aussi de ses nouvelles pratiques. Avec le consentement de son mari, elle se dépouilla de tous ces vains ajustements qui lui avaient plu autrefois, et se revêtit, comme la dernière femme du peuple, d'une robe simple et grossière; mais, sous ces haillons du pauvre, la beauté de son âme n'en brillait que plus vivement aux yeux de son céleste Époux.

Domenico nous atteste lui-même ce changement: « Environ un an après notre mariage, la servante de Dieu, encore à la fleur de sa jeunesse, quitta par amour de Dieu tous les ornements qu'elle portait, les anneaux, pendants d'oreilles, colliers, etc., et adopta le costume le plus commun qu'elle pût. Elle m'en avait demandé la permission que j'accordai de grand cœur, parce que je la voyais entièrement adonnée à la piété. »

III

FIDÉLITÉ D'ANNA-MARIA A LA GRACE : SON ADMISSION DANS LE TIERS-ORDRE DE LA T. S. TRINITÉ. PRODIGES QUI ONT EU LIEU EN CETTE OCCASION.

Toute l'économie de notre salut roule sur l'action de la grâce en nous et sur notre coopération. Seconder la grâce, ne rien lui refuser, telle est la part que nous devons prendre dans l'œuvre de notre sanctification. Anna-Maria le comprit. Dieu lui avait demandé son cœur; elle voulait bien le lui donner, nous dirons même qu'elle le lui avait donné, mais non point assez largement pour que Dieu pût en faire un instrument convenable de ses desseins d'amour; de là pour elle des remords incessants.

Que serait-il arrivé si la servante du Seigneur se fût lassée, et bornée dans son offrande? Son existence eût pu sans doute s'écouler entre les bornes du devoir et de l'honnêteté, mais, dès qu'elle est décidée à pousser la générosité jusqu'aux dernières limites, dès qu'elle se livre sans réserve à l'action divine, la grâce s'empare de son âme et y répand ses faveurs avec la plus étonnante profusion. Jeune encore et brillante, elle n'attend point que cette fleur tombe pour se donner au Seigneur. « Appelée, elle se rend. Dieu l'emporte aussitôt dans l'amour, dans la lumière, dans l'extase; il lui donne la prière, les larmes, la soif du sacrifice, l'intelligence de la douleur, la contemplation de la vérité. » Au lieu d'une chrétienne ordinaire, d'une mère de famille semblable à tant d'autres, nous aurons une femme forte de plus à pro-

poser à l'admiration de ses contemporains et des siècles futurs.

C'est à cette époque de la vie d'Anna-Maria que nous devons placer un événement qui démontra la sincérité de l'offrande qu'elle avait faite de tout son être à Dieu. Ce n'était point encore assez pour elle d'avoir brisé avec les maximes et les pratiques du monde. Dès les premiers instants de son retour à Dieu, elle avait senti naître dans son cœur un vif désir d'être religieuse, afin de rassasier au fond d'un cloître les nouveaux besoins qui la tourmentaient ; mais voyant bien que, dans l'état qu'elle avait déjà embrassé, ce vœu ne pouvait plus recevoir sa complète réalisation, elle demanda à son confesseur le moyen de participer, au moins en quelque manière, aux avantages de la vie monastique.

Le P. Angelo lui dit qu'elle pourrait bien y parvenir en se revêtant de l'habit de Tertiaire de quelque ordre religieux. Elle mettrait cet habit sous ses vêtements ordinaires, en paraissant en public, et, dans son intérieur, elle suivrait autant que possible, les règles et saintes coutumes de l'ordre, auquel elle se serait affiliée comme Tertiaire.

Il faut dire, au reste, que le P. Angelo avait demandé d'abord à sa pénitente si ce désir ardent qu'elle avait d'être religieuse n'était accompagné d'aucun autre dessein ultérieur, ou si elle avait en cela quelque but particulier. Notre intrépide chrétienne avait répondu avec beaucoup de candeur à son Père spirituel qu'elle souhaitait vivement s'offrir au Seigneur, de manière à lui appartenir sans retour. « Je voudrais, avait-elle ajouté, être devant lui

comme une victime réelle et constante, pour tous les péchés qui se commettent dans le monde entier contre la divine Majesté. »

Il n'en avait pas fallu davantage au P. Angelo pour saisir le secret mobile de cette démarche dont Anna-Maria ne comprenait point elle-même toute la grandeur et le mérite : « C'est bien, lui dit-il ; assurément, c'est Dieu qui vous veut ainsi, c'est-à-dire *religieuse au milieu du siècle*. » La pieuse femme ne demanda point autre chose ; très-satisfaite des paroles de son confesseur, elle mit en œuvre toute sorte d'industries auprès de son époux, pour obtenir de lui d'être Tertiaire des Trinitaires déchaussés (1).

Domenico finit par condescendre à ce désir. « Elle était très-dévote aux saints mystères, dit-il dans sa déposition, mais surtout à celui de la T.-S. Trinité. C'est pourquoi elle me demanda la permission de prendre l'habit de Tertiaire de cet Ordre. J'y consentis volontiers ; le P. Ferdinand du couvent de *San Carlino* la reçut, mais à la condition qu'elle remplirait toujours ses obligations de femme et de mère, attendu qu'une femme mariée n'est plus maîtresse d'elle-même, mais soumise à l'homme. Telles furent-

(1) Les Trinitaires déchaussés possèdent à Rome quatre couvents : *San Grisogono in Trastevere*, *Santa Maria delle Fornace*, *Santa Marta* et *San Carlino alle quattro fontane*. Les 3 premiers sont habités par des Italiens, le 4^e par des Espagnols. On l'appelle San Carlino ou petit St-Charles, pour distinguer sa chapelle, dédiée à St-Charles Borromée, des autres Églises plus grandes, qui portent ce nom à Rome. On prétend que cette chapelle et le couvent qui lui est attenant, bâtis l'un et l'autre par le fameux Bernini, n'occupent pas plus d'espace que l'un des grands piliers de Saint-Pierre, qui soutiennent la coupole.

nos conditions, elle les observa toujours avec une prompte obéissance, une entière fidélité. »

Le T.-R. Père Général de l'Ordre consentit à l'admission d'Anna-Maria, et tout fut disposé pour qu'elle pût bientôt recevoir l'habit de Tertiaire, dans l'église du dit couvent de St-Charles. Un témoin oculaire du fait, le R. P. Jean de la Visitation, homme d'une éminente vertu, qui fut depuis Ministre Général des Trinitaires déchaussés, nous dit en quelques mots, dans sa déposition juridique, quelle fut alors, dans la Servante de Dieu, l'abondance des consolations divines :

« Anna-Maria était dans un moment de grande ferveur ; la sensibilité de son cœur et l'ardeur de sa dévotion étaient excitées au plus haut point par la nouveauté de cette cérémonie, déjà si émouvante en elle-même, mais surtout par la perspective du dépouillement total qu'elle allait faire aux pieds des autels, de tout ce qu'elle avait aimé dans le siècle, pour se revêtir sans retour des insignes de la pénitence et de la pauvreté. Dès le commencement de la cérémonie elle éprouva dans tout son être une commotion extraordinaire. En vain s'efforçait-elle d'arrêter ses larmes et ses sanglots, de comprimer ses élans d'amour et ses soupirs enflammés. Rien ne semblait pouvoir calmer l'extrême agitation de son esprit. La voix de l'obéissance fut seule capable d'y parvenir.

« Le P. Ferdinand, qui lui donnait le saint habit, avait été son confesseur, du moins par intervalles. Il lui commanda de mettre fin à ces mouvements extérieurs de dévotion qui nuisaient au bon ordre de la fonction sainte. A l'instant même, toute agitation cessa au grand étonne-

ment des assistants, et la Vénérable passa tout à coup des démonstrations involontaires d'une ferveur inusitée à un état de parfaite tranquillité, où l'on ne voyait plus sur sa face que le doux rayonnement d'une extase céleste, et pendant tout le reste de la cérémonie, qui fut assez longue, elle observa constamment le plus profond recueillement. On pouvait, cependant, entrevoir quelles étaient alors dans son âme les secrètes opérations de la grâce. Tous les heureux témoins de cette scène versaient des larmes d'attendrissement. Ils conçurent dès lors la plus haute idée d'Anna-Maria, et la considérèrent comme une âme sainte, privilégiée de Dieu. »

Dès le moment où Anna-Maria se vit liée plus étroitement au service de Dieu, par son affiliation à un ordre religieux, sa charité ne connut plus de bornes; ses prières devinrent plus longues, ses méditations plus ferventes, ses pénitences plus rigoureuses. Le désir d'imiter J.-C. crucifié, et de s'unir intimement à lui, devint dès lors l'unique préoccupation de son esprit.

Or, peu de temps après son admission comme Tertiaire, elle se trouvait, un jour, prosternée devant le crucifix. Son oraison avait été prolongée plus que de coutume, et sa main n'avait point épargné les coups de discipline sur ses épaules nues. Tandis que la voix de son sang encore fumant criait pitié et miséricorde pour ces pauvres pécheurs dont elle s'était constituée la médiatrice, tout à coup elle voit devant ses yeux une grande lumière, brillante comme le soleil. « Mon Dieu, s'écria-t-elle aussitôt, ne serait-ce point une tromperie du démon ? » Elle ne tarda pas à se rassurer, et même elle s'arrêta à contem-

pler ce globe lumineux dont elle put faire ensuite à son confesseur la plus minutieuse description.

Nous dirons nous-même la nature et les effets de cet étrange phénomène, unique et sans exemple dans la vie des saints. Notons pour le moment que lorsqu'elle vit ce soleil pour la première fois, Anna-Maria remarqua que sa lumière, quoique éblouissante, était voilée encore de quelques légers nuages. Une voix intérieure lui apprit aussitôt que le rayonnement de cette clarté augmenterait de plus en plus, à mesure qu'elle purifierait davantage elle-même son cœur, et que, d'ailleurs, cette lumière lui était accordée pour tous les jours qu'elle passerait encore sur la terre. Nous allons voir la servante de Dieu, fidèle à profiter de l'avertissement céleste, s'efforcer d'avancer chaque jour dans la voie de la perfection.

IV

L'ESPRIT DE PÉNITENCE FUT LA GRACE DE CONVERSION DANS NOTRE VÉNÉRABLE; ELLE L'OBSERVA FIDÈLEMENT, ET D'ABORD, DANS LA NOURRITURE ET LA BOISSON.

Fidélité à la grâce divine, voilà, avons-nous dit, tout le secret de la vie spirituelle. Or, la première grâce à laquelle il importe surtout d'être fidèle c'est celle de la conversion. On entend par là cet attrait particulier qui, en nous retirant du monde, ou en nous y faisant mener une vie plus régulière, nous découvre la voie par où Dieu veut nous faire marcher désormais. La grâce de la conversion appelle les uns à une vie d'oraison, d'autres à un recueillement continuel, d'autres encore aux austérités

de la pénitence. Cette première grâce est ordinairement le fondement de toutes les autres destinées à une âme ; elle est la semence des grâces futures, et domine dans l'âme pendant tout le reste de la vie, car, s'étant ajustée, pour réussir, au tempérament et à la complexion de l'individu, elle conserve sur lui un certain empire, à cause de sa facilité d'opération.

L'air qu'a respiré notre corps en naissant est toujours le meilleur pour conserver et rétablir la santé ; de même l'attrait intérieur qui a fait naître l'âme à la vie spirituelle, conservera toujours sur elle, et même sur le corps qu'elle anime, une plus grande puissance d'action. Aussi un directeur habile doit-il, pour conduire sûrement les âmes, faire une attention extrême aux grâces diverses qui ont opéré leur conversion, afin de les porter à y être constamment fidèles.

L'esprit de pénitence et de mortification continuelle de la nature fut le caractère dominant de la grâce de conversion dans Anna-Maria ; c'est ce que nous avons déjà pu remarquer, et ce que confirme tout le reste de sa vie. Ce sera par sa fidélité à marcher dans cette voie, que nous la verrons parvenir au degré de sainteté auquel le Seigneur l'avait appelée.

Après avoir fait le sacrifice de ses parures, elle porta l'esprit de renoncement sur les choses même qui paraissent nécessaires au soutien de la vie.

Elle avait bientôt compris que l'apprentissage de la milice chrétienne doit se faire d'abord par les jeûnes ; que la sensualité dans les aliments est la plus ancienne peste du genre humain, la mère du vice, et que la gourmandise

nous ayant chassés du ciel, nous devons y retourner par le chemin de l'abstinence et de la sobriété. « J'ai observé, dit son mari, qu'elle se mortifiait sur la nourriture, et le vendredi plus que les autres jours, elle qui d'habitude ne mangeait pas plus qu'une sauterelle. Elle faisait de même le samedi en l'honneur de la Madone. » En outre, elle entreprenait assez souvent des jeûnes extraordinaires de quarante jours et même davantage, tantôt pour obtenir une grâce concernant le bien public, tantôt pour la conversion d'une âme, ou pour le soulagement de celles du Purgatoire. Elle ne prenait alors qu'un peu de soupe vers midi.

En dehors de ces jours de jeûne, voici qu'elles étaient ses habitudes pour la nourriture : Le matin, au retour de l'Église, elle prenait une petite tasse de café avec un peu de pain ; à dîner quelques cuillerées de soupe et un petit morceau de bouilli. Elle se tenait alors ordinairement debout par humilité, pour servir les autres, et aussi pour qu'on ne remarquât pas combien peu elle mangeait. Elle donnait aux autres du fromage en poudre pour assaisonner le potage, suivant l'usage d'Italie, mais elle feignait de l'oublier pour elle-même. Le soir, elle se contentait d'un peu de salade ou de quelques petits poissons, quand il s'en trouvait, et, sur des repas si chétifs, elle trouvait encore à ménager la part des pauvres.

Elle se mortifiait aussi sur la qualité des aliments. Elle prenait pour elle seule ce qui était moins bien apprêté, ou même déjà gâté, et réservait pour son mari, ses enfants ou pour les filles de service ce qui avait meilleur goût. « Domenico qui servait à table dans la noble

famille Chigi, apportait quelquefois des pâtisseries et autres restes de mets succulents, qui pouvaient flatter encore beaucoup l'appétit. Anna-Maria était portée naturellement à aimer les douceurs. Son époux se faisait donc un plaisir de lui en offrir. La pieuse femme, sachant s'adapter à tout, acceptait le don avec plaisir, remerciait affectueusement et en goûtait un morceau ; puis elle s'arrêtait, parlait d'autre chose et laissait la pâtisserie sur la table ou ailleurs, pour la donner plus tard à quelqu'un de la maison. Elle exerçait par là une mortification bien méritoire, puisqu'elle excitait l'appétit sans le satisfaire. La privation était bien plus sensible que si elle n'eût rien goûté.

« Ma mère, dit sa fille, avait l'habitude de garder de la viande qu'elle mangeait après deux ou trois jours, malgré ce que nous lui disions, que cette viande ne valait plus rien, qu'elle avait de l'odeur et commençait à se corrompre. » Un autre témoin ajoute : « Je l'ai vue prendre de la morue gâtée, la mâcher avec les arêtes et la donner ensuite aux animaux, quand elle avait vaincu les répugnances de la nature. »

Avec son tempérament vif et chaud, Anna-Maria sentait continuellement le besoin de boire ; afin de se mortifier, elle ne buvait qu'au repas, et encore avec une extrême modération. Lorsque le moment tant désiré par la nature était arrivé, elle prenait le verre, et après avoir avalé quelques gouttes qui réveillaient la soif et l'augmentaient sans la satisfaire, elle s'arrêtait pour servir les enfants. Le plus souvent elle ne buvait pas même pendant les repas. La petite Marie s'en apercevant, disait : « Papa,

vois donc, maman n'a pas bu. » La pieuse mère s'empressait de lui imposer silence, en lui faisant observer qu'il n'est pas bien de remarquer ce que font les autres.

Quand Domenico versait à boire, elle acceptait gracieusement un peu de vin, mais elle y mêlait beaucoup d'eau, « parce qu'ainsi, disait-elle, le vin est bien plus salubre à la santé. » Quelquefois son mari voyait lui-même qu'elle voulait tromper sa soif; il l'en réprimandait: « Que fais-tu là, lui disait-il? tu t'amuses avec ton verre; pourquoi ne bois-tu pas? bois donc tout de suite. » Elle se mettait à sourire et obéissait aussitôt. Dans les grandes chaleurs de l'été, Taïgi apportait à sa femme pour lui faire plaisir des glaces et des sorbets. Anna-Maria, toujours reconnaissante quand on pensait à elle, remerciait son mari, et portait les glaces à la bouche, aussitôt, les rejetant avec une espèce de vivacité, elle disait: « Oh! comme c'est froid! » Alors son mari levant les épaules, et ne comprenant pas la conduite de sa femme: « Que tu es donc sotte! lui disait-il, tu n'entends rien à rien. »

Telles étaient ses industries pour briser la nature sur la quantité comme sur la qualité des aliments et de la boisson; aussi disait-elle souvent que *« Celui qui veut aimer Dieu doit se mortifier en tout temps, en tout lieu, en tout et pour tout, mais principalement dans la nourriture, parce que la sensualité dans le manger a été le principe de nos malheurs au jardin des délices. »* Elle disait aussi que *« Plus l'âne (le corps), est avide, plus il devient urgent de lui serrer la bride. »*

Elle recommandait beaucoup à ses enfants et aux per-

sonnes qui venaient lui demander des conseils, l'habitude qu'elle avait contractée elle-même de ne rien prendre hors des repas ; son divin époux avait daigné lui donner à cet égard de grands éloges. « Quoique cette mortification de la bouche, lui fut-il dit, ne semble rien, Dieu, cependant, l'agrée beaucoup, et quiconque veut avoir les douceurs des communications célestes et la tranquillité de l'esprit doit nécessairement mortifier son palais ; celui qui satisfait la gourmandise renouvelle de son côté, autant qu'il peut, les amertumes de la Passion du Sauveur qui, entre autres souffrances et insultes, dut endurer alors, de la part de ses bourreaux, une horrible infection dans sa bouche divine. »

Nous avons dit que pour sa famille, Anna-Maria avait soin que tous les aliments fussent toujours bien apprêtés ; sa sollicitude à cet égard embrassait aussi les domestiques et autres personnes qu'elle prenait pour l'aider. Elle craignait toujours qu'elles ne souffrissent pour la nourriture, et voulait les voir manger sous ses yeux. Quand elle n'était pas retenue au lit par ses fréquentes maladies, elle leur donnait elle-même à déjeuner ; pour les autres repas, elles avaient une portion plus que suffisante de tout ce que l'on servait aux membres de la famille. En un mot, sévère pour elle-même, elle n'avait que douceur et affection pour les personnes qui l'approchaient.

ANNA-MARIA PRATIQUE EXACTEMENT LA MORTIFICATION DES SENS,
MAIS PLUS ENCORE CELLE DE LA VOLONTÉ.

Le divin Sauveur nous a dit : « Celui qui veut être mon disciple doit commencer par se renoncer. » Il doit mortifier ses sens et leur refuser ce que demande l'impulsion viciée et corrompue de la nature. C'est ce qu'ont fait les Apôtres formés à l'école du Divin Maître, et les Saints de tous les siècles.

Anna-Maria était persuadée de la vérité de cet oracle, et déjà nous l'avons vue pratiquer avec la plus scrupuleuse exactitude la vertu de tempérance en se mortifiant dans le sens du goût ; mais sa vigilance s'étendait plus loin.

« La servante de Dieu, nous dit Domenico, gardait fidèlement ses sens et surtout ses yeux, et, malgré sa vivacité, elle ne connaissait que moi, son mari. Elle n'allait jamais à la promenade avec personne. Je n'ai jamais remarqué de sa part la moindre immodestie. Elle ne se permit jamais de caresses ni de baisers sensuels. Au milieu des plus rudes travaux du ménage, elle était vêtue aussi modestement que si elle eût dû se montrer en public. Dans ses souffrances, elle se maintint si réservée et circonspecte qu'elle semblait une religieuse. »

Une autre déposition nous assure « qu'elle tenait toujours les yeux modestement baissés, mais sans affectation, quand elle conversait avec des hommes ; on aurait pu croire qu'on avait à traiter avec une jeune fille et non point avec une femme mariée. »

Elle veillait exactement à ne laisser sortir de sa bouche aucun mot qui pût blesser la réputation d'autrui. Elle ne souffrait pas qu'on dît en sa présence la moindre chose capable de faire tort au prochain. Bien des fois elle avertit ses enfants de se corriger du défaut de critiquer l'un et l'autre, bien qu'ils le fissent par légèreté ou par zèle et pour demander conseil.

Non contente encore d'imposer à ses sens et à sa langue une continuelle sujétion, Anna-Maria ne donnait pas même à son corps ce repos qui paraissait nécessaire pour l'accomplissement de ses devoirs. Elle le fatiguait le jour et la nuit, bien persuadée que c'est là un esclave qui n'est soumis à la domination de l'âme qu'autant qu'on lui fait sentir continuellement le poids de ses chaînes.

« Elle était très-active dans l'accomplissement de ses devoirs de mère, nous dit un de ses directeurs ; j'allais la voir tous les jours pendant bien des années et je la trouvais toujours occupée de son ménage. Quand la maladie la forçait à garder le lit, elle s'occupait à rapiécer du linge, mais elle ne demeurait jamais oisive. Dieu lui avait donné un talent suffisant et une grande habileté. A l'époque du gouvernement français, son mari était sans emploi ; elle s'industria de toute manière pour entretenir et nourrir sa nombreuse et pauvre famille. Elle apprit à faire des souliers selon la mode du temps avec des semelles tricotées. Elle apprit aussi à faire des corsets. Elle travaillait continuellement, et, afin de pouvoir remplir exactement ses pratiques de piété, elle se privait de sommeil. »

Une de ses filles ajoute : « Pendant la nuit, ma mère ne

dormait presque pas ; elle avait l'habitude de veiller pour faire oraison, et, comme mon père rentrait chez nous bien avant dans la nuit, vers les deux ou trois heures du matin, dès que ma mère l'entendait venir, elle se mettait au lit pour éviter d'être grondée, ce qui aurait eu lieu s'il l'eût trouvée encore sur pied. » Une autre des filles de la Servante de Dieu assure « que sa mère se levait ordinairement avant le jour pour aller à l'église, et qu'elle ne dormait habituellement que deux heures ». Domenico avoue de son côté que bien souvent en venant de son service de la maison des princes Chigi, vers les trois heures du matin, il trouvait encore sa femme en prières devant la Madone. Néanmoins il nous assure dans sa déposition que sa femme déployait dans les travaux du ménage une étonnante activité.

Peut-être Anna-Maria compensait-elle ce manque de sommeil dans la nuit, en prenant, après le repas de midi, ce repos si cher aux peuples méridionaux, et surtout aux Italiens ? Il n'en est rien ; les témoins sont unanimes à constater que la Servante de Dieu profitait de ce moment pour lire et méditer, tandis que le reste de la famille se livrait alors au sommeil. Si à ces privations nous ajoutons toutes les austérités, flagellations, cilices, chaînes de fer, couronnes d'épines et autres œuvres de pénitence volontaire que la pieuse femme pratiquait depuis son retour à Dieu, nous aurons une idée complète du lourd fardeau qu'elle imposait à son corps.

Mais où pouvait-elle donc puiser l'énergie nécessaire pour soutenir sans accablement un pareil combat ? Nous ne saurions en douter ; dans ses rapports journaliers avec

Dieu, dans la fréquence de ses prières qui imprimaient à tout son être une force surhumaine. Pour se rendre plus digne d'entrer en communication assidue avec le Seigneur, elle avait soin d'exercer sur les puissances de son âme la vigilance et la mortification qu'elle pratiquait sur les sens et les facultés du corps. Elle veillait sur son imagination pour réprimer ses écarts, sur sa volonté pour ne lui accorder aucune satisfaction dangereuse, sur son naturel fougueux et emporté pour le réduire à la douceur, enfin elle veillait exactement sur son cœur pour ne point laisser s'égarer sur les créatures sa sensibilité et son besoin d'affection, ou du moins pour ne les aimer qu'en Dieu et pour Dieu.

Il faut avouer que cette lutte avec les puissances de l'âme, quoique moins cruelle en apparence que celle engagée avec le corps, demande, au contraire, dans sa continuité plus de force et d'énergie de la part du combattant. L'âme guerroyait alors contre elle-même ; il faut qu'elle se traite continuellement en ennemie. Aussi que de personnes qui reculent devant la perspective d'une pareille lutte ! mais la victoire est à ce prix, et la mortification des sens ne peut pleinement s'accomplir qu'autant que l'âme a déjà appris à se vaincre elle-même.

Cette double mortification, quand elle a la charité pour compagne et pour motif, est un moyen très-efficace pour obtenir les dons du ciel, et l'homme qui la pratique ressemble à cet holocauste du prophète Elie sur lequel descendit le feu céleste, ou à cette terre détrempée d'eau, dont il est parlé dans les Machabées, et que les rayons du divin soleil enflammèrent.

Anna-Maria l'avait parfaitement compris. « Elle avait fait avec sa volonté, nous est-il dit dans le procès juridique, le pacte formel de ne se donner jamais aucune satisfaction sensuelle, de ne se permettre aucune complaisance, non-seulement dans ce qui est défendu ou seulement dangereux, mais dans ce qui est permis et même dans ce qui est innocent ; son application à dominer ses penchants était continuelle. — « *Pour acquérir l'amour de Dieu, disait-elle ; il faut toujours ramer contre le courant, et ne jamais cesser de contrarier sa volonté propre.* » Cette maxime réglait constamment sa conduite, et par là elle est parvenue à enchaîner toutes les inclinations perverses de la nature. Elle avait soumis à l'empire de la raison et de la foi ses désirs et ses goûts, aussi bien que ses craintes et ses répugnances. Elle dirigeait tous ses mouvements intérieurs par des motifs surnaturels.

« A l'égard des personnes pour lesquelles elle ressentait de ces sympathies parfaitement innocentes qui n'ont d'autre mobile que la gloire de Dieu, elle modérait sa satisfaction par une grande réserve ; s'il s'agissait, au contraire, de gens pour lesquels elle ressentait quelque antipathie ou qui l'avaient censurée ou offensée de quelque manière, elle les traitait avec cordialité et affection, dans les limites de la modestie et de la prudence. C'est ainsi qu'elle savait tempérer l'amour-propre, le mortifier et le soumettre à la raison. Or, c'est là assurément l'apogée de la perfection et une pénitence méritoire, du genre le plus élevé. »

Ce n'est pas tout encore. « Anna-Maria savait se mortifier jusque dans les choses spirituelles. Si à la sainte

communion, son âme se trouvait plongée dans les délices, elle les interrompait brusquement après l'action de grâces, pour éviter toute satisfaction et briser la nature. Si au contraire, elle éprouvait le dégoût, la sécheresse, l'ennui, alors pour se vaincre, elle prolongeait sa prière et son tourment ; » et le Seigneur récompensait cette générosité par un accroissement constant de ses célestes bienfaits.

St François de Sales observe avec raison que « Celui qui mortifie davantage ses inclinations naturelles attire aussi davantage sur lui les inspirations du Ciel. » St Grégoire de Nazianze avait dit avant lui : « Quand le vase de la nature est brisé par la mortification, la charité trouve plus d'espace pour s'étendre. »

VI

VERTUS DOMESTIQUES DE LA SERVANTE DE DIEU, SA VIGILANCE DANS L'ÉDUCATION DE SES ENFANTS.

Il semble, vraiment, que Dieu ait voulu donner en spectacle au monde, dans la personne d'Anna-Maria, l'alliance des vertus les plus éminentes et des dons surnaturels les plus extraordinaires, avec la pratique des devoirs les plus humbles et même les plus vulgaires, les plus matériels de la vie commune. Nous avons vu la Servante de Dieu se préparant par la mortification des sens et de la volonté aux plus ineffables communications avec le Seigneur ; nous allons la suivre au sein de sa famille, où elle nous ravira d'admiration par le plus parfait exercice des vertus domestiques.

« La vie des saints ! Dieu présent partout, visible, agissant ; la nature partout vaincue et, en même temps, ici les vulgarités et les angoisses de la plus chétive existence populaire. C'était une Térése, une contemplative, une vraie amante, mais point de cellule ; un mari à servir, grossier quoique honnête homme, beaucoup d'enfants, mille soucis, des maladies fréquentes, des ennemis, des calomniateurs. Elle gouvernait sa lourde maison et n'y faisait pas régner seulement l'ordre, mais la sainte joie ; l'indigence y demeura, la misère n'y entra point. Anna-Maria savait être toute et toujours à Dieu. » (L. v.)

La maison qu'elle habitait depuis son mariage est située au fond d'une ruelle, donnant dans la rue *Sdrucchiolo*. Dès qu'on avait franchi le seuil de cette humble demeure, on voyait l'ordre régner partout. « Anna-Maria, nous dit un témoin, aimait beaucoup la propreté dans son petit mobilier, qui était d'ailleurs fort simple. »

L'ordre et la propreté sont la richesse et le luxe des pauvres. Ce sont de précieuses qualités qui préparent admirablement à l'acquisition des vertus, parce qu'elles supposent de l'énergie et de la décision dans la volonté.

Le ménage des époux Taïgi était celui de gens pauvres et voués au travail, mais on y respirait un ineffable parfum de piété. Le regard n'y rencontrait rien de profane, aucune de ces gravures dangereuses, de ces peintures lascives que des familles, d'ailleurs respectables, osent admettre aujourd'hui, dans la crainte de s'éloigner trop des goûts du siècle. Anna-Maria avait plus de souci de l'innocence de ses enfants que de tous les jugements que pourraient porter sur elle les gens qui la visitaient.

Tout au fond de sa chambre elle avait élevé, dès les premiers jours de son mariage, un petit autel qui était l'oratoire de la famille, où l'on s'agenouillait en commun le matin et le soir. Il y avait un crucifix, une Vierge et les images de quelques saints qu'elle avait pris pour protecteurs. Une lampe brûlait constamment devant l'image de la bonne Mère, d'après la pieuse coutume si chère aux Romains. Plus près de la porte était placé un petit vase rempli d'eau bénite. Anna-Maria avait établi l'usage d'en prendre fréquemment, comme aussi de dire, en entrant dans la maison : *Sia lodato Gesu e Maria*. Loués soient Jésus et Marie ! « C'était, dit son mari, le bonjour qu'elle nous donnait le matin et le soir, en baissant la tête avec respect. »

C'était donc là un vrai sanctuaire où Dieu régnait en souverain. La pieuse femme y exerçait sous ses yeux ce triple apostolat de prière, d'amour et de sacrifice, dévolu à la mère chrétienne. La grâce en touchant son cœur lui avait appris que le chemin le plus simple, le plus assuré pour arriver au salut, se trouve pour chacun de nous dans l'accomplissement exact des devoirs de son état, et, dès son entrée dans le mariage, elle avait accepté sans réserve comme sans faiblesse, toutes les charges de sa nouvelle position, tous les soins et les soucis qui accompagnent la maternité et en tempèrent les plus suaves contentements.

Domenico Taïgi nous a laissé de bien précieux détails sur les vertus cachées de la Servante de Dieu. Sa déposition présente un intérêt tout particulier par le caractère de simplicité et de véracité qu'on y découvre. Il ne se

douta jamais lui-même des dons surnaturels de sa femme. Après la mort de cette vertueuse compagne, et seulement alors, il apprit qu'elle était une sainte dans toute la rigueur du mot. Après les attestations qu'il nous a déjà fournies, il continue :

« Sept enfants sont nés de notre mariage : quatre garçons et trois filles : Camillo, Alessandro, Luigi et Pietro ; Margherita, Sofia et Maria. Camillo est mort à 42 ans, Alessandro à 35, Luigi à l'âge d'un an et demi, Pietro à 25 mois. Il n'y a plus en vie que les deux plus jeunes filles, qui demeurent avec moi. Maria est nubile. Sofia est veuve de feu Paolo Micali, maître de chambre de l'Éminent Cardinal Barberini. Tous ces enfants ont été allaités par la Servante de Dieu. Elle eut soin de les faire baptiser à peine nés, et confirmer en temps opportun. Elle leur enseigna elle-même le catéchisme, ainsi qu'à lire et à écrire ; le matin et le soir ils assistaient à la prière en commun.

« Elle remerciait continuellement Dieu de ses bienfaits, particulièrement de l'avoir fait naître dans le sein de l'Église, et elle apprenait à nos enfants à avoir de la gratitude envers Dieu pour une si grande faveur. Lorsque un prêtre venait chez nous, j'ai remarqué qu'elle se levait et allait baiser sa main ; elle la faisait baiser aussi par les enfants, et avec le plus grand respect. La Servante de Dieu prit tous les moyens de bien instruire ses fils et ses filles pour la première confession et la première communion. Elle envoya une de ses filles faire une retraite chez les religieuses du Divin-Amour, avant sa première communion ; l'autre fut envoyée au monastère du St-Enfant

Jésus. Les garçons furent instruits par leur mère, et firent leur première communion à la paroisse. Grâce à la vigilance de la Servante de Dieu, tous nos enfants ont eu une conduite régulière et chrétienne. Les filles fréquentaient les Sacrements, une fois par semaine, les garçons deux ou trois fois par mois. »

Dans une autre déposition il est dit : « La Servante de Dieu soignait tous ses enfants comme la plus tendre des mères. Lorsqu'ils parvinrent à un certain âge, elle voulut que les garçons apprissent un métier, selon leur condition, afin qu'au lieu d'être à charge à la société, ils fussent des hommes vraiment utiles et bons. Elle les plaça dans des ateliers dont elle connaissait le bon esprit. L'un devint chapelier, l'autre entra au service de Mgr Mastai, auditeur de la Chambre Apostolique. Elle n'approuvait pas le système de notre siècle où tout le monde veut s'élever au-dessus de sa condition, et dirige l'éducation des enfants en vue des emplois civils. Quant aux filles, elle les envoya à l'école, en les faisant accompagner par des personnes sûres. Non-seulement elle faisait coucher ses garçons dans un lieu séparé de ses filles, mais, pour mieux préserver encore leur innocence, et leur inspirer plus de modestie, elle entoura chaque lit de rideaux. Elle porta sur ce point les précautions jusqu'à l'excès. Outre les prières en commun et le bon exemple qu'elle leur donnait, elle instruisait continuellement ses enfants de leurs devoirs, et, les jours de fête, elle les conduisait aux sermons et au catéchisme. »

— « Sachant qu'un des principaux désordres qui perdent les jeunes personnes, c'est de les laisser aller sur

les places publiques et dans les boutiques, elle ne permit jamais que ses filles fussent exposées à ce danger. Elle allait acheter elle-même tout ce qu'il fallait, ou bien elle priait un ami de la famille, Luigi Antonini, de lui rendre ce service. Elle donna constamment à ses enfants le nécessaire pour la nourriture et le vêtement. En un mot elle les éleva et prit soin d'eux avec la sollicitude la plus active. Si tous n'ont pas tourné aussi bien qu'elle le désirait, ce n'est pas sa faute assurément. » Ces dernières paroles qui contredisent un peu l'assertion de Domenico, nous laissent croire qu'il ne s'agissait point d'écarts bien notables de la part des enfants de la Vénérable, puisque le père ne les avait point aperçus.

Cette réflexion du confesseur doit de plus servir d'encouragement aux mères de famille et soutenir leur foi. Puisque Anna-Maria, avec un dévouement si pur, si maternel, n'a pu faire persévérer constamment ses enfants dans la ligne du devoir, il n'est pas étonnant sans doute que d'autres mères, moins actives, moins vertueuses, ne voient point leurs efforts couronnés de succès ; cependant si de premiers soins ont été infructueux, il leur reste toujours, pour ramener ces jeunes prodiges, la prière, les gémissements du cœur.

Anna-Maria employa avec profit ce dernier moyen. Aussi mérita-t-elle d'entendre Notre-Seigneur lui dire un jour : « Je sauverai tes enfants parce qu'ils sont de ton sang ; parce qu'ils sont pauvres, et que les pauvres sont mes amis. Oui, je les sauverai, quoiqu'ils aient beaucoup de défauts. »

C'est dans le même sens qu'un vertueux Prélat avait

dit jadis à Sainte Monique : « Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. » « Tel est le sort d'une mère, disait encore un éloquent prédicateur (Fromentières), de n'obtenir que par ses pleurs, en faveur de son fils, le don exquis de la pureté, et c'est à peu près ce qui a lieu pour le lis, qui ne reçoit et ne conserve sa blancheur que par l'humeur et les larmes de la tige qui le soutient. »

Une mère pieuse a donc entre ses mains le sort de ses enfants ; ce que n'ont pu faire ses soins, ses conseils et ses bons exemples, souvent ses prières et ses larmes le réalisent.

Domenico nous parle d'une autre précaution de la Servante de Dieu à l'égard de ses enfants. « A l'époque du mariage de Sofia avec le sieur Micali, afin d'avoir le temps de tout conclure, et pour donner aux époux l'occasion de se connaître, ma femme permit que le fiancé fréquentât la maison environ deux mois, avant la célébration du mariage, et qu'il parlât à Sofia, mais toujours en sa présence. Nul autre jeune homme ne fréquenta notre maison, en vue d'épouser nos filles. Lorsque les deux garçons voulurent se marier, leur mère prit des informations sur les jeunes personnes qu'ils voulaient épouser ; les renseignements ayant été favorables, elle donna son consentement et moi aussi. La fête consista simplement en un repas de famille. » Cette dernière remarque d'un homme craignant Dieu n'est peut-être pas inutile en un temps où une malheureuse habitude s'est établie au sein des plus modestes ménages, celle de dépenser en un seul jour, au repas de noces, l'argent et

la vertu qui sont le fruit des labeurs de bien des années.

Disons encore qu'Anna-Maria exigeait de ses enfants qu'ils eussent constamment pour leur père le plus grand respect, la plus parfaite soumission. Elle leur en donnait, d'ailleurs, l'exemple en observant à l'égard de ses parents qu'elle avait encore auprès d'elle, tous les devoirs de la plus tendre piété filiale, bien que son âge et sa position parussent quelquefois devoir l'en dispenser. Elle savait qu'elle fortifiait sa propre autorité, en entourant le chef de la famille de tout le prestige et de toute l'influence qui lui étaient dus.

Enfin, elle n'omit jamais rien de ce qui devait tenir unis à Dieu ces tendres objets de son amour, étant bien convaincue qu'elle ne pourrait jamais mieux assurer leur sort ici-bas contre les incertitudes de l'avenir, qu'en leur laissant pour patrimoine la foi, la vertu, la crainte de Dieu, précieux héritage qui, n'étant point limité aux bornes du temps, rend bénie dans le cœur et sur les lèvres des enfants, la mémoire de ceux qui leur ont donné le jour.

VII

SOINS QUE PREND ANNA-MARIA POUR CONSERVER LA PAIX DANS SA FAMILLE. SA CONDUITE A L'ÉGARD DE SON MARI ET DE SES PARENTS.

Saint-Philippe de Néri disait que, pour une famille chrétienne, *Mieux vaut une once de paix qu'un charriot plein d'or*. Il avait, certes, bien raison; les dissensions intestines rendent la vie amère et font de la maison un

enfer ; mais, il y a peu d'épouses et de mères qui veulent comprendre que cette précieuse paix domestique résulte surtout des bons exemples de douceur, de patience, de mortification qu'elles doivent donner aux autres membres de la famille.

Anna-Maria avait, ce semble, plus que toute autre dans son intérieur des éléments de discorde et d'embarras, de la part de son mari et de ses propres parents ; mais elle sut, par son inaltérable patience, jouir constamment chez elle du trésor ineffable de la paix. Le caractère de Domenico, souvent brutal et emporté, faisait assurément un pénible contraste avec celui d'Anna-Maria, toujours paisible et doux. Il était opiniâtre dans sa manière de voir, et, une fois qu'il avait chaussé une opinion, rien ne pouvait le faire revenir. Il entrait en fureur à la moindre objection, et, si on continuait à le contrarier, il devenait intraitable.

Anna-Maria voyant que toute résistance était superflue, n'opposait à toutes les exigences et à la rudesse de son époux, qu'un humble silence. Elle cédait devant lui, mais non point avec mauvaise humeur, comme font tant d'autres femmes, encore moins avec ce ton hautain, ces paroles dures et choquantes, qui ne servent qu'à aigrir davantage un naturel emporté, mais elle prenait alors un air de douce affabilité, des regards suppliants et tâchait même d'amener le sourire sur ses lèvres. C'était une de ces réponses tacites dont l'Esprit-Saint nous dit *qu'elles brisent la colère de l'homme*. En effet, Domenico se trouvant satisfait, ne tardait point à se calmer lui-même et la crainte d'avoir mécontenté sa compagne, toujours si

bonne pour lui, faisait naître dans son cœur le remords et sur son front une vive rougeur. Il lui disait alors : « Au reste, fais en cela ce que tu voudras, car moi je n'y entends rien. » Et Anna-Maria, sans avoir l'air de s'apercevoir de cette défaite de son mari, reprenait aussitôt de sa voix la plus caressante : « Pour moi, je ferais de cette manière. Es-tu de cet avis ? Es-tu content ? »

Cette aménité ne fut point de sa part l'œuvre d'un jour, d'une année, mais elle dut en faire usage plus ou moins tout le cours de sa vie. Écoutons Domenico rendre compte lui-même des bons effets de cette conduite de sa femme. « Sa grande délicatesse a fait qu'il n'y a jamais eu de différend sérieux entre elle et moi. Elle savait avertir charitablement et je lui dois de m'être corrigé de quelques défauts. Elle donnait les avertissements avec une affabilité incomparable. Toutes ses manières produisaient un charme qui obligeait irrésistiblement à la contenter toujours, pour le bien de la famille.

« Voyait-elle quelqu'un inquiet ? Elle ne disait rien, mais attendait qu'il fût calme ; alors elle faisait tout doucement réfléchir et donnait de bons avis d'humilité et de patience. Au reste je l'ai dit, ces altercations étaient rares, ma pauvre femme était si prudente que dès qu'elle s'apercevait de quelque petit différend, elle s'empressait de l'étouffer avec une bonté qui cimentait encore mieux la paix et l'harmonie. Il m'arrivait assez souvent de rentrer fatigué, triste et de mauvaise humeur. Elle avait le talent de me tranquilliser. Bref, elle savait bien se taire, mais elle savait encore mieux parler, au besoin. »

Non contente d'employer à l'égard de son mari cette

douceur qui pouvait seule le calmer, Anna-Maria évitait encore avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu lui causer la moindre peine, et si, malgré toutes ses précautions, elle recevait de sa part quelque injure, elle la cachait prudemment dans son cœur, et tâchait même de l'oublier; au moins, n'en parlait-elle à personne, pas même à ses parents. Dieu seul était le confident de ses douleurs, et ce n'était qu'au pied des autels et dans la prière qu'elle cherchait un soulagement à ses peines; bien différente en cela de tant de femmes, qui ne trouvant point dans leur intérieur, et souvent par leur faute les satisfactions qu'elles s'étaient promises, ont l'imprudence de mettre des personnes étrangères dans le secret de leurs afflictions. Mais peuvent-elles compter sur leur discrétion? recevront-elles de leur part quelque consolation efficace? conserveront-elles même leur estime? Non, mille fois non. Le monde n'aime que ceux qui sont heureux, ou qui feignent de l'être : les visages tristes lui sont à charge, parce qu'il se sent impuissant à leur rendre la sérénité, et Dieu seul, ou celui qui le représente auprès de nous, peuvent nous donner ici-bas la paix et le repos du cœur.

Anna-Maria rendait de plus à son époux l'obéissance la plus exacte comme à un supérieur et à un ange gardien que Dieu lui-même lui avait donné. Elle savait plier ses goûts aux siens, et, quoiqu'ils ne fussent pas toujours les mêmes, elle obéissait néanmoins promptement et toujours avec beaucoup de grâce. Rien assurément ne lui était plus cher que ses pratiques de piété, cependant, si son mari lui demandait quelque service, elle

renonçait aussitôt à ses dévotions pour lui être agréable. « Par amour pour Dieu, dit Domenico, elle se privait de boire, mais si je lui disais : « Marianne, bois », ou : « tu n'as pas bu, » elle se mettait à sourire et m'obéissait aussitôt. Je l'ai toujours trouvée docile et soumise comme une brebis. »

Il dit encore : « Ma femme était éloignée de tous les plaisirs du monde, même les plus licites. Je lui disais quelquefois : « Marianne, allons à tel endroit ou à tel autre. » Elle ne me témoignait aucun mécontentement, mais se rendait à mes désirs avec une douce affabilité, comme par exemple quand je voulais aller voir les marionnettes ou quelque autre divertissement de ce genre. Mais ensuite, m'étant aperçu qu'en venant m'accompagner, elle le faisait plutôt pour me complaire et pour m'obéir que pour y prendre sa part de satisfaction, et que par conséquent c'était pour elle un sacrifice, je la laissai en paix. »

Mais ce n'était point uniquement en employant cette voie de douceur et d'obéissance, de réserve et de discrétion que la Servante de Dieu pouvait jouir dans son ménage d'une paix inaltérable. Elle y parvenait surtout par l'exquise pureté de sa conscience qui se traduisait en une conduite toujours sans tache. Son époux pouvait, selon la parole des Proverbes, *reposer en elle son cœur en toute sûreté*. Après les attestations qu'il nous a déjà fournies sur l'innocence des mœurs de sa compagne, il ajoute :

« Quelquefois en rentrant pour changer d'habits, je trouvais la maison remplie de gens ; aussitôt ma femme laissait là tout ce monde, seigneurs et prélats, qui venaient la consulter, et s'empressait d'accourir pour

m'essuyer et me servir avec affabilité et contentement. On voyait bien qu'elle le faisait de tout son cœur, jusqu'à vouloir arranger les cordons de mes souliers. Ma maison était fréquentée par beaucoup de gens, surtout dans les premiers temps, mais je pouvais être parfaitement tranquille et fermer les yeux. Je savais ce qu'était ma femme et comment elle pensait et agissait ; je m'abstenais même de la questionner ; je savais que ces personnes ne venaient que pour demander des prières ou des conseils. Elle était ma consolation et celle de tout le monde. »

Il dit ailleurs : « Je la laissais gouverner, car je voyais bien qu'elle s'en acquittait parfaitement. Je lui avais donné toute liberté d'agir : néanmoins, elle voulait avoir mon avis avant de faire la moindre chose. Elle avait une foule d'infirmités, mais cela ne l'empêchait pas de mettre toujours la main à l'œuvre, et de s'occuper de tout. Elle avait des mains d'or. Pour moi, je ne pensais à rien. Elle me faisait des pantalons, des redingotes, etc. » En effet, la Servante de Dieu mettait une prudence extrême à ménager les ressources qu'elle avait entre les mains ; elle joignait aux gages de son mari, les petits gains qu'elle pouvait réaliser de son côté et, sans s'écarter en rien de cette économie, de cette frugalité que lui imposait sa modeste condition, elle veillait à ce que rien ne manquât à sa famille.

Anna-Maria ne chercha donc point dans le mariage ce que tant de jeunes filles peu sensées de nos jours veulent y trouver, une vie d'indépendance absolue et de liberté sans frein, un état de continuelles jouissances qui ne seraient nullement assujetties à des devoirs ni mêlées

de douleurs. Elle savait que le mariage est une servitude douce et riante si l'on veut, mais non moins réelle. Elle vit dans l'anneau nuptial qu'elle reçut au doigt le jour où le prêtre, au nom de Dieu, accepta ses serments, un emblème frappant de l'existence qui s'ouvrait devant elle. C'était, en effet, le premier anneau de la chaîne indissoluble qu'elle venait de s'imposer volontairement elle-même, et dont le dernier était déjà rivé dans le tombeau.

Non contente d'user avec son mari de ces voies de douceur et de condescendance qui eurent pour elle de si heureux résultats, Anna-Maria les pratiqua aussi et de la manière la plus édifiante à l'égard de ses parents. « Je dépose, dit Domenico, qu'elle eut toujours pour ses parents toutes les attentions possibles et l'affection la plus tendre. Son père qui avait été jeté de l'aisance dans une grande misère, avait pu obtenir, en sortant de chez la dame Maria, une place à l'hôpital de St-Jacques des Incurables, mais il venait souvent voir la Servante de Dieu, pour recevoir quelque secours; avec ma permission elle lui donnait à manger quelque une des choses qu'il aimait et même des sous pour acheter ce qui lui plaisait. Par fierté de caractère, il se montrait peu reconnaissant de ces soins. Dans les dernières années de sa vie, il fut atteint d'une affreuse lèpre, et la Servante de Dieu le lavait, le peignait avec la plus grande patience. Elle lui fit tout le bien possible; quand il tomba malade, elle l'assista assiduellement et lui fit administrer les Sacrements. Après sa mort, elle fit dire des messes, des chapelets pour le repos de son âme.

Elle remplit les mêmes devoirs à l'égard de sa mère,

que j'avais prise chez nous, et dont l'humeur bizarre exerça longtemps la patience de ma pauvre femme. Elle l'assista pendant bien des années, avec un respect et une affection incomparables. Elle lui donnait les choses les plus délicates qu'elle pouvait avoir, lui témoignait de la compassion, l'encourageait et faisait tout, en un mot, pour la contenter, bien qu'elle ne manquât de rien ; enfin lorsqu'elle tomba malade, ma femme s'empressa de lui faire administrer les Sacrements, ce qui était une de ses premières pensées en cas de maladie. Après sa mort, elle voulut garder le corps, et remplir les mêmes devoirs de charité qu'envers son père.

« Enfin, ma femme a toujours fait régner une paix céleste dans la famille, quoique nous fussions nombreux et de caractères bien différents, surtout lorsque Camillo, mon fils aîné, vint demeurer avec nous, les premiers ans de son mariage. La belle-fille était d'une humeur assez difficile, parce qu'elle voulait commander en maîtresse, mais la Servante de Dieu savait si bien contenir tout le monde dans ses limites, que tout ce que je pourrais en dire serait peu de chose. Je crois bien que ma femme fut gratifiée de dons surnaturels. Quant aux extases je n'ai guère pu m'en apercevoir.

« Je ne sais pas trop m'expliquer. Je suis vieux, mais si j'étais jeune encore et que je voulusse parcourir le monde entier pour trouver une femme semblable, il me serait impossible de la rencontrer. Je crois que le Seigneur l'a mise dans le paradis, aussitôt après sa mort, pour sa grande bonté et ses éminentes vertus, et j'espère qu'elle priera pour moi et pour toute ma famille. »

Plût à Dieu que de semblables éloges pussent sortir de la bouche de tous ceux qui ont soumis leur existence aux saintes lois du mariage ! Celle qu'on a si justement nommée l'ange de la famille, ressaisirait l'empire qui lui est dévolu au foyer domestique ; le grand fleuve de la vie humaine serait purifié dans sa source et nous verrions la société entière, si fortement ébranlée sur ses bases, entrer enfin dans une nouvelle ère de paix et de prospérité.

LIVRE SECOND

I

VERTUS THÉOLOGALES DE LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA.

SA FOI.

L'apothéose de la raison humaine et le mépris de toute autorité sont les erreurs capitales de notre siècle. La foi réside sans doute encore au fond de bien des cœurs, mais elle y est combattue et presque annihilée par un détestable orgueil qui repousse les vérités révélées et lutte contre les livres saints, les dogmes chrétiens et les traditions de nos pères, consacrées par tant de miracle; éclatants et par l'adhésion d'un si grand nombre de siècles. De là est venu cet esprit de vertige qui porte des mécréants à s'établir les arbitres de la religion, à détruire les institutions les plus saintes, le sacerdoce catholique, la Papauté, et à rompre tout commerce de l'homme avec son créateur.

Certes, l'Eglise présente au monde un tout autre spectacle par cette foi vive et ardente qu'elle allume et entretient dans le cœur de ses véritables enfants. La Foi donne la vraie science des énigmes de la vie. Elle enfante l'Espérance qui élève nos regards vers le Ciel; elle produit dans l'âme une Charité féconde qui opère des prodiges. Ce que la racine est à l'arbre et la base pour un

édifice, la Foi le devient pour la vie chrétienne, et pour les vertus qui servent à l'embellir.

Le premier fondement de la Foi c'est la ferme croyance à l'existence de Dieu et de ses attributs. La foi vive et constante en ce Maître souverain qui voit tout, qui remplit tout, qui est présent à tout, produit la vie sainte en celui qui médite sérieusement une si importante vérité. Elle sanctifia Abraham à qui le Seigneur avait dit : « Marchez en ma présence et vous serez parfait. »

Que dirons-nous des merveilles qu'enfanta dans la Vénérable Anna-Maria, la méditation continuelle de la présence de Dieu ? Le Seigneur avait imprimé cette vérité dans son esprit et au fond de son cœur dès le commencement de son appel spécial à la vie parfaite ; mais de plus, par un trait tout particulier de son amour pour cette créature privilégiée, il daigna la favoriser, pendant tout le reste de sa vie, de l'aspect d'un soleil radieux qui, figurant la divine Sagesse, c'est-à-dire le Créateur lui-même, lui imposait la douce nécessité d'avoir toujours devant les yeux et dans son cœur la présence de Dieu, rendue visible pour elle. Cette pensée la portait à observer constamment une parfaite conformité de sa volonté avec celle du Divin Maître.

Dans cette vue, elle ne fit jamais rien pour éloigner les croix, les souffrances et les humiliations que le Seigneur lui envoyait. Elle patientait, en attendant que celui qui avait chargé ses épaules de ces pesants fardeaux, daignât lui-même les ôter, ou du moins en alléger le poids. Elle obtenait presque toujours les grâces spirituelles ou temporelles qu'elle demandait pour le prochain,

mais si, après avoir prié pour ses frères, Dieu mettait du retard à exaucer ses vœux, loin de se troubler, elle adorait les desseins du Très-Haut et s'humiliait devant lui et devant les hommes, bien persuadée que Dieu dispose toujours tout pour notre plus grand bien, quelle que soit, d'ailleurs, l'issue de nos demandes.

En un mot, cette vive persuasion de la présence de Dieu présidait à toutes ses actions, même les plus simples et les plus indifférentes. Elle était et fut toujours son étoile polaire sur la mer du monde, sa lumière dans les obscurités de la vie, sa force dans les douleurs. On peut conjecturer par là quels durent être les progrès de sa foi.

« Cette vertu, nous dit son confesseur, brilla avec tant d'éclat dans Anna-Maria, que l'on peut assurer sans crainte qu'elle fut une de ces âmes qui vivent de la foi. *Justus ex fide vivit*. La foi régna en souveraine sur toutes les puissances de son esprit et de son cœur ; elle mettait, d'ailleurs, le plus grand soin à l'alimenter constamment et à la défendre de toute atteinte.

« Elle désirait ardemment que le monde entier embrasât la religion catholique, et, dans son cœur, elle nourrissait une profonde gratitude envers Dieu pour le don inestimable qu'il lui avait accordé, en la faisant naître au sein de la véritable Eglise. Souvent elle lui demandait la grâce de connaître ce qu'elle pourrait faire en retour d'un si grand bienfait. Un des plus grands supplices de son cœur était de penser que tant de peuples vivent encore loin de la vraie foi et se perdent pour toute une éternité. Elle priait constamment et s'impo-

sait les plus terribles pénitences pour la conversion des pécheurs et pour le triomphe de l'Eglise persécutée ; et pour donner à ses prières plus d'efficacité, elle recourait à Dieu par la médiation de la Très-Sainte Vierge et de tous les Saints, en union avec tous les élus de la terre. Dans un ravissement extatique la Très-Sainte Vierge lui dicta elle-même une prière qui a pour but principal la propagation de la foi. »

Le zèle qu'eut cette sainte femme pendant toute sa vie pour la gloire de Dieu et le salut des hommes est réellement inexplicable. Plusieurs fois elle s'offrit à endurer toute sorte de souffrances et même à verser son sang, afin que Dieu fût connu et aimé dans le monde entier, et ces diverses offrandes lui apportèrent bien des croix et des douleurs ; mais aussi, quelle n'était point la joie qui remplissait son cœur quand elle apprenait que des hérétiques retournaient à la vraie foi, ou que des juifs et des infidèles embrassaient notre sainte religion ! Elle entraînait dans un saint enthousiasme, et perçant les voiles de l'avenir elle dépeignait avec les plus vives couleurs les temps heureux où la foi étendant enfin son empire dans toutes les contrées de la terre, il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous un unique pasteur. Elle annonçait avec un accent prophétique ce que Dieu lui avait révélé : la destruction totale des hérésies, la conversion des infidèles, le triomphe final de l'Eglise, pendant lequel il plaira à Dieu de se faire connaître d'une manière admirable, puis la ferveur et le zèle des nouveaux chrétiens.

Animée de ces sentiments elle fit toujours, dans sa

condition, tout ce qu'elle put, par ses exemples et ses exhortations, pour faire aimer et respecter le Seigneur, et pour amener à la connaissance et à l'adoration de son saint nom quiconque se mettait en rapport avec elle. »
« Anna-Maria, nous est-il dit, prononçait toujours avec le plus profond respect les noms de Dieu et de Jésus, les noms de la Sainte Vierge et des Saints. Nous savons que l'invocation de Jésus et de Marie était usitée dans cette pieuse famille au lever du matin et quand on entrait au logis.

« Si en sortant, la sainte femme entendait blasphémer, on la voyait aussitôt frémir et se troubler, par la grande peine qu'elle en ressentait, et si les blasphémateurs étaient des gens audacieux ou pris de vin qu'elle ne pût admonester, elle tâchait de réparer l'offense faite au Seigneur par les plus expressives et les plus ferventes oraisons jaculatoires. »

« En allant visiter les malades, Anna-Maria avait grand soin de leur rappeler les fins de l'homme et les mystères de la foi. Elle enseignait ces vérités avec patience et amour aux ignorants qu'elle trouvait dans les hôpitaux. Nous avons dit quel fut, sous ce rapport, son zèle à l'égard de ses enfants. Elle répétait souvent aux gens de service qu'elle avait dans sa maison, l'obligation où ils étaient de fréquenter les Sacraments et de remplir tous leurs devoirs de religion. Elle leur donnait tout le temps d'assister à la messe, au sermon et de faire d'autres dévotions.

« Elle savait qu'il ne suffit pas pour le chrétien de courber son intelligence sous le joug de la foi, mais qu'il

doit surtout mettre en pratique ce qu'elle lui enseigne. Aussi voulut-elle toujours montrer par le fruit de ses œuvres la sincérité de sa croyance.

« La foi vive et agissante qui éclairait l'esprit de notre Vénérable et échauffait son cœur, se montra surtout dans la vie laborieuse et pénitente qu'elle embrassa, malgré les résistances de la pauvre humanité. Dès qu'elle ressentit l'appel du Seigneur, elle renonça à toutes les satisfactions les plus simples et les plus innocentes. Elle crucifia son corps par les macérations, son esprit par l'abnégation de la volonté, jusqu'à son dernier jour.

« Malgré ses efforts pour cacher ce qui pouvait paraître extraordinaire dans l'ardeur de ses convictions, elle ne parvenait pas toujours à tromper les regards de ceux qui en observaient attentivement les effets extérieurs. Il leur était facile de reconnaître la profondeur de sa foi par les actes multipliés qu'elle en produisait. »

Enfin, elle puisait dans la vivacité de sa foi et de sa confiance en Dieu un grand amour de la vérité. « Respectueuse par éducation et par humilité, mais en même temps franche et loyale quand il s'agissait de dire la vérité, elle ne connut jamais ni la dissimulation, ni le mensonge, ni l'adulation vis-à-vis des grands. Elle ne pouvait souffrir les moyens termes, les prétextes et les flatteries. *« Celui qui sert Dieu, disait-elle, doit être humble et respectueux, mais franc et sincère en même temps. »* Ses lettres à la duchesse de Lucques, Marie-Louise, et à d'autres hauts personnages prouvent sa constante sincérité.

Nous la verrons bientôt refuser les offres de cette prin-

cesse, afin de conserver sa liberté de servir Dieu, et pour ne point s'exposer, en contractant des obligations avec les grands du siècle, à trahir ou à dissimuler la vérité, qui ne plaît pas toujours. Le mari d'Anna-Maria nous dit : « Je n'ai jamais découvert sur ses lèvres la plus petite ruse, ni le mensonge le plus léger. Elle répri-mandait les gens de service à ce sujet et surtout les enfants. »

« Un cardinal désirait voir la Servante de Dieu et la faire connaître à sa sœur. Il lui fit dire de prier et de lui faire part ensuite des lumières qu'elle aurait reçues. Anna-Maria écrivit au cardinal de dire à sa sœur qu'en attendant, elle méditât ces trois points : « *Ce qu'elle a été... Ce qu'elle est... Ce qu'elle sera bientôt*, et qu'elle se préparât à la mort; » ce qui eut lieu, en effet, peu de temps après, comme elle l'avait annoncé. »

II

PROFOND RESPECT D'ANNA-MARIA POUR LES SACREMENTS DE L'ÉGLISE.
SA PRODIGIEUSE OBÉISSANCE ENVERS SON CONFESSEUR.

En découvrant au chrétien fidèle la nécessité absolue de la grâce divine pour l'œuvre du salut, la foi lui donne en même temps un vif désir de la produire et de l'alimenter dans son cœur par tous les moyens que Dieu a mis à sa disposition. Notre Vénérable n'ignorait point que les Sacrements sont les sources principales des grâces du Seigneur. De là venait l'empressement qu'elle mit toujours à recourir à ces fontaines sacrées, ouvertes au sein de l'Église.

Le souvenir de la précieuse grâce de son baptême tenait la pieuse femme dans une perpétuelle action de grâce. Cet insigne bienfait de l'amour de son Dieu excitait les transports de son cœur. Elle eut aussi une grande estime et un profond respect pour tous les autres sacrements, en particulier pour celui de Confirmation, qui donne la force de résister aux assauts du démon et de confesser publiquement la foi de Jésus-Christ. Aussi voulut-elle faire confirmer ses enfants en bas-âge, surtout quand ils se trouvèrent en danger de mort. Elle ne vénérât pas moins le sacrement de l'Extrême-Onction. Elle le fit administrer à tous les malades qu'elle soigna et principalement à son père et à sa mère, à leur lit de mort.

Nous verrons bientôt quelle était l'ardeur de son amour pour le sacrement de l'Eucharistie. Elle recevait celui de la Pénitence avec tous les sentiments d'une parfaite componction. Les larmes abondantes qu'elle répandait alors, larmes d'amour et de reconnaissance, non moins que de douleur et de repentir, montraient sa profonde gratitude envers le Seigneur pour un si grand bienfait accordé aux pécheurs. Pendant ses fréquentes maladies elle trouvait son plus grand soulagement dans l'absolution sacramentelle. Dans les pieuses instructions qu'elle donnait à sa famille et aux personnes qui fréquentaient sa maison, elle insistait sur la fréquente confession.

« Elle aurait désiré ne jamais communier sans se confesser, surtout dans les derniers temps de sa vie; mais connaissant la délicatesse de sa conscience, je lui ordonnai de communier tous les jours et de se confesser toutes

les semaines ; au jour fixé pour la confession, elle se levait de grand matin, quelque temps qu'il fit, afin de mettre en ordre son petit ménage ; puis, elle venait dans notre église de N.-D. de la Victoire. C'est ce qu'elle a fait pendant bien des années, tant que sa santé le lui a permis.

« Elle recommandait la confession fréquente à son mari avec une douce affabilité, mais elle l'imposait à ses enfants au nom de son autorité maternelle, et souvent elle les accompagnait au saint tribunal. Dès qu'il y avait un malade un peu grave dans la maison, elle le disposait aussitôt au sacrement de Pénitence, parce qu'elle voulait qu'on le reçût en pleine connaissance, et avant que le mal eût fait des progrès. Elle savait amener à cette pratique les malades qu'elle allait visiter au dehors et tâchait de les réconcilier au plus tôt avec Dieu.

« Elle eut successivement pour confesseurs (1), après

(1) Outre le confesseur qui était chargé spécialement de la direction de sa conscience, Anna-Maria eut toujours auprès d'elle, par une disposition particulière de la Providence, un prêtre pieux et instruit qui rendait compte au confesseur de la Vénérable des opérations de Dieu en elle. Après Mgr Pedicini, qui remplit cette fonction jusqu'en 1814, époque à laquelle il fut créé cardinal, Anna-Maria eut pour prêtre confident l'abbé Natali, du diocèse de Macerata. Dans le procès juridique, le Promoteur de la Foi, chargé de présenter les objections contre l'introduction de la cause de béatification d'Anna-Maria, n'a pas manqué de réclamer contre la présence de cet abbé Natali dans la famille Taïgi, mais il lui fut répondu qu'il n'y avait là ni imprudence, ni danger de scandale. Anna-Maria avait déjà 46 ans. Sa parfaite moralité nous a été attestée par son mari ; l'abbé Natali avait lui-même 35 ans, et jouissait d'une excellente réputation de science et de vertu. Il était venu, non de son propre mouvement, ni à la demande d'Anna-Ma-

le P. Angelo, un Passioniste qui lui fut donné par Mgr Strambi, mais l'église de ces religieux étant fort éloignée, elle choisit, à l'église St-Ignace, l'abbé Salvatori. Elle s'adressa ensuite au P. Ferdinand, Trinitaire Déchaussé de *San Carlino*, et enfin au soussigné, P. Philippe-Louis de St-Nicolas, Carme Déchaussé, à Sainte-Marie de la Victoire, qui la dirigea pendant trente ans et plus, jusqu'à sa mort (1). Au reste, ces divers changements de

ria, mais sur les ordres de son évêque Mgr Strambi, regardé par tout le monde à Rome comme un saint, et qui avait lui-même dirigé la servante de Dieu, pendant quelque temps.

Au reste, il faut noter que les âmes les plus favorisées du ciel ont un plus grand besoin que les autres de conférer souvent avec leurs directeurs, afin de se garantir de toute illusion. Sainte Tère nous en fait la remarque au chapitre xxvii de sa vie, où elle assure que Dieu lui-même lui avait imposé cette conduite pour ses révélations. Anna-Maria, chargée du soin d'une nombreuse famille, ne pouvait voir son confesseur que tous les huit jours. Elle aurait donc été privée de tous conseils, si elle n'avait eu ceux du prêtre confident, qui était toujours à sa portée. Elle y trouvait l'avantage d'être assurée de marcher dans la bonne voie, et de faire la volonté de Dieu en obéissant à son ministre ; de plus comme cette voie était tout-à-fait extraordinaire, il fallait qu'il y eût auprès d'elle un témoin intime de la pureté de ses intentions et de sa conduite, afin qu'on pût raisonnablement ajouter foi à ce qu'elle rapportait de ses secrètes communications avec le Seigneur. Ce témoin pourrait aussi rendre compte de l'accomplissement des prédictions de la Vénérable, et enfin, en sa qualité de prêtre, il la soutenait puissamment contre les assauts du démon. L'abbé Natali parle longuement, dans sa déposition, de ces persécutions des puissances infernales contre Anna-Maria. Elles avaient lieu surtout pendant la nuit, et souvent il était réduit à dormir tout habillé sur un canapé, pour accourir au secours de la Vénérable et mettre en fuite les démons par ses prières et en jetant sur eux de l'eau bénite.

(1) « Je souhaiterais qu'une inscription marquât le confessionnal où durant trente années se confessa la Vénérable Anna-Maria. Ce

confesseurs ne furent pas dictés par le caprice ou la désobéissance à leurs ordres. Elle se régla toujours d'après la volonté de Dieu, manifestée par des lumières surnaturelles, dont elle fit part à ses confesseurs et qu'ils ratifièrent. Elle dut aussi se soumettre quelquefois à des exigences imposées pour l'accomplissement de ses devoirs domestiques. Le respect qu'elle portait au ministre de Dieu, quel qu'il fût, était tellement basé sur la foi, qu'elle ne l'aurait jamais contredit et encore moins quitté, alors même qu'elle eût trouvé ailleurs un saint qui lui aurait procuré les plus grandes satisfactions spirituelles. »

Nous avons déjà dit la parfaite soumission d'Anna-Maria aux ordres et aux simples désirs de son mari. L'obéissance qu'elle rendit à son confesseur tenait réellement du prodige. Elle lui avait donné un tel empire sur les puissances de son âme, qu'un signe du confesseur ou même sa seule intention suffisaient pour arrêter Anna-Maria dans ses actions extérieures et la faire changer de détermination. « Elle pratiquait volontiers le jeûne et l'abstinence, mais, lui commandait-on de prendre ses repas ou de changer de nourriture, elle le faisait aussitôt, sans réplique. Elle aimait l'exercice de l'oraison, mais elle cessait de s'y livrer dès qu'on lui en faisait l'observation. Dans ses fréquentes extases, les bruits extérieurs, les violentes secousses ne pouvaient la faire revenir à elle-même ; seule, l'obéissance lui faisait toujours recouvrer

confessionnal, c'est l'enclume sur quoi Dieu forgea une âme sainte, un acier plus victorieux que la noble épée de Jean Sobieski ! »
(L. V.)

l'usage de ses sens. Elle allait, venait, parlait ou gardait le silence selon les désirs, même secrets, de ceux qui avaient autorité sur elle.

« Dans la visite des sept basiliques, elle savait, ajoute le confesseur, se comporter pour les repas, comme les autres, sans contrainte ni affectation. Si je lui disais de manger d'une chose ou de l'autre ou même de prendre tout ce qui restait de nourriture, elle obéissait aussitôt et en souriant, bien qu'elle prévît quelquefois que son estomac en souffrirait. Bien des fois, ayant commencé des jeûnes de 40 jours, elle les interrompait après en avoir fait le tiers ou la moitié et prenait du gras, dès que je le lui ordonnais. Tout cédait en elle à la vertu d'obéissance. Le Seigneur lui manifesta plusieurs fois qu'il agréait beaucoup cette humble soumission du jugement qui, unie à la mortification du corps sert merveilleusement à purifier son âme et à rendre tous les sens parfaitement assujettis à la domination de l'esprit. »

Le logement de la Servante de Dieu était devenu trop petit pour sa nombreuse famille; il fallut l'ordre formel de son confesseur pour la décider à en prendre un autre. Son confesseur l'obligea aussi à changer de demeure, lorsque sa fille, devenue veuve, rentra dans la famille avec ses enfants.

Voici un autre trait de cette continuelle et prodigieuse obéissance. C'est le prêtre confident qui nous le fournit. « Le Duc Altemps, dit-il, avait voulu, avant son mariage avec la princesse Carradori, faire une retraite au couvent de St-Bonaventure. Il me pria de le suivre. Je demeurai donc dans le couvent, sans faire la retraite, et j'allais

voir Anna-Maria tous les jours vers le soir. Je la trouvai, un jour, au lit avec de grandes douleurs dans les jambes qui étaient enflées, et la laissai dans cet état, souffrant plus que jamais. Le lendemain matin, j'éprouvai une grande agitation d'esprit, jusqu'à ne pas oser célébrer la sainte Messe; je recourus à Dieu et commandai à Anna-Maria, au nom de l'obéissance, de se guérir immédiatement, par le mérite de cette vertu, de sortir du lit et de venir me voir à St-Bonaventure. Moins d'une heure après, entendant sonner à la porte du couvent, je courus et trouvai Anna-Maria qui, tout échauffée par la marche rapide qu'elle venait de faire, me dit en souriant : « Ne me faites plus de tour de ce genre, car, étant mère de famille, je ne puis pas perdre mon temps à venir de si loin. » Elle me tranquillisa et retourna bien vite à sa maison. »

Nous avons dit avec quelle promptitude elle mit fin à son agitation, le jour de son admission comme Tertiaire, dès que son confesseur l'en eût avertie. Cet empire souverain qu'elle avait acquis sur les mouvements purement naturels que l'on parvient si difficilement à dominer, montre suffisamment à quel haut degré d'obéissance et d'abnégation de sa volonté était parvenue la Servante de Dieu; et ce qui, à notre avis, dénote chez elle la perfection de cette vertu c'est que, malgré les lumières surnaturelles qu'elle avait reçues du Seigneur pour savoir se diriger en toutes circonstances, elle n'hésitait point à changer de ligne de conduite dès que son confesseur le lui avait commandé ou seulement suggéré. Elle imitait en cela la conduite du divin Enfant Jésus qui, bien qu'il connût toutes choses mieux que ses créatures, avait pour-

tant voulu attendre, pour fuir la cruauté d'Hérode, qu'un ange vînt avertir St Joseph des dangers qui le menaçaient et de la nécessité de partir pour l'Égypte. La pieuse femme regardait son confesseur et ceux qui la commandaient, comme autant d'anges visibles auxquels Dieu avait confié ses destinées ici-bas. Elle leur était soumise comme à Dieu lui-même.

« Non contente de participer largement aux grâces dont les sacrements sont la source et le canal, Anna-Maria accordait aussi un profond respect et une haute estime aux rites sacrés et aux sacramentaux de la sainte Eglise et en particulier à l'eau bénite. Elle en prenait souvent pour faire le signe de la croix, surtout en sortant de sa maison. Elle s'en servait aussi pour bénir son lit et celui de ses enfants. Les *Agnus Dei*, les cierges bénits, les images et les reliques des saints étaient l'objet de sa vénération. Elle n'aimait point qu'on laissât les images de piété, les médailles et les chapelets entre les mains des enfants, parce qu'ils s'en servent pour jouer. En un mot, tout ce qui sert au culte divin était pour elle vénérable et sacré. »

III

ESPRIT D'ORAISON DANS NOTRE VÉNÉRABLE. ELLE RÉGLE SA FAMILLE
COMME UNE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE.

Un maître de la vie spirituelle nous dit que l'ardeur dans la prière est une conséquence et un signe évident d'une foi vive : *Basis orationi fides viva*. On ne peut connaître Dieu sans l'aimer, et on ne peut l'aimer sans se

sentir vivement embrasé du désir de louer et de célébrer ses perfections infinies. L'âme fidèle trouve dans cet exercice de la prière des charmes ineffables. Elle y goûte combien le Seigneur est doux à ceux qui le servent; elle y soupire après le moment où rien ne sera plus capable d'arrêter l'ardeur de ses transports. Le Sauveur, en nous disant de prier sans cesse, a voulu nous faire comprendre le besoin que nous avons de recourir constamment à son divin secours, et l'obligation où nous sommes de lui être toujours unis, afin que nos actions, soient comme une prière continuelle.

Anna-Maria rendit fidèlement à Dieu le tribut de ses adorations. Son cœur était comme un autel d'où s'élevait incessamment vers le Ciel l'encens de ses prières. « La Servante de Dieu, dit Domenico, croyait fermement tout ce que croit tout bon catholique, tout ce que l'Église enseigne. Dans les prières que nous faisons en commun, elle récitait les actes de Foi, d'Espérance et de Charité; mais sa foi était si vive qu'elle parlait à Dieu et à la Très-Sainte Vierge comme si elle les eût vus. »

Elle eut le don de la prière à un degré vraiment extraordinaire, son union avec Dieu était continuelle; chacune de ses paroles, chacune de ses actions était inspirée par le désir de plaire à Dieu ou de lui gagner des âmes. « Lorsqu'elle priait, elle ne répondait point aux questions qu'on lui adressait. On aurait dit une statue inanimée, tant était grand son recueillement extatique en présence du Seigneur, et l'on pouvait bien s'apercevoir qu'elle priait avec une confiance exempte de toute hésitation. L'ardeur de sa foi, la fermeté de sa confiance amenaient alors sur

ses lèvres les expressions les plus affectueuses. Dieu était pour elle le plus tendre des pères, le plus aimable des époux, l'ami le plus fidèle et le plus intime, le trésor de la vie et de l'éternité, son tout, en un mot.

Elle allait à l'église de grand matin, lorsque tout le monde dormait encore chez elle. Dans la journée, et autant que le permettaient les soins du ménage, elle s'enfermait dans quelque église écartée pour y être plus libre dans ses dévotions. Nous savons qu'après le dîner, elle se livrait à la prière ou à de pieuses lectures, et que son mari, rentrant chez lui fort tard, la trouvait encore occupée à prier.

Sa petite famille n'était pas moins bien réglée qu'une communauté religieuse. Tout s'y faisait au temps et à l'heure voulus, et après l'invocation respectueuse du saint nom de Dieu ; les exercices religieux avaient une bonne part dans la distribution de la journée. Dieu recevait de chaque membre de la famille les hommages dûs à sa souveraine majesté, et la pieuse femme, trouvant elle-même dans ses rapports avec le Ciel son courage et son dévouement, ne négligeait aucune occasion d'inviter les siens à puiser à cette source sacrée.

On faisait de fréquentes oraisons jaculatoires pendant les occupations domestiques, et on sanctifiait les repas du matin et du soir en demandant au Seigneur de les bénir. Le soir, on lisait la vie des Saints ou d'autres livres de piété ; les réflexions qu'on en tirait faisaient le sujet ordinaire des conversations de la pieuse famille. Puis, la prière rassemblait de nouveau tout le monde autour du petit oratoire, sous les regards du Divin Sauveur et de la bonne

Mère, et on terminait par la récitation du Rosaire et l'invocation des saints patrons.

« Elle avait; dit son mari, une infinité de saints protecteurs et de saintes protectrices qu'elle invoquait, après avoir dit le Rosaire en commun. Elle priait pour le Saint-Père, pour les cardinaux, pour tous les prêtres, pour les bienfaiteurs, pour la conversion des pécheurs, pour la conversion des hérétiques, pour les malades, pour l'exaltation de la Sainte Eglise, pour tout le monde, pour les vivants et les morts, et même pour les mauvaises langues; toutes ces prières se faisaient le soir, et cela me semblait un paradis. »

Heureuses, en effet, les familles où s'est conservée cette bonne habitude de la prière commune au foyer domestique. Les parents y puisent la force pour supporter les peines de chaque jour; en s'humiliant publiquement devant Dieu ils fortifient leur autorité aux yeux de leurs enfants, qui s'accoutument dès lors à voir en eux des représentants visibles du Père et du Maître qui se dérobe à leurs regards. Ces jeunes enfants, de leur côté, rapportent de ces pieuses réunions, avec plus de docilité et d'obéissance, de doux souvenirs et même de profondes impressions, qui seront ensuite leur plus sûre sauvegarde contre les entraînements du vice. La famille Taïgi jouissait amplement de ces précieux avantages.

Au reste, la pieuse mère ne renfermait point dans l'enceinte de son ménage les exercices de dévotion de ses enfants. « Quand les affaires le permettaient, on allait entendre la messe, dans la matinée, à tour de rôle, et, dans la soirée, on allait aux Quarante Heures. On faisait

une visite au Saint-Sacrement, une prière à quelque sanctuaire de Rome, en l'honneur du saint dont on célébrait la fête, et les filles accompagnaient tour à tour leur mère dans ces pieuses pratiques qui nourrissaient leur dévotion.

Tel était, sous le rapport de la piété, l'ordre de la journée dans la famille de notre Vénérable ; mais les dimanches et les fêtes amenaient quelques exercices de plus, et des délassements que nous voulons signaler. « Au sujet de la sanctification des fêtes, dit Domenico, ma femme montrait une exactitude incomparable ; les jours ordinaires elle travaillait, lavait et faisait tout le ménage avec une activité qui aurait pu fatiguer quatre personnes, mais les jours de fêtes et le dimanche, elle s'abstenait de toute œuvre servile ; elle employait tout son temps à prier, à se faire lire des livres de piété ; elle entendait plusieurs messes. Quand les enfants étaient de retour du catéchisme de la paroisse, elle les conduisait dans les églises, le plus souvent à la Minerve, pour assister au sermon du Rosaire et à la bénédiction. Dans le cours de la journée elle ne faisait que le strict nécessaire, c'est-à-dire les lits et la cuisine. Elle veillait à ce que les fêtes fussent sanctifiées par tous les membres de la famille.

« Lorsque j'avais un peu de liberté, nous nous rendions tous ensemble à la sainte bénédiction ; bien des fois, le soir, nous allions aux Quarante Heures où le Saint-Sacrement était exposé ; c'étaient là nos délassements. »

Cette famille ne connaissait aucune des récréations, si communes à la population romaine à certaines époques de l'année. Lorsque le mari témoignait le désir d'aller

voir quelque divertissement avec les enfants et voulait que leur mère fût de la partie, celle-ci tâchait de l'en dissuader par de douces paroles et restait à la maison, mais s'il persistait, Anna-Maria consentait joyeusement à le suivre avec tous les enfants.

« La pieuse mère proposait aussi quelquefois elle-même à sa jeune famille une excursion hors de la ville, mais elle avait toujours soin de la diriger vers quelque sanctuaire vénéré, afin de joindre à l'agrément l'utilité et l'édification. Par complaisance pour ses filles, elle les conduisait de temps en temps à la promenade ; après une visite à quelque église, on faisait un petit goûter de châtaignes et d'un peu de vin. Elle en prenait pour leur faire plaisir. Une de ces parties ayant eu lieu le vendredi, la pieuse femme en reçut des reproches de son céleste Époux parce que ce jour est consacré à la Passion. »

La piété d'Anna-Maria, quoique vive et sincère, était donc douce et compatissante. Elle savait se plier aux goûts du prochain.

« Dans notre intérieur, dit son mari, elle parlait constamment de Dieu et des choses saintes, mais sans devenir ennuyeuse comme certaines dévotes qui veulent toujours parler de piété pour faire parade d'elles-mêmes. Elle s'adaptait à tous les discours honnêtes ou indifférents, et riait même des plaisanteries que l'on disait quelquefois à table, mais elle était si prudente, qu'elle savait faire tourner insensiblement la conversation aux choses de Dieu, et nous nous trouvions pris sans nous en apercevoir. »

« J'ai observé, dit le gendre de la Vénérable, pendant tout le temps que j'ai passé auprès d'elle, vingt ans environ,

qu'elle ne savait parler que de Dieu et des choses de Dieu, et je l'ai toujours trouvée éloignée des entretiens qui se rapportaient aux choses de ce monde. Aussi, quand elle pouvait donner un libre cours à la conversation, et parler à son aise, selon l'abondance de son cœur, on la voyait toute heureuse et toute ravie. A peine avait-elle ouvert la bouche sur les bontés de Dieu et prononcé le saint nom de Jésus, son doux Sauveur, qu'aussitôt le feu intérieur qui la consumait se révélait sur les traits de son visage. Elle paraissait tout embrasée et comme transportée d'une sainte ivresse. »

Telles étaient les excellentes habitudes de piété que la digne femme avait contractées sous l'impulsion de la grâce ; mais plus sa vertu était agréable et précieuse aux yeux de Dieu, plus aussi il était nécessaire, d'après les paroles de l'Ange à Tobie, qu'elle fût soumise à toute sorte d'épreuves.

IV

LA SERVANTE DE DIEU EST HORRIBLEMENT TENTÉE CONTRE LA FOI
PAR LES HOMMES ET PAR LES DÉMONS.

Ce que nous avons déjà dit sur la foi d'Anna-Maria serait plus que suffisant pour prouver qu'elle la possédait à un degré héroïque, mais, comme l'Époux céleste appelait son humble servante à la plus haute perfection dont la foi est la base, il ne se contenta pas de la gratifier de ce don qu'elle conserva d'ailleurs avec tant de zèle ; il voulut aussi purifier sa vertu de toute manière, pour la faire iller davantage au sein de l'Église.

« Outre les tentations communes à toute âme qui sert fidèlement son Dieu, Anna-Maria dut en subir de bien terribles. Elle souffrait beaucoup dans ses rapports avec les pécheurs endurcis qu'elle voulait convertir. Ces malheureux proféraient les maximes les plus contraires aux dogmes et à la morale de l'Église ; ils s'armaient contre elle des plus spécieux arguments inventés par la perfidie et la subtilité des hérésiarques et des impies de tous les temps.

» Trois malheureux exercèrent surtout la foi et la patience d'Anna-Maria. L'un fut un prêtre qui, ayant voyagé beaucoup et séjourné dans des pays protestants, en avait rapporté des principes directement opposés à la foi catholique, quoiqu'il eût, d'ailleurs, conservé de bonnes mœurs. Il consentit à faire une retraite dans un couvent et se convertit avant la maladie dont il mourut. Le second fut un séculier que Anna-Maria avait connu dès les premiers temps de sa vie. Sa conduite était assez régulière, mais le dérangement de ses affaires temporelles l'avait jeté dans l'impiété. Quand il venait voir la Servante de Dieu, il proférait des blasphèmes qui la faisaient trembler, il entraînait dans de terribles fureurs. Pendant plus de 20 ans, Anna-Maria exerça envers lui la plus admirable patience. Elle lui donnait de bons conseils et le retint plus d'une fois sur le bord de l'abîme, en l'empêchant de se suicider. Les conférences qu'elle lui accordait avaient lieu presque toujours quand elle était malade, ou livrée à de grandes peines d'esprit ; néanmoins, elle le recevait toujours. Le Ciel finit par agréer les prières qu'elle faisait pour la conversion et le salut de cette âme. Dieu lui donna l'assurance

que cet homme serait sauvé. Il vit encore, mais fort chrétiennement.

» Le troisième pécheur qu'il lui fallut convertir fut un jeune homme qui, malgré une excellente éducation, tenait, dès sa jeunesse, une conduite fort scandaleuse. Il s'était ruiné par le luxe et la débauche, en compagnie de militaires. Étant venu à Rome, il tomba, par un effet de la miséricorde divine, entre les mains de la Servante de Dieu. Déjà avant de le connaître, elle avait prié pour sa conversion, comme elle le déclara à la personne qui l'introduisit auprès d'elle. Il avait conservé, au milieu de ses désordres, un cœur charitable envers les pauvres, mais il avait résisté toujours aux plus pressantes sollicitations d'un saint homme, Mgr Strambi, qui avait perdu tout espoir de le ramener. Il ne croyait plus seulement à l'existence de Dieu, et continuait à mener une vie très-dissolue ; mais, après trois ans de maladie, il reconnut ses erreurs, demanda les derniers Sacrements, s'accusa tranquillement de ses fautes et perdit aussitôt connaissance.

» Anna-Maria avait prédit toutes ces circonstances trois ans auparavant. « Le renard change de peau, avait-elle dit, en voyant cet homme, mais il ne quitte point encore ses vices. Par un effet de cette miséricorde qui le sauve en ce moment, il sera frappé d'une longue maladie, à la fin de laquelle il se convertira ; » ce qui eut lieu.

» Mais que de prières, de larmes et de souffrances avait coûtées à la sainte femme ce trophée de la miséricorde divine ! Elle en fit une maladie mortelle, et Dieu, pour exercer sur elle les droits de sa justice et éprouver

sa foi, sembla l'avoir délaissée, tandis que le jeune homme, de son côté, excité par l'enfer, cherchait à la pervertir et à corrompre son innocence par les maximes les plus dangereuses, les sophismes les plus subtils et par des paroles tout-à-fait obscènes ; mais une invincible patience, et la pensée continuelle de la présence de Dieu, obtinrent constamment la victoire à Anna-Maria pendant ces rudes combats.

» Sa foi fut combattue aussi d'une manière extraordinaire par les démons (1). Ils lui livraient des assauts incessants, surtout aux époques de ses plus grandes peines intérieures, et en d'autres circonstances que l'astucieux serpent savait merveilleusement choisir. La pauvre femme entendait des voix qui criaient à ses oreilles : « Tu es bien sotte de croire qu'il y a un jugement après la mort, que le Fils de Dieu s'est fait homme pour mourir sur la croix.... Pour qui...? Pourquoi...? et de croire que l'enfer existe. Ne vois-tu pas, ô insensée que tu es ! que tout finit avec le corps ? Veux-tu une preuve que tout ce qu'on te dit est faux, que ce sont des fables pour les femellettes et pour les gens du peuple ? Vois les hommes de

(1) Voir dans notre *Vie de saint Félix de Valois*, p. 138, en note, ce que nous avons dit de cette action extérieure du démon sur l'homme, prouvée par les récits du Saint Évangile, et admise par tous les historiens ecclésiastiques. Cette action, permise par Dieu comme épreuve de la vertu ou comme punition du péché, ne va jamais jusqu'à forcer la volonté de l'homme, et à lui faire commettre le mal contre son gré. Le démon, au reste, n'emploie ces moyens extraordinaires de séduction que pour dompter les âmes fortement enracinées dans la foi ; il ménage les autres parce que leurs vertus l'inquiètent fort peu.

talent, ceux même qui sont élevés en dignité ; considère un peu ce qu'ils font, comment ils vivent. S'il y avait un enfer pour l'éternité ils n'auraient pas la folie de vivre de la sorte. » La Servante de Dieu se trouvant attaquée sur des matières si délicates en éprouvait une vive peine. Elle recourait à Dieu, demandant avec ardeur le secours de sa grâce, et renversait l'ennemi par la ferveur de ses protestations d'amour de Dieu et d'attachement à la foi.

» L'ennemi de tout bien, voyant qu'il ne gagnait rien par ces sortes d'attaques, prit bien souvent pour la tenter, diverses formes sensibles, tantôt celle d'un religieux vénérable, d'un chef d'ordre, tantôt celle d'un prélat. Il exhortait Anna-Maria à abandonner son genre de vie, il lui suggérait des maximes perverses, appuyées de raisonnements captieux, il l'attaquait sur la Trinité, sur le Saint-Sacrement, sur l'éternité, enfin sur tous les principaux mystères. Je l'ai vue pleurer souvent, ajoute le confident ; à cause de la violence de ces tentations et dans la crainte d'y succomber.

» Mais, non contents encore de ces dangereuses sollicitations, les démons s'efforçaient aussi de vaincre la résistance d'Anna-Maria par les mauvais traitements qu'ils exerçaient sur son corps. Ils l'effrayaient par d'horribles apparitions nocturnes ; ils essayaient même de lui ôter la vie, parce qu'ils voyaient que tous ceux qui tombaient entre ses mains étaient perdus pour eux.

» Etant seule au milieu des ténèbres de la nuit, quand son mari rentrait plus tard, elle vit bien des fois sa chambre remplie de sales démons, qui tenaient conseil entre eux et disaient tout haut qu'il fallait en finir avec elle.

Ils se précipitaient sur elle, les uns la tenant par le cou ou cherchant à l'étrangler, d'autres l'accablant de coups douloureux ou la faisant souffrir en différentes manières ; puis, après les mauvais traitements, venaient les tentations les plus séduisantes. Le démon, se montrant sous une forme humaine, cherchait, par toute sorte de suggestions, à la faire consentir à des actions criminelles.

» Comment raconter tous les divers assauts des esprits du mal contre la pieuse femme ? Ils allaient jusqu'à exciter dans son âme des sentiments de colère et de haine contre Dieu et tentaient d'amener sur ses lèvres des paroles de blasphème. Qui comprendra quelles étaient alors les angoisses et les déchirements de son cœur ? Les efforts de l'ennemi du salut furent toujours vains et inutiles, mais les violences intérieures qu'elle endurait pour résister à ces embûches finirent par briser son corps. Elles lui occasionnèrent de cruelles maladies et des infirmités qui la suivirent jusqu'au tombeau.

» Dans ces combats, Anna-Maria recourait à la prière, invoquait les très-saints noms de Jésus et de Marie ; elle s'armait de patience et s'humiliait dans la confusion et la douleur de ses fautes. Quelquefois elle ne faisait aucun cas des tentations et se distraitait en travaillant, même la nuit, qui était ordinairement le moment des assauts de l'enfer ; d'autres fois elle crachait à la face de ces illusions diaboliques, et tournait ses regards vers Dieu. Il y avait des moments où la force des tentations et ses propres dispositions lui inspiraient de grandes craintes ; alors, tremblante et toute en larmes, elle se recommandait à la Très-Sainte Vierge, aux Saints Anges et surtout à Saint

Michel. La foi avec laquelle elle invoquait les très-saints noms de Jésus et de Marie était si vive, que les démons étaient contraints de s'enfuir. Elle les voyait écumer de rage contre elle. »

Mais ce ne furent point là, au reste, les seules épreuves qu'elle eut à subir. Après avoir purifié l'âme de sa Servante par les tentations et les assauts dont nous venons de parler, Dieu voulut faire passer aussi son corps par le creuset des souffrances. « De même, nous dit saint Diodore, que pour bien imprimer le cachet dans la cire, il faut commencer par amollir celle-ci par le feu ou avec les doigts, ainsi pour que la créature puisse être marquée du sceau de Dieu, comblée de ses grâces et perfectionnée dans la vertu, il faut qu'elle y soit préparée par les maladies et les afflictions. Par là elle s'amollit et prend la disposition requise pour recevoir les divines empreintes. Dieu opérait jadis cet effet dans les fidèles par les cruelles persécutions des tyrans, maintenant il produit le même résultat dans ses élus par les infirmités corporelles et les peines tant extérieures qu'intérieures qui forment la ressemblance et la beauté de Dieu dans les cœurs. »

A chacun des sens de notre Vénérable devait être attaché un don surnaturel, mais il fallait qu'ils fussent tout d'abord purifiés par la main de Dieu et soustraits par le feu de la maladie aux funestes influences du monde. « La pieuse femme souffrit continuellement des migrâines, qui augmentaient encore le vendredi, surtout pendant les heures de la Passion du Sauveur. Ses yeux étaient comme percés d'épines et ne pouvaient que difficilement supporter la lumière du jour ; aussi souffrait-elle beaucoup pour

vaquer à ses diverses occupations. Quand elle sortait au grand air, des larmes s'échappaient fréquemment de ses yeux par la violence des tiraillements qu'elle y ressentait. Elle éprouvait souvent dans les oreilles de fortes douleurs rhumatismales qui l'obligeaient à avoir presque toujours la tête couverte et serrée. Son palais était soumis à un genre particulier de souffrances par le peu de nourriture, souvent à moitié gâtée, qu'elle réservait à son usage. Elle dut, à la fin de sa vie, prendre trois fois par jour une infusion de pavot, ce qui lui causait une répugnance incroyable. Elle finit par perdre le goût et ce fut pour elle une peine et un tourment continuel de prendre seulement quelques bouchées pour se soutenir. Son odorat était empesté d'une manière sensible par la mauvaise odeur que lui apportaient les péchés commis dans le monde entier. Ses pieds étaient endoloris ainsi que ses mains, surtout celle qui reçut du Sauveur le pouvoir de guérir les malades. Enfin, la pauvre femme fut atteinte, en particulier pendant ses dernières années, d'une foule de maladies, goutte, asthme, hernie, etc., qui ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit. »

Crucifiée sur son lit de douleur, bien loin de se plaindre, elle était la joie, la consolation des autres ; elle inspirait la paix et l'allégresse à ceux qui la visitaient et rendait l'ardeur et le courage à ceux qu'elle voyait dans l'affliction. Elle s'intéressait affectueusement à tout le monde, avec une bienveillance inexprimable, oubliant ses propres souffrances, toujours tranquille, gaie, courageuse et résignée en tout à la volonté de son divin Époux. Au lieu de diminuer, ses épreuves et ses souffrances augmentèrent

sans cesse, mais les eaux abondantes des amères tribulations qui fondaient sur sa tête ne purent jamais éteindre le feu qui brûlait dans son cœur.

« En un mot, conclut le confesseur dont nous avons rapporté les paroles, le don gratuit de la sainte foi qu'Anna-Maria avait reçu de la miséricorde de Dieu, soigneusement conservé par elle parmi les épines de ce siècle corrompu, ravivé et alimenté de plus en plus par les exercices de sa piété, fut poussé par la pieuse femme jusqu'au plus haut degré, au milieu des persécutions des hommes et des démons, et dans d'autres circonstances fort critiques qu'elle dut traverser ici-bas. »

V

ESPÉRANCE INÉBRANLABLE DE LA SERVANTE DE DIEU.

Un docteur de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, voulant nous indiquer la source de l'Espérance chrétienne, nous dit que cette vertu puise sa vie et sa force dans l'ardeur de la foi : *Sanguis Fidei est Spes*. D'après ce principe, l'espérance de notre Vénérable ne pouvait que revêtir un caractère héroïque.

« Quoiqu'elle eût pris tous les moyens d'arriver au Ciel, en faisant de sa vie un continuel exercice d'œuvres de piété, elle ne fondait, néanmoins, l'espérance de son salut éternel que sur la miséricorde de Dieu et sur les mérites de J.-C. ; aussi l'entendait-on souvent invoquer avec ardeur le très-précieux Sang du Rédempteur, comme son unique ressource, et recourir avec ardeur à l'intercession

de la Sainte Vierge et des saints protecteurs. Elle ne comptait que sur le secours divin pour faire le bien, et disait souvent « *que l'homme par lui-même et sans la grâce ne peut faire que le mal.* »

Elle attribuait uniquement à ses célestes médiateurs les grâces qu'elle obtenait et dont elle se reconnaissait profondément indigne. Elle ne pouvait concevoir que la terre voulût la porter, et, dans les bas sentiments qu'elle avait de sa personne, elle priait Dieu de la garder, de soutenir sa faiblesse et de lui accorder la persévérance au milieu des épreuves de la vie. Souvent elle s'écriait : « *Pec-cavi. Domine, miserere mei.* O Seigneur ! je ne suis qu'une pécheresse, ayez pitié de moi ! » Mais plus était profonde et sincère la conviction de son humilité, plus son espérance en Dieu se montrait vive et énergique, et plus aussi étaient abondants les secours qu'elle recevait du Ciel.

« Le souvenir de ses fautes passées causait à son âme les plus amères douleurs ; elle s'efforçait de les expier par de rudes pénitences et par une complète résignation dans les maux que Dieu lui infligeait. Elle alla même plus loin et nous la verrons appeler sur elle les plus atroces tourments, et se constituer victime de la justice de Dieu, pour l'expiation des péchés du monde entier. Ce genre de vie pénitente, accepté librement, démontre d'une manière évidente que ses espérances résidaient uniquement dans la vie future, et que ses vœux et ses désirs, tournés vers le Ciel, n'avaient pour objet que les biens de l'éternité. Aussi désirait-elle ardemment voir arriver le terme de son pèlerinage pour quitter cette vallée de larmes, si pleine de dangers et s'unir irrévocablement à son Dieu. »

« Des pauvres, des grands du monde, des princes de l'Église venaient lui demander conseil ou secours. Ils la trouvaient aux humbles soins de son ménage, souvent malade. Elle ne refusait ni son dernier morceau de pain, ni l'heure la plus précieuse de son temps, et n'acceptait ni présents ni hommages. Les plus puissants patrons n'avaient pu la décider à faire sortir ses enfants de la condition où ils étaient nés. A bout de ressources elle avertissait Dieu. Dieu envoyait alors le nécessaire. « Souvent nous avons vu la misère de près, disait son mari, mais jamais rien ne nous a manqué. » Elle trouvait bon de vivre ainsi au jour le jour, comme les oiseaux des champs, et de n'avoir d'autre grenier que celui du Père céleste. »

Nous ne serons donc plus étonnés de la voir constamment jeter des regards de mépris sur les biens et les trésors d'ici-bas. Elle ne voulait pas même admettre pour elle et pour les siens une honnête médiocrité. Sa famille était nombreuse, et ses ressources fort légères. Elle se trouva donc souvent plongée dans la misère ; mais, bien loin de déplorer cette triste position, elle refusa toujours des aumônes considérables, de la part de personnes riches qui voulaient la connaître et la récompenser dignement des grâces signalées qu'elles avaient obtenues par son entremise : « *Je ne sers pas Dieu par intérêt, disait-elle, remerciez la Sainte Vierge ou tel autre Saint et non pas moi.* » Et quelques instances qu'on lui fît d'accepter au moins pour les pauvres, elle répondait invariablement aux bienfaiteurs : « qu'ils pouvaient bien distribuer eux-mêmes leurs aumônes. » Jamais elle n'accepta aucun secours en pareil cas : « afin, disait-elle ensuite, de ne point mêler l'argent

avec les œuvres de Dieu, et aussi pour ne point s'écarter du sentier royal de la pauvreté. » Les occasions de ces refus ont été fréquents.

« Environ un an avant sa mort, je savais qu'elle était très-gênée, dit le cardinal Pedicini, je lui fis offrir un appartement à côté du mien qui était assez grand ; assurément elle pouvait compter de recevoir d'autres secours que le logement, mais elle me remercia de la manière la plus courtoise. Le cardinal Fesch lui fit de semblables offres de service, mais sans plus de succès.

« Dans une autre circonstance où elle éprouvait aux pieds de fortes douleurs le prêtre confident crut devoir lui procurer un tapis déjà tout usé ; mais elle refusa de s'en servir pour ne point sortir de ses habitudes de simplicité. Notre Seigneur, dans un entretien, loua et approuva cette conduite de notre Vénérable.

« Marie-Louise, duchesse de Lucques, voulait avoir auprès d'elle Anna-Maria parce qu'elle avait pu apprécier la valeur de ses conseils. Sachant bien que la pieuse femme ne consentirait jamais à se séparer de sa famille, elle lui fit l'offre obligeante d'employer Domenico dans son palais avec un bon traitement, car il n'avait que six écus par mois dans la famille Chigi. Anna-Maria remercia poliment la duchesse et ne voulut jamais sortir de sa position ; l'on put voir par là son détachement des biens et des honneurs de ce monde, et cet esprit de profonde sagesse qui la portait à vouloir rester libre pour pouvoir mieux servir le Seigneur.

« La même princesse Marie-Louise se plaignit un jour à Anna-Maria de ce que, malgré sa pénurie, elle ne lui

demandait jamais rien, et, ouvrant un tiroir plein d'or, elle lui dit : « Prenez, prenez, *Nanina Mia*, ce que vous voulez. » La pauvre femme se mit à sourire et répondit avec naïveté : « Que vous êtes simple, Madame ! je sers un maître qui est bien plus riche que vous ; je me confie en lui, et il pourvoit à mes besoins de chaque jour avec une ineffable bonté. »

En effet, le Seigneur mettait à l'épreuve cette ferme espérance de son humble Servante, mais il ne l'abandonna jamais et il vint souvent à son secours d'une manière frappante dans toute sorte d'affaires qui l'intéressaient elle-même ou les personnes qu'elle lui recommandait.

« Dans une circonstance, pressée par le besoin, elle pria avec ferveur devant le crucifix de saint Paul. Elle entendit dans son recueillement extatique une voix qui lui dit : « Retourne à la maison et tu trouveras le secours. » En effet, à son retour, on lui remit une lettre du marquis Bandini, écrite de Florence et accompagnée d'une petite traite.

Pour les moyens d'existence, la pauvre femme s'appuyait uniquement sur Dieu et tâchait d'inspirer à tout le monde la même confiance. Elle ne voulut pas que le prêtre, son confident, fît usage de puissantes recommandations pour obtenir pour lui-même des bénéfices ecclésiastiques. L'Empereur d'Autriche écrivit trois fois au chevalier de Gianotte, qui remplissait les fonctions d'ambassadeur, pour faire recommander l'abbé Natali au pape Léon XII. La pauvre femme ne voulut pas même que le chargé d'affaires en parlât à la Daterie, au nom de l'Em-

pereur. Elle dissuada aussi ce même prêtre d'accepter deux bénéfices de patronage, vacants par la mort du cardinal Pallota. Ses parents firent des démarches, mais Anna-Maria l'avertit qu'elle priait Dieu de l'empêcher de réussir. En effet, Grégoire XVI fit savoir que son intention était de donner les deux bénéfices qui étaient à Macerata à un ecclésiastique du pays ; aussitôt le prêtre confident, suivant le conseil de la pieuse femme, se fit un devoir de les céder au Saint-Père, qui promit une compensation à Rome. Le Pape oublia sa promesse, mais Anna-Maria défendit qu'on la lui rappelât. Elle disait à son confident qu'il devait se contenter de vivre comme il le faisait, en demandant l'aumône pour l'amour de Dieu pour une pauvre famille ; elle ajoutait qu'il devait ne jamais quitter la voie des humiliations, et mettre en Jésus seul toutes ses espérances.

Un jour, il manqua à Anna-Maria un de ses fils, son bien-aimé Camillo qu'elle avait élevé avec tant de soin et formé de si bonne heure à la crainte de Dieu. C'était en ces temps de lugubre mémoire, où l'ambition d'un seul homme avait renversé les trônes les plus anciens, couvert l'Europe entière de ruines et de sang, et arraché des larmes de douleur à un si grand nombre de mères de famille. Camillo, pris par la conscription, était destiné à partir pour l'armée du Nord, qui allait soutenir une lutte sanglante dans de lointaines et barbares contrées ; la ruse et la surprise n'avaient point été étrangères à cette désignation. Le cœur de la pauvre femme était en proie à la plus amère désolation, non point précisément à cause des souffrances corporelles réservées à

son cher enfant, mais surtout à la vue des dangers qu'allait courir son âme, au milieu de cette soldatesque, composée de tant d'éléments de désordre, ne respirant que fureur et carnage et livrée à tous les excès des plus viles passions.

« Rapide comme l'éclair, elle vole à la caserne pour y voir, au moins encore une dernière fois, son Camillo, et lui donner, avant le départ, une dernière bénédiction. Que de pieux conseils, que de paroles d'encouragement ne se proposait-elle point de lui faire entendre en ce moment suprême ! Pauvre mère ! Elle ne put rien obtenir et dut s'en retourner sans avoir pu seulement le voir, même de loin. Elle ne proféra pas la moindre plainte, mais, telle était la violence qu'elle avait dû imposer à son cœur, qu'à peine rentrée dans sa chambre, elle éclata en sanglots. « O Jésus ! s'écria-t-elle, vous êtes ma seule espérance, sauvez, sauvez mon fils et ne permettez pas, ô Rédempteur des hommes ! que ce soit en vain que j'aie supporté pour lui tant de peines. »

Une si ferme confiance méritait d'être exaucée. Dieu consola son humble Servante en lui donnant l'assurance que son enfant retournerait dans quelques jours. Il n'avait pris part à aucun combat.

« Je me souviens, dit Domenico, de la circonstance où mon fils fut pris pour la conscription par un moyen frauduleux ; ma femme resta longtemps sans pouvoir parler. Elle sentait vivement sa douleur ; néanmoins elle demeura silencieuse et résignée sans se plaindre de personne, pas même de celui que nous avons de bonnes raisons de croire la cause de cette fraude et qu'elle rencontra plu-

sieurs fois. Lorsque mon fils Alexandre fut mis en prison pour une bagatelle, ma pauvre femme en fut affligée, il est vrai, mais elle resta en paix et pria en silence. De même, lorsque nous perdîmes les enfants qu'elle aimait beaucoup; elle les habilla de ses mains comme elle avait fait pour sa vieille mère et son père défunts. »

On le voit, l'ardente piété d'Anna-Maria n'avait point affaibli dans son cœur les sentiments de tendresse et de dévouement que chaque mère doit mettre au service de ceux qui lui doivent le jour.

VI

ANNA-MARIA PRATIQUE A UN HAUT DEGRÉ LA PAUVRETÉ. LE DÉTACHEMENT DES CHOSES DE LA TERRE, LA RÉSIGNATION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

L'Esprit-Saint nomme bienheureux l'homme qui ne court pas après l'or et l'argent, et qui ne met point son espérance dans les richesses périssables de la terre. Quels éloges ne mérite donc point notre Vénérable qui, refusant constamment ce que le monde peut offrir de plus séduisant, vécut toujours humble et cachée sous l'étendard de la Croix ! Fermement appuyée sur l'ancre de la divine Espérance et s'abandonnant à Dieu seul, pour le temps et pour l'éternité, elle ferma les yeux sur les choses de la terre pour les tenir invariablement fixés vers le Ciel.

Voici d'abord, sur l'esprit de détachement de la pieuse femme, l'attestation du prêtre confident. « J'ai eu le bonheur, dit-il, de voir intimement la Servante de Dieu pendant plus de 30 ans, jusqu'à la fin de ses jours; non-

seulement j'ai pu admirer sa conduite extérieure, mais j'ai été aussi en mesure de connaître son intérieur. Son confesseur lui avait ordonné de me découvrir toutes ses dispositions, afin que j'en prisse note pour la gloire de Dieu. Or, Anna-Maria pratiqua si parfaitement le détachement des biens de la terre, et de tous les intérêts de cette vie qu'elle mérita sous ce rapport les plus grands éloges et une admiration sans réserve.

» C'est déjà beaucoup d'avoir l'âme détachée des choses de ce monde et de se servir des biens créés sans y attacher son cœur, mais lorsque, au milieu de la pénurie et de la misère, sous le poids de besoins urgents pour soi ou pour les siens, besoins que l'on pourrait abondamment satisfaire, on refuse l'argent et les secours; lorsque, malgré une continuelle tentation, on s'abstient de se les procurer, et qu'on réprime jusqu'au désir de les avoir, c'est vraiment montrer la vertu la plus parfaite, l'héroïsme le plus signalé; c'est faire le sacrifice le plus méritoire et s'imposer le martyre d'esprit le plus douloureux. Telle fut toujours la règle de conduite d'Anna-Maria; sa fidélité à n'en jamais dévier lui acquit plusieurs fois les louanges de la Reine des humbles. »

Sofia, fille aînée de la Vénérable, nous dit dans sa déposition : « Ayant perdu mon mari, je retournai en pleurant à la maison paternelle. Ma mère m'encouragea en me disant : « Dieu doit y penser; ayons confiance en lui; car celui qui place son espérance dans le Seigneur ne sera jamais confondu. » Dans ces jours de deuil, entre autres pensées qui m'affligeaient, je me disais : « Comment ma mère, déjà si gênée, pourra-t-elle me nourrir avec

mes six enfants? » Elle m'appela et me dit : « A quoi penses-tu, ma fille? Tu dois bien savoir que Dieu n'abandonne jamais personne ; tu auras ce qu'il faut ; aie confiance en Dieu, et ne pense à rien autre. Pour moi, je ne t'abandonnerai jamais. » C'est ainsi qu'elle m'inspira la plus vive confiance, après avoir découvert les plus secrètes pensées de mon cœur. »

Domenico dit, de son côté : « Une foule de personnes de distinction venaient chez moi pour consulter ma femme, des nobles, des prélats et autres. Je lui disais : « Pourquoi ne songes-tu pas à parler à telle et à telle autre personne pour notre famille? on pourrait nous aider. » Elle me répondait sur-le-champ : « Oh ! mettons notre confiance en Dieu, espérons en Dieu, » et autres paroles semblables qui me fermaient la bouche. Sa foi, sa confiance en Dieu étaient si grandes que nous n'avons jamais manqué de rien, même aux époques les plus critiques. Dieu en soit mille fois béni ! Il me semblait qu'elle obtenait un miracle continuel, en subvenant à tous les besoins d'une famille aussi nombreuse. Qu'aurais-je pu faire avec mon traitement de six écus par mois, si je n'avais pas eu la Servante de Dieu? Je lui avais remis le soin de la maison, je la laissais faire et aller où elle voulait, parce que je remarquais que quand elle avait prié ou pratiqué quelque bonne œuvre, la Providence venait à notre secours. »

Dans les plus grandes peines que ses larmes ou son attitude trahissaient quelquefois, elle ne cherchait jamais de consolations humaines. Parfois elle disait : « Je n'ai jamais espéré dans les créatures mais uniquement en Dieu

qui ne m'a jamais délaissée, et j'ai la confiance qu'il ne m'abandonnera pas non plus à l'avenir. » Elle aimait aussi à répéter ce que lui avait dit plusieurs fois son céleste Époux : « *L'homme n'est qu'une girouette, Dieu seul est stable.* » Voici quelques oraisons jaculatoires qu'elle avait souvent sur les lèvres : « O Jésus ! mon espérance, ayez pitié de moi ! Marie, Mère de la sainte espérance, priez pour moi ! Jésus, Père et soutien des pauvres, ayez pitié de moi. »

Les caractères indécis et timides ne lui convenaient pas. Elle disait qu'il faut servir Dieu avec exactitude et ferveur de l'âme, mais aussi avec amour et confiance, sans se laisser abattre par cette crainte excessive qui porte au découragement. « Le démon, ajoutait-elle, en profite pour rendre difficiles le chemin de la vertu et le service d'un Dieu si bon, si aimant et si miséricordieux envers ses créatures. »

« Plusieurs fois elle entreprit les pèlerinages aux Basiliques et autres sanctuaires, sans avoir le sou pour solder les petites dépenses que lui occasionnaient ces diverses visites, mais elle priaît Dieu et le chargeait d'y songer ; or, la journée ne s'écoulait point sans qu'elle reçût quelque secours inattendu. Que de fois aussi n'arriva-t-il pas qu'elle commençât ces excursions avec un temps pluvieux qui n'annonçait rien de bon ! Anna-Maria se confiant en Dieu qui est le maître des éléments, ne se décourageait pas et ordinairement on avait une belle journée. Sa ferme confiance dissipait les nuages et ramenait la sérénité. La pluie survint quelquefois, mais il est inouï que quelqu'un de la pieuse société en ait souffert dans sa santé.

» Souvent elle entreprit des pénitences corporelles que des obstacles soudains auraient dû, ce semble, faire abandonner, ou du moins diminuer ; mais sa grande confiance en Dieu la faisait triompher, et, après des maux d'estomac, des fièvres, de violents maux de tête, elle recouvrait à l'improviste une complète guérison et pouvait achever heureusement des jeûnes rigoureux ou autres pénitences qu'elle avait commencés.

» C'était, assurément, une chose surprenante et digne d'admiration de la voir entreprendre avec tant de hardiesse et de courage les affaires les plus désespérées qui concernaient le bien public ou le salut des personnes privées. Voulait-elle obtenir des grâces spirituelles ? Un cortège de prières, de pénitences, de jeûnes accompagnaient sa demande. S'agissait-il d'affaires temporelles ? Elle employait, d'abord, tous les moyens humains que suggère la prudence, et dès lors sa confiance était sans bornes dans le secours divin. Elle avait pour principe que « lorsque l'homme a fait tout ce qu'il peut, c'est à Dieu de faire le reste, et même de faire tout. » Elle disait aussi que « l'espérance de la vie éternelle doit être accompagnée d'une crainte salutaire et de la coopération continuelles des bonnes œuvres ; » et, dans toutes les affaires, elle faisait l'application de ces maximes.

» Pour la sustentation de sa famille, elle comptait assurément sur l'assistance de la Providence, mais, loin de rester, comme l'on dit, les mains aux flancs, elle travaillait nuit et jour pour gagner ce qu'elle pouvait, et lorsque le travail ne suffisait plus, elle recourait à Dieu

avec l'assurance de tout obtenir, parce qu'elle avait fait, de son côté, tout ce qui dépendait d'elle.

» Il est vrai de dire, ajoute Domenico, que ma pauvre femme tout en priant Dieu, ne demeurait pas oisive. Elle n'attendait pas que la corbeille arrivât du ciel, sans rien faire, mais sachant que Dieu a dit : « Aide-toi, je t'aiderai » elle joignait le travail à la prière, afin de ne pas tenter le Seigneur en prétendant qu'il fit pour elle des miracles.

» Elle était, au reste, très-résignée à toutes les dispositions divines. Dans les occasions les plus douloureuses, elle ne se tourmentait point et n'éclatait pas en gémissements et en sanglots, comme font d'ordinaire tant d'autres femmes, mais elle gardait le silence et se contentait de dire : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » En outre, elle m'animait et m'encourageait à souffrir par amour de Dieu. Si c'était des choses qui la concernaient, elle demeurait dans le silence et la prière. Combien de croix cette âme n'a-t-elle pas eues !

» Dans les maladies et dans ses indispositions continues, elle montrait une parfaite résignation. Loin d'être à charge à personne, elle consolait tout le monde et se montrait toujours gaie et affable.

» Tous les discours qu'elle avait avec moi et avec toutes les personnes de la maison faisaient voir qu'elle était éprise d'amour pour le Ciel, sans se préoccuper trop des choses de la terre ; sa foi et son espérance n'avaient pour objet que le paradis. Bref, j'ai perdu là un grand trésor. »

L'ardente sollicitude avec laquelle la pieuse femme travailla toute sa vie à procurer la gloire de Dieu et le salut

du prochain, provenait des profondes racines que la belle vertu d'espérance avait jetées dans son cœur. Aussi, que n'obtint-elle point du Ciel sous ce double rapport! Grands et petits, nobles et roturiers, riches et pauvres, tous ressentait plus ou moins les effets de son zèle. Elle ne cessait de prier pour eux qu'elle n'eût reçu de son divin Époux l'assurance que la grâce était accordée, bien que souvent elle dût elle-même la payer fort cher dans son propre corps.

VII

PERFECTION DE L'AMOUR DE DIEU DANS LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA. SES FRÉQUENTES EXTASES.

A une foi ardente, à une espérance ferme et inébranlable était unie, dans le cœur de la servante de Dieu, la charité la plus parfaite. Ce fut là véritablement sa vertu dominante et caractéristique, bien qu'elle possédât toutes les autres à un degré éminent. Dieu fut la fin dernière et unique de ses actions, de ses paroles et des affections de son cœur. En toutes choses elle s'efforçait de plaire à Dieu et à Dieu seul ; et, non-seulement elle lui consacra toutes ses affections, mais même, par amour pour lui, elle se rendit l'esclave des créatures et fit une guerre sans repos et sans trêve à son corps et à sa volonté. « La charité s'élevait dans le cœur de la Servante de Dieu, observe un témoin, comme une flamme tellement brûlante, qu'on eût dit que son intérieur était un volcan. »

Son esprit habitué à planer dans les sphères supérieures lui rendait partout sensible la présence de ce Dieu dont

l'amour faisait ici-bas ses délices. L'univers entier était pour elle un grand livre où elle voyait partout écrit le nom du divin Maître. Le souffle léger du zéphir, le chant mélodieux d'un oiseau, le parfum d'une fleur, le doux murmure d'un ruisseau, le scintillement des étoiles dans la voûte des cieux, la pâle clarté de la lune dans le silence des nuits, un insecte, un brin d'herbe, toutes les créatures en un mot, lui parlaient du bien-aimé de son cœur, de ses grandeurs, de son ineffable beauté. Loin donc d'avoir à se faire violence pour le chercher, c'en était une, au contraire, pour elle que de s'en détacher un seul instant. Cette pensée de Dieu la suivait partout et toute sa joie et son bonheur étaient de pouvoir demeurer recueillie dans la méditation des bontés de son Créateur.

« Les saints vivent d'une vie entièrement supérieure. Ils sont libres, la terre et le monde n'ont plus de séductions qui les attirent, ni de chaînes qui les lient. Ils contemplent des merveilles que nos yeux ne voient pas, ils entendent des harmonies qui ne descendent point à nos oreilles. Que peuvent être nos voluptés, comparées aux délices de ces âmes dont la conversation est avec Dieu ? En vérité, Dieu nous a placés dans un exil magnifique, et la terre, quoique punie du péché de l'homme, est encore pleine de splendeurs et de joie, mais le trésor sans prix, l'ornement incomparable de la terre c'est la sainteté. Jésus y a laissé cette plante arrosée de son sang divin. »

(L.V.)

L'Époux céleste ravi de trouver dans cette âme d'élite une si fidèle correspondance aux inspirations de sa grâce avait daigné lui dire plusieurs fois, en retour de sa géné

rosité : « qu'il voulait demeurer d'une manière spéciale dans son cœur et y établir son siège et sa demeure; qu'il serait toujours avec elle et ne la quitterait jamais. » Pourrions-nous décrire quels furent, après cette assurance, et le bonheur sans mélange de l'humble Servante de Dieu et l'ardeur de sa reconnaissance pour une faveur dont elle s'estimait tout à fait indigne ? Plus que jamais son cœur éclata en transports d'amour ; plus que jamais elle vit se présenter continuellement aux regards de son esprit, cet objet infiniment aimable qui avait ravi son cœur.

« Les amants mondains lisent partout le nom de leur idole ; comment la Servante de Dieu aurait-elle pu se séparer de l'amour divin qu'elle portait profondément gravé dans son âme ? Tous les êtres de la création étaient autant de bouches de feu qui l'embrasaient de plus en plus, autant de langues éloqu岸tes qui lui parlaient de la bonté de son Dieu. L'exercice de la contemplation devint pour elle un besoin continuel ; elle redoubla ses prières pendant le jour et déroba au repos de la nuit quelques heures de plus, pour payer au Seigneur le tribut de sa gratitude, en ferventes adorations. »

Nous parlerons bientôt de l'ardeur de sa dévotion pendant la Sainte Messe, à la communion et dans d'autres exercices de piété ; mais nous devons mentionner ici, comme preuve de l'intime union qui exista entre cette âme et son Dieu, la lutte continuelle et souvent sensible qu'elle dut soutenir dès lors pour résister aux extases et ravissements qui la surprenaient même en public et jusque dans l'accomplissement de ses devoirs domestiques. Ses ascensions dans la vertu avaient été franches

et généreuses, et il plut à Dieu de les entourer d'un éclat inaccoutumé, en rendant lumineuses et éclairées dans l'œuvre de sa sanctification, les voies de la Providence qui sont ordinairement obscures et cachées. Son cœur se trouva sous le charme de ces attraits surhumains qui, dans l'Eglise, sont le partage exclusif des grands contemplatifs.

« O merveilleux combat de l'amour ! s'écrie ici le confesseur d'Anna-Maria ; l'humble femme se mettait à nettoyer la maison, et aussitôt son Divin Epoux se présentait à ses yeux. A cette vue elle s'empressait de détourner ses regards et alors la voix de son bien-aimé frappait ses oreilles ; elle en entendait les doux accents, et cherchait encore à fuir ; mais bientôt ne pouvant plus résister à ses invitations, elle demeurait en extase, privée de l'usage des sens et tenant toujours en main les objets qu'elle avait saisis. Elle restait là immobile comme une statue, sans s'en apercevoir. Quand elle reprenait connaissance, elle se hâtait de réparer le temps perdu, en redoublant d'activité.

» D'autres fois, c'était dans sa cuisine que se produisait cet entraînement de l'amour divin. Elle était occupée à préparer le repas de sa famille, lorsque tout à coup le torrent des consolations spirituelles l'obligeait à s'appuyer contre le mur et même à s'asseoir. Quelquefois, l'extase la prenait à table, étant debout et occupée à servir. Elle semblait frappée du tonnerre et demeurait longtemps immobile, le couteau et la fourchette à la main, et les regards fixés sur un objet invisible.

» Dieu avait mis sur les yeux de son mari et sur ceux

des enfants un bandeau qui les empêchait de connaître ce qui se passait alors dans la pieuse femme. Cet homme grossier l'appelait, et, ne recevant point de réponse, il la secouait fortement et redoutait une attaque d'apoplexie. Quelquefois persuadé qu'elle se trouvait mal, il la pressait de prendre des infusions calmantes ; mais, quand il vit que ces accidents se renouvelaient assez fréquemment, il les attribua à des convulsions ou à un simple assoupissement, ou plutôt il ne savait guère à quoi s'arrêter ; puis, lorsque la Servante de Dieu, revenant à elle-même, reprenait sa gaieté et son sourire habituels, il lui disait : « Comment donc peux-tu dormir à table ? On dirait que tu es toute pétrie de sommeil ! » et autres reproches de ce genre.

» Afin de ne pas causer du dérangement et de la surprise dans la famille, elle cherchait par tous les moyens à éviter ces ravissements, mais comment y parvenir ? Sofia, sa fille aînée, qui avait un peu plus de pénétration que les autres, concevait des soupçons sur l'état réel de sa mère, et disait qu'elle était en prières, mais la petite Maria, voyant que la pieuse femme ne donnait plus signe de vie, s'écriait : « Maman est morte !... maman est morte... ! »

» Le soir, pendant la récitation du chapelet en famille, souvent les mêmes extases avaient lieu, et lorsqu'on avertissait Anna-Maria que c'était fini, elle était encore sans connaissance, et il fallait attendre qu'elle eût repris l'usage de ses sens. Le mari, dans son ignorance, recommençait ses reproches et disait : « Que c'était une honte de s'endormir ainsi pendant la prière. lorsqu'on avait

d'ailleurs toute la nuit pour se livrer au sommeil. » S'il y avait là quelqu'un qui connût l'état surnaturel d'Anna-Maria, par exemple le prêtre confident, il s'empressait d'occuper l'attention du mari par des discours de son goût, jusqu'à ce que la Servante de Dieu sortît spontanément de son recueillement. »

« En allant la voir le matin, dit le cardinal Pedicini, il m'est arrivé souvent de la trouver en extase, et j'étais obligé d'attendre patiemment qu'elle revînt à elle-même. Le ravissement la saisissait quelquefois aussi au milieu de notre conversation ; je devais attendre de nouveau. Il n'y avait que la voix de l'obéissance qui pût la rappeler immédiatement à elle-même, mais le prêtre confident n'y recourait qu'en cas de nécessité. »

Telle était la flamme de l'amour divin dont la pieuse femme était embrasée ; tous ses efforts pour s'en distraire demeuraient impuissants. Ces ravissements provenant des consolations célestes durèrent plusieurs années, et devinrent même si fréquents que la Servante de Dieu se vit contrainte de s'en plaindre affectueusement à son divin Époux : « Laissez-moi en paix, lui disait-elle avec une sainte liberté, Seigneur, retirez-vous et laissez-moi à mes occupations ; je suis mère de famille, retirez-vous, retirez-vous. » Vains efforts ! pendant qu'elle se débattait ainsi, le plus simple objet, le chant d'un oiseau lui rappelait son Dieu, toute la nature lui parlait un langage qui n'est compris que des saints, et, malgré toutes les distractions qu'elle cherchait, bientôt elle était encore vaincue par les attraits de l'amour divin, dont les chaînes l'enveloppaient et la retenaient de toutes parts comme une victime.

« Elle devait se faire accompagner dans les rues par quelque personne de confiance ; elle ne pouvait pas compter sur elle-même, car la moindre chose suffisait pour enflammer son cœur et lui causer un ravissement ; si elle entendait une douce harmonie ou un chant mélodieux, elle se sentait aussitôt languir d'amour, et, s'appuyant sur le bras de sa compagne, elle se hâtait d'entrer dans l'église la plus voisine pour exhaler devant le Saint-Sacrement cette vive ardeur qui la consumait.

» Au reste, toutes ces faveurs extraordinaires devinrent une rude épreuve pour son humilité, et pour sa charité envers le prochain. Les uns en parlaient favorablement, tandis que d'autres en avaient fort mauvaise opinion. La pieuse femme souffrait beaucoup de voir offenser ainsi son Dieu. Pour ne point donner lieu à ces calomnies elle évitait de se trouver en public, ou du moins elle s'efforçait de réprimer alors les ardentes aspirations de son cœur, mais elle ne pouvait pas toujours y parvenir. Le ravissement lui était aussi facile, aussi commun, que la prière vocale l'est pour nous. On eût dit réellement que l'âme voulait sortir et se séparer du corps qu'elle animait.

» Au milieu des délices célestes qui inondaient son âme, la Servante de Dieu se conserva toujours extrêmement mortifiée. Elle les interrompait autant qu'elle le pouvait pour remplir les devoirs de son état, et pour d'autres raisons de prudence ; c'était là une preuve évidente de la sincérité de son amour pour Dieu. Le véritable amour ne consiste pas précisément à ne point détourner sa pensée de l'objet aimé, et à prendre les moyens de se le rendre toujours présent. mais il consiste surtout à

lui soumettre sa volonté, à ne vouloir et à ne faire que ce qui lui plaît. L'unique intention d'Anna-Maria était, nous le savons, de plaire continuellement à Dieu, de procurer sa gloire et de rapporter à lui seul toutes choses. De là procédait cette paix inaltérable dont elle put jouir dans toutes les vicissitudes de la vie. Comme elle rapportait tout à Dieu et que sa volonté était, pour ainsi dire, perdue et anéantie dans celle du souverain Maître, elle ne pouvait que demeurer tranquille et contente, au sein des plus grandes contrariétés, parce qu'elle y voyait la réalisation des desseins de Dieu et des siens.

» Une autre preuve non équivoque de son ardente charité, ce fut, sans contredit, la haine implacable qu'elle eut toujours pour toute sorte de fautes. Telle était l'horreur que lui causait le péché qu'elle ne connaissait pas d'autre mal au monde. Elle conjurait continuellement son divin Époux de la faire mourir, plutôt que de permettre qu'elle l'offensât. Dans une lettre qu'elle écrivit à son confesseur pour une affaire, elle protesta qu'elle était prête à monter sur l'échafaud et à subir toute la confusion et les tourments imaginables, plutôt que de commettre la moindre faute vénielle. Elle inspirait cette horreur du péché à ses proches, particulièrement à ses enfants spirituels. »

Cette vive crainte du péché accompagne naturellement l'amour, car plus l'amour est grand et intense dans un cœur, plus il comprend le prix d'un pareil trésor et plus il redoute d'en être privé par sa faute. Quand Anna-Maria revenait par la pensée sur ses premières années, pendant lesquelles son intention avait été de plaire au monde plutôt qu'à Dieu, elle s'aimait d'une sainte indignation

contre elle-même, et se flagellait rudement, demandant à Dieu pardon et miséricorde à chaudes larmes, et se reconnaissant indigne non-seulement de ses dons surnaturels, mais même d'exister sur la terre.

« C'est à ce même amour vraiment séraphique que l'on doit attribuer les saints et vifs désirs qu'elle eut toujours de voir Dieu aimé et connu dans le monde entier; à ce prix et pour atteindre ce but, elle eût volontiers assumé sur elle seule toutes les souffrances possibles, et par le fait elle se constitua en état d'holocauste perpétuel, afin que l'amour de Dieu rencontrât dans les âmes l'écho qu'il doit y trouver. »

Oh! elle aimait véritablement Dieu *de toute son âme*, cette heureuse créature qui demeurait des heures entières immobile devant les autels, les yeux fermés, les lèvres immobiles, et toute absorbée dans une délicieuse contemplation! Elle aimait Dieu *de tout son cœur*, puisque ses yeux devenaient comme deux sources de larmes amères, quand elle méditait sur la Passion de Jésus-Christ. Elle l'aimait *de toutes ses forces*, étant toujours prête à supporter, avec une constance invincible, le mépris du monde et les plus rudes travaux, pour procurer la conversion des pécheurs, l'extinction des inimitiés, la paix dans les familles et l'observance des lois divines. Elle aimait donc parfaitement son Dieu, mais Dieu l'aimait à son tour et la comblait, nous venons de le voir, des plus douces faveurs de sa tendresse. Le chapitre suivant nous donnera des preuves non moins convaincantes de ce mutuel amour.

VIII

DÉVOTION DE LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA POUR NOTRE-SEIGNEUR
DANS LA SAINTE EUCHARISTIE. SES RAVISSEMENTS APRÈS LA COM-
MUNION.

Si déjà la vue de chaque objet de la création était capable de produire dans l'âme de notre Vénérable ces élans d'amour qui la dérobaient à la vie des sens, que dirons-nous de sa foi, de sa piété, de ses ardeurs envers Jésus dans le mystère de nos autels ! Celui dont elle admirait dans l'univers entier la toute-puissance et la bonté, l'Eucharistie le lui donnait tout vivant. Elle pouvait le prier, l'adorer, lui parler, l'entendre, le recevoir sur ses lèvres et le garder dans son cœur. Pour elle, ici-bas, quelle source intarissable de vrai bonheur !

Aussi le cardinal Pedicini, qui a été si longtemps le confident des plus secrètes pensées d'Anna-Maria, ne craint-il pas d'affirmer : « que les transports de son cœur envers ce grand mystère sont aussi difficiles à croire que difficiles à raconter, et que les paroles manquent pour exprimer les sentiments de son cœur auprès des saints Tabernacles et les divines faveurs dont il y était comblé. »

Animée de la foi la plus vive, elle se mettait à prier à deux genoux et avec la plus grande ferveur dès son entrée dans une église. On aurait dit une statue, si profonds étaient son recueillement et sa modestie ; seulement des larmes abondantes, mêlées aux soupirs qui s'échappaient de sa poitrine, révélaient de temps à autre aux assistants qu'une âme habitait encore dans ce corps. en apparence

immobile. Des témoins ont même raconté que, se trouvant à côté d'elle dans l'église, ils avaient entendu un bruit sourd dans son estomac, comme si le cœur eût voulu briser les côtes qui le retenaient et s'élançer vers le Dieu de l'Eucharistie. D'autres ont affirmé qu'elle avait le sens intime de la présence de son bien-aimé et qu'elle discernait, sans le savoir à l'avance, les autels où reposaient les Saintes Espèces. En entrant dans l'église, elle allait droit à la chapelle où était le Saint-Sacrement, bien que souvent on l'eût changé de place.

Voici un fait qui vient à l'appui de cette assertion. « Dans l'église de Saint-Ignace, un prêtre qui la regardait comme une hypocrite, eut la coupable malice de lui donner la communion avec une hostie qui n'était pas consacrée. Anna-Maria le devina par l'effet d'un don particulier qu'elle avait ; une voix céleste lui ordonna d'en avertir son confesseur. Le prêtre avoua sa faute, et le confesseur l'annonça à sa pénitente, en lui recommandant de prier pour le coupable.

« Par l'ordre de son confesseur, elle faisait tous les jours la sainte Communion. Nous n'avons pas besoin de dire qu'elle y portait les plus excellentes dispositions : la vigilance sur tous les mouvements de son cœur, une prière fervente et prolongée, l'horreur des moindres souillures, en un mot, toute la générosité d'un ardent amour ; mais aussi le divin Sauveur la favorisait alors des plus riches faveurs de sa tendresse. »

Voyez-la dans cette église de Saint-Charles *aux quatre Fontaines*, où elle avait reçu avec tant de ferveur le saint habit du Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité. Elle est

là tout absorbée dans la contemplation de l'extrême bonté de Dieu qui a trouvé, dans la sainte Eucharistie, un moyen de vivre parmi nous, et de se faire le compagnon de notre exil. Elle attend le moment fortuné où elle se rassasiera au céleste banquet. Déjà le prêtre se retourne, tenant en main l'hostie trois fois sainte : « Voici, dit-il, l'Agneau de Dieu ; voici Celui qui efface les péchés du monde. » Il n'avait point achevé ces paroles que déjà la parcelle consacrée volait des mains du prêtre sur les lèvres de la Servante de Dieu. Plusieurs personnes qui se trouvaient dans l'église, furent témoins de ce prodige éclatant.

On nous cite d'autres faits semblables. « Dans l'église de l'Enfant Jésus, Notre-Seigneur lui apparut un jour, dans la sainte hostie, ravissant de beauté et reposant sur un lis magnifique. Elle entendit alors le Sauveur proférer ces paroles : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées ; je suis tout à toi. » Une autre fois, à Saint-André *Della Valle*, le Divin Sauveur se montra aussi à son humble Servante dans l'hostie consacrée. Il était environné d'une éclatante lumière, et couvert d'un manteau, splendide comme la pourpre des rois.

Mais Jésus ne rompait pas toujours, pour se montrer à Anna-Maria, le voile des mystères eucharistiques, et le plus souvent il se révélait uniquement aux regards de son âme, par des visions extatiques ou de célestes allocutions. Elles avaient lieu principalement après qu'elle avait fait la sainte Communion. Voici à cet égard un fait dont le cardinal Pedicini nous assure qu'il prit note, à l'instant même où il se passa.

« La Servante de Dieu avait communié à l'église de la Madone *della Pietà*, sur la place Colonna. A peine eut-elle reçu la sainte hostie que, surprise par la flamme du céleste amour, elle tomba évanouie et privée entièrement de l'usage des sens, comme si elle eût été morte. Une foule de personnes, qui se trouvaient là, furent témoins de cet événement. Anna-Maria remplie de confusion, s'en plaignit doucement à son divin Époux qui lui répondit : « Tu dois t'attendre à souffrir ces peines bien d'autres fois. »

» En effet, continue le même cardinal, il me serait impossible de dire le nombre des extases et des ravissements d'amour divin qu'elle éprouva, et presque toujours après la communion. Dès qu'elle avait reçu Notre-Seigneur, le ravissement s'emparait d'elle ; ordinairement elle était instruite et consolée par la voix divine ; ses premiers accents produisaient une extase qui la rendait immobile pendant très-longtemps. Plusieurs fois, après lui avoir donné la sainte communion, je devais, afin qu'elle ne se fit pas trop remarquer, lui transmettre tacitement de l'autel, l'ordre de réprimer les mouvements de son cœur, qui éclatait en ardents soupirs, surtout dans les églises petites et peu fréquentées, comme celle de la place Colonna. Il lui en coûtait beaucoup de réprimer cette ardeur. Je voyais son visage ruisseler de sueur, même pendant l'hiver.

» Le plus souvent, Dieu exauçant son désir, lui donnait la force de se faire violence ; alors elle tombait dans un paisible et suave évanouissement et demeurait longtemps immobile, sans s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle. Si l'extase commençait avant la communion, elle

revenait à elle-même dès que le prêtre s'approchait avec la sainte hostie ; elle la recevait fort dévotement et rentrait aussitôt dans sa douce contemplation.

» Dans les églises désertes et éloignées, comme à N.-D. de la Victoire, à St.-Paul hors-les-murs, à l'autel du Crucifix où je disais la messe pour elle, je n'arrêtais pas sa ferveur. Je l'ai vue bien des fois tomber après la sainte communion comme si elle eût été foudroyée et demeurer longtemps dans cette position. Quand elle goûtait ces douces expansions de l'amour divin, si on s'approchait d'elle, on ressentait aussitôt l'impression d'une paix divine ; d'autres fois on éprouvait dans le cœur un sentiment profond d'amour de Dieu, accompagné de componction ; quelquefois c'était un parfum céleste. Les mêmes opérations extatiques se produisaient chez la Servante de Dieu pendant les visites au Saint-Sacrement et surtout à l'exposition des Quarante-Heures. Elle entrait souvent alors dans un long ravissement. A vrai dire, le ravissement ne cessait pas, parce que la présence de Dieu ne cessait pas. Délaissée, elle le savait là pourtant, et toute souffrance lui était douce, parce qu'elle venait de lui, et conduisait à lui. Don de l'amour, don éternel !...

» Anna-Maria avait toujours éprouvé quelque confusion quand ses extases lui survenaient en présence de témoins ; non point à cause des mépris que l'on pouvait faire d'elle-même, elle en était, au contraire, fort satisfaite, mais par suite des manques de charité que cela pouvait occasionner de la part de quelques gens ignorants. Les uns, admirant sa ferveur, l'attendaient aux portes des églises pour se recommander à ses prières, d'autres

disaient ouvertement qu'elle était hypocrite et possédée du démon ; aussi, après avoir terminé son action de grâces, regardait-elle modestement si les personnes qui avaient pu la remarquer étaient encore dans l'église, et, saisissant le moment propice, elle sortait à la dérobée, toute timide et confuse, pour rentrer bien vite à son logis.

» Cette crainte d'être pour le prochain une cause de scandale l'obligeait à mener, pour ainsi dire, une vie errante. Elle ne se rendait pas toujours dans les mêmes églises, mais elle allait communier tantôt dans l'une tantôt dans une autre. Dieu lui en fit des reproches, il lui ordonna de ne s'inquiéter ni des moqueries ni des observations d'autrui, et de ne rien craindre puisqu'il était toujours avec elle ; il lui dit que si d'autres l'offensaient elle n'en était point la cause, et qu'elle devait retourner à son église habituelle de la Madone *della Pietà*, sur la place Colonna. Elle obéit promptement, car elle fut toujours très-soumise aux ordres divins dont elle avait soin d'instruire son confesseur.

» Dieu permit, cependant, pour exercer sa patience, que, dans cette même église *della Pietà*, elle fût censurée et même accablée d'insultes. Un homme bien mis et d'un âge avancé, avait pris l'habitude de venir se placer à côté d'elle ; dès qu'il la voyait s'approcher de la balustrade pour communier, il arrachait violemment la nappe de ses mains. Anna-Maria gardait le silence sans se troubler et attendait patiemment de pouvoir communier à une autre messe. Le démon, voyant que la patience de la pieuse femme résistait à cette épreuve, excita le prêtre qui disait ordinairement la messe à cette heure-là, à passer Anna-

Maria sans lui donner la communion. Ce double affront durait depuis quelque temps lorsque le prêtre son confident s'en aperçut. Dans sa vivacité, il aborde d'abord à la porte de l'église, celui qui poursuivait jusqu'à la Table Sainte la Servante de Dieu, et lui reproche avec sévérité l'indignité de sa conduite. Il se rend ensuite à la sacristie, et, ayant pris le prêtre en particulier, il lui demande compte de ce refus public de la communion, en le menaçant d'en informer ses supérieurs. Le prêtre, surpris de voir un ecclésiastique, honorablement connu à Rome, s'intéresser à cette pauvre femme, demanda pardon de ce qu'il avait fait, et depuis lors, Anna-Maria put communier en toute liberté.

» Le confident croyait avoir causé un grand plaisir à la Servante de Dieu en la délivrant d'une semblable persécution. Ce fut tout le contraire; au sortir de l'église, elle témoigna une grande tristesse comme si elle eût perdu un trésor : « Qu'avez-vous fait ? lui dit-elle, qu'avez-vous fait ? » Impatienté par tout ce qui venait d'arriver, le prêtre répondit vivement : « Si vous prenez plaisir à être insultée, c'est bien ; prenez-le pour l'amour de Dieu, mais moi, je ne dois pas le permettre quand je m'en aperçois ; suivez votre voie, je dois suivre la mienne, nous ne pouvons pas marcher d'accord sur ce point. »

« J'ai été moi-même bien des fois témoin oculaire de ces sommeils surnaturels de la Servante de Dieu, lorsque je faisais avec elle la visite des sept Basiliques, en compagnie du cardinal Pedicini, surtout à Saint-Paul hors-les-murs. La même chose arrivait dans d'autres églises, au son de la voix céleste. Lorsque nous devions immé-

diatement continuer le pèlerinage, je n'avais d'autre moyen pour la faire revenir de son abandon en Dieu que de lui adresser tacitement un commandement, au nom de l'obéissance. Aussitôt elle rentrait en elle-même et coupait court à toutes les allocutions célestes, dans lesquelles lui étaient révélés les plus grands secrets concernant l'Église, et les choses pour lesquelles elle priait. »

Un dernier fait relatif à ces extases prouvera que la Servante de Dieu était alors insensible à toute sorte de bruit, en dehors de l'obéissance. « Une alerte avait eu lieu sur la place Colonna; les troupes françaises s'y réunirent immédiatement. Il y avait là des milliers de soldats, dont les cris confus, ajoutés au son des tambours, causèrent au peuple une frayeur et une consternation indicibles. En un instant, toutes les fenêtres furent fermées, les portes barricadées, et toutes les issues soigneusement gardées. Le sacristain de l'église *della Pietà* voulut aussi se prémunir, en fermant les portes. Anna-Maria qui s'y trouvait, venait de faire la sainte Communion; le sacristain alla la prier de sortir avec les autres, mais ce fut en vain. Elle était dans une sublime extase, et ni les avertissements et les secousses du sacristain, ni le bruit de la fuite précipitée du peuple, ni le choc des armes, ne purent lui faire reprendre l'usage de ses sens. Peu de temps après elle revint à elle-même, et, se voyant seule et enfermée, elle pria le sacristain de la laisser sortir. La place était encore encombrée de soldats qui empêchaient la circulation, mais elle passa au milieu d'eux sans nul danger, uniquement protégée par celui qui est le Père des fidèles chrétiens et le Dieu puissant des armées. »

Telle était Anna-Maria dans ses relations avec le monde surnaturel. Le siècle pervers ne peut comprendre une si haute vertu ; nous n'en sommes point étonnés. Il se vante de tout savoir, de pouvoir tout expliquer, mais les mystérieuses opérations de Dieu dans la sanctification des âmes dépassent encore le cercle de ses connaissances, et, tandis qu'il ne peut offrir à nos regards que d'impuissants athées ou des matérialistes insensés, qui vivent et meurent comme des brutes, qui blasphèment ce qu'ils ignorent et dessèchent dans les cœurs l'unique source de la félicité privée et publique, c'est-à-dire l'amour et la pratique du bien, l'Eglise du Christ, au contraire, offre à notre admiration, parmi tant d'autres personnages illustres, une véritable amie de Dieu et de l'humanité, notre Vénérable Anna-Maria Taïgi, qui a puisé dans sa vertu une science, des jouissances et un triomphe qui dureront toute une éternité.

IX

DÉVOTION D'ANNA-MARIA A LA T.-S. TRINITÉ, A LA PASSION DE N.-S. J.-C. ET A LA T.-S. VIERGE.-

La charité d'Anna-Maria, en la tenant éloignée de tout ce qui pouvait avoir l'ombre du mal, la portait, d'autre part, et avec une ardeur infatigable, vers les pratiques de la piété chrétienne qui ont pour objet les mystères de notre sainte religion. Voici quelles étaient ses principales dévotions.

Dès les premiers temps de sa conversion elle eut une dévotion spéciale pour le mystère de la T.-S. Trinité. As-

surément, ce grand et profond mystère mérite les adorations, les respects et le culte de tous les chrétiens parce qu'il est le premier de tous les mystères, la source et le terme de tous les autres; mais le culte en est réservé aux âmes peu communes, à celles auxquelles la sublimité de leur esprit et la pureté de leur cœur permettent de regarder en face, à travers les ombres de la foi, les augustes profondeurs de notre Dieu. dans la Trinité des personnes (1).

« Anna-Maria, nous dit le cardinal Pedicini, dans sa déposition, honorait et vénérait particulièrement le mystère de la Très-Sainte Trinité. Elle rendait des hommages particuliers à chacune des trois personnes divines. Elle offrait au Père céleste le précieux sang de son divin Fils, pour le remercier de la création et des autres bienfaits; elle l'offrait surtout pour la conversion des pécheurs et la propagation de la Foi catholique. Elle suppliait le Fils de Dieu, par ce lait dont sa mère le nourrit, par ses travaux et ses souffrances, de dissiper les ténèbres au milieu desquelles vivent les hérétiques, les juifs et les infidèles; à ses prières journalières au Saint-Esprit elle ajoutait des neuvaines spéciales, et elle lui demandait de renouveler la face de la terre et d'accorder son saint amour à tous ceux qui marchent dans les ténèbres du péché. Elle le conjurait d'allumer les flammes de son feu céleste dans tous les cœurs, et particulièrement dans celui des ministres de son Église. »

Nous savons que l'ardeur de sa piété la porta à se faire

(1) R. P. Bouffier.

recevoir Tertiaire Déchaussée de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité. Elle assistait exactement aux exercices de la confrérie, et tâchait de propager cette dévotion. Dans les premières années, il lui arrivait souvent d'écrire des lettres. Elle les commençait toujours par ces mots : *Louée soit la T.-S. Trinité.*

« Elle visitait souvent l'église des Trinitaires, aux Quatre Fontaines, afin d'y prier spécialement pour les esclaves chrétiens. Elle obtint plusieurs fois leur délivrance par la ferveur de ses prières. Dans les visites des malades, si on lui demandait de faire sur eux le signe de la croix ou de leur faire toucher la Madone qu'elle portait sur son cœur, elle ne manquait pas d'invoquer d'abord avec respect la T.-S. Trinité, pour en obtenir, par les mérites de la Sainte Vierge, la grâce que l'on désirait. L'ardeur de sa foi en l'auguste mystère de la T.-S. Trinité opéra un grand nombre de guérisons surprenantes, dont je pris note à l'époque où elles avaient lieu. Dans les affaires difficiles qu'on lui recommandait, elle invoquait aussi la T.-S. Trinité, pour obtenir le secours désiré. »

Son confesseur ajoute : « Un jour qu'elle priait dans notre église de N.-D. de la Victoire, devant un autel où se trouve exposé le tableau de la T.-S. Trinité, elle entendit, dans un ravissement extatique, la voix du céleste Epoux qui l'invitait à l'adoration de ce grand mystère. »

Après la T.-S. Trinité, Jésus, le doux Sauveur du monde, occupait le premier rang dans la dévotion de notre fervente chrétienne. Elle avait compris que le mystère du Dieu fait homme est le fondement de notre sainte religion. Elle aima donc Jésus comme son maître et son

Dieu, comme son père et son ami, son salut et son espérance. Elle s'adressait au divin Cœur de Jésus avec un abandon vraiment filial, et mettait en lui toute sa confiance.

Elle passait dans le plus profond recueillement les neuf jours qui précèdent la fête de Noël ; de bon matin, elle quittait sa demeure et se rendait, quelle que fût la rigueur de la saison, à l'église de Saint-Barthélemy, afin d'y prendre part aux exercices de la neuvaine qui se fait dans cette église, pour préparer les fidèles à la naissance du Sauveur ; et Dieu, qui ne laisse jamais notre bonne volonté sans récompense, lui accordait ordinairement alors des grâces spéciales. C'était aussi un pieux usage de sa part d'exposer dans son oratoire particulier une image du saint Enfant Jésus. En présence de son Dieu, abaissé dans la pauvreté volontaire, elle aimait à étudier, dans une prière prolongée, les enseignements de la crèche ; ce fut là que plusieurs fois elle entendit une voix mystérieuse l'exhorter à imiter généreusement la pauvreté de l'Enfant-Dieu.

Après Bethléem venait pour elle le Calvaire dans ses affections. « Elle aimait souverainement les livres qui traitent de la Passion de N.-S. J.-C. La croix avait, nous le savons, une place d'honneur dans la maison de la Servante de Dieu. Elle possédait une parcelle du bois sacré de la vraie Croix, et chaque jour, avec ses enfants, elle la vénérât et la baisait avec respect. Anna-Maria portait suspendue à son cou l'image de Jésus crucifié, comme c'est l'usage des femmes chrétiennes ; mais cette croix n'était pas pour elle un simple ornement et une vaine parure, c'était un vrai souvenir de l'amour de son Dieu.

Elle fit des souffrances inénarrables du divin Sauveur le sujet habituel de ses méditations, et ce fut pour lui ressembler qu'elle tâcha constamment de crucifier sa propre chair.

« Une de ses pratiques favorites était le chemin de la Croix ; elle s'était fait inscrire dans la confrérie du Colysée, et ne manquait pas, autant que possible, d'assister publiquement à ce saint exercice. Elle avait aussi la dévotion d'aller, le soir, nu-pieds, pendant quarante jours consécutifs, visiter le Crucifix de la prison Mamertine, et, deux ou trois fois par mois, celui de St-Paul hors-les-murs.

» Elle aimait, pour méditer à son aise les mystères douloureux de notre Rédemption, les églises silencieuses et solitaires qui favorisaient mieux sa foi et sa piété. Là elle donnait un libre cours aux élans de son cœur, et, absorbée dans la douleur et les larmes, elle passait des heures entières privée de l'usage de ses sens.

» A St-André *della Valle*, pendant qu'elle priait devant le crucifix, une voix céleste lui demanda si elle aimait mieux suivre Jésus crucifié, pauvre et dépouillé de tout, ou bien ce même Sauveur triomphant et glorieux ; nous ignorons quelle fut sa réponse, mais nous savons, d'autre part, qu'elle demandait continuellement à Dieu le dépouillement de toutes choses, l'humiliation et le mépris. »

Romaine par le cœur et par son éducation, Anna-Maria avait puisé dans sa patrie d'adoption, cette touchante et sincère dévotion envers la Très-Sainte Vierge, dont les habitants de la Ville Éternelle donnent en toute occasion de si éclatants témoignages. La Servante de Dieu avait

pour l'auguste Mère du Sauveur l'amour le plus filial, la confiance la plus entière et le plus complet abandon. Elle l'aimait, disent les témoins de son procès, comme un enfant bien-né aime la plus tendre des mères; elle l'appelait toujours de ce doux nom : *Ma chère mère*.

» Elle célébrait avec une tendre piété toutes ses fêtes. Elle s'y préparait par une neuvaine particulière, et, la veille, elle pratiquait un jeûne rigoureux. Son mari nous atteste qu'elle jeûnait aussi le samedi en l'honneur de la Madone. Elle la saluait souvent par de ferventes invocations et fléchissait le genou au son de *l'Angelus*, pour lui témoigner sa vénération.

» La vue de Marie au pied de la Croix excitait dans son cœur une profonde émotion et tirait des larmes de ses yeux : aussi était-elle souvent ravie en extase dans ses méditations devant les images de Notre-Dame des Sept-Douleurs ou de Pitié. Nous savons que, dans son oratoire, elle avait une image de Marie devant laquelle elle venait fréquemment prier. Elle ne quittait jamais celle qu'elle avait pris l'habitude de porter sur son cœur et conservait aussi fort soigneusement le scapulaire de la Très-Sainte Vierge.

» Elle saluait affectueusement les images de sa bonne mère qu'elle rencontrait dans les rues, aux angles des maisons, et demeurait longtemps en prière devant les Vierges célèbres exposées dans les églises. Elle attribuait à Marie tout ce qui lui arrivait d'heureux, et son cœur si reconnaissant ne cessait d'exalter ses grandeurs et sa bonté. La Reine du Ciel répondait à cette filiale tendresse par les plus douces faveurs.

» L'amour constant et profond que notre Vénérable

nourrissait dans son cœur envers la T.-S. Vierge la portait, nous dit le cardinal Pedicini, à recourir à sa puissante protection dans les tribulations, les souffrances, les maladies, et dans tous ses besoins. La Mère de Dieu, agréant ces humbles hommages de sa fille bien-aimée, lui donna bien souvent des marques sensibles de sa prédilection, en la consolant dans ses peines, en la favorisant même par de tendres et affectueuses allocutions.

» Un jour, Anna-Maria était en prière dans l'église d'Ara-Cœli; elle entendit une voix douce et gracieuse sortir d'une image de la T.-S. Vierge peinte sur une colonne, au fond de l'église. Cette voix lui dit : « Ma fille, ne crains rien, je veille sur toi, au milieu de la mer agitée que tu traverses. Dis au P.N... que je me trouve ici sans lumière, et que je veux être particulièrement honorée en ce lieu. Si les Pères ne font pas ce que je leur recommande, je les y obligerai par des miracles. » Anna-Maria remplit fidèlement sa mission, mais sans pouvoir obtenir ce qu'elle demandait. Alors la sainte image commença à multiplier ses faveurs par des prodiges qui réveillèrent la piété et l'ardeur des fidèles; les ex-voto et les dons permirent bientôt de l'honorer comme on le fait aujourd'hui. C'est la madone du frère Petronio; ce religieux en prit dès lors un soin particulier.

» Dans une extase, l'auguste Marie daigna dicter elle-même à son humble servante la belle prière que nous reproduisons ici :

» Prosternée à vos pieds, ô grande Reine du ciel ! je vous vénère avec le plus profond respect, et je confesse que vous êtes Fille du Père, Mère du Verbe divin, Épouse

du Saint-Esprit. Vous êtes la trésorière et la distributrice des divines miséricordes ; votre cœur est rempli de charité, de douceur et de tendresse pour les pécheurs ; c'est pourquoi nous vous nommons *Mère de la divine Pitié*. Je me présente donc à vous avec une grande confiance, ô Mère compatissante ! me voici dans l'affliction et l'angoisse ; daignez me montrer combien véritablement vous m'aimez, en m'accordant la grâce que je vous demande, si elle est conforme à la volonté divine et au bien de mon âme. Je vous en supplie, arrêtez vos regards très-purs sur moi et sur tous ceux qui se sont recommandés spécialement à mes prières.

» Voyez quelle guerre terrible font aux âmes la chair, le monde et le démon, et combien est grand le nombre de ceux qui se perdent ; souvenez-vous, ô tendre Mère, que nous sommes tous vos enfants, rachetés par le précieux sang de votre Fils unique. Priez avec ardeur, je vous en conjure, la T.-S. Trinité de m'accorder la grâce de toujours vaincre le démon, le monde et toutes mes mauvaises passions, cette grâce efficace qui sanctifie les justes, convertit les pécheurs, détruit les hérésies, éclaire les infidèles, et conduit les juifs à la vraie foi.

» Demandez, ô Mère très-aimante ! cette faveur à l'infinie bonté du Très-Haut, par les mérites de votre divin Fils, par le lait que vous lui avez donné, par le dévouement avec lequel vous l'avez servi, par les larmes que vous avez répandues, par la douleur que vous avez éprouvée en sa très-sainte Passion. Obtenez-moi ce grand don, que le monde entier forme un seul peuple et une seule église qui donne gloire, honneur et actions de grâces à la

T.-S. Trinité et à vous qui êtes notre médiatrice. Que cette grâce me soit accordée par la puissance du Père, la sagesse du Fils et la vertu du St-Esprit. *Amen.*

» Mère compatissante, voyez le danger extrême de vos enfants.

» Mère qui pouvez tout, ayez pitié de nous.

» *Ave Maria* (trois fois).

» Père éternel, augmentez toujours davantage dans le cœur des fidèles la dévotion à Marie votre Fille.

» Fils éternel, augmentez toujours davantage dans le cœur des fidèles la dévotion à Marie votre Mère.

» Esprit Saint et éternel, augmentez toujours davantage dans le cœur des fidèles la dévotion à Marie votre Épouse. *Gloria Patri.* »

» Je portai moi-même, dit le cardinal Pedicini, cette prière au Souverain Pontife. Pie VII y attacha des indulgences précieuses. Elle fut imprimée sous le nom de quelques personnes pieuses, parce qu'Anna-Maria ne voulut pas y être nommée. Elle se répandit dans l'Italie et au loin, dans la chrétienté. » (1)

X

DÉVOTION DE LA SERVANTE DE DIEU AUX APÔTRES ET A D'AUTRES SAINTS ; AUX AMES DU PURGATOIRE, ETC., SON DÉVOUEMENT A L'ÉGLISE, AU PAPE, ETC.

« Indépendamment des inspirations qui lui venaient du Ciel et des instructions qu'elle reçut de la Très-Sainte

(1) De pieuses âmes, convaincus que la récitation de cette prière peut contribuer beaucoup à ranimer la foi parmi nous, l'ont fait

Vierge, Anna-Maria fut favorisée aussi, nous dit le cardinal Pedicini, par des allocutions de la part des saints Apôtres. Elle vénérât profondément dans saint Pierre et saint Paul les promulgateurs de la foi dans la ville de Rome.

» Les martyrs et les confesseurs, les saintes Vierges et les saints Patrons avaient part à sa dévotion, entre autres Saint Joseph, le chaste Epoux de Marie, Saint Philippe de Néri, Saint François de Paule, Saint Louis de Gonzague, Saint Jean de Matha et Saint Félix de Valois, fondateurs de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité, et la glorieuse martyre Sainte Philomène. (1)

» Tous les anges, et principalement Saint Michel, prince de la milice céleste et défenseur de la foi, Saint Gabriel, Saint Raphaël étaient l'objet de la dévotion d'Anna-Maria. Son ange gardien la guidait et l'aidait continuellement, d'une manière surnaturelle et quelquefois même sensible, dans le chemin de la vertu et aussi dans la direction de son petit ménage, en lui apprenant à bien faire toutes choses et à gouverner sa famille. La vertueuse femme mettait le plus grand soin à écouter et à suivre les inspirations de son bon ange; elle lui témoignait fréquemment la profonde gratitude dont elle était pénétrée à son égard.

» Anna-Maria aimait et chérissait tendrement les saintes

imprimer séparément à un grand nombre d'exemplaires. On la trouve chez M^{lle} Arnold, libraire, rue de la Barre, 25, à Lille (Nord), et à notre couvent de Cerfroid.

(1) Ce fut par l'intercession de Sainte Philomène qu'elle guérit Domenico, son mari, d'une attaque d'apoplexie et une de ses pe-

âmes du Purgatoire, qui subissent loin de Dieu de longs et cruels tourments, avant de pouvoir pénétrer dans la céleste patrie. Le cœur de notre Vénérable, ému par le sort de ces infortunées s'épanchait pour elles en prières, en pénitences et en toute sorte d'œuvres expiatoires. Le cardinal Pedicini nous atteste que, pour procurer leur délivrance, Anna-Maria s'est mise réellement elle-même, dans un continuel purgatoire.

Très-souvent elle faisait pour leur soulagement le chemin de la croix dans le cimetière du St-Esprit et dans celui de St-Jean de Latran. Ayant appris de son divin Époux que cet exercice est extrêmement agréable au Père céleste, elle tâcha de s'y livrer, surtout au moment de ses plus grands besoins spirituels et temporels. Elle était persuadée que Dieu daignerait la secourir dans ses propres tribulations, puisqu'elle consolait elle-même des âmes destinées à être dans le Ciel ses épouses; plusieurs fois, en effet, elle ressentit ce secours divin d'une façon tout à fait miraculeuse. Souvent aussi le Seigneur permit que les âmes délivrées par ses soins, vinsent la remercier avant de s'envoler au Ciel.

« Un jour, elle voulut communier à St-Jean de Latran pour une défunte. Pendant la première messe, célébrée par son confesseur, elle fut tourmentée dans le corps et dans l'âme; néanmoins, elle ne cessa pas de prier, offrant ses souffrances à la justice divine. Mgr Pedicini dit ensuite une seconde messe. Au *Gloria*, elle éprouva

tites filles blessée à l'œil; la relation de ces deux prodiges, accompagnée des preuves à l'appui, fut envoyée à Mugnano pour être insérée parmi les glorieux trophées de cette illustre Vierge-martyre.

un excès de joie, lorsque l'âme délivrée du Purgatoire s'approcha et lui dit : « Je te remercie, ma bonne sœur, de ta charité ; je me souviendrai de toi devant le trône de Dieu et au ciel où, grâce à tes prières, je vais être heureuse pour toute une éternité. »

« Ma pieuse mère, dit une de ses filles, avait l'habitude d'aller souvent au cimetière du Saint-Esprit. Ses visites avaient lieu pendant quarante jours consécutifs. Elle les faisait, quelle que fût la saison, toujours pieds nus, malgré le soleil, la pluie, le froid et la boue. Elle récitait sur chacune des 300 sépultures trois *requiem* et une prière. J'étais ordinairement sa compagne dans ce pieux exercice. Pendant que ma mère priait sur les tombes, je parcourais le cimetière, je faisais le chemin de la croix, et j'allais ensuite l'attendre dans la chapelle du Rosaire. »

« Ayez, disait la Servante de Dieu, une grande dévotion aux âmes du Purgatoire, surtout aux âmes des prêtres ; faites dire des messes pour elles quand vous le pouvez. Prenez l'habitude de réciter à leur intention cent *requiem* tous les jours. En assistant à la sainte messe, offrez-la pour leur soulagement. Cette dévotion vous préservera de bien des malheurs, vous et votre famille. »

Elle récitait pour les défunts deux prières qu'elle ajoutait aux cent *requiem*. Pour les cinquante premiers, c'était la prière suivante : « O saintes plaies de mon Seigneur ! qui avez donné tant de sang d'amour, ayez pitié des âmes du Purgatoire et de moi, pauvre pécheresse ! » Pour les cinquante autres *requiem*, elle disait : « Saintes âmes, qui de ce monde êtes allées dans le Purgatoire, d'où vous êtes attendues en Paradis, vous demanderez pour

moi des grâces, quand vous paraîtrez devant Dieu. »

A l'Église qui souffre dans le lieu d'expiation, Anna-Maria unissait dans son amour l'Église qui lutte encore sur la terre pour la conservation du dépôt de la vérité qu'elle a reçu de son céleste Époux. En toute occasion, elle prenait sa défense contre ceux, quels qu'ils fussent, qui méprisaient ses enseignements et blâmaient ses préceptes. Elle observait ses prescriptions avec une fidélité qui allait jusqu'à la rigueur, et quand, dans la famille, il fallait s'écarter de ses saintes ordonnances, pour ce qui tient aux jeûnes, aux abstinences, elle ne se contentait pas de l'avis des médecins, souvent trop complaisants pour donner des dispenses. Il lui fallait, non-seulement une permission, mais un ordre formel du confesseur.

« Ce profond respect qu'elle avait pour notre mère commune, la sainte Église, Anna-Maria le portait à tous les membres de la hiérarchie ecclésiastique. Elle avait en particulier la plus haute vénération pour le Souverain Pontife. Elle ne parlait de lui qu'avec la plus humble déférence, et une de ses paroles était celle-ci : « Il est Dieu sur la terre ! » Elle priait incessamment pour sa conservation, conjurant le Seigneur de l'assister, de le revêtir d'une force toute divine et de le délivrer des pièges de ses ennemis.

» Dans ce but, elle offrait au Père Éternel le précieux sang de Jésus-Christ, auquel elle était très-dévoté, de ferventes prières et toutes les persécutions et les croix que la Providence lui ménageait. Elle y ajoutait de rudes pénitences qu'elle s'imposait volontairement, et de pieux pèlerinages aux sanctuaires les plus vénérés de

Rome, surtout celui de Saint-Paul hors-les-murs et la visite des sept Basiliques qu'elle faisait en marchant nu-pieds. Qui pourrait dire les larmes qu'elle versait alors et les célestes communications qu'elle recevait pendant ces longues heures de recueillement !

» Prosternée au pied des autels, ou retirée, dans le silence de la nuit, au fond de sa chambre, elle conjurait le Seigneur de protéger la *navicelle* de l'Église contre la violence des flots soulevés par l'impiété. Dans les prières qu'elle faisait à cette intention, elle mentionnait après le Souverain Pontife, les cardinaux, les évêques, les prélats, les religieux, tous les prêtres et particulièrement les curés et son confesseur. »

Le respect qu'elle avait dans son cœur pour les ministres du Seigneur, elle le témoignait publiquement, même dans les rues, en baisant la main des prêtres de sa connaissance, qui bien souvent étaient ses fils spirituels. Si des prêtres entraient dans sa maison, elle se levait, allait au-devant d'eux et leur offrait la première place, les traitant avec les plus grands égards, en présence même de personnes que le monde estime supérieures aux prêtres par la fortune, les titres ou les dignités extérieures. Elle ne souffrait jamais que l'on critiquât devant elle les paroles ou les actions des ministres de Dieu.

« Tous les ecclésiastiques, nous dit le cardinal Pedicini, avaient la meilleure place dans son cœur. Outre le caractère commun à tous les chrétiens, elle reconnaissait en eux les ministres du Dieu vivant, les oints du Seigneur, la portion choisie de l'Église. En parlant des ecclésiastiques, elle avait coutume de dire : « Ils sont

ministres de Dieu et, par conséquent, toujours dignes de nos respects : à l'article de la mort, de qui aurons-nous besoin, sinon du prêtre ? »

XI

ARDENT AMOUR DU PROCHAIN DANS NOTRE VÉNÉRABLE.

Le monde ne cesse de nous parler de sa philanthropie. Comment se fait-il donc que l'on ne trouve dans son sein que haine, ambition, esprit de vengeance, vol, rapine, oppression du faible, fraude et mauvaise foi ? C'est que la philanthropie du monde ne procède pas de l'éternelle vérité, qui seule peut donner une sanction aux droits et aux devoirs de l'homme ici-bas. Elle puise ses inspirations dans les affections humaines, toujours vaines et changeantes, dans l'intérêt privé, ou tout au plus dans une vaine gloire qui n'a nulle consistance. Un tel sentiment ne peut enfanter ni l'esprit de sacrifice, ni le désintéressement, ni les privations volontaires, mais seulement l'amour de soi, ou d'autres passions qui se réduisent à un pur égoïsme.

La charité chrétienne, au contraire, fille du Calvaire, toujours prudente et douce, laborieuse et patiente, forte et généreuse, se dépouille pour autrui de tout ce qu'elle possède et pousse son dévouement, s'il le faut, jusqu'au martyre. Elle donne tout, et croit toujours n'avoir point encore fait assez. Rien ne la rebute dans la prodigieuse activité qu'elle déploie au profit des malheureux.

Tels furent dans Anna-Maria les caractères de sa charité envers ses semblables. Elle était généreuse et s'étendait

jusqu'à ceux qui la méconnaissaient ; elle était universelle et comprenait dans son expansion le genre humain tout entier. Par amour pour Dieu, notre Vénérable se faisait la servante de tous, assistait les malades avec une indicible tendresse et ne craignait point, quand elle était malade elle-même, d'aller soigner d'autres infirmes.

« Lorsque la Servante de Dieu était appelée chez les malades, nous dit son mari, elle s'y rendait sur-le-champ, quelque temps qu'il fût. Je lui avais donné pleine permission à cet égard ; je me souviens que, les premières années, elle ne pouvait prendre un morceau de pain en repos, parce qu'on la demandait de tous côtés. Elle allait partout, car elle était très-active. Vers la fin de sa vie, les maladies qui l'accablaient ne lui permirent pas de continuer ainsi. Elle se traînait pourtant, autant que ses forces le lui permettaient, sans faire distinction de personnes ; au contraire, les pauvres étaient préférés. Sa grande peine était de ne pouvoir secourir les misères d'autrui comme elle l'aurait voulu. Afin de pouvoir soigner les malheureux, sans faire tort à sa famille, elle travaillait la nuit, aux époques les plus critiques. Elle gagnait ainsi quelque chose de plus et donnait quelques secours avec ma permission ; Dieu bénissait notre ménage en accordant le nécessaire par un miracle presque continu. »

Voyant la personne de Jésus-Christ dans son prochain et surtout dans les pauvres, elle les traitait avec la charité et les égards qu'elle aurait eus pour son céleste Époux. En lui et pour lui elle aimait toutes les créatures d'une manière éminente et bien supérieure à la loi de la nature.

Malgré sa pauvreté, elle faisait cependant l'aumône à tous ceux qui se présentaient à sa porte; elle disait aux personnes de sa maison : « Ne renvoyez jamais les pauvres; lorsque vous n'avez rien autre, donnez-leur un morceau de pain; vous savez où il est. »

« On est attendri en la voyant, déjà chargée d'une nombreuse famille, s'intéresser si fort au sort des pauvres; jamais ils ne lui demandèrent en vain quelque secours, et, lorsque la famine de 1798 eut jeté dans la misère tant de familles de Rome, elle redoubla son travail pour subvenir non-seulement aux besoins des siens, mais pour soulager aussi tant de pauvres mendiants qui accouraient à sa porte.

» Souvent elle s'ôtait le pain de la bouche pour sustenter quelques malheureux; plus souvent encore elle conduisait chez elle ceux qu'elle rencontrait sur la route à demi-morts de faim. Elle les faisait manger le mieux qu'elle pouvait; si leurs habits étaient déchirés, elle leur en fournissait d'autres et tout ce qu'il leur fallait, sans témoigner la moindre répugnance. Cette femme portait réellement en elle une âme virile, et tous ceux qui l'ont connue de près, ont pu donner l'assurance que sa vie fut un continuel et laborieux apostolat de charité. »

« Un jour qu'il faisait grand froid, dit le prêtre confident, j'accompagnais la pieuse femme depuis l'église *della Pietà* jusqu'à sa demeure. Elle rencontra dans la rue un pauvre jeune homme mourant de faim et manquant de tout, d'habits et de chaussures. Il était repoussant, mais Anna-Maria n'eut garde de manquer cette bonne occasion d'exercer la charité. Elle le conduisit

dans sa chétive maison, le réchauffa, lui donna de la nourriture, un vêtement, des souliers, et lui fit entendre les plus suaves paroles de consolation et d'encouragement. Elle y avait mis autant de respect et d'empressement que s'il se fût agi d'un personnage de distinction.

» Allant à Sainte-Marie de la Consolation, Anna-Maria rencontra une pauvre femme renversée à terre et répandant de la bave par la bouche. Nul des passants n'y faisait attention ; la pieuse femme s'empressa de la relever et se mit à essuyer avec son mouchoir l'écume et la sueur froide qui la couvraient. Cette action de charité attira les passants. L'infirmes ressentait un grand mal d'estomac ; Anna-Maria courut à une boutique chercher quelque soulagement, et elle ne quitta cette pauvre femme que lorsqu'elle la vit parfaitement remise. A peine entrée dans l'église, elle entendit la voix de son céleste Époux qui la remerciait de cet acte de charité, comme s'il eût été rempli envers lui-même ; puis survint une extase accompagnée d'une grande paix.

« Jamais elle ne fit acception de personnes dans les soins qu'elle distribuait à autrui. Elle entrait avec le même plaisir dans le palais des grands et dans le pauvre réduit de l'artisan, dès qu'il y avait du bien à faire, et, quand sa présence n'était point nécessaire dans les maisons des particuliers, elle se rendait dans les hôpitaux, surtout à celui de Saint-Jacques des Incurables. Elle avait soin d'y porter quelques biscuits ou du bon vin pour les convalescents. Souvent elle s'y faisait accompagner par ses filles, pour leur apprendre la commisération chrétienne

par son exemple, tout en leur inculquant à cet égard les saintes maximes de la religion. A son aspect, les pauvres femmes malades tendaient leurs bras comme vers l'ange de la charité. »

Parmi toutes les infirmes recueillies dans l'hôpital des Incurables, il y en avait une plus malheureuse que les autres. Son visage était si dégoûtant et contrefait, il était couvert de tant de boutons, jusque sur les lèvres, qu'à peine pouvait-elle prendre encore quelque boisson. Les infirmières la dérobaient par un voile à tous les regards parce qu'il était impossible de supporter l'aspect de cette face réduite à n'être plus qu'un amas de pourriture ; mais une voix douce comme celle d'un chérubin venait de temps en temps faire entendre à cette infortunée quelques paroles de consolation, et alors elle supportait avec moins d'amertume, et même avec quelque plaisir son douloureux isolement. C'était Anna-Maria que la bonté de son cœur avait portée à venir s'asseoir auprès d'elle, pour la fortifier et l'amener à une parfaite résignation à la sainte volonté de Dieu.

« Elle avait, nous dit le cardinal Pedicini, un don particulier pour consoler les affligés. S'il s'agissait de choses spirituelles, pour lesquelles ses lumières la rendaient une excellente maîtresse, quiconque recourait à elle, était sûr de se retirer pleinement consolé. Pour les choses temporelles, elle ne se contentait pas de montrer une compassion stérile et de donner des consolations dépourvues d'effet, mais elle employait volontiers ses relations pour aider le prochain, quoiqu'elle fût si délicate à en user, quand il s'agissait d'elle-même.

» Elle priaït ardemment pour le soulagement des affligés; si c'étaient des gens accablés par la misère et qu'elle n'eût pas le moyen de les secourir, elle surmontait la honte et demandait l'aumône pour eux. Elle s'est adressée plusieurs fois à moi dans ce but, et je me suis empressé de lui faire plaisir. »

« Elle savait, nous dit le confesseur d'Anna-Maria, compatir aux fautes des autres et excuser l'intention, lorsqu'elle ne pouvait excuser l'acte. Elle observait surtout cette règle de conduite auprès des personnes qui allaient lui raconter leurs chagrins. Elle les écoutait avec patience et affection, leur laissant toute liberté de se soulager, puis elle leur donnait de bons avis et s'efforçait d'accommoder toujours toutes choses pour le bien de la paix, pour le maintien de l'harmonie et de la charité. Elle exhortait ces personnes à être compatissantes pour les manquements des autres et à employer leur temps à recommander à Dieu leur mari ou leurs frères, au lieu de le perdre ainsi en plaintes inutiles. Elle ajoutait que l'affabilité, la patience et la prière triomphent de tout; qu'elle ne manquerait pas, de son côté, de les recommander à Dieu, mais qu'en attendant on devait mettre en pratique les avis qu'elle avait donnés. Enfin elle faisait observer que nous sommes capables nous-mêmes, si Dieu ne nous retient, de faire bien pis que ceux dont nous nous plaignons, et que, par conséquent, nous devons être toujours pour eux charitables et bons.

» En somme, pour une affaire ou pour une autre, qu'il s'agit de procès, de maladies, de misère, de malheurs domestiques ou publics, nul ne se retira jamais d'auprès

d'elle sans être consolé. Ses paroles produisaient toujours un heureux effet, à cause des lumières célestes qu'elle possédait ; mais elle aidait surtout les malheureux par les prières, et les pénitences qu'elle s'imposait pour eux. Aussi, que de malades ne guérit-elle pas ! que de gens réduits au désespoir ne retira-t-elle pas du bord de l'abîme, pour les remettre entre les mains de Dieu !

» Enfin, nous dirons que le cœur de notre Vénérable, toujours bon et affectueux, étendait ses soins jusqu'aux bêtes privées de raison. Elle les aimait et les chérissait parce qu'elles sont des créatures du bon Dieu. « D'ailleurs, disait-elle, ces pauvres animaux n'ont de paradis qu'en ce monde ; il est bien juste que nous tâchions de leur rendre la vie un peu douce. » Anna-Maria avait reçu, nous allons le voir, le don de guérir les malades ; quelquefois elle en fit usage en faveur des animaux, priant la bonté divine de les guérir d'une rupture aux jambes ou d'autres maux qui les tourmentaient. »

XII

ANNA-MARIA REÇOIT DE N.-S. LE POUVOIR DE GUÉRIR LES MALADIES CORPORELLES. GUÉRISONS QU'ELLE A OPÉRÉES.

Les dépositions des témoins entendus dans le procès canonique pour la béatification de la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi, renferment une infinité de guérisons miraculeuses opérées par elle et dûment constatées. Nous nous contenterons d'en rapporter ici quelques-unes des plus remarquables. Le cardinal Pedicini qui nous les fournit dans sa déposition ajoute : « J'en laisse plusieurs

centaines dont je pris note au moment même où elles avaient lieu, et des milliers qui n'ont pas été écrites. Elles furent opérées surtout pendant les premières années, après la conversion d'Anna-Maria. Elle allait alors de tous côtés visiter les malades, par ordre de son confesseur. »

Mais avant d'en venir à la narration de ces faits miraculeux, nous dirons d'abord, en quelle occasion elle reçut du Ciel ce pouvoir ineffable de guérir. « Anna-Maria était encore logée dans la petite maison de la rue Sdrucchiolo, près le palais Chigi; c'était peu de temps après sa conversion. Notre Vénérable était gravement malade et l'on craignait pour ses jours. Un matin, vers l'aube, Notre-Seigneur se montra tout-à-coup à elle, portant une tunique violette et un grand manteau bleu dont les plis couvrirent tout le lit d'Anna-Maria; sa grâce et sa beauté étaient ravissantes. Ayant pris la main de la Vénérable, il eut avec elle un long entretien. Ce fut alors qu'il la déclara son épouse. Il la délivra instantanément de tout mal et lui communiqua le don de guérir les malades, par le seul contact de cette main qu'il avait tenue longtemps serrée entre les siennes. Lorsqu'il la quitta, elle en éprouva un si grand déplaisir qu'elle ne put s'empêcher de jeter un grand cri, qui éveilla tous les gens de la maison; ils coururent à elle, craignant qu'il ne lui fût survenu quelque grave accident. Elle les rassura en disant qu'elle était guérie. En effet, elle se leva le même jour. » Plusieurs fois elle a décrit à son confesseur toutes les circonstances de cette apparition.

Nous avons déjà dit qu'Anna-Maria, appelée auprès du lit des malades, invoquait la Très-Sainte Trinité. fai-

sait dévotement le signe de la croix sur les infirmes, puis leur faisait baiser avec respect l'image de la Vierge qu'elle portait.

« Une femme de la maison Albani ne pouvait se décider à se laisser faire une opération au sein. Son confesseur se rendit chez Anna-Maria et demanda un remède à la Servante de Dieu. Celle-ci donna de l'huile qui fut appliquée sur la partie malade. La nuit suivante, la tumeur s'ouvrit sans causer aucune douleur, et la malade fut parfaitement guérie. Cette femme voulut connaître Anna-Maria, et, en reconnaissance, elle s'engagea à fournir toujours de l'huile pour la lampe de sa Vierge. Dans la suite, elle manqua à sa promesse, et Dieu punit son avarice par diverses tribulations et par des maladies très-dispendieuses.

» La mère Doria, au couvent des saints Dominique-et-Sixte, fut attaquée d'un commencement de cancer à la poitrine. Elle fit appeler la Servante de Dieu et lui dit tout bas : « Vous devez penser à me guérir ; je ne veux me laisser examiner par aucun médecin, et personne ne doit avoir connaissance de mon mal. » Sa maladie commençait à être grave, car déjà la plaie se formait. Anna-Maria répondit : « Ma Mère, vous vous adressez bien mal ; vous m'effrayez par de semblables paroles. Ne savez-vous pas que je suis une pauvre pécheresse ? » La religieuse répliqua : « C'est inutile ; vous devez y penser ; une secrète inspiration me dit que vous me guérirez. » Anna-Maria fit sur elle le signe de la croix avec l'huile de la lampe et le cancer disparut miraculeusement, sans que personne en eût connaissance.

» On devait faire l'opération d'un cancer au sein à une religieuse de l'Enfant-Jésus. Anna-Maria, aux prières de laquelle on la recommanda, fit répondre : « Si la religieuse a beaucoup de foi, l'opération n'aura pas lieu, mais il faut de la confiance en Dieu. » La religieuse en avait fort peu. Son confesseur l'exhorta vivement à se confier en la divine Providence. On appliqua l'huile qu'Anna-Maria avait envoyée ; la nuit suivante, la malade se trouva guérie instantanément, au grand étonnement de toutes les religieuses.

» La Servante de Dieu, visitait un jour un jeune homme qui, dès son enfance, tombait du haut-mal : « Ralimez votre foi, lui dit-elle, et levez-vous » ; le jeune homme se leva aussitôt, et sa guérison fut parfaite et durable.

« Le cardinal Barberini lui dut aussi son retour à la santé. Les médecins craignaient pour sa vie. Anna-Maria vit le péril et sut que la mort du Prélat était décrétée dans le conseil divin. Loin de se décourager, elle pria jour et nuit sans obtenir de réponse, si ce n'est que tout le monde doit se soumettre à la volonté de Dieu. Elle insista encore et finit par obtenir la grâce. Avant de l'accorder, Dieu lui dit que personne n'attribuerait cette guérison à ses prières, mais aux médecins et aux prières d'autres personnes. Elle répondit qu'elle était bien contente de n'être pas connue des créatures, mais qu'elle suppliait la bonté divine de guérir le malade. Le mal avait fait des progrès, de manière à ôter tout espoir, mais une crise inespérée causa la guérison (1). »

(1) Nous donnons ici, sur ce fait miraculeux, l'attestation de la

Marie-Louise, Duchesse de Lucques et Reine d'Etrurie, fut guérie à peu près de la même manière. Le général Miollis l'avait renfermée dans le couvent des saints Dominique-et-Sixte avec ses enfants. Elle était sujette, de temps en temps, à de si fortes convulsions apoplectiques, que l'on devait étendre dans ses appartements un double tapis fort épais, afin de protéger sa vie, quand elle tombait tout-à-coup sur le sol. Elle s'y débattait comme une forcenée, jetait des cris épouvantables, rendait de l'écume par la bouche, et demeurait, enfin, privée de sentiment, jusqu'à faire douter si elle était encore en vie. On avait appelé auprès d'elle les plus fameux médecins ; ils avaient multiplié leurs visites, essayé toute sorte de

princesse Vittoria Barberini, belle-sœur du cardinal... « Après mon mariage, je fréquentai l'église de Notre-Dame de la Victoire, et pris pour confesseur le R. P. Philippe-Louis de Saint-Nicolas. La pieuse femme, qui se nommait Anna-Maria Taïgi, s'adressa au même confesseur pendant bien des années, et jusqu'à l'époque où elle tomba malade. J'eus par là occasion de la mieux connaître, et d'établir avec elle des relations qui me permirent d'apprécier sa grande piété, ses vertus éminentes et surtout les lumières extraordinaires que Dieu lui communiquait. J'aimais à conférer avec elle et remarquai dans nos entretiens, qu'elle était profondément pénétrée des maximes de notre sainte religion et d'un respectueux attachement à l'Église romaine. Lorsque je ne pouvais la voir, je lui écrivais ou j'envoyais quelqu'un qui eût sa confiance et la mienne ; elle priait Dieu pour moi, pour mes affaires, et le résultat était toujours comme elle le prédisait. Respectueuse et prudente, elle était franche et cordiale. Si mes enfants étaient malades, je recourais à elle, ainsi que pour d'autres choses concernant ma famille ou mes besoins particuliers, et j'expérimentais les heureux effets de ses prières.

« Mon beau-frère, Mgr Barberini, à cette époque, maître de chambre du Pape, ayant été atteint d'une maladie mortelle, peu avant

remèdes et fait, en un mot, tout ce qu'exigeait la haute position de la malade, mais rien n'avait pu la soulager. Anna-Maria fut invitée à venir la voir. Elle la toucha avec sa petite madone et lui donna l'assurance qu'elle serait délivrée de cette affreuse maladie. En effet, les convulsions disparurent, dès ce moment, pour toujours. La duchesse Marie-Louise conçut la plus haute estime pour Anna-Maria. Elle en fit sa conseillère, sa directrice, son amie et la regarda, pour ainsi dire, comme sa sœur. Elle ne faisait jamais rien sans prendre son avis ; mais elle ne put jamais l'amener, comme nous l'avons dit, à changer de condition.

Un jour, notre Vénérable, se trouvant dans la rue, fut

sa promotion au cardinalat, je fis savoir à la pieuse femme le dangereux état où il se trouvait. Elle y prit aussitôt l'intérêt que lui suggérait sa charité. La terrible maladie s'aggrava en peu de temps au point d'inspirer de grandes craintes ; néanmoins, la pieuse femme me fit dire de ne rien craindre, en me conseillant de recourir à la Vierge de Saint Augustin, et d'envoyer à cet effet six jeunes filles nu-pieds pour y prier, ainsi qu'une petite offrande de cierges ; je le fis. Elle me dit aussi de recourir à l'intercession de Saint Philippe de Néri, protecteur particulier de notre famille, et de ne pas m'inquiéter. En effet, lorsqu'on parlait d'administrer l'Extrême-Onction au malade, il eut à l'improviste une crise qui le sauva. Les médecins stupéfaits durent avouer qu'on ne pouvait attribuer ce changement qu'à un vrai miracle de Saint Philippe de Néri. La susdite Taïgi m'avait envoyé une relique du Saint, pour faire le signe de la croix sur le front du malade et la suspendre à son cou. Nous l'avons fait.

VITTORIA COLONNA BARBERINI,

Princesse de Palestrine.

Rome. du Palais des Quatre-Fontaines, 19 février 1841.

obligée, par la violence de la pluie, de se retirer dans une maison voisine. Tout-à-coup elle entend des gémissements et des sanglots étouffés. Elle entre dans la pièce d'où ils partaient et y voit une pauvre femme qui allait faire le voyage de l'éternité. Déjà elle avait reçu l'Extrême-Onction. On avait jeté sur ses pieds le drap qui devait bientôt la couvrir entièrement, et ses parents et voisins, accroupis autour de sa couche, pleuraient amèrement et se désolaient. Cette scène de deuil émut profondément le cœur si compatissant d'Anna-Maria. Elle fit, avec sa Madone, le signe de la croix sur la mourante, et comme, d'ailleurs, la pluie avait cessé, elle reprit son chemin. A peine avait-elle fait quelques pas que les parents de la malade se mirent à courir après elle, les larmes aux yeux, mais c'étaient des larmes de joie, d'amour et de reconnaissance. La malade était parfaitement guérie.

Ces quelques faits doivent suffire comme preuve du pouvoir communiqué à Anna-Maria sur le corps des malades pour les rendre à la santé. Quand ses propres maladies ne lui permettaient pas de sortir, elle offrait à Dieu ses souffrances pour le salut et la guérison des personnes qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle savait avoir besoin de mettre ordre à leur conscience ou à leurs affaires. Par esprit d'humilité, elle ne fit jamais usage pour elle-même de ce don de guérir, à moins que l'obéissance ne lui en fît un devoir, comme nous aurons occasion de le dire, mais quelquefois elle en usa pour des membres de sa famille. Voici deux faits rapportés dans la déposition de son mari.

« Je me souviens que Peppina, fille de Sofia, se fit mal

à un œil ; les chirurgiens dirent que la pupille était déchirée, et ils désespéraient de la guérison, à cause de l'inflammation qui devait nécessairement s'y trouver, avec danger de perdre l'autre œil. La Servante de Dieu fit le signe de la croix avec l'huile de Sainte Philomène, mit la main sur la tête de l'enfant et l'envoya au lit. Peppina dormit très-bien, sans ressentir de douleur, et le lendemain matin l'œil était si parfaitement guéri qu'elle put aller à l'école des *Mestre Pie* du *Gesu*. Le chirurgien ne pouvait pas le croire et voulut faire plusieurs expériences pour s'assurer si elle voyait. Cette guérison miraculeuse, qui fut radicale, eut lieu pendant l'hiver lorsque la rigueur de la saison aurait dû la rendre plus difficile.

« Je me souviens aussi que, dans une matinée d'hiver, je fus surpris d'un grand malaise dans l'église St-Marcel. A peine de retour à la maison, je perdis connaissance et l'on me dit ensuite que ç'avait été une convulsion apoplectique, pour ne pas dire une attaque. En reprenant connaissance, sans me souvenir de rien, je trouvai près de mon lit le curé et ma femme, qui tenait la main sur mon front et priait pour moi. Ce fut un vrai miracle de pouvoir triompher du mal, sans aucune lésion, particulièrement à la tête, et je n'ai aucun doute que la Servante de Dieu ne m'ait obtenu cette guérison prodigieuse et instantanée. Je sus que le curé, ne sentant plus de pouls, m'avait donné l'absolution. »

XIII

GUÉRISONS SPIRITUELLES, CONVERSIONS OPÉRÉES PAR LA SERVANTE
DE DIEU.

Anna-Maria, nous l'avons vu, soulageait avec une incomparable sollicitude les souffrances corporelles de son prochain, mais sa charité se montrait encore plus active, plus ingénieuse quand il s'agissait de la guérison des âmes et de leur retour à Dieu.

« Anna-Maria, nous dit le cardinal Pedicini, possédait un don spécial pour la guérison des infirmités spirituelles. Le pécheur le plus obstiné pouvait être assuré que la Servante de Dieu briserait les chaînes du démon et obtiendrait pour lui de la divine miséricorde le pardon de ses crimes, si, d'ailleurs, il était animé d'une grande sincérité de cœur ; nul engagement avec les sectaires qui pût résister à la puissance que Dieu avait donnée à sa bien-aimée. Les uns étaient ébranlés par la grâce divine, en présence de cette femme, et retrouvaient plus tard la vie spirituelle ; d'autres venaient à elle, esclaves des habitudes les plus vicieuses et les plus invétérées, mais dès un premier entretien, même sur des choses indifférentes, un simple regard d'Anna-Maria pénétrait comme une flèche jusqu'au fond de leur cœur. Elle triomphait de leur obstination et en faisait des victimes de la contrition et un trophée de la miséricorde divine.

» Tous les pécheurs qui se mirent en rapport avec elle furent éclairés sur le triste état de leur âme, et bien des fois leur cœur se trouva tout-à-coup et complètement con-

verti. A son école, les loups les plus cruels se changeaient en doux agneaux du troupeau de Jésus. Elle accueillait, d'ailleurs avec une égale tendresse toutes les âmes égarées qui s'adressaient à elle ; elle les encourageait avec la plus véhémence charité, et après leur avoir manifesté leurs fautes, elle s'offrait à en faire pénitence avec eux et pour eux : « Afin, disait-elle, de ne pas rendre inutile la miséricorde de Dieu, qui voulait les sauver. »

« Une jeune dame de bonne famille vint se présenter tout effrayée à Anna-Maria et lui dit en pleurant : « Je viens à vous et je veux que vous m'obteniez la grâce de.... » et les sanglots étouffèrent sa voix. La pieuse femme l'accueillit affectueusement ; à l'aide de ses lumières surnaturelles, elle connut et découvrit à la pénitente le déplorable état de sa conscience, l'exhorta à mettre en Dieu tout son espoir, et à faire une bonne confession, accompagnée de la ferme résolution de changer entièrement de conduite. En même temps, elle lui promit de l'aider de ses faibles prières. Anna-Maria fit tout son possible pour la conversion de cette dame, et mérita, par sa confiance, de recevoir du Ciel l'assurance que la grâce demandée serait accordée. La dame se confessa et persévéra dans ses bonnes résolutions. Son exemple amena même la conversion de celui qui avait eu avec elle des relations coupables.

» Une autre dame, d'une famille également honorable, se présenta à la Servante de Dieu, qui, en la voyant pour la première fois, lui découvrit à l'instant l'état de son âme, tout ce qu'elle avait fait et comment elle vivait. Fort étonnée de ces révélations inattendues, la jeune dame dit

qu'elle voulait faire une bonne confession. Elle commença dès lors à fréquenter Anna-Maria, à cause de la profonde estime que lui inspiraient ses vertus et ses lumières. Elle se donna fermement à Dieu et voulut même être marraine à la confirmation d'une fille de sa bienfaitrice spirituelle. Son mari perdit un emploi important qu'il avait dans l'administration pontificale, et refusa de servir le gouvernement français, suivant les instructions de Pie VII, alors déporté en France. La dame craignait d'être réduite à la misère. « Soyez sans crainte, lui dit-elle, votre mari a perdu son emploi pour remplir un devoir de conscience ; Dieu lui accordera le nécessaire. » En effet, le mari obtint, sans se compromettre, des fonctions qui lui apportèrent une aisance égale, sinon supérieure, à celle dont il jouissait auparavant, tandis que beaucoup d'autres luttèrent, en ce temps-là, contre la misère.

» Quand la Servante de Dieu plaidait auprès du Seigneur la conversion d'une âme, elle usait, nous dit son confesseur, d'une sainte hardiesse ; cette pensée la suivait au milieu de ses occupations domestiques, de ses douleurs, de ses croix et peines d'esprit, et alors les oraisons jaculatoires s'échappaient toutes brûlantes de ses lèvres. Saint Paul avait voulu être anathème et Moïse avait désiré être rayé du livre de vie, plutôt que de ne pas obtenir le salut de leurs frères ; la pieuse femme employait alors des expressions, affectueuses sans doute, mais pleines d'énergie et de confiance ; elle faisait des reproches à son divin Époux, lui disant qu'il ne l'aimait donc plus, et que, s'il ne lui accordait point telle grâce, elle se verrait forcée de

se brouiller avec lui; et par sa ferveur, sa foi, son esprit d'humilité et de pénitence, elle finissait par obtenir ce qu'elle avait demandé.

» Que n'obtint-elle pas par l'ardeur de ce zèle, soutenu par la plus ferme confiance! que d'affaires désespérées que de pécheurs obstinés et perdus ne remit-elle pas dans le bon chemin! que de personnes, même constituées en dignité, n'embrassèrent-elles point, par suite de ses avis, une conduite plus conforme à leur état! Grands et petits, nobles et roturiers, riches et pauvres, tous ressentait les effets de ce feu brûlant qui la consumait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

» Pendant longtemps elle n'employa aucun intermédiaire pour avertir et encourager les personnes qui recouraient à ses prières, mais dans les derniers temps, lorsque la maladie l'eût clouée sur son pauvre grabat, elle envoyait le prêtre confident porter des messages de tout genre à des gens de diverses conditions, pour les affaires de leur conscience. Ces messages concernaient la paix des familles, la réconciliation des époux, le pardon des offenses, etc. Les uns étaient prévenus de se préparer à la mort, qui n'était pas éloignée; d'autres de rompre des liaisons coupables, ou d'être plus probes dans le commerce, de ne point tant s'attacher à l'argent, etc.

» Elle exhortait son confident à fouler aux pieds le respect humain et la crainte, à n'agir que pour la gloire de Dieu et à n'espérer qu'en lui seul. Elle le prévenait que telle personne le recevrait de telle manière; elle lui suggérait ce qu'il devait répondre, mais surtout elle lui disait de n'avoir pas peur, de n'avoir aucun doute sur

l'issue de l'affaire, parce qu'elle allait continuer à prier et qu'elle était bien certaine que tout réussirait pour la plus grande gloire de Dieu. Au reste, elle donnait au confident un signe auquel on pourrait reconnaître que son message venait réellement du Ciel, mais elle lui recommandait de ne pas la nommer, et c'était ainsi que ses avis arrivaient aux grands seigneurs comme aux gens du peuple. Souvent même elle obtenait la grâce, sans recourir aux messages, et son divin Époux lui donnait la plus positive assurance qu'elle était accordée.

» Que de bien public et privé cette fidèle Servante de Dieu n'a-t-elle pas fait, et presque toujours d'une manière occulte, à des personnes placées au loin, et surtout aux habitants de la ville de Rome ! Ils devraient lui en être extrêmement reconnaissants ; mais la plupart d'entre eux n'en savaient rien, et ne s'en doutaient même pas. Ces grâces signalées étaient le fruit du zèle ardent et de l'inaltérable confiance qui ont toujours animé et dirigé notre Vénérable dans ses actions.

» Un jour, une pauvre femme, Ursule Annibali, vint tout épouvantée se réfugier dans la maison de la Servante de Dieu pour y mettre sa vie en sûreté. Son mari, homme de basse extraction et grand criminel, la cherchait de toutes parts, pour assouvir sur elle sa brutale colère. Anna-Maria accueillit charitablement cette faible victime, et la recommanda à Dieu ; puis elle dit au prêtre confident : « Allez trouver le mari de cette infortunée pour lui dire que sa femme est ici. Je vous préviens qu'en vous voyant entrer, il accourra vers vous avec un grand couteau ; mais ne vous effrayez pas ; fort de votre autorité

sacerdotale, faites-lui une sévère remontrance. Au premier mot le couteau tombera de ses mains ; il pleurera comme un enfant, il se jettera à vos genoux, et s'adoucira comme un agneau » ; c'est ce qui eut lieu. Le prêtre remplit exactement les ordres qu'il avait reçus, et cet homme endurci tomba à ses pieds, en versant un torrent de larmes. Anna-Maria l'invita à déjeuner avec sa femme. Elle leur fit une bonne exhortation, ils partirent parfaitement réconciliés, et, aujourd'hui encore, ils vivent dans une douce harmonie.

XIV

ANNA-MARIA PRATIQUE ADMIRABLEMENT LE PARDON DES INJURES
ET L'AMOUR DES ENNEMIS.

Ce qui constitue la perfection de l'amour du prochain, c'est, d'après saint Thomas, la charité envers les ennemis. Anna-Maria l'exerça toujours, de la manière la plus admirable. Comme toutes les personnes vives et sensibles, elle était portée naturellement à la colère et au ressentiment, mais elle sut les réprimer par le frein du silence et de la douceur, et de la sorte elle acquit cette patience héroïque qui, procédant d'une profonde humilité, forma peu à peu son caractère distinctif.

« Nous avons un bel exemple de cette admirable patience de la Servante de Dieu dans la déposition de son mari. « Quoique ma femme s'efforçât, dit-il, de faire du bien à tout le monde, il y eut cependant de méchantes langues qui ne la laissaient pas en repos, soit par jalousie de voir tant de personnes de distinction venir à notre

maison, soit par toute autre suggestion du démon. Je me souviens, entre autres, qu'une mauvaise femme eut l'audace de la calomnier sur l'article de l'honneur. Je fis incarcérer cette malheureuse, mais ma femme en eut de la peine, et fit tout ce qu'elle put pour la faire sortir de prison; cette méchante créature recommença de plus belle... Si je m'apercevais que quelqu'un la molestât, on le payait cher, mais je ne pouvais la suivre partout, à cause de mes occupations dans la maison Chigi. Voyant d'ailleurs, que la Servante de Dieu était peinée quand je prenais part à ces choses, je finis par lui dire : « Fais un peu ce que tu voudras ; si tu aimes que les gens te lancent des pierres et si tu veux encore les leur donner, tu es libre ; c'est ton affaire. »

Notre Vénérable opposa donc toujours à l'envie le désir de faire du bien à tout le monde, particulièrement à ses détracteurs. Elle pria constamment pour leur salut et s'humilia même souvent devant eux, bien qu'elle sût que c'était là s'exposer à leur mépris et à leurs railleries : mais Dieu prenait souvent son parti, et quiconque témoignait pour la pieuse femme la plus légère malveillance, ou seulement concevait d'elle une pensée défavorable, était puni sévèrement par le Seigneur. C'est ce qui est arrivé, nous atteste le confesseur, à plusieurs persécuteurs : « Il est inutile, dit-il, de les nommer, parce que les exemples en sont fort nombreux ; les fils spirituels de la Servante de Dieu le savent bien, et ils pourraient attester, par leur expérience, que si quelque action de cette bonne mère était interprétée par eux à son désavantage, ils le payaient fort cher avant la fin de la journée. »

C'était la conséquence d'une promesse que lui avait faite son divin Époux, dès le temps où elle se donna à lui sans réserve. On eût dit que Dieu avait renouvelé pour elle la défense, faite jadis en faveur des lévites consacrés au Seigneur : *Nolite tangere christos meos et in prophetis meis nolite malignari* ; et, en effet la mission dévolue à la Servante de Dieu, en faisant d'elle un voyant, un prophète, un apôtre de charité, semblait devoir requérir pour sa personne et pour les oracles qu'elle rendait au nom du Ciel, le respect et la considération qui sont dus aux ministres du Très-Haut et à leurs paroles.

« Bien des fois, le cœur affectueux d'Anna-Maria pria pour ses persécuteurs, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre. Elle faisait aussi des pénitences pour écarter les châtimens qui leur étaient réservés ici-bas ; mais elle n'obtenait rien en pareil cas, et Dieu lui disait toujours : « Tu dois, sans doute, prier pour eux, mais moi je me souviens de la promesse que je t'ai faite, et tu dois être bien contente d'obtenir que je ne les punisse qu'en cette vie. »

Il n'y eut jamais de miséricorde pour ces malheureux ; tout ce qu'elle obtenait c'était leur salut éternel ; c'était déjà beaucoup assurément, mais en ce monde les tribulations, la misère, les châtimens de tout genre, les maladies étaient inévitablement leur partage ; on ne l'a que trop constaté. Voici quelques faits de ce genre.

« A l'époque de Léon XII, un personnage distingué alla chez la pieuse femme pour voir le prêtre confident. Elle ouvrit la porte et dit que cet ecclésiastique n'était pas rentré ; le visiteur lui répondit avec vivacité, et Anna-Maria répliqua nettement : « Qu'il n'y était pas ; que, grâce

à Dieu, elle n'avait pas l'habitude de mentir, et qu'elle ignorait l'heure à laquelle il pouvait être de retour. » Soit que le personnage en question fût préoccupé d'autre chose, ou qu'il fût excité par le démon, le fait est qu'il insulta la pieuse femme, en la traitant d'imbécile, de folle, etc... Trois jours ne s'étaient pas écoulés que cet individu fut arrêté publiquement, et mis au fort Saint-Ange. Il fut accablé d'une foule de malheurs, sortit de prison à moitié fou, et mourut peu de temps après, tout à fait déconsidéré.

» On la pria, un jour, de recommander à Dieu un pauvre homme frappé d'apoplexie la veille. Il avait entièrement perdu la parole, et l'on désirait que la pieuse femme obtînt, au moins, par ses prières et ses pénitences, qu'il pût parler, pour régler ses affaires et recevoir les Sacrements. Cet homme lui avait témoigné du mépris. C'était une raison de plus de prier pour lui. La femme du malade voulait qu'Anna-Maria lui envoyât la petite Madone qu'elle portait habituellement suspendue au cou. Voici ce que dit la voix céleste : « Celui qui t'a méprisée pendant la vie ne pourra t'avoir à la mort, et quiconque ne s'approche pas des Sacrements quand il est en santé, mérite d'en être privé au moment de la mort. » La pieuse femme connaissait déjà l'issue de cette affaire, avant même d'avoir entendu la céleste allocution. Elle répondit : « Il est inutile que j'envoie la Madone. » Cet homme mourut, en effet, le même soir.

» Dans la maison qu'habitait Anna-Maria, sur le *Corso*, se trouvait une autre femme, perfide, impudente et grossière, qui se déclara, pendant plusieurs années, l'ennemie

de la Servante de Dieu. Elle avait continuellement à la bouche contre sa voisine les insultes, les mépris, les injures, les calomnies les plus atroces. « C'était une folle ou une possédée, dit Domenico dans sa déposition, car elle préférait contre ma femme des accusations qu'il était impossible d'inventer naturellement. » Anna-Maria continuait de la saluer, d'aller au-devant d'elle, et même, de temps en temps elle lui faisait quelque présent. Ce cœur de vipère ne se laissait point toucher par tant de bonnes manières, et même sa haine et son audace ne faisaient que s'accroître de jour en jour.

» Domenico en était déjà bien fatigué, mais, profitant de l'ascendant qu'elle avait su acquérir sur lui, Anna-Maria l'exhortait à user toujours de douceur et à éviter toute mesure rigoureuse. De son côté elle continuait à exercer la plus active charité envers cette malheureuse. Elle priait Dieu de ne pas la punir, mais il lui fut répondu que cette femme orgueilleuse viendrait un jour demander l'aumône à sa porte. Comme Anna-Maria faisait les plus vives instances pour éloigner ce châtiment, elle entendit les paroles suivantes ; « Contente-toi que je la punisse en cette vie, au lieu de la châtier plus rigoureusement en l'autre. » Cette femme avait alors de l'aisance ; elle était lingère, mais quelques années après, elle perdit tout, et fut réduite à demander l'aumône. On l'a vue bien des fois venir frapper à la porte de la Servante de Dieu, et ce fut précisément Anna-Maria qui, par l'argent et les secours qu'elle lui procura, devint sa principale bienfaitrice. »

Telle était l'ardente charité qui embrasait à l'égard du

prochain, quel qu'il fût, le cœur de notre héroïne. Bien loin de rechercher ses intérêts, elle les sacrifiait volontiers, et se donnait elle-même, sans aucun ressentiment des injures qu'on lui faisait. Elle les pardonnait du fond du cœur, rendant à ses persécuteurs le bien pour le mal, parlant d'eux toujours favorablement, se réjouissant du bien qui leur arrivait, et déplorant amèrement les malheurs qu'ils avaient essuyés. Sublime conduite ! inspirée par le divin cœur de Celui qui s'écriait sur la croix : « *Pater dimitte illis* ; Mon Père, pardonnez-leur ; ils sont plus aveuglés que méchants, car ils ignorent également l'injure qu'ils font à votre Divine Majesté et le tort qu'ils se font à eux-mêmes. »

LIVRE TROISIÈME

I

MISSION SPÉCIALE D'ANNA-MARIA. CONSIDÉRATIONS SUR L'UTILITÉ
DES SOUFFRANCES, COMME MOYEN D'EXPIATION.

Nous avons vu avec quel dévouement, quelle abnégation d'elle-même Anna-Maria exerça, au profit des malades qui recouraient à elle, le don surnaturel de guérir que lui avait confié le Divin Sauveur. Mais ce n'était là, toutefois, qu'une faible application du ministère d'amour et de sacrifice dont elle fut investie pour le soulagement de ses frères.

Au moment où vivait Anna-Maria, le monde traversait une de ces crises profondes qui accumulent pour le présent des désordres sans issue et pour l'avenir des tempêtes séculaires. Dieu était chassé de ses temples, l'Eglise et son chef étaient persécutés, tous les principes, tous les droits étaient foulés aux pieds, la société entière, livrée à un esprit d'erreur et de vertige, semblait devoir s'abîmer dans la boue et le sang.

Saint Paul nous a dit : *Sine sanguinis effusione non fit remissio*. Le pardon et la réparation des fautes ne peuvent avoir lieu que par l'effusion du sang, ou du moins, par l'effusion des larmes, unies au sang du Rédempteur. Au milieu du grand cataclysme dont nous venons de parler,

quelques âmes d'élite, convaincues de cette nécessité d'une expiation pour fléchir la colère du Seigneur, offraient dans le silence et le recueillement, leurs gémissements et leurs pénitences à la justice de Dieu.

Anna-Maria était de ce nombre. Dès le lendemain de sa conversion, elle avait compris que le Ciel l'appelait à cette mission spéciale, à cet apostolat de la prière et de l'immolation pour les pécheurs. Bien des fois depuis lors, elle s'offrit à Dieu pour endurer toute sorte de souffrances et même pour verser son sang, afin que son Epoux céleste fût aimé de tous les hommes. Ces ferventes offrandes lui apportèrent bien des croix et des douleurs corporelles. Sa générosité ne s'en contenta pas. Elle voulut, par un effort de son héroïsme, renoncer même aux délices spirituelles qui inondaient son âme, s'estimant encore trop heureuse si elle pouvait à ce prix, diminuer les maux qui désolaient le monde, et surtout l'Eglise de Dieu. Voyant dans le principe, que son sacrifice n'était point encore agréé du Ciel, elle s'en plaignait tendrement à Dieu et tâchait, de son côté, de redoubler ses pénitences volontaires pour les pécheurs.

Nous aimons à citer ici l'opinion d'un pieux écrivain (1) sur l'opportunité de ces immolations individuelles pour le bien général de l'Eglise et du monde entier. « Il est un ordre de faits auxquels nous ne prenons pas garde, parce qu'ils se passent dans le silence et dans l'obscurité, et cependant ils exercent une influence capitale sur la marche des choses. Croyons-nous à la force de la prière,

(1) M. Léonce de la Rallayo, rédacteur du *Monde*.

à la puissance des macérations? Acceptons-nous l'action des Saints dans l'histoire du monde? Si nous contemplions avec des yeux non prévenus des choses que le vulgaire dédaigne, et qui sont pourtant substantielles, combien notre horizon s'élargirait! Telle âme héroïque que le monde ne connaît seulement pas, déjouera tous les complots des pervers. Tel institut de contemplatifs, renfermés dans leurs cellules, préservera toute une nation. Une maison de prières de plus et tel peuple sera sauvé, non-seulement dans sa foi religieuse, mais encore dans son existence politique. Si nous sommes chrétiens, nous devons admettre ces vérités.

» Pour qui veut pénétrer dans le fond le plus intime de l'histoire, pour qui désire en savourer en quelque sorte la moëlle et la substance, il est nécessaire d'étudier les faits mystiques bien constatés que l'on relègue trop souvent dans les légendes. Nous sommes fermement convaincus que le jour où l'on sera décidé à en tenir sérieusement compte et à leur assigner la place qui leur est due, on aura fait un grand pas dans l'intelligence des causes qui président à la marche de l'humanité sur la terre. Sans doute, il ne faudra jamais négliger l'influence des passions et des intérêts; car c'est par là que la plupart des hommes se laissent conduire; mais il y a aussi des âmes, plus nombreuses qu'on ne le pense, qui vivent de dévouement, et dont les supplications secrètes pèsent d'un poids considérable dans la balance de la Providence divine.

» Il en résulte une force mystérieuse et insaisissable qui s'oppose avec plus ou moins d'efficacité à l'action des

passions et des intérêts. Il semble que les méchants aient comme l'instinct de cette puissance inconnue qui lutte contre eux ; car, comment expliquer autrement la haine implacable, avec laquelle ils poursuivent d'ordinaire les asiles de la prière et de la pénitence, inoffensifs au point de vue de la force matérielle ? Il semble qu'un esprit satanique leur souffle à l'oreille : « Là sont vos plus redoutables adversaires. »

Anna-Maria était une de ces âmes hosties que la Providence divine marque au front pour le sacrifice. Une voix du Ciel lui avait annoncé sa mission. « Je t'ai choisie, disait la voix, pour te mettre au rang des martyrs... Ta vie, pour le soutien de la foi, sera un martyre plus long et plus méritoire que l'autre, parce qu'il consistera en souffrances corporelles et en terribles peines d'esprit. » Une autre fois, et le jour même où elle s'était dépouillée de ses habits mondains, pour revêtir l'habit de pénitence de Tertiaire Trinitaire, dans l'église de *Saint Charles aux quatre Fontaines*, Anna-Maria entendit après la communion une voix qui lui dit :

« Ma fille bien-aimée ! viens à côté de moi, je veux te faire sentir ma douceur, et combien me sont agréables ceux qui m'aiment. Tu diras à ton Père spirituel que je te choisis aujourd'hui pour que tu ailles dans le monde convertir les âmes, et consoler des personnes de tout rang, des prêtres, des religieux, des religieuses, des prélats, des cardinaux, et même mon Vicaire, et tu auras à lutter contre une foule de créatures faibles et assujéties à bien des passions. Tous ceux qui écouteront tes paroles avec un cœur sincère et généreux et les mettront à exé-

cution, je leur accorderai des grâces signalées, et ils seront heureux au fond du cœur.

» Ecoute encore, ma fille, tu trouveras beaucoup d'âmes fausses et perfides ; tu seras tournée en dérision, insultée, méprisée, calomniée ; mais tu le supporteras pour mon amour, et je t'assure, Dieu grand comme je suis, que tes persécuteurs me rendront compte d'une telle conduite et que je les punirai en ce monde ou en l'autre. Tous ceux, au contraire, qui te traiteront avec charité, et te donneront des marques de leur bienveillance, fussent-ils même de grands pécheurs, je les consolerais en cette vie et en l'autre. »

La Servante de Dieu se réveillant alors de la quiétude extatique où elle était entrée, aussitôt après la sainte communion, dit à son divin Epoux : « Grand Dieu, qui choisissez-vous pour cette œuvre ? Je suis une misérable créature qui ne mérite pas de fouler la terre !... » et elle se mit à répandre des larmes et à pousser de profonds soupirs.

Tandis que son humilité et le sentiment de son néant la livraient ainsi à la douleur, elle entendit de nouveau la voix divine lui dire : « Ma fille bien-aimée, je le veux ainsi ; je te guiderai moi-même par la main comme un agneau, et tout ce que je t'ai dit se vérifiera. On en verra un jour l'accomplissement. »

Rassurée par ces douces paroles du Divin Sauveur, Anna-Maria ratifia ses premières offrandes. Elle se dévoua de nouveau et sans réserve à endurer toute sorte de souffrances, pour faire connaître et aimer de tous les hommes son céleste Epoux.

« On ne saurait dire combien étaient agréables à Dieu les sacrifices de la pieuse femme. Il n'est rien qu'elle n'obtînt de lui. Diverses allocutions qui eurent lieu dans les premiers temps, révèlent de merveilleuses complaisances de l'amour divin en sa faveur. Dieu lui dit plusieurs fois que, ne pouvant rien lui refuser, et voulant, d'autre part, faire dans le monde ce qu'il croyait devoir opérer, il lui ôterait la ferveur de la prière et rendrait son âme comme endormie. Aussitôt, avec un courage et une générosité incomparables, elle priait, dès ce moment, pour obtenir les grâces qu'elle ne pourrait pas demander plus tard, particulièrement pour la conversion du monde et le salut des pécheurs.

» Le martyr annoncé précédemment ne se fit pas longtemps attendre, et Dieu se mit bientôt à l'œuvre ; mais, avant d'entrer dans le récit de ces désolations de notre Vénérable, remarquons que sa mission providentielle offre beaucoup d'analogie avec celle dont furent revêtues en divers temps, Sainte Rose de Viterbe, Sainte Catherine de Sienne, Sainte Marguerite de Cortone et d'autres qui devinrent, entre les mains de Dieu, des instruments de conversion et de salut pour un grand nombre de leurs contemporains. Il y a surtout une remarquable ressemblance entre l'appel fait par Notre-Seigneur à Sainte Catherine de Sienne et la vocation céleste d'Anna-Maria. »

II

VIVES SOUFFRANCES D'ANNA-MARIA ; SA DÉSOLOGATION INTÉRIEURE ;
SA PERSÉVÉRANCE DANS LES VOIES CRUCIFIANTES.

Qu'une âme portée par la grâce dans les consolations célestes parcoure à grands pas le chemin de la perfection ; qu'elle y soit ferme, constante et pleine de courage, il n'y a rien là de bien étonnant ; mais, qu'après avoir goûté les délices célestes, après avoir parcouru des jardins enchanteurs, elle laisse les belles routes et se prive de tout sujet de consolation ; qu'elle suive la voie de la croix semée d'épines, qu'elle se mette courageusement à monter le Golgotha pour y suivre son Dieu crucifié, et qu'elle s'achemine à grands pas sans considérer ses propres défaillances, les mépris d'autrui, ni rien de ce qui peut déplaire et inspirer de l'horreur à la nature, en ne se dissimulant point le douloureux martyre qui doit consommer son pèlerinage ici-bas, voilà, sans doute, une preuve assurée du plus parfait amour qu'une créature puisse donner à son Dieu. Voilà une merveille et pour la terre et pour le ciel.

Nous avons vu la Servante de Dieu tempérante et mortifiée dans les suprêmes délices que lui faisait goûter son union constante avec Dieu ; considérons maintenant combien elle fut généreuse et fidèle dans les désolantes épreuves que lui occasionna l'absence momentanée du bien-aimé de son cœur.

«... Alors, dit le cardinal Pedicini, les consolations célestes disparurent comme un éclair et laissèrent à leur

place la sécheresse, la peine et le travail ; aux larmes de la componction succéda l'aridité la plus désolante, aux joies célestes succéda le tourment, à la suavité, la tristesse, à la dévotion douce et tendre, le plus accablant ennui. Son âme passa rapidement des splendeurs du jour aux ténèbres les plus épaisses de la nuit ; des demeures fortunées de la plus brillante cour elle fut précipitée dans la plus obscure prison et d'un jardin délicieux sur un sable aride et désert.

» Qui pourrait décrire les nuits qu'elle passait dans ces angoisses ? Elle ne trouvait alors dans la prière que la plus désolante sécheresse. Tournée vers le Ciel, pendant bien des heures, soupirant après son bien-aimé, elle le cherchait de tous côtés et l'appelait en tout lieu, afin qu'il consolât son cœur et en remplît le vide, mais le Ciel était de bronze pour elle ; les pleurs auraient pu adoucir son douloureux exil, mais cette consolation lui était même refusée. Elle devait se résigner à la volonté divine, en buvant à petits traits le calice des plus cruelles tortures, sans adoucissement ni secours.

» Le riche qui passe subitement de la possession de sa fortune à la plus abjecte misère, souffre bien plus que l'homme qui a toujours eu la pauvreté pour compagne ; l'influence des premières habitudes rend plus douloureuses les privations du moment. C'est l'image de la position qui fut faite à la Servante de Dieu, lorsque, expulsée du palais où elle avait goûté pendant plusieurs années, les plus ineffables consolations, elle se trouva tout à coup dans un cachot obscur, chargée de pesantes chaînes et respirant un air infect. Souvent, des soupirs

enflammés s'échappaient de son cœur, au souvenir du temps où son divin Epoux lui donnait des preuves de sa tendresse, et sa pauvre âme, privée de ses bontés, écrasée sous le plus dur et le plus pesant esclavage, croyait vivre dans un coin de l'enfer, ou pour mieux dire c'était une agonie continuelle, qui n'avait ni terme ni adoucissement. Son cœur desséché, n'éprouvant plus l'expansion de l'amour, à laquelle il était habitué, cherchait en vain, comme le cerf altéré, la source qui devait le rafraîchir, dans cet affreux désert.

» Il est vrai que son Époux céleste l'encourageait de temps en temps par le doux son de sa voix, pour lui faire continuer sa marche sur la voie du Golgotha ; mais ces consolations qui disparaissaient comme l'éclair, augmentaient encore le désir de son cœur de posséder continuellement le bien infini. Une bouchée de pain jetée à un chien affamé aiguise sa faim au lieu de l'apaiser, et l'excite sans la satisfaire ; mais, d'ailleurs, on ne saurait comparer à l'instinct naturel la faim dévorante qu'une âme, blessée de l'amour divin, éprouve pour son Dieu.

» Il est vrai aussi qu'elle ne fut jamais privée des allocutions célestes et des lumières surnaturelles dont Dieu l'avait d'abord gratifiée, mais ce n'était plus un soulagement pour elle, dans la terrible désolation intérieure qui l'accablait ; car, au lieu des jouissances spirituelles qu'elle y goûtait jadis, le ravissement n'offrait alors à ses regards que des contemplations douloureuses par lesquelles Dieu lui découvrait les maux des habitants du monde, les fléaux et les châtiments qui leur étaient préparés. Sa charité la portait à prier de nouveau le Seigneur de suspendre sa

colère et ses vengeances, et à faire dans ce but des offrandes réitérées d'elle-même; mais Dieu, en acceptant son offre, appesantissait sa main sur elle pour sauver les droits de sa justice.

» On peut dire que son divin Epoux ne lui laissait ses dons et ses lumières que pour augmenter les mérites de son amour souffrant. C'est ainsi, mais dans un sens tout opposé, que Dieu a laissé aux anges rebelles, en punition de leur orgueil, l'intelligence et les connaissances qui augmentent les tourments de leur misérable état.

» La lumière du soleil produit sur le cœur du prisonnier l'effet que produisaient sur l'âme d'Anna-Maria les lumières surnaturelles. Tandis que sa clarté embellit la nature et réjouit le cœur de l'homme libre, elle révèle au captif l'horreur de sa prison, la pesanteur de ses chaînes, la profondeur de son cachot, l'épaisseur de ses murailles et la force des barreaux de fer qui le retiennent; mieux vaut pour lui l'obscurité de la nuit, parce qu'au moins son attention n'est pas attirée si vivement sur son infortune. Telle était Anna-Maria au temps de sa désolation; les allocutions et les ravissements n'apportaient alors aucun soulagement à son cœur.

» Elle vit même redoubler dans cet état les tribulations de tout genre qui tourmentaient son esprit et son corps : tristesses, inquiétudes, maladies, contradictions, insultes, calomnies, mépris et abandon de tout le monde. Qui comprendra quelles furent les peines d'esprit et les souffrances corporelles qui accablèrent alors l'humble victime? Qui pourra dire les élans de sa douleur et les cris de son âme vers ce Dieu que ses tourments lui rendaient

encore plus cher, bien qu'il parût la délaisser? Elle se voyait isolée au sein de la création, et il lui semblait que chaque créature lui disait : « *Où est ton Dieu?* » A l'exemple de l'Homme des douleurs la patiente se trouva blessée dans tout son être et meurtrie du sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds; mais en de si terribles conjonctures elle garda toujours une sublime résignation aux volontés du Ciel. »

Elle souffrait dans son corps non moins que dans son âme, sans cesse attirée vers le Ciel par un ardent désir, sans cesse ramenée et clouée sur la terre par les mille soins de la vie. Perpétuel déchirement! mais elle savait qu'elle expiait pour les autres, que Jésus l'associait à son sacrifice, qu'elle était victime avec lui. Les douleurs de l'amour divin sont d'ineffables ivresses.

« Le prêtre qui demeurait dans la maison d'Anna-Maria assure que pendant ces accablantes agonies, il allait la voir de temps en temps pour savoir d'elle-même comment elle se trouvait. Sa réponse habituelle était : « Souffrances de mort. » Il ajoutait : « Faisons la volonté de Dieu et disons : *Fiat voluntas tua.* » Ces paroles la ranimaient; d'un air gai et serein, et avec toute l'énergie dont elle était capable, elle répondait aussitôt : « *Sicut in caelo et in terrâ.* »

« C'était alors surtout que les démons, se mettant de la partie, exerçaient contre notre Vénérable ces violentes tentations et ces rudes combats, dont nous avons fait mention, en parlant de sa foi héroïque; mais malgré son état de désolation, malgré tous les assauts du monde et des puissances infernales, elle n'abandonna jamais un seul

instant ses exercices de piété, ses mortifications habituelles, ses pénitences réglées, ni ses pratiques de zèle pour le salut des âmes. On doit même observer que ses plus belles conquêtes sur l'enfer eurent lieu pendant qu'elle se trouvait dans le creuset de la douleur.

» La retraite et le recueillement étaient alors pour Anna-Maria un grand tourment, parce qu'elle avait besoin de se distraire pour reprendre courage; néanmoins elle y persévéra, et toujours elle consacra le même temps à la prière. Elle l'augmenta même et redoubla ses jeûnes avec un courage tout à fait viril.

» Dans son premier état, elle interrompait les consolations célestes, surtout après la communion, de peur de nourrir l'amour-propre et de négliger ses devoirs de famille; mais, tant que dura la sécheresse et l'aridité de son âme, elle eut soin de consacrer à la préparation et à l'action de grâces tout le temps fixé. Auparavant, l'onction de la grâce la rendait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle; maintenant, les tentations et les souffrances corporelles lui causaient une sueur froide, accompagnée d'un ennui et d'une agitation inconcevables. Pendant l'été, les insectes la fatiguaient horriblement; pendant l'hiver les engelures, le rhumatisme et l'asthme semblaient l'attaquer de préférence au temps de la prière. Un quart d'heure de recueillement lui paraissait plus accablant que trois heures du plus dur travail; néanmoins elle demeurait immobile comme une statue. L'âme la plus fervente est moins fidèle à son Dieu au milieu des consolations que ne l'était la pieuse femme au plus fort des peines d'esprit qui l'accablèrent jusqu'à

la mort; c'était en même temps un merveilleux témoignage de son amour pour Dieu et de sa charité pour le prochain; c'était la preuve d'une vertu extraordinaire, bien digne d'être proposée pour modèle aux véritables amis et disciples du divin crucifié.

» Plusieurs années de semblables victoires finirent par donner à Anna-Maria un empire absolu sur son corps; elle put en faire un instrument toujours docile aux généreux desseins de son âme. »

III

ANNA-MARIA OFFRE A DIEU SES EXPIATIONS VOLONTAIRES POUR
TOUTE SORTE DE PÉCHEURS, MAIS SURTOUT POUR LE TRIOMPHE
DE L'ÉGLISE.

Nous venons de voir quelles ont été les pénibles angoisses de notre Vénérable, dès l'instant où elle se fut généreusement dévouée à souffrir pour le salut de son prochain. Si Dieu ne l'eût soutenue et soulagée de temps en temps, il lui aurait été impossible, comme elle l'a avoué plusieurs fois elle-même, de supporter un tel martyre, qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à sa mort. Mais le Seigneur, nous l'avons dit, daigna plus d'une fois la consoler, après lui avoir fait boire jusqu'à la lie le calice d'amertume.

Il lui dit un jour : « Tes souffrances sont inexprimables, je veux qu'on les écrive; et malgré tout ce qu'on lira, on ne pourra jamais comprendre le tourment de ton âme; moi, j'écris tout en lettres d'or, et ce n'est qu'au Ciel qu'on pourra comprendre la grandeur de ton amour

souffrant, c'est là qu'il sera récompensé, là que sera couronnée la patience de ta longue et volontaire agonie. Aussi t'ai-je dit plus d'une fois que je t'avais élue pour être du nombre des martyrs, et que ta vie ne devait être qu'un long et pénible martyre. »

Ces assurances reconfortaient son âme, et, sa générosité ne connaissant dès lors plus de bornes, elle redoublait la ferveur de ses oblations, selon les besoins publics ou les nécessités privées des personnes qui recouraient directement ou d'une manière détournée, à son intercession. Elle s'offrait en expiation pour toutes les créatures, pour les esclaves, les prisonniers, les condamnés à mort, pour tous les malheureux en un mot.

« Lorsqu'il devait y avoir une exécution capitale, elle priait infatigablement pour la conversion du condamné, jusqu'à ce qu'elle l'eût obtenue, et il lui en coûtait de grandes tribulations d'esprit et de corps. « Je me souviens, dit son mari, que, lorsqu'il y avait quelque exécution à Rome, et que le condamné ne voulait pas se convertir, elle était bouleversée, et j'ai remarqué qu'en pareille circonstance elle était plus malade que de coutume; quelquefois elle devait garder le lit, à cause de l'excès du mal de tête dont elle souffrait alors. » Nous pourrions citer, à l'appui de ces paroles, beaucoup de faits; nous nous contenterons du suivant qui donne une idée suffisante de sa charité, de ses souffrances et de l'amoureuse correspondance de son Dieu.

« Un jour qu'elle était allée communier à l'église *della Picta*, le prêtre confident lui dit de recommander à Dieu trois pauvres malheureux, dont on avait parlé la veille et

qui devaient être exécutés à neuf heures du matin, sur la place du Peuple. La Servante de Dieu, quoique fort malade en ce moment, n'oublia pas de prier pour eux. Elle entendit une voix qui lui dit : « La femme ne vient pas ; sa peine a été commuée, et ceux-ci ne veulent pas se convertir ; qu'ils terminent donc ainsi leur vie, non pas tant à cause des délits pour lesquels le gouvernement les a condamnés à mort, que pour les iniquités beaucoup plus grandes qu'ils ont commises contre leurs parents. » Vers midi, la pieuse femme étant déjà revenue à la maison, entendit de nouveau : « La femme n'y est pas, et ceux-ci ne se sont pas convertis. » Les souffrances d'Anna-Maria augmentèrent dès lors jusqu'au point de la forcer de se mettre au lit ; il lui survint une terrible migraine qui s'accrut continuellement jusqu'après l'exécution des malfaiteurs. Dans cet état d'indicibles douleurs, elle s'adressa à son divin Époux : « Seigneur, lui dit-elle amoureusement, que puis-je donc faire pour ces malheureux ? »

Vers les six heures du soir, une douce voix la consola et lui dit : « Tu m'as donné ta volonté, j'en suis le maître. Par amour pour toi, j'ai converti ces âmes. Elles sont sauvées, mais uniquement pour l'amour que je te porte. Toutefois, ma justice ne peut moins faire que de décharger ses coups sur toi. »

« La Servante de Dieu, priait ardemment pour le salut de ces pauvres pécheurs qui, abusant des grâces divines, se lient par d'horribles serments aux sociétés secrètes. Elle voyait surnaturellement leurs réunions obscènes dans les parties les plus reculées du monde,

leurs plans sanguinaires contre les gens de bien, et, à cet aspect, elle s'animait à de ferventes prières, à de généreuses immolations, afin que son Epoux céleste ne permit pas l'accomplissement de leurs desseins impies, principalement contre Rome.

» Dieu, en sa faveur, déjoua bien des fois les plans des sectaires; il daigna même lui donner l'assurance que, de son vivant, ils ne réussiraient jamais à entrer dans la Ville Éternelle; mais il exerçait ensuite les droits de sa justice sur sa fille bien-aimée, en redoublant ses souffrances en proportion des grâces qu'elle obtenait. »

Nous avons parlé d'un fameux carbonaro dont Mgr Strambi n'avait rien pu obtenir. La pieuse femme, après l'avoir exhorté inutilement et fait tout ce qu'elle pouvait pour lui par ses paroles, entreprit dans le même but de grands jeûnes et de terribles pénitences. « Elle me dit un jour, ajoute le prêtre confident, que la bonté divine prendrait ce jeune homme par les cheveux, c'est-à-dire qu'après une longue maladie, il perdrait connaissance, aussitôt après s'être confessé, de peur que le démon ne le fît tomber de nouveau dans les mauvaises habitudes de sa vie, et que de cette manière ce trophée de la miséricorde divine serait sauvé, mais qu'en attendant, il fallait continuer de prier et de souffrir pour obtenir le complément des miséricordes de Dieu. Tout s'accomplit à la lettre. Je m'informai des circonstances de sa mort auprès de sa famille, et de son confesseur, le chanoine Ambrogio Campano de Macerata, qui vint à Rome, et m'assura que tous les détails donnés par la Servante de Dieu s'étaient vérifiés. »

Anna-Maria accordait à tous les infortunés le secours

de ses prières et de ses expiations. Nous avons dit ailleurs tout ce qu'elle faisait pour délivrer ou soulager au moins les âmes du Purgatoire, pour le salut de ses propres ennemis, etc. Mais ce qui excitait au plus haut point l'ardente charité, l'esprit d'immolation de la pieuse femme, c'était l'Eglise Catholique, et dans l'Eglise, Rome qui en est le cœur et le centre, Rome que les impies d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, avaient choisie pour but de leurs projets criminels.

Nous ne connaissons point assez la force de la prière du juste, de cette puissance de l'homme sur la toute-puissance de Dieu. Sa prière se forme dans un humble cœur ; elle monte au Ciel, et les nuages s'éloignent. Par là les plus justes alarmes des fidèles et les plus sages calculs des impies sont également trompés. Serait-il donc indigne de Dieu de conserver Rome, pour qu'une pauvre femme ne soit point troublée dans ses prières ? Serait-il indigne de Dieu de lui faire connaître directement à elle-même que tous les efforts du monde sont ridicules pour la contrarier, et que tant qu'elle voudra prier au tombeau des apôtres elle y sera en paix ?

Anna-Maria priait donc jour et nuit pour le salut de sa patrie d'adoption ; rien ne lui coûtait pour atteindre ce résultat. Elle répandait au pied des autels des larmes abondantes, poussait de profonds gémissements, visitait divers sanctuaires, redoublait ses mortifications, renouçait volontiers à toute consolation céleste et offrait même de verser son sang dans le plus atroce martyre, si elle pouvait à ce prix, procurer le triomphe de l'Eglise.

Les temps étaient alors fort mauvais, et Rome traversait une crise terrible. Un homme d'un vaste génie et d'un courage indomptable était parvenu, en passant par tous les grades de la milice, jusqu'au faite du pouvoir et des grandeurs humaines. La guerre d'Allemagne de 1805, celles d'Italie et de Bavière ; les fameuses journées d'Austerlitz, d'Iéna, de Magdebourg et de Breslau ; les glorieuses campagnes d'Eylau, de Friedland et de Wagram, avaient répandu la terreur de son nom chez tous les peuples et les Souverains de la terre. Historiens et poètes brûlaient à l'envi de l'encens devant ce colosse. Les uns le comparaient à Alexandre et à Cyrus, d'autres à Scipion ou à César. Son ambition, qui ne connaissait plus de bornes, voulut confondre en sa personne les espérances de tous les partis, imposer au gouvernement des peuples ses créatures, et enchaîner à sa suite tous les hommes qui avaient contribué à son élévation ; mais, à cet apogée de la puissance, une chose tourmentait néanmoins son cœur, c'était de voir qu'une partie de l'Italie ne fût point encore assujettie à son sceptre et qu'elle servît de refuge aux amis de la liberté. Il osa se prétendre l'héritier et le successeur de Charlemagne, et résolut, en cette qualité, d'enlever au Pontife romain des États qu'il possédait depuis plus de dix siècles. Mais c'était là, dans les desseins de la Providence, l'écueil insurmontable où devaient venir se briser les flots de ses passions.

Après une longue succession d'injures gratuites et de criminelles agressions, le Vicaire de Jésus-Christ se vit, par un dernier excès, brutalement éloigné de sa propre capitale. O Rome ! que vas-tu devenir, ainsi privée de

ton Pontife-Roi?... La ville Éternelle fut bientôt le siège de l'erreur et du désordre, le centre du brigandage et de l'immoralité. Les tribunaux avaient été dissous et les congrégations supprimées; les archives des bibliothèques, les monuments des beaux-arts, les insignes de la dignité pontificale avaient été transportés à Paris. Les cardinaux, les prélats, les chefs d'ordres, les officiers publics avaient été dispersés ou amenés en France, et le joug de l'usurpation pesait horriblement sur le vrai peuple de Rome, toujours fidèle dans le cœur, à son véritable souverain... (1)

(1) Puissent les Romains ne jamais oublier à quel état d'opprobre a été réduite la Ville Sainte, leur capitale, toutes les fois qu'elle a été privée, même momentanément, du chef de l'Eglise! Puissent aussi les Souverains de nos jours apprendre par les infortunes de celui, auprès duquel ils ne sont, après tout, que des roitelets, ce qu'il en coûte de porter la main sur l'Oint du Seigneur! Peu importe qu'ils mettent dans leurs projets plus d'astuce et de lenteur, puisqu'ils rêvent d'atteindre au même résultat, le vol et la spoliation du légitime possesseur... Nous tracions ces lignes en mai 1870. Nous ne pouvions prévoir que les événements nous donneraient si tôt raison. On a beaucoup remarqué que les Français ont fléchi devant les armées allemandes au moment même où leur indigne souverain, le moderne Pilate, ordonnait à la garnison de Rome de quitter les États-Pontificaux. C'est en vain qu'il essaiera de se laver d'un si lâche abandon des traditions de la France catholique à l'égard de la Papauté. Au reste, on peut dire que les fautes et les malheurs de Napoléon III datent du jour où il permit l'attentat de Castelfidardo... Qu'en sera-t-il du jeune couple qui trône sacrilègément au Quirinal? L'heure du châtement ne peut tarder de sonner pour eux, et instinctivement on s'est pris à songer au supplice de Jézabel, en apprenant que la princesse M., digne en tout d'un beau-père et d'un époux excommuniés, a osé mendier les acclamations des Romains du haut du balcon réservé aux cérémonies pontificales.

Et Anna-Maria était inconsolable dans sa douleur, et ses pleurs au sujet de Rome n'avaient point de fin. Que de prières n'offrit-elle point à Dieu lors de la déportation de Pie VII ! Combien de pieux pèlerinages et d'autres souffrances corporelles ne s'imposa-t-elle point alors pour apaiser la colère de Dieu, et obtenir qu'il rendît la tranquillité à l'Église et le Pontife romain à son siège ! Elle demandait que les armes des impies fussent abattues et dispersées, et qu'après le retour du chef de l'Église, les cardinaux, les évêques et tous les autres ecclésiastiques fussent remplis de l'esprit de Dieu ; que les religieux, une fois rétablis, répandissent partout le parfum des plus belles vertus.

Par toutes ces œuvres satisfactoires, animées de la plus ardente charité, elle mérita d'être assurée de la réalisation de ses vœux. Un jour, où elle priait avec la plus grande ferveur pour l'Église, à l'époque de la déportation de Pie VII ; elle entendit Dieu lui annonçant, dans un ravissement, la chute imminente des ennemis de la religion, et la date précise du glorieux retour du chef de l'Église à Rome ; on en prit note dès lors, et tout s'accomplit ponctuellement, comme elle l'avait prédit.

IV

SOLEIL MYSTÉRIEUX ACCORDÉ A ANNA-MARIA POUR L'ACCOMPLISSEMENT DE SA MISSION, NATURE DE CE PHÉNOMÈNE.

Dieu opère des merveilles dans les âmes qui sont l'objet de ses prédilections, en leur accordant les dons surnaturels que réclame la mission spéciale qu'il leur confie.

Anna-Maria, animée d'un zèle extraordinaire pour le salut des âmes et la conversion des pécheurs, avait offert à Dieu d'y contribuer en leur obtenant des grâces par ses prières, ses souffrances et ses macérations corporelles. Elle avait demandé instamment et à plusieurs reprises d'être une de ces victimes que la main de Dieu cloue à la croix. Nous savons que c'était là l'intention formelle qu'elle avait manifestée au P. Angelo, dès le lendemain de sa conversion. Le divin Rédempteur ne pouvait point ne pas agréer des vœux si purs procédant d'une si grande générosité, et nous avons vu avec quelle rigueur la justice de Dieu exerça ses droits sur notre Vénérable, qui s'était constituée la médiatrice des pauvres pécheurs.

Mais, pour pratiquer fructueusement ce laborieux apostolat, pour alimenter et accroître encore son esprit de sacrifice, il fallait à notre héroïque chrétienne un moyen quelconque de connaître les divers besoins des âmes qu'elle voulait secourir, le déplorable état des pécheurs, les embûches des démons, les périls de l'Église, en un mot, tous les désordres auxquels elle devait remédier ; Dieu avait satisfait la charité d'Anna-Maria qui lui demandait la guérison des malades ; il y ajouta la science de la religion, la connaissance du passé, du présent, de l'avenir, pour favoriser plus utilement cette charité qui lui demandait encore et surtout la conversion des pécheurs : de plus, comme son oblation et son sacrifice avaient été faits pour tout le temps de sa vie, il était convenable que le moyen surnaturel mis à sa disposition, fût durable et permanent.

Ce fut, sans doute, pour cette double raison que Dieu lui donna ce brillant et mystérieux soleil dans lequel elle voyait l'état des consciences, la situation des diverses nations de la terre, les révolutions, les guerres, les desseins des gouvernements, les machinations des sociétés secrètes, les pièges tendus par les démons, les crimes, les superstitions des idolâtres, et tous les fléaux que Dieu avait préparés pour punir les péchés de son peuple. Cette vue continuelle des maux spirituels et temporels qui désolent la terre, était assurément un puissant stimulant pour le zèle et la charité de la pieuse Anna-Maria (1).

L'existence de ce soleil est constatée par des milliers de faits miraculeux, dont les principaux se trouvent relatés dans les dépositions des témoins, entendus dans le procès juridique. Nous ne donnerons ci-après un bon nombre, mais nous devons d'abord tâcher d'expliquer la nature de cet étrange phénomène.

« Nous observerons, avant tout, que les éminentes vertus d'Anna-Maria, et surtout son humilité et son obéissance indiquent clairement que ce don avait une origine di-

(1) Nous avons comparé la mission d'Anna-Maria à celle de quelques saintes filles ; mais remarquons que notre Vénérable n'était pas comme elles libre dans ses démarches, tant à cause de sa pauvreté que de son engagement dans les liens du mariage, et dans les embarras d'une famille. Elle n'aurait donc pu remplir que très imparfaitement sa mission si Dieu ne lui eût donné un moyen surnaturel de connaître les besoins des âmes. Voilà encore pourquoi l'aspect de ce soleil, tout en lui révélant continuellement l'état des consciences et les péchés qui offensent Dieu sur la terre, l'excitait vivement, d'autre part, à la prière, à l'expiation et à ces généreuses offrandes d'elle-même qui plaisaient tant au Seigneur, à cause de leurs précieux résultats.

vine. « On connaît l'arbre à ses fruits, » dit l'Évangile. Si donc la Servante de Dieu a pu, par les lumières surnaturelles qu'elle puisait dans ce mystérieux soleil, obtenir des conversions innombrables et réaliser un bien immense, au profit de l'Église, c'est une preuve évidente que l'esprit du mal n'y avait aucune part. Tout nous porte à croire, au contraire, que la divinité elle-même résidait d'une manière spéciale dans cette mystérieuse lumière, et qu'on peut appliquer au soleil de la Servante de Dieu cette parole du prophète : *in sole posuit tabernaculum suum*. « Il a établi sa demeure dans le soleil. » Dieu remplit, il est vrai, l'univers entier ; quelquefois, néanmoins, il a résidé plus particulièrement en certains lieux, par exemple, dans l'arche d'alliance, dans la nuée mystérieuse, dans le buisson ardent, etc. Il nous semble qu'on peut admettre également la présence spéciale de la Divinité dans le globe lumineux dont nous parlons. Cette opinion est conforme à ce que Dieu a déclaré lui-même plusieurs fois à notre Vénérable : « Qu'il l'avait introduite dans son sanctuaire, son tabernacle, pour lui confier ses plus intimes secrets. » S'il n'y eût eu, d'ailleurs, dans le globe en question qu'une lumière naturelle, ou un signe allégorique, comment Anna-Maria eut-elle pu, en y jetant un seul coup d'œil, connaître tant de choses diverses et acquérir de si vives lumières surnaturelles qui lui dévoilèrent les secrets des cœurs ?

» Au reste, quelle que soit l'opinion qu'on embrasse sur la nature de cette lumière, un fait certain c'est qu'Anna-Maria, toutes les fois qu'elle y portait ses regards, acquérait des connaissances tout-à-fait supérieu-

res à l'intelligence humaine. Dieu a dit plusieurs fois à Anna-Maria, pour l'encourager et l'aider à accomplir jusqu'au bout sa difficile mission : « Qu'il avait fait pour elle ce qu'il n'avait encore opéré pour aucun autre de ses serviteurs, en lui accordant un don que nul d'entre eux n'avait jamais eu. » Mais ceci ne doit s'entendre que pour la forme et le mode d'action, car, pour le fond de la chose, le don surnaturel accordé à Anna-Maria n'est pas sans précédents dans l'histoire de l'Église.

» Il est dit de Ste Françoise Romaine qu'elle eut pendant vingt-sept ans la vision permanente d'un ange, dont l'office était à peu près le même que celui du soleil pour la Vénérable Anna-Maria. Ste Françoise était âgée de vingt-neuf ans et déjà mariée, lorsque l'Ange lui apparut pour la première fois. Il fut remplacé par un esprit d'un ordre supérieur, au moment où la sainte veuve prit l'habit religieux. Cette vision continuelle d'un ange exerça une merveilleuse influence sur la sanctification de Françoise et devint une source de précieuses grâces pour le prochain. Elle lui donnait sur l'état des consciences une certitude qui faisait bien voir qu'elle lisait au fond des cœurs. La présence d'un esprit si pur et si brillant produisait un profond sentiment d'humilité dans l'âme de la sainte, qui voyait clairement sa bassesse et son indignité. Si Françoise commettait une faute légère, même involontaire, l'ange disparaissait et ne se montrait de nouveau que lorsqu'elle l'avait réparée.

» Le soleil donnait les mêmes lumières à Anna-Maria; elle exerçait par ce moyen un contrôle continuel sur ses plus secrètes dispositions et sur sa conduite extérieure.

Elle y découvrait tous ses manquements bien qu'involontaires, car aussitôt il s'y formait des ombres; mais la Servante de Dieu s'en humiliait, et le soleil reprenait immédiatement tout son éclat.

» Le don fait à Anna-Maria était une de ces grâces appelées gratuites, ou gratuitement données, *gratis datae*. Ce don était permanent et non point habituel. L'habitude étant une qualité inhérente à l'âme, il n'y a que la foi éminente, la science, le don des langues, la sagesse et les autres dons de ce genre qui puissent être habituels, dans le sens rigoureux du mot. Il ne peut en être ainsi du don des miracles. Il est vrai que saint Vincent Ferrier en opérait si fréquemment et si facilement qu'il fixait l'heure et le moment de ces prodiges, et faisait sonner la cloche pour avertir les personnes qui désiraient y participer ou en être témoins. On dit aussi de saint François de Paule qu'il opéra près de trois cents guérisons miraculeuses en quelques jours; mais l'exercice d'un tel pouvoir, quelque fréquent qu'il fût, ne constituait point pour eux un don habituel.

» Le don accordé à Anna-Maria ne l'était pas non plus; car ce soleil mystérieux, étant extérieur et indépendant de l'action de l'âme, provoquait de la part de la Vénérable un regard pour chaque fois qu'elle voulait connaître la vérité, et ce regard devait être revêtu d'une vertu surnaturelle pour produire son effet; toutes choses qui diffèrent essentiellement d'une habitude inhérente à l'âme, car alors, celui qui agit n'a nul besoin d'un objet extérieur pour remplir son acte. Mais le soleil d'Anna-Maria constituait pour elle un don permanent, en ce

qu'elle possédait constamment le pouvoir d'en user, conformément au but pour lequel Dieu le lui avait accordé, et d'après les impulsions de la grâce divine. Anna-Maria a dit plusieurs fois à son confesseur, au cardinal Pedicini et au prêtre son confident : « Qu'elle possédait ce don du soleil d'une manière stable et continue, et qu'elle l'avait toujours devant les yeux, partout où elle allait, la nuit et le jour. »

« Il est difficile de croire que ce signe mystérieux disparaissait, lorsque la Servante de Dieu n'en faisait pas usage, et qu'il reparaisait dès qu'elle y recourait par impulsion divine. Sans doute l'exercice n'en fut pas continu, les effets durent en être interrompus, mais nous savons qu'elle avait pris l'engagement de prier pour le monde entier, pour la conversion des pécheurs, pour l'Eglise persécutée et pour les besoins particuliers spirituels et temporels des personnes qui recouraient continuellement à elle. Ce fut donc réellement pour la Servante de Dieu un aiguillon continu et un exercice de charité qui dura autant que sa vie. Si Dieu lui eût retiré quelquefois ce don, il aurait dû le lui rendre presque aussitôt pour le parfait accomplissement de sa mission.

» Jadis, le Seigneur avait fait à Moïse le don des miracles pour la délivrance du peuple hébreu en Egypte ; ce don était attaché à une verge comme moyen d'action tout à fait nécessaire. De nos jours, il lui a plu d'accorder à sa Servante le don de connaître les choses surnaturelles et les besoins d'une foule d'âmes, qu'elle devait retirer de la captivité du démon. La verge de Moïse a

fait sortir l'eau du rocher, mais le globe lumineux d'Anna-Maria a fait jaillir du cœur de Dieu, sur les pécheurs les eaux abondantes de la vie éternelle. Si le don fait à Moïse a été permanent comme la mission de ce grand législateur, pourquoi celui d'Anna-Maria ne l'aurait-il pas été, puisque la mission de la Servante de Dieu a duré presque un demi-siècle ?

» Une dernière raison qu'on peut donner de la permanence du don fait à Anna-Maria, c'est que Dieu le lui avait accordé principalement pour opérer sa sanctification personnelle, pour lui manifester ses fautes, l'exciter à la pratique de toutes les vertus, et surtout à ces généreuses expiations qui procuraient la conversion des pécheurs ; or, c'était là pour elle une œuvre de tous les instants.

» Le don du mystérieux soleil était pour Anna-Maria un guide sûr, qui dirigeait ses pas dans le chemin de la vertu. De même que dans les rayons du soleil naturel nous découvrons ces innombrables atomes de poussière qui s'élèvent de la terre et qu'on ne peut voir autrement, ainsi la Servante de Dieu, agissant d'après les impulsions que lui donnait le Seigneur, voyait dans son étrange phénomène les défauts involontaires dont l'âme n'est jamais exempte en cette vie. Ils apparaissaient comme des mouches noires ou des ombres qui circulaient dans le soleil. Elle s'en humiliait, en demandait pardon à Dieu, et le soleil reprenait le plus vif éclat. Par là, elle se voyait obligée de marcher continuellement en présence de Dieu et par conséquent, de reconnaître toujours davantage sa bassesse et son néant. Son humilité devenait plus pro-

fonde, sa charité plus ardente et toute sa conduite plus mesurée. Au surplus, tous les arguments que l'on peut faire valoir doivent céder à la réalité des faits, qui prouvent avec la dernière évidence, que le mystérieux soleil demeura constamment devant les yeux d'Anna-Maria, et qu'elle en usa pendant tout le temps de sa vie. »

V

ASPECT INTÉRIEUR DU SOLEIL MYSTÉRIeux. LA SERVANTE DE DIEU Y DÉCOUVRE TOUTES CHOSES.

Nous avons dit déjà que le soleil mystérieux apparut pour la première fois à la Servante de Dieu, pendant qu'elle prenait la discipline dans son oratoire, et peu de temps après son admission parmi les Tertiaires de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité. Depuis ce moment, elle l'eut continuellement devant ses yeux jusqu'à sa mort, pendant l'espace de quarante-neuf ans.

« Elle fut saisie de frayeur au premier aspect qu'elle en eut, dans la crainte que ce ne fût une illusion du démon. Elle en parla au confesseur qui la dirigeait alors. Celui-ci lui ayant ordonné d'en demander à Dieu l'explication, elle eut pour réponse ces mots : « Ceci est un miroir que je te montre pour que tu saches le bien et le mal (1). » Le confesseur alors lui ordonna de demander à Dieu de lui retirer ce don, et de le communiquer

(1) Les paroles textuelles sont en italien : « *Questo è uno specchio che io ti faccio vedere, perche capischi il bene ed il male.* »

aux vierges des monastères, bien plutôt qu'à une femme mariée. La Servante du Seigneur obéit encore, mais elle rapporta, cette fois, une réponse peu satisfaisante pour le confesseur. Il fut répondu : « Que Dieu est libre de faire ce qu'il veut ; que personne ne doit avoir l'audace de vouloir pénétrer ses secrets, et que le confesseur devait se borner à faire son devoir, et rien de plus. »

« Au commencement, la lumière du soleil avait la couleur de la flamme, et le disque était comme de l'or mat ; à mesure que la pieuse femme progressa dans la vertu, le soleil devint plus brillant, et acquit en peu de temps une lumière plus splendide que celle de sept soleils, réunis en un seul foyer. Sa grandeur était celle du soleil naturel, entouré de ses rayons. Cette lumière eût fatigué, disait la pieuse femme, les yeux les plus sains ; elle la voyait, cependant, de son œil malade, qu'elle avait presque entièrement perdu, et avec lequel elle ne pouvait distinguer les objets ordinaires ; la lumière céleste fortifiait l'organe malade, au lieu de le fatiguer.

» A l'extrémité des rayons supérieurs était une grosse couronne d'épines entrelacées, qui embrassait toute la dimension du soleil. Des deux extrémités de la couronne partaient deux épines très-longues, comme deux verges, dont les pointes arquées venaient se croiser sous le disque solaire, et sortaient des deux côtés des rayons. Au centre droit, une belle femme était majestueusement assise, les yeux levés vers le Ciel, et dans l'attitude de la contemplation extatique ; ses vêtements jetaient le plus vif éclat, et de son front partaient deux rayons verticaux,

semblables à ceux de Moïse, quand il descendit de la montagne ; ses pieds reposaient sur l'extrémité inférieure du disque solaire, à gauche. Le centre était inaccessible aux ombres et aux figures qui partaient de la terre ; une force invincible semblait repousser violemment toute obscurité.

» Un homme fort expérimenté dans les choses mystérieuses a expliqué les divers symboles dont nous venons de parler, en disant qu'ils représentaient la divine Sagesse incarnée. Cette interprétation semble fondée. En effet, selon lui, le mystérieux soleil figurait la divinité ; la couronne et les deux longues épines, en forme de croix, indiquaient la nature humaine passible et ses principaux mystères douloureux : le couronnement d'épines, la flagellation, le crucifiement. La majestueuse femme, dont le front supportait deux rayons, exprimait plus particulièrement la seconde Personne divine, source de l'intelligence et de toute lumière. Le prêtre confident assure que la Vénérable, qui, sans doute, comprenait tout le mystère, admettait le fond de cette explication. »

Anna-Maria voyait dans son solcil tout ce qui se passe en ce monde. « Pendant les premières heures de la nuit, la pieuse femme se mettait tranquillement à réciter ses prières habituelles, jetant de temps en temps un regard sur le soleil pour ranimer sa ferveur ; c'était surtout en ce moment qu'il plaisait à Dieu de faire passer devant ses yeux des figures et représentations, qui disparaissaient pourtant lorsqu'elle voulait voir un objet déterminé. Ces figures passaient dans le soleil comme les vues d'une *lanterne magique*. Souvent Dieu les expliquait ; quelquefois il laissait la pieuse femme dans l'obscurité,

mais il voulait néanmoins, qu'on en prît note le mieux possible, parce qu'un jour on en verrait l'explication par les événements.

» Anna-Maria ne demandait rien, se contentant de remercier avec effusion la bonté divine, qui témoignait tant d'amour à une misérable péchresse. Elle usait de beaucoup de circonspection et de réserve pour fixer ses regards sur le soleil, car, elle disait, qu'en le regardant elle se sentait saisie jusqu'à la moëlle des os par un sentiment de respect et de crainte, semblable à cette vive frayeur qu'inspirait aux anciens d'Israël la vue des deux rayons de lumière qui jaillissaient du front de Moïse.

» La pieuse femme ne portait donc ses regards sur le soleil que pour la gloire de Dieu ou par charité, en vue du bien spirituel des âmes, par obéissance à son directeur, ou par impulsion divine. Elle agissait avec simplicité, même avec indifférence, mais jamais par curiosité. Cette mortification de sa volonté plaisait beaucoup à son divin Epoux ; il lui en témoigna plusieurs fois sa satisfaction.

» Nous savons que le disque lumineux était inaccessible à toute ombre ; les figures ne s'y montraient jamais, mais elles passaient à droite ou à gauche des rayons, en dessus du disque ou au-dessous, et, en s'approchant de la lumière centrale, les choses représentées se perdaient, comme si elles eussent été détruites et anéanties ; à moins qu'il n'y eût des âmes bienheureuses, comme nous le dirons bientôt.

» La Servante de Dieu voyait donc des figures, des objets passer continuellement devant le soleil ; quelquefois ces objets étaient représentés au naturel, des tempêtes, des

coups de tonnerre, des pluies torrentielles, des tremblements de terre, des pestes, des révolutions, des massacres, des émeutes, des défaites, des victoires, etc ; d'autres fois c'étaient des symboles allégoriques, des poignards, des faisceaux d'épines, des réseaux, des boulets, des bombes incendiaires, ou bien des couronnes, des colliers d'or, des pierres précieuses, une pluie d'or, etc. Bien des fois, elle vit le soleil s'ouvrir de haut en bas, et il en sortait des torrents de sang. Souvent aussi, elle vit des aérostats noirs qui prenaient feu subitement, et répandaient sur la terre une épaisse fumée, puis des monceaux d'armes et des feux d'artifice, etc. Enfin c'était un mouvement perpétuel ; mais, si Anna-Maria regardait le soleil pour y voir un objet déterminé, toutes les images, tous les signes allégoriques disparaissaient, et l'objet qu'elle cherchait se montrait clairement. Il semblait, en un mot, que ce don fût soumis à sa volonté et à son désir, et cela continuellement pendant quarante-neuf ans.

» Les connaissances que la Servante de Dieu puisait dans son mystérieux soleil étaient certaines et à l'abri de toute méprise. Dès le principe, Dieu lui avait donné l'assurance que cette lumière ne serait jamais sujette à aucune illusion, et, en effet, nous atteste le prêtre confident, il n'y a jamais eu aucune erreur ni la moindre incertitude dans les réponses données par Anna-Maria. Son regard parcourait rapidement la terre et les mers et pénétrait le ciel et les abîmes de l'enfer ; les peuples les plus lointains étaient connus d'elle et avaient part à ses prières, comme les personnes qu'elle voyait tous les jours.

» Ce n'étaient donc pas seulement les choses particu-

lières et individuelles que la pieuse femme lisait dans le mystérieux soleil. Elle connaissait en général tout ce qui se fait de bien et de mal dans le monde. Elle voyait les fléaux décrétés pour chaque nation et chaque royaume; la cause de ces maux, les remèdes qu'on aurait pu y appliquer. Elle voyait les désordres de chaque rang de la société, le libertinage et l'insubordination des populations, les crimes des riches, l'oppression des pauvres, la propagation des mauvaises doctrines, etc.

» Elle voyait minutieusement et en détail le monde entier comme nous voyons la façade d'un édifice; et même, pour en avoir une connaissance exacte, nous sommes obligés d'en regarder successivement, et à plusieurs reprises, les diverses parties, tandis qu'en un clin d'œil, elle voyait les choses sous tous les aspects. »

Ordinairement, les plus saintes âmes auxquelles on recommande une affaire ne peuvent répondre qu'après avoir longtemps prié et fait de grandes pénitences, et leurs lumières sont souvent incertaines; mais, avec son soleil, Anna-Maria pouvait donner des réponses promptes et précises sur toutes les affaires. Elle ne donnait presque pas le temps d'expliquer ce dont il s'agissait, il ne lui en coûtait que de jeter les yeux sur le soleil, pour voir aussitôt l'origine, la suite et la fin des choses, les moyens à prendre pour réussir et les motifs secrets pour lesquels Dieu en avait disposé de la sorte. « Enfin, dit un des témoins du procès, c'était véritablement un don du Paradis. »

« Les Bienheureux possèdent seuls, dans la vision béatifique, la connaissance des choses de la manière la plus

étendue, mais il est certain que notre Vénérable en eut une participation continuelle et permanente 'ici-bas. Elle eut cette connaissance autant qu'elle est possible à une âme qui se trouve encore dans la condition de la vie présente (1).

» On croira que j'exagère, conclut le confesseur, après avoir longuement parlé du phénomène merveilleux accordé à la pieuse femme; mais je puis assurer que j'ai dit seulement ce qui est indispensable pour s'en faire une idée; de forts volumes ne suffiraient pas, s'il fallait rapporter tous les faits qui ont eu lieu pendant quarante-

(1) Les Bienheureux dans le Ciel ont la vision intuitive de l'essence divine, par la lumière de la gloire, en laquelle ils voient aussi les créatures comme objet secondaire de leur connaissance. L'homme, dans cette vie, ne peut voir l'essence divine que par la mort ou dans un ravissement qui fait perdre l'usage des sens, comme il arriva à saint Paul. « Je ne prétends pas, dit le confesseur, que ma pénitente fût capable de comprendre et encore moins d'expliquer les augustes mystères de notre sainte religion, c'est la prérogative des Saints qui voient Dieu; mais je dis que, bien qu'elle n'eût pas fait d'études, elle parlait des mystères comme de profonds théologiens auraient pu le faire. Pour les autres choses accessibles à l'intelligence humaine, comme morale, science, etc., elle donnait des réponses et des solutions précises, quel que fût le sujet dont elle devait s'occuper par obéissance ou par charité. » Le confesseur déclare aussi qu'en parlant du don accordé à Anna-Maria il n'a pas voulu dire que Dieu lui faisait voir et connaître tout ce qu'il voit et connaît lui-même dans son infinie sagesse, mais elle ne voyait et connaissait, ainsi que la Vénérable l'a plusieurs fois déclaré elle-même, que ce que Dieu voulait bien lui manifester, et rien de plus. On lit dans saint Grégoire que saint Benoît vit le monde entier dans un seul rayon de soleil; il y vit également les anges montant au Ciel dans un immense globe de feu. Ce fait est précieux pour nous, en ce qu'il aide à expliquer le phénomène du soleil d'Anna-Maria.

neuf ans. Voudrait-on énumérer toutes les pensées qu'une personne peut avoir pendant le cours d'un demi-siècle? Qui pourra donc compter le nombre de fois que la pieuse femme a trouvé dans son soleil la connaissance des choses sur lesquelles se portait sa pensée? »

On n'est donc plus étonné que le céleste Époux lui ait dit plusieurs fois : « Qu'il avait opéré pour elle une chose unique qu'il n'avait jamais accordée à d'autres; qu'il avait établi son siège et sa demeure dans son cœur, et que si les personnes qui venaient la voir avaient su qui était avec elle, elles se seraient prosternées à genoux, non à cause d'elle, pauvre et faible créature, mais à cause de l'Hôte divin qu'elle avait mérité de recevoir... » D'autres déclarations non moins affectueuses ne laissent nullement douter que la divinité elle-même ne résidât dans le mystérieux soleil.

Dès qu'on eût connaissance à Rome du don surnaturel accordé à la Servante de Dieu, les personnes les plus recommandables s'en émurent. On plaça auprès d'elle, en qualité de confidents, des prêtres dignes de toute confiance. Nous avons parlé de M. Natali, devenu plus tard prélat romain, qui a demeuré dans la maison d'Anna-Maria une vingtaine d'années et jusqu'à la mort de la Servante de Dieu. « Il est mon pénitent encore aujourd'hui, dit le P. Philippe, dernier confesseur d'Anna-Maria. Je le chargeai de tout noter, et j'ordonnai à la pieuse femme de ne lui rien cacher. Elle lui dit plusieurs fois, à ce qu'il m'assura, qu'elle ne pouvait pas tout manifester, mais qu'elle en parlerait à son confesseur; car elle usait d'une grande circonspection, surtout en ma-

tière d'affaires de conscience, et lorsqu'il s'agissait de personnes que cet ecclésiastique connaissait. »

VI

LA SERVANTE DE DIEU VOIT LE SORT DES AMES APRÈS LA MORT.

La Servante de Dieu connaissait parfaitement, au moyen de son mystérieux soleil, le sort des âmes après la mort.

« En priant pour une âme passée à l'autre vie, elle voyait aussitôt sa destinée éternelle. Si l'âme était en Purgatoire, elle paraissait au bas des rayons sous forme d'un cœur souillé ou d'un diamant obscurci, et la Servante de Dieu voyait très-clairement ses peines, les raisons pour lesquelles elle souffrait, et la durée de l'épreuve; sa charité travaillait à en abrégier le temps par des prières et des pénitences. L'image restait le peu de temps qu'il fallait à la Servante de Dieu pour comprendre, par un seul coup d'œil, l'état de l'âme; puis, la figure allégorique baissait lentement et disparaissait. Si l'âme était déjà en possession de la gloire, elle paraissait comme un cœur étincelant ou un diamant qui jetait le plus vif éclat; elle s'arrêtait un instant, pendant lequel la Servante de Dieu comprenait clairement, par un simple regard, la récompense des vertus qu'elle avait particulièrement pratiquées. L'âme faisait quelques mouvements, et répandait une vive splendeur, puis elle allait se perdre dans le disque lumineux. Enfin, si c'était une âme damnée, les rayons du soleil se séparaient à gauche, une horrible caverne s'entr'ouvrait, et la Servante de Dieu

y voyait clairement l'âme infortunée, les motifs de sa condamnation et les peines atroces qu'elle endurait; en un clin d'œil, la terrible vision disparaissait dans un choc effroyable d'éclairs et de tonnerres, et ensuite les rayons du soleil se réunissaient de nouveau.

» La Servante de Dieu, par délicatesse, ne désignait jamais les personnes qu'elle avait vues de cette manière. Je lui dis un jour que les damnés étant privés de charité, on ne blesserait pas cette vertu en les faisant connaître. Elle me répondit sagement que si les damnés n'ont plus droit à la charité des vivants, leurs parents et amis, qui sont encore sur la terre, y ont droit, et que ce serait leur causer un vif déplaisir de parler ainsi de leurs défunts. »

Le Père Jean de la Visitation, supérieur général des Trinitaires déchaussés à Saint-Charles aux Quatre Fontaines, m'a raconté plus d'une fois qu'ayant appris la mort de son père, il le dit à Anna-Maria, afin qu'elle priât pour lui. Elle répondit qu'il était en Purgatoire, et spécifia les motifs pour lesquels il s'y trouvait, rendant compte de l'emploi qu'il avait géré et de ses occupations, avec le plus grand détail. Pourtant, le Père Jean n'avait jamais parlé à Anna-Maria de la condition de son père; il n'était pas possible qu'elle le connût naturellement, avec tant de précision.

« Un prêtre de sa connaissance étant mort, elle vit qu'il était sauvé pour s'être fait violence en faveur d'un mendiant fort importun; cet acte de vertu avait été le principe pour lui de beaucoup de grâces qui l'excitèrent à d'autres œuvres méritoires. Elle vit ses souffrances et le temps qu'elles devaient encore durer.

» Elle connut le salut d'un comte assez célèbre, mort deux jours auparavant. Sa vie adonnée à la mollesse et dissipée par de continuels voyages, avait été tout autre que chrétienne. Néanmoins, il se sauva pour avoir non-seulement pardonné à son ennemi, mais encore lui avoir fait du bien. Il devait, pourtant, demeurer en Purgatoire autant d'années qu'il en avait passées d'inutiles en ce monde.

» Elle vit un ecclésiastique très-estimé sur la terre par son activité, ses prédications et son zèle, cruellement tourmenté dans le Purgatoire, parce qu'au lieu de chercher avec droiture la gloire de Dieu, il avait ambitionné la réputation de grand prédicateur et ne s'était pas dépouillé de l'amour-propre.

» Elle vit qu'un laïque de ses amis, mort avec une réputation d'excellent chrétien, avait été condamné à de grandes souffrances dans le Purgatoire, pour avoir cultivé avec trop d'empressement et de soin l'amitié des personnes influentes, et n'avoir pas recherché, de propos délibéré, le mépris du monde.

» Elle vit qu'une de ses bonnes amies, qui avait eu des lumières surnaturelles, était en Purgatoire pour n'avoir pas gardé le silence, comme elle le devait, et pour n'avoir pas usé fidèlement des dons du Seigneur.

» Elle vit deux religieux de sa connaissance condamnés au Purgatoire. Le premier, mort en odeur de sainteté, avait montré trop d'attachement à son jugement; le second avait laissé une réputation universelle comme directeur spirituel, mais il avait eu une conduite trop dissipée, les derniers temps de sa vie, quoique ce fût pour l'exer-

cice du ministère ; s'il eût observé plus régulièrement la vie de communauté, il ne serait pas mort si tôt.

» La Servante de Dieu vit dans ce mystérieux soleil le catafalque dressé pour Léon XII ; quelques années après, en parlant de lui, elle vit apparaître modestement sa belle âme, au sommet inférieur des rayons du soleil, comme un magnifique rubis qui n'était pas encore purifié ; l'âme descendit peu à peu et disparut.

» Assistant à un service funèbre pour un haut dignitaire ecclésiastique, elle vit et entendit qu'il ne recevait aucun soulagement des messes célébrées pour lui et de tout ce qu'on faisait dans cette église et ailleurs, et que tout était réservé pour les âmes les plus délaissées du Purgatoire ; que l'âme de cet ecclésiastique serait un peu soulagée, lorsqu'on ferait un autre service et qu'elle devait expier longtemps telles et telles fautes, etc. J'ai dit que la pieuse femme *vit et entendit* parce que la vision était souvent accompagnée d'allocutions célestes.

» Elle vit un frère convers capucin, qu'elle connaissait particulièrement, transporté directement du lit de mort au Ciel, et son âme bienheureuse, embrasée d'une ardente charité, occuper les premiers trônes du Paradis. C'était le frère Felice de Montefiascone. Elle vit aussi l'âme bienheureuse d'un convers Mineur de l'Observance d'Amélia, assistée par la Sainte Vierge, voler de la terre au Ciel, et se placer parmi les séraphins.

» Le Père Rossini, jésuite, fit recommander aux prières de la Servante de Dieu un jeune novice nommé Valory, mort depuis peu ; Anna-Maria répondit que cette belle âme était allée du lit de mort au Paradis. Le Père

Rossini fit connaître alors les éminentes vertus du novice.

» M. Roberti, de la Congrégation de la Mission, étant tombé malade et désirant vivement la mort pour s'unir à Dieu, me disait, toutes les fois que j'allais le voir, de prier la Servante de Dieu de vouloir bien lui dire combien de temps il lui restait encore, avant de passer à une vie meilleure; il croyait sa mort prochaine, et il l'espérait pour un jour qu'il me désignait. Anna-Maria me chargea de lui déclarer que son temps n'était pas encore venu. Elle vit plus tard dans le soleil mystérieux l'âme de ce prêtre, voler de son lit dans le Ciel. Elle entendit l'éloge de ses vertus cachées. Elle vit l'âme d'un autre prêtre de la Mission quitter la terre et aller au Paradis.

» Un matin, la Servante de Dieu allant se confesser au P. Ferdinand de Saint-Louis, religieux Trinitaire, lui donna la nouvelle que son général, qui se trouvait en Espagne, pendant l'invasion française, avait été maltraité, puis massacré, avec son compagnon, par les Français, tandis qu'ils allaient d'un lieu à un autre qu'elle désigna. Elle ajouta qu'ayant souffert tous ces mauvais traitements et la mort pour l'amour de Dieu, leurs âmes s'étaient envolées directement dans le Ciel. Le P. Ferdinand fut très-surpris de la nouvelle et en fit part à ses frères. Il avait une grande considération pour Anna-Maria, à cause de l'expérience qu'il avait de son éminente vertu. Un mois après, il reçut d'Espagne des lettres qui lui apprirent tout ce qu'Anna-Maria lui avait annoncé; la communauté voyant l'accomplissement de

la première partie de cette annonce, ne douta plus de la réalité de la seconde, c'est-à-dire que les âmes de ces religieux étaient en Paradis. Le fait m'a été raconté plusieurs fois par le P. Jean de la Visitation, mais déjà je l'avais appris de la bouche d'Anna-Maria, qui devait tout me dire par obéissance.

» Enfin elle vit aussi une foule d'âmes damnées et d'autres qui se perdent à tout instant : des personnes de tout rang, même des dignitaires ecclésiastiques, des religieux, des religieuses et autres, que l'on pourrait croire, selon toute apparence, déjà assurées de leur salut ; mais la Servante de Dieu était extrêmement réservée sur ce sujet, et ne désignait jamais personne. On pouvait bien former des soupçons, en remarquant son agitation ; ou tout autre signe, mais nul n'osait porter la curiosité jusqu'à la questionner sur les jugements de Dieu, à l'égard des âmes condamnées aux tourments de l'Enfer. Si on parlait, au contraire, des personnes qui étaient au Ciel ou en Purgatoire, on la voyait louer Dieu ou prier pour leur soulagement.

» Ordinairement, lorsqu'elle apprenait que quelqu'un, surtout un ecclésiastique, avait laissé à sa mort beaucoup d'argent, c'était un mauvais signe à ses yeux, vu les malheurs des temps et le grand nombre de pauvres qu'il faut soulager. Elle disait que le salut est bien difficile pour les spéculateurs qui accaparent les vivres et affament le pauvre peuple afin de s'enrichir..... »

VII

ANNA-MARIA CONNAIT LES CHOSSES SURNATURELLES, ET CELLES DE
L'ORDRE MORAL.

Il nous est dit que Dieu donna à saint François d'Assise les sacrés stigmates pour réveiller le monde de son assoupissement, *refrigescente mundo* ; on peut croire aussi que de nos jours, où la science moderne se glorifie de tant d'inventions nouvelles, et en particulier de la vapeur et du télégraphe, Dieu a voulu, pour confondre l'orgueil d'un siècle qui se dit éclairé, malgré les ténèbres accumulées par des maximes impies et par l'abus des bienfaits providentiels, donner à son humble Servante, dans la mystérieuse lumière du soleil une espèce de miroir céleste, dans lequel une pauvre femme, dépourvue d'instruction, a pu apprendre, par un simple regard, les choses les plus lointaines, les événements politiques avec toute leur suite, et dévoiler les plus secrètes pensées des hommes.

C'est ainsi que Dieu manifeste sa toute-puissance et confond la sagesse humaine. Du reste, quel que soit le motif, pour lequel Dieu accorde des dons surnaturels à l'un de ses serviteurs plutôt qu'à un autre, l'homme ne saurait l'approfondir, et il ne peut que s'écrier avec saint Paul : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!*

« La Servante de Dieu, nous dit son confesseur, connaissait, en vertu du don qui lui avait été fait, les choses surnaturelles et celles de l'ordre moral. Loin d'avoir besoin de recourir à l'étude et aux recherches, il lui suffisait

de regarder son soleil. Si on la questionnait sur un point dogmatique, par exemple sur la conciliation de la prédestination avec la bonté divine, ou bien, si on lui demandait comment l'humanité, unie à la divinité, avait pu souffrir, elle faisait des réponses d'une justesse et d'une précision frappantes, autant du moins que l'intelligence humaine peut expliquer de si grands mystères.

» C'était un plaisir de l'entendre parler de l'Incarnation du Verbe, de la maternité et de la virginité de Marie. Le prêtre son confident eut un jour une discussion avec une autre personne, sur le petit nombre des élus; il soutenait que, de nos jours, le plus grand nombre de chrétiens se perdent, et son compétiteur défendait le sentiment contraire. La pieuse femme ayant eu connaissance de cette discussion, regarda son soleil et vit le sort des personnes décédées pendant le jour qui s'écoulait; très-peu, pas même dix, volèrent au Ciel; plusieurs s'arrêtèrent en Purgatoire, et les autres tombèrent en Enfer, aussi pressées que des flocons de neige au fort de l'hiver.

» La Servante de Dieu favorisée de ces hautes connaissances n'avait donc nul besoin de livres pour méditer les mystères de la religion. Si elle pensait au Jardin des Olives, il se présentait à ses yeux avec toutes les circonstances notées dans le saint Évangile. Elle voyait l'abandon des Apôtres, la trahison de Judas, la sueur de sang, et toutes les indicibles souffrances du divin Rédempteur. Quelles délices pour les âmes pieuses d'entendre Anna-Maria parler du voyage en Egypte, de la Cène et des autres mystères de la vie du Sauveur! Elle voyait et décrivait, dans ses plus petits détails, la maison de Nazareth,

la simplicité des meubles de la sainte Famille, l'endroit où reposait la Sainte Vierge, et, pour mieux dire, où elle contemplait ; car, disait la pieuse femme, le repos, d'ailleurs très-court, que la Sainte Vierge donnait à son corps, était une contemplation continuelle.

» Elle voyait dans tous ses détails le genre de vie qu'avait mené Marie, dès qu'elle se fut retirée auprès de saint Jean l'Évangéliste, après la mort du Sauveur. Si elle désirait contempler le martyr de saint Jean-Baptiste, elle voyait d'un coup d'œil l'horreur de sa prison, l'humilité et la résignation du Précurseur courbant la tête sous le fer du bourreau, et en même temps le somptueux festin d'Hérode, et toutes les horreurs qui s'y sont passées ; de même pour le martyr des autres Saints, il lui était représenté au naturel. Si elle désirait connaître la physionomie d'un Saint, elle en était instruite par un seul regard. Comme elle avait une grande dévotion pour saint Joseph, elle eut la sainte curiosité de le voir dans le soleil ; elle vit un fort beau jeune homme, d'un âge un peu plus avancé que celui de Marie, et tel qu'il le fallait pour être le gardien de cette Vierge incomparable ; c'est uniquement par respect, disait-elle, que l'Église a voulu lui donner les traits d'un vieillard. Au reste, elle ne parlait de ces choses qu'avec ceux de ses fils spirituels qui étaient les plus avancés dans sa confiance, et avec la permission de son confesseur. »

Il paraît que, dès les commencements de sa conversion et de sa mission de charité au profit du prochain, elle eut sous sa direction un certain nombre de personnes qui constituaient pour elle une seconde famille. Elle les

soignait avec une infatigable sollicitude et remplissait à leur égard tous les devoirs de la plus tendre des mères. Elle leur recommandait sans cesse cette force de caractère qui est si nécessaire au chrétien. Voici ce que nous trouvons à cet égard dans la déposition de son confesseur :

« Elle voyait les tentations de ses fils spirituels ; bien des fois lorsqu'ils allaient la voir, elle leur reprochait affectueusement de s'être entreteus avec le démon sur telle tentation, la veille ou dans la matinée. Elle leur conseillait de couper court avec lui, et de redouter ses ruses qui peuvent faire tant de mal aux âmes. Or, ceux que la pieuse femme appelait si bien les fils de son âme avaient fait tant de fois l'expérience de ses lumières que bien souvent, avant de recevoir la sainte communion, ils lui demandaient s'ils pouvaient la faire sans crainte. Elle jetait un coup d'œil sur le soleil, et leur disait : « Tranquillisez-vous » ou bien « Faites un acte de contrition pour tel acte de légèreté dont vous avez oublié de vous confesser, ou que vous avez commis depuis votre confession. »

« Je me souviens que Luigi Antonini, jeune homme de mœurs simples, rendait service à la Servante de Dieu pour les dépenses journalières de la maison. N'ignorant pas le grand don qu'elle avait de connaître en un instant et avec les plus minutieux détails l'état des consciences, il lui demanda plusieurs fois s'il s'était bien confessé. Anna-Maria ne répondait pas tout d'abord, mais s'il insistait, elle jetait un coup d'œil sur le mystérieux soleil, prenait Antonini à part et lui disait : « En accusant telle

faute, vous avez oublié telle circonstance. » Il réfléchissait un moment, et répondait : « Ah ! c'est bien vrai. » Avec un pareil don, la pieuse femme ne pouvait qu'être une excellente directrice. Elle découvrait les plus secrètes tentations et donnait à tous les plus salutaires conseils.

» Voici, ajoute le prêtre confident, ce qui m'est arrivé plusieurs fois à moi-même. Quand j'étais de retour à la maison, elle me disait les tentations que j'avais eues et me donnait des instructions pour me conduire en pareil cas. Quelquefois, me voyant pensif et troublé avant de dire la sainte messe, elle me découvrait mes pensées secrètes et l'agitation de mon cœur, puis elle me consolait.

» Un de ses fils spirituels lui avait donné, il paraît, beaucoup de satisfaction par une fidèle correspondance à ses conseils. Il devait s'absenter ; Anna-Maria en fut peinée. Craignant d'avoir pour lui un attachement trop humain, la vertueuse femme se prosterne un jour devant son petit autel, avec ce cher fils et adresse au Seigneur cette fervente prière : « Dieu de bonté, me voici prosternée à vos pieds, ainsi que mon enfant. Je vous le sacrifie volontiers, donnez-lui seulement votre saint amour. Vous connaissez mes secrètes dispositions ; si donc vous voyez que mon cœur soit trop faible à son égard, ôtez-moi la vie..... Faites-moi la charité de lui accorder tout ce que je demande en sa faveur, non point parce que je vous le demande, mais parce que vous êtes grand. »

» A peine avait-elle achevé ces mots, que son esprit fut transporté à la Cène mystique du Rédempteur. Voici l'affectueuse réponse qu'elle entendit : « Vois, ma fille, quel grand amour j'avais pour mes apôtres, comment je

les traitais, combien je les aimais et tout ce que je fis pour eux ! Je les gardais toujours auprès de moi ; je les nourrissais et les instruisais. Il y en a eu trois qui me quittèrent au Jardin des Olives, et, bien que mes souffrances fussent parvenues à un degré tel que je dus en suer du sang, je me levai, en voyant qu'ils dormaient, et je les éveillai ; ils eurent peur, prirent la fuite et m'abandonnèrent. Vois, ma fille, tout ce que je fis pour le salut de Judas, comme je l'embrassai et le caressai ; mais ses oreilles furent sourdes, et il voulut se donner la mort. On ne peut donc compter longtemps sur la bonne volonté des créatures. Vois, d'autre part, que malgré le grand amour que je portais à ma mère, j'ai dû la laisser, avec une complète indifférence et un entier détachement ; et tu ne voudrais pas, par amour pour moi, faire ce sacrifice de l'éloignement de ton enfant, même pour un peu de temps..... ! »

Nous avons rapporté cette allocution pour donner une idée soit de la tendresse maternelle qu'Anna-Maria mettait au service de ceux qui recouraient à ses conseils, soit de la simplicité de langage, de la continuelle affection avec laquelle le Seigneur traita cette femme privilégiée, dès les premiers temps de sa conversion, jusqu'à la fin de sa vie.

Le cardinal Pedicini a connu, lui aussi, par une longue expérience les profondes connaissances de la Servante de Dieu. « Combien de fois, nous dit-il, ne l'ai-je pas consultée sur les affaires des charges que j'ai occupées dans le gouvernement ! et quels sages conseils, quelles lumières ne m'a-t-elle pas données ! Ses connaissances aussi

profondes qu'universelles provenaient indubitablement de la sagesse divine; il n'était pas possible qu'une pauvre femme, qui n'avait rien appris, eût un savoir si étendu, et possédât des notions si précises sur une foule de connaissances, pour lesquelles la vie entière et l'expérience ne suffisent pas. Elle me révélait des choses bien supérieures à l'intelligence humaine. Si j'étais inquiet pour des nouvelles que j'attendais, elle jetait un regard sur le soleil mystérieux, et me disait la cause du retard; cela suffisait pour me tranquilliser; j'avais appris par expérience à ne jamais douter de ses indications. Elle m'a averti bien des fois de ce qui devait survenir, afin que je n'en fusse pas surpris. Affectueuse et reconnaissante, elle s'intéressait à moi dans les plus petites choses. Son cœur généreux la portait à consoler tout le monde. En la quittant, on se sentait, non-seulement instruit et parfaitement éclairé, mais encore touché, encouragé, consolé. Elle racontait à chacun les différentes circonstances de sa vie et lui découvrait ses plus secrètes pensées. Elle annonçait à tous ce qui devait leur arriver, et donnait toujours les meilleurs conseils. L'on ne pouvait douter qu'elle n'eût les lumières du Seigneur, et que les moyens suggérés par elle ne fussent vraiment efficaces pour atteindre le but, surtout s'il s'agissait du bien spirituel des âmes. Elle faisait tout cela avec facilité, d'une manière naturelle et sans affectation, sous forme d'une conversation amicale. Pour elle, il était plus facile de connaître l'état d'une âme, la marche d'une affaire ou toute autre chose, qu'il ne l'est pour nous de faire la lecture d'un livre, parce que cette lecture exige un certain

temps, pour prendre suffisamment connaissance du sujet et de la manière dont il est traité, tandis qu'il lui suffisait à elle de jeter sur son soleil un simple regard.

VIII

ANNA-MARIA CONNAIT TOUS LES SECRETS DE LA NATURE, LE GENRE DES MALADIES, ETC.

Puisque la pieuse femme sondait, au moyen de son soleil, les secrets de l'ordre moral, c'est-à-dire les pensées les plus intimes et le fond des cœurs, on doit être moins étonné qu'elle connût, en vertu du grand don qu'elle possédait, tous les secrets de la nature, de la manière la plus précise ; mais elle ne faisait usage de ces connaissances qu'en cas de besoin.

« Elle pouvait éclaircir tous les points d'histoire sacrée et profane, ancienne et moderne. Les siècles écoulés se présentaient à ses yeux avec tous les faits qui s'y rapportent ; le passé était pour elle comme le présent. Le fond des mers, comme l'immensité des cieux, le centre de la terre et ses abîmes étaient présents à ses yeux comme la superficie de sa chambre.

» Des spéculateurs voulurent explorer le lac de Néli, dans l'espoir d'y trouver des trésors de l'antiquité ; quelqu'un parla de cette entreprise devant la pieuse femme ; elle regarda son soleil et vit aussitôt qu'ils perdraient leur temps et leurs peines. En effet, on ne trouva absolument rien dans le lac.

» En priant pour un malade, la Servante de Dieu lisait aussitôt dans le mystérieux soleil la nature du mal, les

chances de guérison, les remèdes à prendre, les dispositions divines pour lesquelles la maladie avait été envoyée.

» Le mari de Sofia, fille aînée d'Anna-Maria, amena un jour un jeune homme qui avait le ver solitaire depuis très-longtemps; les consultations et les remèdes des médecins avaient été impuissants. La pieuse femme regarda son soleil, et vit le remède qu'il fallait; elle voulut le préparer elle-même, et le donna à ce pauvre enfant, qui l'ayant pris trois jours de suite, vint, le quatrième, annoncer sa parfaite guérison.

» Une famille romaine n'avait qu'un enfant dont la mort devait causer la perte d'une succession importante. Cet enfant étant tombé dangereusement malade, quelqu'un le recommanda aux prières de la vertueuse femme qui connut aussitôt dans le soleil le genre de la maladie, et indiqua un remède très-simple; mais elle vit en même temps que les médecins, ne soupçonnant pas la nature du mal, ne voudraient pas employer ce remède, et que par suite, l'enfant mourrait: c'est ce qui arriva, bien que les médecins qu'on avait consultés fussent extrêmement habiles et renommés.

» Le duc Vincenzo Lanti était atteint de la pierre. Le confesseur d'Anna-Maria lui recommanda de prier pour le malade. Elle le fit et transmit la réponse suivante: « Si le duc laisse faire l'opération, il en mourra, au lieu qu'en ne la laissant pas faire, il pourra vivre encore quelque temps. » Le duc voulut subir l'opération, qui était conseillée par les médecins, et il mourut le lendemain.

» Près du palais Chigi, Anna-Maria, rencontrant un avocat, se trouva subitement émue; on lui en demanda la

raison. Elle répondit qu'il mourrait la nuit suivante ; et c'est ce qui eut lieu.

» Nous rencontrâmes, dit le confident, le cardinal Mazzani, se rendant à Saint-Pierre après sa promotion, comme c'est l'usage. Je dis à Anna-Maria de regarder la cérémonie. Elle jeta un coup d'œil sur le soleil et me répondit : « Aujourd'hui, grande pompe, dans un mois, au tombeau. » En effet, le cardinal fut porté en terre un mois après.

» A une certaine époque, la reine d'Etrurie, Marie-Louise, était fort inquiète au sujet de son frère, le roi d'Espagne. Le bruit courait dans Rome que ce prince était tombé dans les pièges de ses ennemis. La reine fit appeler Anna-Maria qui la tranquillisa complètement. Elle lui indiqua le lieu où le roi se trouvait, lui dépeignit la physionomie des gens de sa cour, etc. La reine sut plus tard que tout était parfaitement vrai.

» Cette même princesse étant tombé malade à Rome, Mgr Strambi et Mgr Sala qui s'intéressaient à sa guérison, proposèrent un triduo à Saint-Jean et Saint-Paul, en exhortant la malade à implorer l'intercession du vénérable Paul de la Croix, fondateur des Passionistes. Le triduo fut célébré avec la magnificence que réclamait la haute position de la malade; les deux prélats faisaient espérer la guérison. Mgr Strambi m'avait chargé de prévenir Anna-Maria, afin qu'elle priât de son côté, et qu'elle exprimât son sentiment sur la nature de la maladie. Elle fit répondre, avec non moins de franchise que de simplicité : « Que Mgr Strambi ne devait pas s'avancer autant dans cette affaire, parce que tant lui que son fondateur

y feraient mauvaise figure. » J'allai voir journellement Mgr Strambi, pendant quelque temps, et, comme les nouvelles de la Reine étaient assez bonnes, il me disait en souriant : « Marie-Louise est mieux aujourd'hui encore ; voyez-vous ? Dites-le à Anna-Maria. » Je répondais : « Cela me fait plaisir. Je voudrais bien qu'elle obtînt cette grâce. » A l'improviste, la malade rechuta et le danger de mort devint imminent. Les gens de la cour n'osaient pas annoncer à la Reine qu'elle devait se préparer au passage de l'éternité. Comme ils connaissaient la grande estime que Marie-Louise avait pour Anna-Maria, ils envoyèrent prendre celle-ci en voiture, la conjurant de venir sur-le-champ. La Servante de Dieu ne se fit pas attendre ; elle annonça prudemment à la malade qu'elle devait se préparer à la mort, l'exhortant à se soumettre à la volonté de Dieu, et à placer en lui toute sa confiance. Elle l'avertit aussi de mettre ordre à ses affaires temporelles. La Reine ne s'y attendait pas ; on l'avait entretenue dans l'espérance de sa guérison ; il lui en coûta de se résigner. Elle le fit pourtant, et eut le temps de faire son testament. Lorsque Mgr Strambi apprit le danger où était la Reine, il s'écria, en ma présence : « Ah ! si j'avais écouté Anna Maria !... » Le fait est que l'on vit s'accomplir tout ce que la Servante de Dieu avait prédit.

» Une dame anglaise étant gravement malade, le cardinal Weld et lord Clifford, mari de cette dame, mirent tout en œuvre pour la sauver. Je connaissais ces messieurs, et je recommandai la malade aux prières d'Anna-Maria. Celle-ci regarda le soleil, et me dit : « Que Dieu la voulait avec lui, parce que dans sa jeunesse elle avait

fait un vœu que Dieu avait accepté. » Le père, le mari, le confesseur étaient les seuls qui en eussent connaissance. Je portai cette nouvelle au cardinal Weld, qui en fut fort étonné et me pria de lui permettre de le dire à lord Clifford. Celui-ci fut vivement surpris de la découverte d'une chose aussi secrète, et avoua que Dieu seul avait pu la révéler ; il me pria de lui faire connaître la Servante de Dieu ; je refusai parce qu'elle me l'avait défendu, comme c'était l'usage en pareil cas. Lord Clifford a paru dans l'enquête et a confirmé le fait.

» Le cardinal Galeffi et le cardinal Weld étant tombés malades en même temps, on les recommanda aux prières de la pieuse femme. Quoique la maladie du premier fût très-sérieuse, tandis que celle du second semblait légère, Anna-Maria, après avoir jeté un coup d'œil sur le soleil, dit aussitôt : « Que le cardinal Weld mourrait, et que le cardinal Galeffi pourrait se rétablir, s'il prenait de grandes précautions pour la nourriture, pendant sa convalescence, et s'il s'abstenait d'aller désormais dans les couvents pour motif de direction. » Elle prédit que cette fatigue si elle était renouvelée le ferait rechuter sans remède. Le cardinal Galeffi s'abstint de demander quelle était la personne qui avait fait cette annonce, mais il voulut savoir au moins si elle était pauvre, pour lui envoyer une aumône en cas de besoin ; l'aumône fut, comme toujours, absolument refusée. Le cardinal n'ayant pas mis en pratique les avis qui lui avaient été donnés, rechuta quelques jours après et mourut bientôt.

» La pieuse femme, qui gardait alors le lit, n'avait jamais vu le cardinal Weld : néanmoins, elle décrivit très-exac-

tement ses traits, son teint, ses manières et dit à quelqu'un qui parlait d'aller prendre de ses nouvelles : « Allez, vous le trouverez mourant, mais sans être assisté du P. Jésuite, son confesseur. » C'était parfaitement vrai, et le cardinal mourut immédiatement.

» Il fut une époque où Anna-Maria allait très-souvent à l'église de Saint-André du Quirinal où se trouve le noviciat des Jésuites. Le P. Rossini me pria de lui dire de recommander à Dieu le frère Marcelli, qui souffrait de la pierre. Anna-Maria le fit volontiers ; bientôt elle me chargea de dire que la maladie n'était pas ce qui faisait souffrir le plus le malade, mais que c'étaient les peines d'esprit. En effet, Marcelli avoua qu'il sentait de grandes peines intérieures. Il fut soulagé par cette communication. Le P. Rossini avait une grande estime pour la Servante de Dieu ; il me pria de lui dire de recommander à Dieu la Compagnie de Jésus. Je me souviens qu'en cette occasion, elle vit dans le soleil mystérieux, et avec le plus grand détail, tous les événements relatifs à la Compagnie ; elle connut les persécutions aussi injustes que violentes auxquelles elle a été en butte dans ces derniers temps. La vision eut lieu le Dimanche du patronage de Saint-Joseph.

» Les enfants spirituels de la Servante de Dieu, qui avaient le bonheur de jouir plus souvent de ses entretiens, faisaient quelquefois usage de ses lumières pour leurs affaires temporelles, et la tendre Mère, avec sa charité et sa patience ordinaires, ne leur refusait pas ses bons offices. L'un demandait s'il trouverait dans la matinée telle personne qu'il devait voir ; Anna-Maria regardait son

soleil et disait aussitôt si la personne était chez elle, ce qu'elle répondrait, et quelle serait l'issue de la visite. Un autre, inquiet de ne pas recevoir une lettre de sa famille, voulait en savoir le motif, et la pieuse femme, après un coup d'œil sur son soleil, disait sur-le-champ si les parents étaient en bonne santé, s'ils avaient écrit, si les lettres étaient perdues ou retenues à la poste, et ce qu'elles contenaient.

» Un autre venait se plaindre d'avoir perdu une clef ou sa tabatière. Anna-Maria disait gaîment : « Cherchez-la donc ; est-ce que Dieu est obligé de protéger les étourdis ? » Lorsque toutes les recherches avaient été inutiles, elle disait en souriant : « Allez à tel endroit, c'est là que vous l'avez laissée, » ou bien : « Telle personne l'a trouvée, faites-vous la rendre, mais soyez plus attentif une autre fois à ce que vous faites. » Un individu était tourmenté par le doute que son père eût laissé en mourant une forte somme à une tierce personne, pour la remettre à lui, son fils aîné. Il consulte Anna-Maria qui, grâce au mystérieux soleil, répond : « Ne pensez plus à cet argent. D'abord, la somme n'était pas aussi considérable que vous le croyez, car il n'y avait que tant en or et tant en argent. Quelque temps avant la maladie de votre père, quelques-uns de ses domestiques se concertèrent pour la lui voler ; ils sont morts et ils en subissent la peine dans l'autre vie. N'y pensez plus, toute recherche est inutile. »

» Un de ses fils spirituels, qui était aux prises avec la misère, vient un jour supplier sa bonne Mère de chercher dans le soleil et de lui indiquer les numéros qui devront

sortir au premier tirage de la loterie, afin qu'en en prenant trois il puisse se délivrer de toute tribulation. Avant de regarder dans le soleil pour une semblable chose, Anna-Maria veut d'abord prier Dieu pour savoir s'il le permet ; elle en reçoit cette réponse : « Garde-toi bien de rechercher dans ce miroir les billets en question ; ce n'est point là la bonne voie. »

» Enfin il n'était pas rare que quelqu'un vînt se plaindre à Anna-Maria de quelque indisposition. La pieuse femme, par prudence, commençait par renvoyer chez le médecin. Si le médecin avait connu la maladie, elle ne disait rien ; si, au contraire, il s'était trompé, elle disait : « Mon enfant, essayez un peu tel remède, votre mal est celui-ci, voilà les médicaments. » Bien qu'elle conseillât d'aller voir un médecin, la confiance de ses fils spirituels était si grande qu'ils suivaient aveuglément ses avis. Elle aurait pu les guérir instantanément par le contact de sa main ; mais elle disait qu'il faut s'en tenir aux remèdes ordinaires, lorsqu'on les a, et ne recourir aux miracles que par nécessité.

» Cependant, elle a opéré sur eux plusieurs guérisons extraordinaires ; ainsi, la semaine même de sa mort, le prêtre confident, ayant pris un gros rhume de poitrine, pour avoir fait un trop violent exercice, elle l'appela auprès de son lit et lui dit en souriant : « Venez ici ; » puis avec sa main elle fit sur lui le signe de la croix au nom de la Très-Sainte Trinité. Elle ajouta : « Mettez-vous au lit environ une demi-heure. » En effet, une demi-heure après, il sentit sa poitrine entièrement dégagée et ses forces parfaitement rétablies, ce qui lui permit d'assister la

pieuse femme pendant les derniers jours qu'elle passa sur la terre. »

IX

LA SERVANTE DE DIEU VOIT L'ÉTAT DES CONSCIENCES. ELLE LIT AU FOND DES CŒURS LES PENSÉES LES PLUS CACHÉES.

« La pénétration de la conscience la plus embrouillée était aussi facile pour Anna-Maria que l'est pour nous la lecture d'un livre, dans notre langue usuelle. Rien ne lui échappait. Elle voyait clairement les défauts, les dispositions physiques et morales de chaque personne, et même ses plus secrètes intentions. C'est par ce moyen qu'elle convertit un si grand nombre de pécheurs. Outre la charité, le zèle, l'affabilité qu'elle mettait à les recevoir, outre les pénitences qu'elle s'imposait pour eux, elle faisait leur examen de conscience avec une précision qui les frappait de stupéur. Souvent, elle découvrait en eux des péchés qu'ils ne connaissaient même pas.

» Voici ce qui m'est arrivé à moi-même, raconte le confident. Souvent, quand je rentrais, en retournant à la maison, elle me dit les tentations que j'avais eues, et me donna des instructions pour me conduire en pareil cas. Plusieurs fois, me voyant pensif et troublé, avant de dire la sainte messe, elle me découvrit les pensées les plus intimes de mon cœur; puis elle me tranquillisa.

» Un prélat, Mgr Guerrieri, donnait la bénédiction du Saint-Sacrement dans l'église de Saint-Barthélemy, sur la place Colonna. La Servante de Dieu qui y assistait vit dans le soleil mystérieux le trouble et les tentations qui

tourmentaient ce bon prélat. Après la bénédiction, elle le fit prévenir qu'elle désirait lui parler. Elle lui manifesta les peines d'esprit qu'il avait endurées pendant la cérémonie et lui donna d'excellents conseils. Il en fut tellement surpris et consolé qu'il lui voua une grande estime et demeura en relation avec elle jusqu'à sa mort.

» Combien de personnes de tout rang ne lui ont-elles pas, sans le savoir, les plus grandes obligations ? En rencontrant quelqu'un dans la rue, elle voyait en un instant l'état de sa conscience, les décrets divins à son égard, le moment de sa mort et son éternité. Peu après la naissance de l'un de ses enfants, elle connut que, s'il continuait à vivre, il devait mourir un jour sur l'échafaud, pour un délit d'ailleurs assez léger ; elle recourut à la bonté divine et obtint que cet enfant mourût quelques mois après.

» Lorsqu'un sectaire affilié aux sociétés secrètes se présentait devant elle, le mystérieux soleil se couvrait de ténèbres, et elle connaissait à l'instant tous ses plans et complots ; mais, d'autre part, quand une personne vertueuse venait la voir, le disque solaire indiquait aussitôt son mérite. Je me souviens que Don Vincenzo Pallota étant venu me voir, causa un instant avec Anna-Maria. Quand il fut sorti, je demandai à la pieuse femme ce qu'elle avait vu dans son soleil, pendant cette visite. Elle répondit que le soleil brillait alors d'un éclat insolite.

» Une jeune personne qui connaissait Anna-Maria, la pria de la recommander au Seigneur, afin qu'elle pût réaliser son désir d'embrasser la vie religieuse. Elle était pauvre et n'avait pas de dot. Elle consulta Mgr Menochio qui crut qu'elle n'était pas appelée à cet état. Elle re-

tourna découragée chez Anna-Maria, qui lui dit : « de ne rien craindre et d'attendre patiemment, parce qu'elle serait religieuse. » En effet, peu de temps après, un bienfaiteur donna la dot, et elle entra chez les Capucines, où moi-même je l'ai vue pendant qu'elle y était abbesse ; elle y a vécu et y est morte d'une manière très-édifiante.

» Un religieux très-estimé, à cause de sa haute piété, le P. Settimio Poggiarelli, Augustinien, qui était bien connu de la Servante de Dieu, me confia qu'un jour, priant pour une affaire qui l'intéressait au plus haut degré, il eut, pendant la nuit, l'apparition de deux anges qui l'assurèrent du succès. Cependant, comme il professait une grande estime pour Anna-Maria, il me chargea de la consulter à cet égard. La pieuse femme, jetant un coup d'œil sur son soleil, fit la réponse suivante : « Ces deux prétendus anges étaient deux démons qui avaient pris cette forme pour le tromper. » Elle ajouta que l'affaire tournerait d'une manière tout opposée à ce qu'ils avaient annoncé ; et c'est ce qui arriva. Elle découvrit plusieurs autres tromperies que l'esprit des ténèbres avait employées pour faire tomber les âmes dans l'illusion.

» Le cardinal Franzoni reçut une lettre du confesseur d'une bonne âme, avec quelques prédictions. Le cardinal m'en fit la confidence et me dit de consulter Anna-Maria. La réponse fut : « Qu'il ne fallait pas en faire cas, parce que le confesseur avait exagéré les choses. » L'événement fit bientôt connaître que notre Vénérable avait raison.

» Il y eut une époque où les ecclésiastiques les plus haut placés et les plus instruits s'accordaient pour admi-

rer la piété et les prétendus dons surnaturels d'une religieuse clarisse, nommée Maria Agnès Firrau ; Anna-Maria connaissant la voie de perdition où elle était, ainsi qu'une de ses compagnes, et l'abîme vers lequel elles couraient, alla les voir expressément pour leur faire envisager le malheureux état de leur âme. Elle les fit appeler, mais ne put leur parler librement. Elle leur jeta pourtant quelques coups d'œil significatifs, qui durent leur faire comprendre qu'elles étaient découvertes. Elle y alla une seconde fois, mais toujours inutilement. Elle a dû me raconter le fait par ordre de son confesseur.

» Je fréquentais un religieux, des frères Mineurs de l'Observance. Un jour, il me dit qu'il avait sous sa conduite une sainte religieuse de Monte Castrillo, dont il exaltait les dons et les vertus ; je lui parlai de l'entière confiance que j'avais en la Servante de Dieu. Il me pria de la consulter pour savoir ce qu'elle pensait de la religieuse ; j'en parlai à Anna-Maria. Elle ne me rendit aucune réponse parce qu'elle était très-délicate sur l'article de la charité. Comme j'insistais, elle me dit : « Il est inutile que vous alliez porter la réponse ; ne perdez pas votre temps avec toutes ces visites. » Je compris qu'il y avait là quelque chose de répréhensible ; en effet, quelque temps après, ce Père fut appelé au saint Office ainsi que la religieuse et ils furent punis.

» Un des premiers prélats de Rome sous Léon XII, Mgr Cristaldi, était dans l'antichambre du Pape lorsque entra un de ses amis qui était précisément le confident de la Vénérable. Celui-ci s'aperçut que le prélat était un peu pensif, contre son habitude, et prit la liberté de lui

en demander la raison. Il répondit : « Je suis en souci pour mon voyage de Naples. Je ne crains point cette fatigue, mais le malheur est qu'un passioniste, qui passe pour un saint homme, m'a dit de ne pas y aller parce que j'y mourrais. Connaissez-vous quelqu'un qui ait des lumières surnaturelles et veuille prier Dieu pour moi ? Je ne sais que faire, et, bien que je croie peu aux prophéties, je suis triste, je l'avoue, parce qu'il y va de ma vie. » Le prêtre confident promit de recommander l'affaire à une sainte âme et de porter la réponse. Lorsqu'il en parla à la pieuse femme, elle regarda le soleil et se mit à rire : « Dites-lui de partir content, parce qu'il reviendra en parfaite santé. Comme signe de la vérité de ce que je lui promets, dites-lui que telle pensée qu'il tient si cachée dans son cœur, ne se réalisera pas pour telle raison, etc. Qu'il se tranquillise ; il aura un excellent voyage et un heureux retour. » Elle ajouta que : « lorsqu'il serait à Naples, il devait aller à un couvent, je ne me souviens plus lequel. Il y trouverait deux religieuses, l'une en renom de sainteté ; il devait s'en méfier, parce qu'elle était dans l'illusion ; l'autre regardée comme folle, il devait lui parler, parce qu'elle lui dirait le reste ; mais il rencontrerait des obstacles pour la faire descendre au parloir. » Le confident porta la réponse. En entendant manifester la pensée qu'il tenait cachée au fond de son cœur, le prélat fut émerveillé. « Je vous assure, dit-il, que cette pensée n'était pas même entrée dans ma tête, tant je la tenais scellée dans mon cœur ; non-seulement je ne l'ai communiquée à personne, pas même à mon confesseur, mais elle était encore, pour ainsi dire, comme une inconnue

pour moi-même. Maintenant je pars content : dites à cette sainte âme de prier pour moi. » Il fit tout pour la connaître et offrit des secours si elle en avait besoin ; mais le confident refusa tout, suivant les recommandations qu'il avait reçues. Le prélat raconta publiquement le fait dans un repas qu'il donna à ses amis avant de partir. Parmi eux était Pierre Sterbini, qui m'en a donné une attestation authentique.

» Quelque temps après, le même prélat, devenu cardinal, essuya plusieurs maladies, une surtout qui ne semblait pas sérieuse au commencement ; il se flattait d'une prompte guérison ; mais la Servante de Dieu avait vu sa mort dans le soleil, et, désirant qu'il mît ordre à ses affaires en temps propice, elle le fit avertir ; il se résigna, suivit son conseil et mourut peu de jours après. La pieuse femme ne profita de cette relation que pour recommander un pauvre père de famille qui était venu déplorer sa misère auprès d'elle ; ne pouvant l'aider, parce qu'elle était plus pauvre que lui, elle le fit recommander, en son nom, au Cardinal, qui accorda un secours mensuel tant qu'il vécut.

» Le serviteur de Dieu, Don Vincenzo Pallota, vint me voir tout affligé, en me disant qu'un de ses cousins, saisi de tristesse pour le mauvais état de ses affaires, s'était enfui de son pays ; on ne le trouvait pas, malgré toutes les recherches, ce qui faisait craindre qu'il ne se fût donné la mort. Don Vincenzo me dit de faire prier Anna-Maria. La Servante de Dieu, levant les yeux vers le mystérieux soleil, vit le lieu où cet homme se trouvait. Elle le fit savoir immédiatement à Don Vincenzo, afin qu'il se tranquillisât.

» Un monsieur, au salut duquel Anna-Maria s'intéressait particulièrement, fut sauvé de la manière que voici : Tandis qu'elle pensait à lui, en regardant le soleil, elle m'appela à l'improviste et me dit de courir à la maison de cet homme, parce qu'il était sur le point de se donner un coup mortel ; il était saisi de mélancolie par suite du dérangement de ses affaires, et le démon le tentait fortement. Je courus et le trouvai seul dans sa chambre, fort agité. Je lui dis quelques mots de la part de la Servante de Dieu, et tâchai de le tranquilliser ; il m'avoua que si j'avais tardé un seul moment, il se serait donné un coup de pistolet et que je l'aurais trouvé mort. »

X

LA SERVANTE DE DIEU CONNAIT TOUT CE QUI SE PASSE AU LOIN
ET PRÉDIT LES ÉVÉNEMENTS FUTURS.

« Nous avons déjà parlé de l'estime et de la confiance que le cardinal Pedicini avait accordées à la Vénérable Anna-Maria. Toutes les fois qu'il devait se rendre dans son diocèse de Palestrina, il venait recevoir ses instructions. Elle lui faisait connaître les désordres qui régnaient dans le peuple et dans le clergé ; les remèdes qu'il fallait y apporter, et quelle en serait l'issue ; et tout s'accomplissait comme elle l'avait dit. Le Cardinal ne remuait pas, pour ainsi dire, une paille sans la consulter.

» Pendant que j'étais secrétaire du maître de chambre de Sa Sainteté, un consul Russe, nommé Pontevès, vint me voir avec sa femme et un petit enfant appelé Alexandre. Il était chargé de plusieurs affaires, pour lesquelles il de-

mandait une audience de Léon XII. Anna-Maria, les ayant aperçus, me dit : « Cette pauvre famille va être détruite tout entière en un instant. » En effet, elle périt dans un naufrage, avec d'autres passagers.

» Je connaissais la famille Redington, irlandaise ; elle était logée dans un hôtel de la Place du peuple. La dame était pieuse, mais d'un caractère raide et altier ; elle se recommanda à mes prières. Je le dis à Anna-Maria qui se trouvait au lit. Elle consulta le soleil et me dit des choses qui mettaient à découvert les plus secrètes pensées de la noble dame. Je la trouvai au moment où elle allait en soirée. En m'entendant parler, elle resta stupéfaite et tomba à mes pieds, en me disant : « Vous êtes un saint ; tout ce que vous me dites-là est parfaitement vrai. » Je répondis que je n'étais pas un saint, mais que j'étais l'écho d'une âme pieuse qui ne voulait pas être connue. Le docteur Cullen, aujourd'hui évêque, entra, et la conversation finit ainsi. L'avertissement consistait à mettre cette dame en garde contre des soupçons qu'elle avait dans son esprit et contre une tentation qui la portait à mal juger du prochain, tentation qu'elle devait repousser énergiquement, au lieu d'en nourrir son esprit. Madame Redington couçut dès lors une grande estime pour la Servante de Dieu.

» Le fils d'un négociant de Rome ayant été frappé d'une maladie très-dangereuse, ses deux tantes vinrent le recommander aux prières de la V. Anna-Maria. Elle se recueillit un instant, regarda son soleil : « Soyez sans crainte, cette fois, dit-elle ; mais n'oubliez pas que, dans cinq ans, le jeune homme fera une chute de cheval, et sera

transporté à sa maison à moitié mort et ne pouvant plus parler. Invoquez aussitôt avec foi le Saint Nom de Jésus ; il reprendra l'usage de la parole, faites-le confesser sans retard et procurez-lui les derniers sacrements ; il mourra peu après, car sa maladie d'entrailles est une de celles pour lesquelles il n'y a point de remède. » Une des tantes mourut, mais l'autre ne perdit point de vue l'avertissement. Cinq ans après, le jeune homme tomba de cheval, sa tante invoqua le nom de Notre-Seigneur, et le malade, ayant repris la parole, se confessa, reçut le Viatique et l'Extrême-Onction, et passa à l'éternité. L'autopsie du cadavre manifesta la maladie d'entrailles que la Vénérable avait annoncée.

» En 1815, après le retour du pape Pie VII à Rome, Mgr Strambi pria Sa Sainteté d'accepter sa démission de son évêché ; il voulait s'exonérer de la charge des âmes et passer ses derniers jours dans la retraite. Les choses furent disposées de telle sorte que Monseigneur se flattait de pouvoir réussir. Néanmoins, comme il avait grande confiance en la Servante de Dieu, il me chargea d'aller de sa part chez elle, et de lui dire que le lendemain, il allait offrir sa démission au Saint-Père, et qu'elle priât à cette intention. Anna-Maria leva les yeux au Ciel, et me fit aussitôt cette réponse : « Dites à Monseigneur que demain le Pape le recevra très-brusquement ; il n'acceptera pas sa démission, et voudra qu'il parte sur le champ pour son diocèse. » Je portai la réponse. Monseigneur sourit et me dit : « Cette fois la sainte cigale s'est trompée ; sachez, mon enfant, que j'ai tout arrangé avec S. Em. le cardinal Pacca, secrétaire d'État, qui en a averti Sa Sain-

teté, et je vais plutôt remercier que demander. » Dieu permit que moi-même, qui avais porté la réponse, j'accompagnasse Mgr Strambi à l'audience du Pape, et que je me tronvasse présent à sa réception. En traversant l'antichambre où était Mgr Strambi, Pie VII montra de l'émotion quand il le vit, et il lui dit d'un air sérieux : « Nous savons déjà pourquoi vous êtes venu. Tout le monde prétexte la santé. Nous aussi nous sommes infirme, et nous portons le poids du monde ; qui enverrons-nous donc pour évêques ? Les balayeurs de nuit ? Tous veulent se démettre. Partez et partez sur-le-champ ; » et il le laissa brusquement. Le prélat demeura là encore quelque temps, et demanda à Mgr Doria une audience particulière pour quelques affaires de son diocèse. Après l'audience, Monseigneur monta en voiture pour retourner chez les Passionistes. Nous ne disions rien. Arrivé à l'arc de Titus, Monseigneur rompit le silence et me dit : « Vous avez entendu, mon enfant, je me tranquillise et je n'y pense plus. » Je le dis à Anna-Maria qui m'assura que Monseigneur viendrait passer ses derniers jours à Rome, comme il le désirait ; mais seulement pour y laisser ses os, c'est-à-dire pour peu de temps. Plus tard les infirmités ne faisant que s'accroître, le bon prélat tenta encore de donner sa démission ; il ne put rien obtenir et perdit entièrement l'espoir de passer à Rome les derniers jours de sa vie. Il m'écrivit d'en parler à Anna-Maria, qui confirma ce qu'elle avait annoncé jadis. En effet, après la mort de Pie VII, Léon XII appela Mgr Strambi à Rome pour en faire son conseiller. Monseigneur laissa son diocèse et vint demeurer auprès du Pape, au Quirinal. Il me

pria d'aller le voir tous les soirs. Il me faisait part avec circonspection de la conférence secrète qu'il avait eue dans la journée avec le Saint-Père, afin que je prisse l'avis d'Anna-Maria dont les conseils étaient d'un si grand prix à ses yeux.

» Léon XII tomba gravement malade après son élection. Rome entière était dans l'anxiété et craignait de perdre le Pontife qui venait à peine de s'asseoir sur le trône. Mgr Strambi envoya quelqu'un chez la Servante de Dieu, pour lui demander de prier avec ferveur pour le Pape qui allait mourir. Anna-Maria était dans sa cuisine, quand l'envoyé du prélat entra chez elle. Après avoir jeté un regard sur le soleil, elle dit en souriant : « Non, non, le Pape ne s'en va pas ; il a encore du temps pour travailler au bien de l'Église ; dites plutôt à Monseigneur que c'est lui qui doit se préparer à mourir. » L'envoyé lui dit que le prélat se portait très-bien ; alors elle dit d'un ton sérieux : « Je vous assure que dans quelques jours Monseigneur sera exposé dans l'église. » On était aux fêtes de Noël ; Mgr Strambi était exposé dans l'église des Passionistes vers les premiers jours de Janvier.

» Dans sa maladie, Mgr Strambi perdit la parole et l'usage de ses facultés ; les bons Pères étaient bien peinés de ne pouvoir lui donner les Sacrements ; ils épiaient le moment où il reprendrait connaissance ; mais on commençait à perdre tout espoir, en voyant que le malade marchait à grands pas vers l'éternité. J'entrais fréquemment dans la chambre du malade. Le voyant en cet état, je me sentis inspiré d'aller chez Anna-Maria, afin qu'elle priât la bonté divine de lui faire la grâce de pouvoir commu-

nier. Je la trouvai ce soir-là tricotant son bas devant une table. Je me souviens parfaitement qu'en entendant ce que je demandais, elle quitta son travail, mit sa tête entre ses mains, et pria quelques minutes ; puis, elle leva les yeux vers le Ciel, et, se tournant vers moi, elle me dit : « Avertissez ceux qui l'assistent, et dites-leur de commencer la messe à l'aurore, pour lui donner la communion ; il aura l'esprit lucide et libre, il pourra communier ; il aura même le temps de faire l'action de grâces, puis il retombera en léthargie, d'où il passera au repos éternel. » J'allai porter cet avis aux personnes qui assistaient Monseigneur, et tout s'accomplit à la lettre.

» Lorsque j'étais secrétaire du maître de chambre de Léon XII, je me laissais conduire en tout par la Servante de Dieu. Le soir je lui lisais la liste des personnes qui avaient demandé audience pour le lendemain. Après avoir regardé le soleil elle me disait de prendre garde, en faisant entrer certains étrangers, et d'attendre, pour avoir des renseignements auprès de leurs ambassadeurs. Il se présenta entre autres un sectaire qui avait de fort mauvaises intentions et que j'écartai. Léon XII conçut une si grande confiance en moi pour la direction des audiences, qu'il voulut me faire rester dans l'antichambre avec Monseigneur, contrairement à tous les usages. Ce dernier tomba malade. Je n'avais, par conséquent, aucun titre pour me présenter, et restai chez moi ; mais Sa Sainteté me fit appeler pour régler l'antichambre, comme je le faisais auparavant.

» Anna-Maria vit dans son soleil les massacres d'Espagne, la guerre de Grèce, les journées de Juillet à Paris.

Déjà elle avait vu la déroute de l'armée française devant Moscou, au moment où elle avait lieu... Elle me décrivit la défaite de Napoléon, et m'en donna tous les détails, bien avant qu'on eût pu en avoir la nouvelle. Elle vit aussi sa mort à Sainte-Hélène, son lit, ses dispositions, son tombeau, les cérémonies de ses funérailles, le sort de ce prince dans le temps et dans l'éternité.... »

XI

LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA CONNAIT LES SECRETS DE LA POLITIQUE, ETC... ATTESTATION AUTHENTIQUE DU MARQUIS CARLO BANDINI.

« Certaines circonstances avaient obligé Anna-Maria de voir l'ambassadeur d'une grande puissance auprès d'un gouvernement d'Italie. Elle commença par répondre exactement à ses questions, puis, elle lui exposa toute sa vie, les événements de sa jeunesse, les personnes qu'il avait connues pendant la Révolution française, son arrestation pendant la nuit, et tout le reste de son existence, avec les fautes qu'il avait commises durant sa longue carrière. L'ambassadeur était stupéfait. La pauvre femme aborda la politique et fit de la situation un exposé qui augmenta l'étonnement du diplomate. Elle décrivit clairement les affaires des cours de l'Europe et du reste du monde; comment tous les cabinets politiques étaient attentifs à discerner les effets de leur action et de leurs intrigues, dont la plupart se dissipaient comme la fumée; comment les trames ourdies par telle cour, pour telle fin, avaient été déjouées par la Providence; quel doit être le but des

souverains, la fidélité des ministres et leur circonspection ; quelle était la politique du gouvernement ottoman dans ses relations avec telle cour, qui, de son côté, employait tel moyen pour atteindre son but.

» En un mot, Anna-Maria décrivit le monde politique, les gouvernements, la diplomatie, les négociations, les intrigues secrètes dont elle annonça le résultat final, tout-à-fait contraire aux vues qu'on avait et aux moyens qu'on employait. L'ambassadeur demeura plus d'une heure avec la pieuse femme ; en sortant il avait les larmes aux yeux, et dit à la personne qui l'avait conduit : « Quel prodige ! quelle merveille ! comment une femme peut-elle savoir tout cela ? On ne peut nier qu'elle ne soit remplie de la science divine. Elle a le monde entier sous ses yeux, comme je tiens ma tabatière à la main. Elle sait tout ; tandis que nous, vieux diplomates, nous ne savons pas même ce qu'on traite secrètement dans les cours auprès desquelles nous sommes accrédités. » Ce diplomate était un ambassadeur de France à Turin qui, passant à Rome, avait voulu connaître Anna-Maria.

» En 1825 ou 1826, sauf erreur, le général Alexandre Michaud, mort depuis plusieurs années, étant allé à Nice, sa patrie, vint dans le couvent des Capucins de Saint-Barthélemy, et me raconta que, s'étant rendu à Rome pour le jubilé que Léon XII avait accordé, il entendit pendant son séjour dans cette ville, un bruit vague de la mort de l'empereur Alexandre de Russie. Cette nouvelle lui causa une grande agitation ; il était aide de camp de l'Empereur, et il avait pour lui une grande affection. Il courut à l'ambassade russe, où on lui dit que cette nou-

velle devait être fausse et propagée par les libéraux, vu que les dernières dépêches n'en faisaient aucune mention. Ces assurances ne satisfirent pas entièrement le général. Il se rendit chez la reine, Marie-Térèse de Sardaigne, veuve du roi Victor-Emmanuel. Elle l'assura pareillement que les dernières lettres de Vienne ne disaient mot de cette triste nouvelle. Il fit part de sa peine à un ami qui lui conseilla d'aller consulter une pauvre femme, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Il y alla et, dès qu'il eut annoncé quelle était sa crainte, elle répondit que la nouvelle n'était que trop vraie. Le général fit observer que les dépêches de l'ambassade russe, ainsi que les plus récentes lettres reçues de Vienne par la reine de Sardaigne, ne renfermaient rien qui pût accréditer ce bruit. Elle ajouta sans hésiter : « Demain l'ambassade russe recevra la nouvelle officielle. » Le général m'assura que, s'étant empressé d'aller à l'ambassade dès le lendemain, il trouva que la prédiction de la pieuse femme était vraie. Elle le consola en lui disant que l'âme de l'empereur Alexandre était en Purgatoire, et qu'il était mort catholique.

» Pour me confirmer dans la consolante pensée de la conversion de ce prince, le général m'assura qu'il avait appris de bonne source qu'un cardinal, en célébrant le saint sacrifice de la messe, avait nommé explicitement l'empereur Alexandre dans le *memento* des morts ; son chapelain, pensant que c'était là l'effet d'une distraction, lui avait fait entendre délicatement qu'il ne réfléchissait peut-être pas que ce prince était schismatique, mais le cardinal avait répondu qu'il savait bien ce qu'il faisait. Le général ne me dit pas quel était ce cardinal. Anna-

Maria avait vu dans le soleil la mort de l'Empereur, les causes de sa mort et le salut de son âme, parce qu'il avait usé de miséricorde envers le prochain, respecté le Souverain Pontife, Vicaire de Jésus-Christ, et protégé la sainte Église catholique. Le général, excellent catholique, ressentit la plus vive douleur de la perte de son souverain ; il hésitait à entreprendre en hiver le long voyage de la Russie ; il redoutait beaucoup les intrigues de cour, et comme il avait un bon nombre d'envieux et d'ennemis, il craignait pour sa position, d'autant plus qu'on lui donnait de la capitale des nouvelles inquiétantes. Il reçut, néanmoins, l'assurance qu'il n'avait rien à redouter, qu'il ferait un bon voyage et que son retour serait entouré de marques de respect et d'estime. Voyant la misère de la famille d'Anna-Maria, le général voulait absolument faire quelque chose pour elle, mais la réponse de la pieuse femme lui fit comprendre qu'elle s'en offenserait. Il se tourna alors du côté du prêtre confident, et lui offrit des secours pour les pauvres de Rome qu'il devait connaître mieux que personne. Ce stratagème n'ayant pas mieux réussi que le premier, il le pria d'acquitter six messes pour lesquelles il lui donna six écus romains. Je célébrai moi-même les messes et la Servante de Dieu fit donner les six écus à un pauvre père de famille. L'officier supérieur s'étant rendu à Nice envoya un petit baril d'excellente huile à la pieuse femme, parce qu'il savait qu'elle faisait maigre. A son retour à la capitale, son souverain l'accueillit parfaitement et lui conféra immédiatement le grade de lieutenant-général, bien supérieur à tout ce qu'il avait pu attendre. Il lui assura de plus une bonne

pension. Le nouveau lieutenant-général écrivit au prêtre confident pour le prier de remercier la Servante de Dieu, aux prières de laquelle il attribuait sa fortune inespérée. On conserve encore cette lettre.

» Pendant que j'étais secrétaire du maître de chambre de Sa Sainteté Léon XII, Mgr Lambruschini vint à l'audience du Pape, avant de partir pour sa nonciature de Paris. Comme je le connaissais depuis longtemps, et que d'ailleurs, Mgr Strambi m'avait souvent parlé de lui, je m'en approchai pour lui souhaiter un bon voyage; il me remercia, et me dit de le recommander à Dieu. Je répondis: « Mes prières sont faibles, mais je ferai prier pour vous une bonne Servante de Dieu que Mgr Strambi connaît parfaitement. » Je parlai à Anna-Maria; elle regarda le soleil et me chargea de dire à Monseigneur: « Que son voyage serait heureux, mais que son séjour serait pénible; qu'il devait se préparer à un long et douloureux martyre. » Le voyage fut heureux en effet; le reste est connu de tous ceux qui savent ce qui se passa en France par rapport à la personne de Mgr Lambruschini.

» Un des premiers employés caméraux, alors fort riche et qui avait d'excellentes relations, voulut connaître la Servante de Dieu. Il commença par dire que plusieurs personnes de bien, regardées comme de saintes âmes, lui avaient annoncé que, de concert avec le Saint-Père, il ferait de grandes choses pour l'Église. Anna-Maria garda le silence. Pressée de parler, elle répondit: « Je sais que Dieu veut punir beaucoup de familles, parce qu'elles n'ont pas bien rempli leur ministère et les obligations de leur état. » Elle avertit l'employé de se préparer à mourir

bientôt, lui et sa femme, et prédit que sa famille serait entièrement détruite avant la fin des malheurs. Elle voulait parler de l'occupation militaire de Rome. La femme succomba la première et le mari mourut en faillite, après avoir vu la ruine de toute sa famille.

» Le confesseur de la Vénérable lui dit un jour : « Priez beaucoup pour l'Espagne ; mon père est à la cour, et je crains qu'il n'ait de grandes tribulations. » La Servante de Dieu obéit, mais sa réponse fut tout autre que favorable. Elle dit au confesseur : « Que son père mourrait dans les troubles ; que toute l'Espagne se révolterait, et qu'il verrait lui-même comment finirait le chef de la nation. » En effet, le père du confesseur mourut ; la révolution éclata dans toute l'Espagne, et nous avons vu le Roi finir ses jours à Rome.

» Le confesseur lui dit encore de prier pour une illustre famille qui lui avait été recommandée. Anna-Maria pria et reçut la réponse suivante : « Ma chère fille, cette famille doit souffrir. Elle sera détruite et son chef mourra d'une mort terrible. » Cette réponse déplut au confesseur, qui prescrivit de nouveau de prier avec ferveur. Il fut répondu encore : « C'est inutile, ils doivent être déracinés à cause de leurs péchés et tu verras la mort du chef, comme il a été dit. » Tout cela s'accomplit. Le chef de la famille fut condamné à être fusillé ; on le porta sur le lieu où devait avoir lieu l'exécution, mais la peine de mort fut commuée en prison perpétuelle ; il mourut peu de temps après ; sur le lieu du supplice, il s'était trouvé à côté d'un condamné qui fut réellement fusillé. Cette famille était de Pistoie et le fait eut lieu à Paris. »

« Anna-Maria vit l'incendie de la Basilique de Saint-Paul, quelques mois avant l'événement. Etant en prières devant le saint Crucifix, elle sut que Dieu permettait ce malheur, en punition des profanations qui se commettaient dans ce lieu. Il lui fut dit en général : « Je veux en faire un monceau de ruines. » La pieuse femme pria pour arrêter la justice divine. »

A ces faits nous ajoutons un extrait de l'attestation du marquis Carlo Bandini, qui figure dans le procès juridique. « La renommée des dons et des lumières extraordinaires de la Servante de Dieu, Anna-Maria, étant parvenue jusque dans notre pays, mon père qui aimait à se mettre en relation avec les personnes de ce genre, me recommanda d'aller la voir. Arrivé à Rome, je fus retenu par d'autres occupations et je négligeai la commission. Je retournai donc dans ma patrie, mais des affaires m'ayant obligé de repartir pour Rome, mon père me recommanda de nouveau d'aller voir Anna-Maria. A peine arrivé à Rome, j'allai à sa maison. Elle me révéla aussitôt la répugnance que j'avais éprouvée d'aller la voir, puis d'autres choses qui regardaient mon intérieur, et qu'elle ne pouvait connaître que par révélation. J'en demeurai fort surpris. Je le fus bien davantage, lorsque, un jour, peu avant mon départ pour Macerata, elle vint me voir pour me prévenir que je rencontrerais un grand péril pendant le voyage. Voici ce qu'elle me dit : « Le postillon quittera l'ancienne route à tel endroit; en voyant le danger, vous crierez, mais il ne vous écoutera pas. » Tout s'accomplit à la lettre; je fus sauvé par miracle; mais mon pauvre domestique eut à la tête une forte contusion, dont il ne guérit pas.

» Peu de temps avant mon mariage avec la princesse Giustiniani et lorsqu'elle était fraîche et robuste, Anna-Maria me dit qu'elle l'avait vue dans le soleil, maigre, sèche et tombant de faiblesse. Sa prédiction s'accomplit. J'allai voir Anna-Maria, et la priai de recommander à Dieu la pauvre princesse. Elle me promit volontiers de le faire, en m'assurant que je serais pleinement exaucé et consolé. C'est ce qui arriva.

» En 1830, pendant la révolution qui mit Louis-Philippe sur le trône, Anna-Maria vit cette catastrophe. Elle m'en donnait les péripéties, jour par jour, comme si elle eût été sur les lieux. Elle connut et me décrivit de la même manière la révolution de Bruxelles, avant qu'on eût pu l'apprendre par une autre voie.....

» Elle me raconta dans le plus grand détail, les batailles de la guerre de Pologne, à mesure qu'elles se donnaient, ainsi que les incendies, la désolation des villes et des campagnes; tout cela m'était annoncé avant que la plus rapide dépêche télégraphique eût pu nous en informer. Je le disais quelquefois dans les salons, sans en faire connaître la source, et tout le monde était émerveillé de m'entendre raconter les choses avec une si grande précision, lorsque les nouvelles ne pouvaient pas encore en être arrivées. Anna-Maria voyait et annonçait les événements les plus lointains, quelquefois avant leur accomplissement et d'autres fois au moment même où ils s'accomplissaient. »

Cette importante attestation du marquis Bandini nous fournira encore quelques faits relatifs aux Papes. Le confesseur de la Vénérable atteste que le prince Gagarin,

ambassadeur russe à Rome, vint plusieurs fois questionner le marquis Bandini pour être au courant des communications qu'Anna-Maria lui avait faites. C'est le marquis lui-même qui l'avoua confidentiellement au confesseur.

XII

ANNA-MARIA VOIT DANS SON SOLEIL L'ÉLECTION DES PAPES ET LES ÉVÉNEMENTS DE LEUR PONTIFICAT ; LA MORT DES PAPES, ETC.

« Anna-Maria vit dans le mystérieux soleil l'élection de tous les Papes, depuis Pie VII. Elle prédit leurs actes et les événements qui devaient avoir lieu sous leur pontificat, longtemps avant qu'ils s'accomplissent. »

A l'époque où le général Miollis commandait à Rome, Anna-Maria vit le glorieux retour de Pie VII. Le marquis Bandini nous l'atteste. « Environ un an avant le retour de Pie VII, lorsque les affaires politiques présentaient un aspect bien triste, elle me dit que le Pape retournerait glorieusement sur son siège, en m'indiquant l'époque précise ; qu'il officierait à Saint-Pierre, le jour de la Pentecôte ; et tout cela s'accomplit exactement. »

« Dès avant le retour de Pie VII, elle avait vu dans sa mystérieuse lumière le départ des Français, la fin de leur gouvernement ; les fêtes que l'on ferait partout sur le passage du Pape en Italie, et surtout à Rome. Elle vit les suites de sa restauration, la manière dont son gouvernement devait être implanté, les malheurs subséquents, les conspirations et tout ce qui devait arriver. Elle vit les

plans homicides des sociétés secrètes contre Rome, et surtout contre le haut clergé. Bien des fois elle se rendit à Saint-Paul pour y épancher son cœur devant Dieu. C'était surtout alors que son ardente charité la portait à intercéder par de ferventes et continuelles prières et à s'offrir à la divine justice comme victime pour ses frères.

» Ses prières à ce sujet furent si persévérantes et si ferventes, que Dieu lui promit expressément que les plans des impies ne réussiraient jamais dans Rome; que s'il leur laissait le champ libre pour agir, il les arrêterait toujours au moment où ils se croiraient sur le point de triompher; mais que, de son côté, elle devait se disposer à satisfaire à sa justice, en compensation de grâces aussi signalées. Aussi toutes les fois que les machinations des loges maçonniques furent déjouées, la Servante de Dieu fut frappée de maladies mortelles, de persécutions, de misères, de calomnies et de terribles peines d'esprit.

» La pieuse femme ne se décourageait jamais; dès qu'elle voyait reparaître dans le mystérieux soleil les plans déjoués, ourdis de nouveau, tels que le massacre des prêtres et des hauts dignitaires de l'Église, etc., elle rappelait au Seigneur sa promesse, sauf à payer ensuite le prix de ces grâces par de nouvelles souffrances. Ce phénomène dura toute sa vie. Que l'Église est redevable aux prières et aux pénitences de cette pieuse femme! Que ne lui doit pas la ville de Rome, en particulier?

» Un des premiers cardinaux avait résolu de faire sa promenade du soir dans un certain endroit de Rome. Anna-Maria voyant dans le soleil le piège que les sectaires avaient préparé, chargea aussitôt le prêtre son con-

fident d'aller avertir ce digne prince de l'Église de ne pas aller à tel endroit pour sa promenade, comme il l'avait résolu en lui-même, mais de prendre une autre route. Cette communication surprit vivement le Cardinal, qui n'avait manifesté à personne son intention.

» A peine Anna-Maria fut-elle sortie de la maladie mortelle dont elle avait été accablée sous le pontificat de Pie VII que Dieu lui révéla dans le soleil mystérieux, de nouveaux plans, plus terribles que les précédents, et qui étaient sur le point d'éclater. Elle s'offrit de nouveau à Dieu qui, de son côté, remplit sa promesse. Les sociétés secrètes ne se lassèrent jamais de conspirer sous Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI; mais le Seigneur, agréant pleinement la générosité et l'esprit d'immolation de son humble Servante, déjoua constamment les conspirations des impies qui avaient déjà fixé l'heure et le moment de leur triomphe. Souvent il procura l'arrestation des chefs; d'autres fois il fit avorter leurs projets, en les découvrant directement à quelque sainte âme, ou par des inondations, des pluies torrentielles, qui en empêchaient l'exécution, ou par d'autres moyens encore que la pieuse femme remarquait toujours dans le soleil.

» Ce fut Anna-Maria qui avertit que l'on devait s'empresser de faire donner les derniers Sacrements à Pie VII; les médecins prétendaient qu'il ne courait aucun danger, mais la Servante de Dieu fit savoir que l'on ne devait pas s'en rapporter à leurs promesses, et qu'il ne tarderait pas à mourir; le fait le prouva bientôt.

» Lors de la dernière maladie du Pape Léon XII,

Anna-Maria reçut, de grand matin, de son céleste Époux l'ordre de prier pour son passage à l'éternité. Elle entendit ces paroles : « Lève-toi, et prie pour mon Vicaire, qui est sur le point d'être appelé à mon tribunal. » Elle se leva aussitôt, pria et l'on apprit la mort du Pape le lendemain.

» Je me souviens fort bien, dit le marquis Carlo Bandini, qu'après la mort de Léon XII, pendant que les cardinaux étaient au conclave, et lorsque personne ne pouvait prévoir l'époque où il plairait à Dieu de consoler l'Église par l'élection du nouveau Pape, Anna-Maria annonça l'élection, huit jours avant qu'elle fût faite, en ajoutant que le Pontificat de Pie VIII serait court. »

» La Servante de Dieu vit dans le mystérieux soleil le catafalque préparé pour les funérailles du Pontife. Je me souviens que je demeurais au Quirinal, en qualité de secrétaire des mémoriaux de Pie VIII, lorsque ce Pape tomba malade, mais il se trouva un peu mieux, et l'on espérait qu'il pourrait reprendre ses audiences; le soir même, le prêtre confident vint me voir, et me dit que la Servante de Dieu avait vu dans le soleil le catafalque surmonté de la tiare. J'en prévins aussitôt le cardinal. Celui-ci témoigna une vive surprise; mais, connaissant fort bien par expérience que les choses communiquées à Anna-Maria se vérifiaient toujours, il ne douta pas de ce que je lui annonçais. Pie VIII mourut peu de jours après.

» Après la mort de Pie VIII, la révolution devait éclater à Rome. Dieu fit voir à la pieuse femme, accablée de souffrances, les divers moyens qu'il avait pris pour

couper tous les fils du complot. Le divin Époux lui disait souvent que ses souffrances étaient nécessaires pour diverses fins qu'elle connaissait, et pour d'autres qu'elle devait être contente de ne pas connaître. Ces souffrances lui étaient annoncées, afin qu'elle s'y préparât, par des coups redoublés qu'elle entendait distinctement dans son cœur ; ils étaient plus ou moins forts, suivant l'intensité du mal qui allait survenir. Elle se résignait tranquillement, quoique la pauvre nature en sentît toute l'amertume. Dieu la lui faisait savourer pour augmenter ses mérites. Elle demandait avec humilité pardon pour elle et pour les autres, répétant cette parole qui lui était familière dans ses souffrances : *Peccavi, Domine, miserere mei.* « J'ai péché, ô Seigneur, ayez pitié de moi. »

La relation suivante, faite par le P. Philippe, confesseur d'Anna-Maria, prouve qu'elle prévit également le Pontificat de Grégoire XVI et les principaux événements qui devaient le caractériser. Cette annonce prophétique eut lieu au moyen de charmants symboles, qui témoignent de l'alliance intime qui existe entre la religion et la poésie, comprise dans son sens le plus élevé :

« J'allai avec la Servante de Dieu visiter le crucifix de Saint-Paul hors-les-murs. Le cardinal Capellari y vint après, de Saint-Grégoire. Anna-Maria occupait l'unique prie-dieu qui se trouvât dans la chapelle ; j'essayai de la secouer, afin qu'elle cédât la place au cardinal, mais elle était en extase et ne s'aperçut de rien ; le bon cardinal me fit signe de la laisser tranquille et s'agenouilla devant la balustrade. Anna-Maria revenue de son sommeil extatique, se mit à regarder fixement son solcil, puis le car-

dinal. En retournant à Rome, je la questionnai sur ce regard fixe qu'elle avait arrêté quelque temps sur le cardinal Capellari. Comme elle devait par obéissance me découvrir toutes choses, elle me dit franchement : « C'est le Pape futur. » Elle me décrivit les signes allégoriques qu'elle avait remarqués à ce sujet dans le mystérieux soleil ; c'était une petite colombe, entourée de rayons d'or, qui se posait devant lui ; elle était couverte de nuages qui indiquaient les épreuves du Pontificat.

» A l'époque où Anna-Maria prédit l'élection du cardinal Capellari, Pie VIII n'était pas très-bien. Elle commença dès lors à faire de ferventes prières pour lui ; il mourut quelques mois après. Pendant la vacance du Saint-Siège et durant les conclaves, la Servante de Dieu redoublait ordinairement ses prières et ses pénitences, pour qu'il plût à Dieu de donner à son Eglise un Pasteur capable de la gouverner et de la défendre. Le conclave s'étant donc réuni, Anna-Maria vit de nouveau paraître dans le soleil les signes de l'élection du cardinal Capellari : une petite colombe portant la croix, une autre, les clefs, une troisième, la tiare, deux autres buvant dans un calice aux armes des Camaldules. Elle vit en même temps la révolution qui fut comprimée, et toute la suite du Pontificat.

» Le cardinal Capellari me témoignait une grande bonté ; il m'offrait du tabac ainsi qu'à Mgr Barberini, à cause d'un mot spirituel qui lui fut dit dans l'antichambre de Léon XII, lors de son élévation au cardinalat ; il protesta que Monseigneur et moi, nous aurions toujours du tabac de sa tabatière. Je le rencontrai à

Sainte-Marie de la Victoire, un peu avant qu'il entrât au conclave; il m'appela pour m'offrir du tabac, et, en le prenant, je lui dis : « Je ne voudrais pas que ce fût la dernière fois; car qui oserait mettre la main dans la tabatière du Pape? » Il me répondit en souriant : « Allons donc; je n'y pense pas! » et remonta en voiture. Il y avait bien des jours que les cardinaux étaient rassemblés. D'après ce que m'avait annoncé Anna-Maria, je me rendis à l'un des tambours du conclave, auquel présidait Mgr Spada. Je demandai le cardinal Barberini, et, après avoir pris des nouvelles de sa santé, et lui avoir demandé ce dont il pouvait avoir besoin, je lui dis : « Prenez dix-sept ou dix-huit prises de tabac dans la tabatière de notre ami, et dites-lui que je ne pourrai plus en prendre. » C'était prédire clairement la papauté. Le cardinal Barberini prit les dix-sept prises dans la tabatière du cardinal Capellari; mais, ne pouvant pas faire usage de toutes, il les prenait et les jetait par terre. Le cardinal surpris lui dit : « Que faites-vous? vous jetez mon tabac? » — « Je vous le dirai plus tard, » répondit Barberini, en continuant de compter les dix-sept prises. Capellari sourit à l'annonce que le cardinal lui fit de ma part. Le fait est qu'il fut élu pape dix-sept ou dix-huit jours après. Les portes ayant été ouvertes, il me vit dans la grande salle, avec l'ambassadeur du Portugal, et me jeta un coup d'œil significatif. Plus tard j'allai lui faire acte d'obédience avec mes collègues du collège des Chapelains pontificaux; il me fit rester après les autres et m'offrit du tabac. Il continua de m'en donner toutes les fois que j'allai à l'audience.

» Après la mort d'Anna-Maria, je lui en fis offrir un portrait lithographié, par l'intermédiaire du premier aide de chambre, le chevalier Gaetano Moroni, et lui fis part de toute la prophétie susdite, concernant les événements relatifs à son auguste personne, tels que la Servante de Dieu me les avait communiqués.

» Après l'élection de Grégoire XVI, la révolution éclata dans l'État Pontifical. Anna-Maria, alors déjà décédée, avait vu dans son soleil les plans sanguinaires des sociétés secrètes, surtout contre les ministres du sanctuaire. On ne saurait dire toutes les prières, les sacrifices, les pénitences, qu'elle offrit à Dieu avec toute l'énergie de son âme. Dieu, qui l'aimait particulièrement, ne sut pas lui refuser une grâce demandée avec tant de confiance et de zèle; mais, pour accroître encore ses mérites, il lui révéla que sa justice se satisferait sur elle-même, pour tant de péchés qui se commettaient et devaient se commettre encore dans cette ville. Elle se résigna à la volonté divine et accepta tout, pourvu que l'Église et l'État Pontifical fussent préservés de si grands maux. En effet, il lui en coûta de terribles souffrances et une longue maladie, sans compter le cortège ordinaire des peines de famille et autres tribulations de tout genre.»

XIII

PRÉDICTIONS DE LA SERVANTE DE DIEU, RELATIVES A SA SAINTETÉ
PIE IX ET A SON PONTIFICAT.

La Vénérable Servante de Dieu, Anna-Maria, avait connu les événements qui, après le pontificat de Gré-

goire XVI, devaient marquer toute la suite glorieuse et tourmentée de celui de son successeur. Ici notre tâche devient difficile et scabreuse. Nous essaierons d'éviter tous les écueils, en nous bornant à la reproduction pure et simple des pièces authentiques recueillies dans le procès de béatification.

« Un jour, raconte le cardinal Pedicini, elle priait, en versant un torrent de larmes. Elle offrait au Seigneur ses peines et ses souffrances, afin que les pécheurs se convertissent, que le péché fût détruit et que Dieu fût connu et aimé. Le Seigneur daigna lui manifester les horribles péchés de personnes de toute condition, et combien il en est offensé. A cette vue, la Vénérable ressentit une profonde douleur, et dit en soupirant : « O mon bien aimé ! comment pourrait-on remédier à un si grand désastre ? » Il lui fut répondu : « Ma fille, mon épouse ! mon Père et moi nous remédierons à tout. Après le châtement..... ! ceux qui survivront devront se comporter ainsi....., etc. » Et elle vit une foule innombrable d'hérétiques rentrer dans le sein de l'Église ; elle vit aussi leur conduite édifiante et celle des autres catholiques.

» Une autre vision eut lieu lorsqu'elle était en oraison, devant le petit autel de sa chambre, dans la nuit du 21 mars 1812. La sainte femme priait pour les maux de l'Église et pour ceux du monde entier. Elle vit paraître dans les airs un globe semblable à la terre, entièrement entouré de flammes qui menaçaient de le consumer. D'un côté, était Jésus crucifié, répandant un torrent de sang ; à ses pieds était la Sainte Vierge qui, ayant déposé son manteau de Reine, priait instamment le divin Sauveur d'ar-

rêter, par les mérites de son sang offert pour les pécheurs, les fléaux dont les hommes étaient menacés; Anna-Maria s'unit à cette prière et la vision disparut.

» Anna-Maria parlait souvent au prêtre, son confident, de la persécution que l'Eglise devait traverser, et de la malheureuse époque où l'on verrait se démasquer une foule de gens que l'on croyait estimables. Elle demanda quelquefois à Dieu quels seraient ceux qui résisteraient à cette terrible épreuve; il lui fut répondu: « Ceux auxquels j'accorderai l'esprit d'humilité. » C'est pour cela que la Servante de Dieu établit dans sa famille l'usage de réciter, après le rosaire du soir, trois *Pater*, trois *Ave Maria* et trois *Gloria Patri*, en l'honneur de la T.-S. Trinité, pour obtenir qu'elle daignât, par sa bonté et sa miséricorde infinies, mitiger le fléau que sa justice réservait à ces temps malheureux.

» Pendant plusieurs jours de suite, elle vit se répandre sur le monde entier des ténèbres excessivement épaisses (1), puis tomber des débris de murs et de poutres, comme si un grand édifice se fût écroulé.

» Ce fléau lui avait été manifesté à plusieurs reprises,

(1) Il est à présumer qu'il s'agit ici de ténèbres physiques. Mais, la Vénérable n'a fixé ni la durée, ni la nature de ces ténèbres, ni le temps où elles arriveront. Mgr Natali, interrogé à cet égard par un grand nombre de personnes, a donné à toutes l'assurance que les ténèbres dureront trois jours. Au reste Anna-Maria n'a point été seule à prédire cet événement. Elisabeth Canori-Mora dont nous donnons ci-après la vie abrégée, parle aussi d'un temps où régneront d'épaisses ténèbres. Une autre personne, favorisée de dons surnaturels, M^{me} Palma Maria Maturalli, née à Oria dans la terre de Labour, et âgée actuellement d'une quarantaine d'années, s'est rencontrée avec Anna-Maria dans l'annonce des ténèbres. Elle parle de l'infection de l'air par les démons et des

dans le mystérieux soleil. Il plut à Dieu de lui révéler aussi que l'Eglise, après avoir traversé plusieurs douloureuses épreuves, remporterait un triomphe si éclatant que les hommes en seraient stupéfaits ; que des nations entières retourneraient à l'unité de l'Eglise romaine, et que la terre changerait de face. »

cierges bénits comme moyen de préservation. *L'Univers* (14 mars 1869) parle, dans sa correspondance de Rome, de cette nouvelle extatique et de sa grande influence sur le peuple napolitain. Elle a paru souvent à Naples, quelquefois à Rome, et porte les stigmates. Elle endure, le vendredi surtout, la sueur de sang et toutes les souffrances de l'agonie du Sauveur. L'autorité civile a fait à ce sujet, une enquête sévère, et, le 8 décembre 1869, précisément un vendredi, des médecins et magistrats, peu crédules assurément à l'endroit des miracles, ont assisté aux diverses impressions douloureuses de l'extatique d'Oria. On peut voir dans le *Messaggiere del sacro cuore* de Florence (mars 1871) l'attestation d'un honorable ecclésiastique qui en a aussi été témoin.

L'auteur d'une autre Vie d'Anna-Maria a l'air de s'étonner que nous parlions à nos lecteurs des ténèbres et autres événements extraordinaires, rapportés ci-après, et dont l'annonce est attribuée à Anna-Maria. Nous pourrions nous contenter de répondre que notre seconde édition, qui déjà les citait, a été examinée attentivement à Rome, et trouvée *conforme en tout aux procès apostoliques, plus complète et plus exacte que nulle autre des Vies de la Vénérable données jusqu'à ce jour au public.* (Voir aux Approbations.)

Nous comprenons bien que ces prédictions puissent effrayer, peut-être inutilement, certaines âmes molles et sensuelles, mais nous savons aussi de bonne part qu'elles font que d'autres se prennent à réfléchir sur leurs désordres, se recueillent et prient. Or, il faut absolument qu'on en arrive là pour arrêter le bras de Dieu prêt à nous frapper encore. La France périt parce qu'elle est enervée. Elle est énervée parce qu'on lui a fait trop longtemps *un chemin de velours* dans l'éducation de la jeunesse et la direction des consciences. Nous tenons cette remarque d'un savant Père jésuite allemand.

Voici encore ce que nous lisons dans la Vie de la Vénérable, écrite par Mgr Luquet, évêque d'Hésebon. « Les différents pontifes, sous lesquels vécut Anna-Maria, et l'auguste Pie IX lui-même, bien qu'elle fût morte avant son élévation au suprême pontificat, ont été l'objet des lumières surnaturelles que Dieu lui donnait. Voici, en particulier, ce qu'elle connut, bien longtemps d'avance, au sujet de notre saint Pontife. Nous tenons ces détails d'un prêtre respectable en qui Anna-Maria avait la plus grande confiance, et qui nous les attesta de vive voix et par écrit, dès les premiers temps de Pie IX. Elle parlait un jour à ce même prêtre de la persécution que l'Eglise devait souffrir. Elle lui fit connaître ce que les impies devaient tenter contre Rome, comme par malheur nous l'avons vu se réaliser. Elle lui indiqua ce que devait souffrir alors le conducteur de la barque de St-Pierre.

« Désireux de savoir ce que serait ce Pontife, le prêtre lui demanda s'il se trouvait au nombre des cardinaux. Elle répondit que non, que c'était un simple prêtre, alors habitant hors de l'Etat Romain, dans des contrées fort lointaines. En effet, l'abbé Mastai était alors simple prêtre, attaché à la nonciature du Chili. Anna-Maria décrivit le futur Pontife. Elle dit qu'il serait élu d'une manière extraordinaire; qu'il ferait des réformes; que si les hommes en étaient reconnaissants, le Seigneur les comblerait de bénédictions, mais que s'ils en abusaient, son bras puissant s'appesantirait sur eux pour les punir. Elle dit que ce Pontife, choisi selon le cœur de Dieu, serait assisté par lui de lumières spéciales; que son nom serait divulgué dans tout le monde et applaudi par les peuples; que

le Turc lui-même le vénérerait et enverrait le complimenter. Elle dit qu'il était le Pontife saint, destiné à conjurer la tempête qui allait éclater contre la barque de Pierre ; que le bras de Dieu le soutiendrait et le défendrait contre les impies, lesquels seraient humiliés et confondus ; qu'il aurait, à la fin, le don des miracles (1) ; que l'Eglise, après de douloureuses vicissitudes, obtiendrait un si éclatant triomphe, que les peuples en seraient dans la stupéfaction. »

Sans doute tous les secrets que révéla Anna-Maria sur les temps présents et futurs ne sont pas encore connus. On a dû remarquer qu'il y a une lacune dans les documents que nous avons reproduits plus haut ; d'autres semblables lacunes se trouvent en plusieurs endroits, sans doute parce qu'il n'est pas prudent de livrer

(1) Nous citons ici avec bonheur l'extrait suivant d'une correspondance écrite, il y a quelques années, de Rome à l'un de nos organes religieux les plus accredités :

« La princesse Odescalchi, femme d'une grande piété et très charitable envers les pauvres, gardait le lit depuis huit mois, atteinte d'un squirrhe, qui mettait sa vie en danger. Son état empirait toujours davantage ; depuis plus de vingt jours, elle ne pouvait plus rien prendre, et on doutait même qu'il fût possible de lui administrer le saint Viatique. Le mercredi, quinze février, le Saint-Père lui envoya, par Mgr Franchi, sa bénédiction *in articulo mortis*. Sa Sainteté qui appréciait les vertus chrétiennes dont la princesse donnait l'exemple à Rome, non contente de lui accorder la grâce désirée, envoya près d'elle son propre médecin, le docteur Viale-Prela, pour en avoir des nouvelles plus sûres et plus précises. Le médecin la trouva toujours dans le même état, si ce n'est qu'après avoir reçu la bénédiction, elle avait pu prendre une tasse de bouillon ; deux jours se passèrent ainsi ; le samedi, l'état de la malade s'aggrava tellement qu'on en désespérait et que, d'un moment à l'autre, on attendait sa mort. La princesse reçut alors,

à la publicité des faits qui regardent l'avenir, surtout dans une cause dont le procès n'est pas terminé. Peu à peu le jour se fera, mais nous en savons déjà assez pour nous édifier sur l'importance des dons surnaturels confiés

pour la seconde fois, la bénédiction du Pape. Le jour suivant, deux voitures de la famille Odescalchi entrèrent au Vatican, et l'on alla annoncer au Saint-Père que la princesse, entièrement guérie, venait le remercier et recevoir sa bénédiction. On ne peut décrire la surprise de toute la cour, à la vue de la princesse descendant de voiture et se mettant à genoux pour recevoir la bénédiction que le Saint-Père lui donna d'une des fenêtres du Palais. Le jeudi, seize février, la princesse assista à la messe, à l'église des saints Jean-et-Paul, et fit la communion, comme si elle n'avait jamais été malade. Le fait de cette guérison instantanée et miraculeuse est attestée par toute la presse de Rome. Un des plus doctes cardinaux en a adressé lui-même une relation à un Évêque français. »

Voici d'autre part, ce que l'on trouve dans l'*Univers*, 10 juin 1871. — On écrit de Rome à la Correspondance de Genève : Il n'est bruit ici depuis hier que d'un miracle dont toute la ville de Rome est témoin, il s'agit d'une image de la T.-S. Vierge, placée au dessus de la porte du couvent de saint *Crysogone* dans le *Trastevere*, et qui, au témoignage d'une multitude qui stationne sur la place, remue les yeux. Cette image a été placée sur la porte d'entrée d'un hospice bâti par la princesse Odescalchi en mémoire de sa guérison opérée instantanément, il y a six ans, par les prières et la bénédiction de Pie IX; à côté de la Vierge, se trouvent deux autres images, celle d'un saint Trinitaire (le Bienheureux Jean-B^{te} de la Conception) que la princesse avait invoqué, et celle de Pie IX, dans l'attitude de la prière. Le peuple appelle cette image de la Vierge : *La madona del Papa*.... Une pauvre mère dont les Piémontais avaient enlevé le fils pour la conscription, était venue, tout éplorée, à l'église des Trinitaires, pour y chercher quelque consolation. En sortant de l'église, elle jette les yeux sur la Madone et s'écrie : « O Mère toute puissante, quand donc nous délivrerez-vous de ces brigands qui nous arrachent nos enfants pour les pervertir ? » Au même instant elle tombe à genoux, et pousse un grand cri. Les personnes qui, en ce moment, traversaient la place s'arrêtent, et se mettent à montrer à tous ceux qui arri-

à cette grande âme, pour sa sanctification personnelle et pour le bien général de l'Église (1).

vaient la sainte image dont les yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour. Le peuple à ce bruit accourt de toutes parts et depuis lors la place ne désemplit plus. Plusieurs fois la police a tâché de disperser la foule, mais celle-ci s'obstine, et les cierges allumés, placés par le peuple autour de la Madone, sont sans cesse renouvelés. Le peuple poussé à bout par la tyrannie, dit à haute voix que ce miracle est le premier signal de la délivrance, et les hommes instruits partagent cet espoir.

(1) Voici encore, sur les événements futurs, quelques lambeaux des prédictions attribuées à Anna-Maria, et que nous avons pu recueillir de la bouche de personnes dignes de foi : « ...Le Pape sera réduit à ne posséder plus que la seule ville de Rome... — Les cadavres des hommes tués aux environs de Rome seront aussi nombreux que les poissons charriés dans cette ville par un récent débordement du Tibre... — Tous les ennemis de l'Église, cachés ou apparents, périront pendant les ténèbres, à l'exception de quelques-uns que Dieu convertira bientôt après... — L'air sera alors empesté par les démons, qui apparaîtront sous toutes sortes de formes hideuses... — Les cierges bénits préserveront de mort, ainsi que les prières à la Très-Sainte Vierge et aux Saints Anges... — Après les ténèbres, saint Pierre et saint Paul, descendus des Cieux, prêcheront dans tout l'univers, et désigneront le Pape, successeur de Pie IX, *Lumen de celo*. Une grande lumière, jaillissant de leurs personnes, ira se reposer sur le Cardinal, futur Pape.... — Saint Michel Archange, paraissant alors sur la terre sous forme humaine, tiendra le démon enchaîné jusqu'à l'époque de la prédication de l'Antechrist... — En ce temps-là, la Religion étendra partout son empire. *Unus pastor*. Les Russes seront convertis, ainsi que l'Angleterre et la Chine, et le peuple sera dans la jubilation en contemplant ce triomphe éclatant de l'Église... — Après les ténèbres, la Santa-Casa de Lorette sera transportée par les Anges à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure... »

M. Curicque, auteur des *Voix prophétiques*, dit avoir appris à Rome, (novembre 1870) du Postulateur de la cause, que notre Vénérable a prédit que S.S. Pie IX rentrerait, sur la fin de son règne qui doit durer un peu plus de 27 ans, dans la possession intégrale

La Servante de Dieu nous a promis pour notre mère bien-aimée, la sainte Eglise Romaine, un triomphe final

du Patrimoine de Saint-Pierre. Le *Bien Public* de Gand parle aussi (27 septembre 1870), comme le tenant de personnes recommandables, de ce règne de 27 ans et plus pour Pie IX. Nous avons appris nous-même d'un pieux Prélat, camérier secret de S.S. qu'Anna-Maria a prédit : « la définition de l'Immaculée-Conception, la tenue du Concile du Vatican et la proclamation de l'infaillibilité Pontificale, malgré, aurait-elle dit, l'opposition longue et insidieuse des principaux sièges de la catholicité. Elle aurait annoncé également la lutte sanglante qui a eu lieu entre la Prusse et la France, et l'humiliation, l'affaiblissement de celle-ci, pour avoir oublié son titre et ses devoirs de fille aînée de l'Eglise; aux horreurs de la guerre avec l'étranger et de la guerre civile succéderont les luttes sanglantes des prétendants révolutionnaires; et cet état de désolation durera jusqu'à ce que le peuple de France aille se jeter aux pieds du Souverain-Pontife pour le conjurer d'y mettre fin par sa suprême autorité. Le Pape alors enverra en France un légat pour y prendre connaissance de l'état des esprits, et, sur le rapport qui lui sera fait, il nommera, pour occuper le trône de France, un roi très-chrétien. »

A ces prédictions attribuées à notre Vénérable Anna-Maria et qui nous sont venues de divers côtés nous devons joindre celle qu'a citée Pie IX lui-même, d'après la *Gazette du Midi* (23 juillet 1871) : « Le Saint-Père donnait audience, il y a quelques jours, aux Collecteurs de la Confrérie de Saint-Pierre, chargés de l'œuvre du denier à Rome. En les voyant, le Pape s'est écrié : « Oh ! voici mes bons quêteurs, je suis en effet comme le P. Gardien qui envoie ses tertiaires la besace sur le dos, quêter pour le pauvre couvent, car sans cela l'affaire irait mal ; mais c'est assez, remerciez le Seigneur. Il y avait un bon vieux prêtre, Mgr Rafaele Natali, promoteur zélé de la cause de la Vénérable Anna-Maria qui nous racontait des choses merveilleuses de cette Servante de Dieu, et surtout des prédictions relatives au temps où nous vivons. Nous nous fondons peu sur ces prédictions, et nous ne les avons pas trop lues, mais elles sont consignées dans le procès-verbal, et le Saint-Siège portera à cet égard son jugement. Or, ce bon prêtre nous a répété fort souvent, comme le tenant de la Vénérable,

sur tous ses ennemis, et sa prédiction semble même devoir se réaliser sous le pontificat de l'auguste Pie IX.

qu'un moment viendrait où le Saint-Siège serait réduit à vivre et à se soutenir des aumônes du monde entier, mais que, d'ailleurs, l'argent ne manquerait jamais. En vérité, il serait difficile de ne pas reconnaître la justesse de cette prédiction. Remercions donc le Seigneur, prions-le toujours davantage et espérons. »

Les prédictions attribuées à Anna-Maria, et que nous avons données sous toutes réserves, sont assurément fort étonnantes. Elles sont, néanmoins conformes, pour la plupart, à d'autres prédictions faites à diverses époques, par des personnes favorisées également de dons surnaturels.

1° Nous avons vu déjà que les ténèbres ont été annoncées par deux autres voyantes.

2° Anna-Maria donne à Pie IX 27 ans et un peu plus de Pontificat, et comme elle insinue qu'il verra le triomphe de l'Eglise, on peut en conclure que le malaise actuel durera encore près de trois ans ; mais précisément le secret de la Salette, en partie connu, dit que Dieu semblera avoir oublié pendant trois ans la France, protectrice-née du Saint-Siège. De son côté, Marie Lataste (1822-1847) a dit de Rome, comme l'ayant appris du Sauveur lui-même, « l'oppression régnera dans la cité que j'aime, où j'ai laissé mon cœur. Elle paraîtra succomber pendant trois ans et encore un peu de temps. » Il nous semble que l'on doit faire dater cette épreuve du moment de l'entrée des Piémontais dans Rome.

3° Anna-Maria a prédit que le Pape serait dépouillé de ses États et réduit à vivre d'aumônes, mais déjà sainte Hildegarde, (1098-1180) annonçant la chute du Saint Empire romain, arrivée au début de ce siècle, et la ruine de la primauté d'honneur de l'Autriche, qui vient d'avoir lieu, avait prédit pour le même temps, le morcellement successif du Patrimoine de Saint-Pierre.

4° Anna-Maria parle de la descente en corps et en âme des apôtres saint Pierre et saint Paul sur la terre, de leurs prédications, de l'élection miraculeuse du successeur de Pie IX, mais Elisabeth Canori Mora avait déjà prédit les mêmes événements, avec des circonstances à peu près identiques.

5° Anna-Maria a prédit la translation de la *Santa Casa* à Rome mais déjà le Bienheureux Labre en avait parlé, et celui-ci a même annoncé qu'elle serait ensuite transportée de Rome en France.

Oh ! comme notre cœur s'ouvre et se dilate à cette consolante promesse ! Comme il sent se fortifier son espé-

6° Anna-Maria a prédit la proclamation de l'Immaculée-Conception comme déjà l'avaient annoncée saint Léonard de Port-Maurice (1676-1751), et Marie Lataste. N.-S. dit un jour à celle-ci : « Je me suis élu un Pape, et j'ai soufflé dans son cœur cette résolution de réunir les Évêques du monde entier pour entendre leurs voix proclamer Marie Immaculée dans sa conception. » Cette sœur parle de l'opposition faite à ce dogme et de la protection accordée au Pape et à l'Eglise, en retour de sa définition.

7° Anna-Maria a prédit la tenue du Concile du Vatican, mais elle s'est rencontrée en cela avec la sœur de la Nativité (1731-1798), qui décrit les heureux fruits pour l'Eglise de cette assemblée comparée par elle à une armée rangée en bataille pour la défense des droits de l'Eglise. Nous verrons plus loin que le Vénérable Holzhauser parle aussi d'un Concile.

8° Anna-Maria a déclaré que la France ne pourrait retrouver la paix et la prospérité que par le retour à la légitimité ; mais elle s'est rencontrée en cela avec d'autres personnes favorisées du don de prophétie, en particulier avec Marie Lataste, qui parle de ce rejeton du vieil arbre, destiné à devenir lui-même un arbre magnifique, l'honneur de la forêt ; avec le P. Jérôme Bottin (1358-1420) qui après avoir vu et décrit les péripéties du Consulat et du premier Empire, ajoute : « Il y aura un enfant du sang des rois, que donneront les gens d'Artois ; il gouvernera la France avec honneur et prudence, l'esprit du Seigneur sera avec lui ; » avec la sœur Rosa Colomba (1781-1847) du couvent de Taggra près Nice, laquelle a prédit que les persécutions religieuses et les commotions civiles n'auraient de terme en Europe, que lorsque la fleur blanche serait remontée sur le trône de France. Elle avait annoncé la mort de Charles-Albert, sur la terre étrangère, le règne puéril de son successeur, la chute soudaine de Napoléon III, et les troubles actuels.

Pour ce qui est des grandes calamités que nous annonce Anna-Maria pour un avenir très-prochain, et d'un triomphe éclatant pour le Pape, l'Eglise et le monde entier, on peut dire que c'est là l'objet général et le but commun de toutes les prophéties, faites anciennement ou de nos jours sur les temps actuels. Chaque voyant y ajoute quelque circonstance particulière, mais ils se rencontrent tous dans l'annonce de deux grands faits que l'on doit tenir pour indubitables

rance en la miséricorde du Seigneur ! Non, il ne peut se faire que Dieu retarde encore beaucoup l'exaltation complète de la Foi catholique.

1° Un ouragan terrible, une révolution universelle qui sera l'impiété la plus radicale, l'hérésie la plus formelle, la persécution la plus dangereuse qu'ait jamais eu à subir la sainte Eglise.

2° Pour cette même Eglise un triomphe éclatant et le plus complet qu'elle ait jamais remporté ici-bas.

La révolution s'attaquera d'abord à la France, qui en sera comme broyée, mais cette révolution sera détruite par ses propres adeptes qui, sans le savoir, amèneront ainsi le triomphe de l'Eglise et de la société civile. Ne l'avons-nous pas vu déjà ? Les hommes du 4 septembre et M. Thiers ont dû tirer sur leurs propres frères et amis pour se conserver au pouvoir, et la Prusse révolutionnaire est venue combattre en France la révolution. La France, la première punie de ses excès, sera aussi la première à se relever par une restauration soudaine et comme miraculeuse, sous un Roi très-sage. Puis, elle aidera les autres nations à écraser dans leur sein cette révolution qu'elles ont reçue d'elle. Nul n'a mieux saisi et dépeint ce travail de lutttes, d'agonie et de résurrection que le Vénérable Holzhauser (1613—1658) dans son commentaire sur l'Apocalypse où la science prête un admirable concours à l'esprit prophétique. Il divise l'histoire de l'Eglise en sept âges. « Le premier va de Jésus-Christ à Néron, le deuxième jusqu'à Constantin, le troisième jusqu'à Charlemagne, le quatrième jusqu'à Léon X, le cinquième de Léon X au grand Monarque que nous attendons ; le sixième de ce Monarque à l'Antechrist et le septième jusqu'à la fin des temps. Dans le cinquième que nous parcourons, on ne voit partout que calamités ; les catholiques opprimés par les impies, l'Eglise tributaire, les rois tués, et partout des républiques. Tout à coup il se fait un changement merveilleux, humainement inexplicable. Le monarque envoyé de Dieu détruit les républiques, soumet tout à son pouvoir, et se soumet lui-même à l'Eglise ; les hérésies disparaissent, l'empire des Turcs est brisé, le grand monarque règne en Orient et en Occident ; toutes les nations adorent le vrai Dieu, beaucoup de saints et de docteurs fleurissent sur la terre, la paix règne en tous lieux parce que la puissance divine aura lié Satan jusqu'à l'arrivée du fils de perdition. Cette félicité

Cette douce Reine des Anges, à laquelle notre siècle s'honore de payer un large tribut de vénération et d'hommages, exaucera sans nul doute les vœux de Celui qui, après de si longs jours d'attente, a eu la gloire de la proclamer *Immaculée*. C'est elle qui, jusqu'ici, a, du haut de son trône, guidé les pas de notre vénéré Pontife. Non, elle ne permettra pas qu'il ferme les yeux à la lumière du jour, avant de voir l'humiliation des ennemis de

du sixième âge consistera, d'abord, dans l'interprétation vraie, claire et unanime de la Sainte Ecriture, car alors aura lieu, par la puissance du grand Roi, et sous l'autorité du Saint Pontife un concile œcuménique, le plus grand qu'on ait jamais vu. La vérité sera partout admise parce que Dieu aura ouvert à tous les canaux de la grâce. Cette félicité résultera, de plus, du grand nombre de fidèles, vu que toutes les nations afflueront vers le bercail de Pierre.

La prospérité du sixième âge ne sera point celle qu'il n'y ait toujours en ce monde des passions, des tentatives à combattre, mais la grâce sera plus abondante, plus puissante que jamais. »

Holzhauser nous observe, d'ailleurs, que les derniers âges du monde seront très-courts; et la rapidité avec laquelle les événements se déroulent sous nos yeux confirme cette opinion. Mais que faut-il donc faire dans l'attente des catastrophes qui nous sont annoncées? Il faut s'abandonner à la Providence au lieu de s'inquiéter outre mesure, et ne point cesser, dans le train ordinaire de la vie, de se conduire d'après les lumières de la foi et de la raison, sans jamais rien omettre de ses devoirs, en prévision des événements prédits. On peut, sans doute, y ajouter foi, mais de manière à entrer dans les desseins de Dieu, qui ne donne cette vue anticipée de l'avenir que pour nous exciter à prier, à faire pénitence, afin que les jours d'épreuve soient abrégés, et que beaucoup d'âmes soient sauvées. Nous devons en un mot imiter, dans les circonstances actuelles, la paix, la sérénité de notre Père commun, qui, prisonnier dans son propre palais du Vatican, excite l'admiration de ses ennemis eux-mêmes par l'inébranlable fermeté de son caractère et de sa confiance en Dieu. (Ces dernières considérations sont extraites des *Voix prophétiques* que l'on trouve à Paris, chez Palmé.)

l'Eglise, et la joie universelle du peuple chrétien (1).

Il est dit, en effet, dans les œuvres de Marie Lataste que le Sauveur, après lui avoir parlé des calamités qui doivent peser sur l'Eglise et du temps qu'elles dureront, ajouta : « Mais ma Mère descendra dans la cité. Elle prendra la main du vieillard assis sur son trône et lui dira : « Vieillard, « lève-toi ; regarde tes ennemis ; je les fais disparaître « les uns après les autres et ils disparaissent pour tou- « jours. Tu m'as rendu gloire au ciel et sur la terre, je « veux te glorifier aussi sur la terre et au ciel ; les hom- « mes sont en vénération devant ton nom, devant ton « courage et ta puissance. Tu vivras et je vivrai avec « toi, vieillard. Sèche tes larmes, je te bénis. »

La paix reviendra dans le monde parce que Marie soufflera sur les tempêtes et les apaisera ; son nom sera loué, béni, exalté à jamais.

Hâtons, nous-mêmes, l'arrivée de ces temps fortunés, en nous adressant par de ferventes supplications à la Très-Sainte Trinité et à la puissante Mère du Rédempteur.

(1) S. S. Pie IX disait, à la fin de 1870, à un évêque d'Orient : « Le monde est plongé dans le mal, mais une main humaine est impuissante à le sauver ; il faut que la main de Dieu se manifeste visiblement, et je vous le dis : nous verrons nous-mêmes cette main divine avec les yeux de notre corps. » D'autres paroles de Pie IX font croire qu'Il verra l'œuvre du triomphe de l'Eglise, et que son successeur en jouira pleinement ; mais n'est-il pas réservé à notre Saint Pontife d'avancer ce grand triomphe et de le mériter peut-être par le martyre ? Certaines prédictions le prétendent. Quant à notre patrie, Pie IX a dit : « La France ne périra pas au milieu de ces terribles épreuves. Dieu a sur elle de grands desseins, elle sera plus que jamais le plus ferme soutien de l'Eglise, si la France périssait, la fin du temps serait arrivée. »

LIVRE QUATRIÈME

I

RÉPUTATION DE SAINTETÉ DONT JOUISSAIT ANNA-MARIA MÊME DE SON VIVANT. HOMMAGES QU'ON LUI RENDAIT. SON HUMILITÉ.

Il arrive souvent dans ce monde que la vertu est livrée au mépris et foulée aux pieds, mais la justice de Dieu l'exalte aussi quelquefois, en la couronnant dès ici-bas de cette vive lumière, qui forme plus tard l'auréole des saints.

Que de fois n'a-t-on pas vu des hommes d'Etat, des savants et des conquérants, des Princes et des Rois, venir s'incliner humblement devant un anachorète simple et grossier, ou devant une pauvre femme du peuple, en signe de leur sincère admiration pour les prodiges qu'opérait en eux la main du Seigneur ! Combien de fois aussi la beauté d'une âme juste, rayonnant pour ainsi dire par tous les sens, n'a-t-elle point imposé silence aux partisans du monde, en les forçant à avouer que toute gloire humaine n'est qu'une ombre, en comparaison de celle qui accompagne tôt ou tard les vrais serviteurs de Dieu !

Anna-Maria a joui de cette haute influence attachée à la pratique de la vertu, bien que jamais elle ne l'eût recherchée. « Quoique la Servante de Dieu fit tout son possible pour s'éclipser et se cacher, la splendeur des lumières et des dons surnaturels, dont elle faisait usage

pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, ne le permettait pas toujours. Elle recommandait instamment le silence aux personnes qui recevaient des grâces extraordinaires par son entremise, et, par un saint artifice, elle tâchait de leur faire croire qu'elle était une des plus misérables créatures de ce monde ; néanmoins, comme l'on est naturellement porté à indiquer à d'autres le remède par lequel on a été guéri soi-même, la réputation d'Anna-Maria alla si loin, surtout dans les premiers temps, qu'elle était continuellement assiégée chez elle et dans les églises, par des personnes qui recouraient à elle.

« Sa pauvre et petite maison, au fond d'une ruelle, était fréquentée par des personnes de condition qui oulaient aux pieds le respect humain, pour avoir l'avantage de consulter une âme aussi privilégiée. Des prélats qui furent ensuite élevés à la pourpre, des princes, des dames distinguées s'y montraient fréquemment.

» Les cardinaux Ercolani, Riganti, Cesari, Mgr Mastai et d'autres la connurent. Des évêques étrangers, arrivant à Rome, la consultaient sur les plus importantes affaires de leurs diocèses, et attendaient sa décision avant d'agir. »

Le Pape Pie VII, de sainte mémoire, avait une grande estime pour notre Vénérable. « Ce pontife lui fit donner un jour par moi-même, dit le cardinal Pedicini, l'ordre de lui écrire. Elle s'épouvanta, d'abord à cause de son peu d'instruction, d'avoir à tracer quelques lignes pour le Saint-Père ; mais vaincue enfin par l'obéissance, elle raconta par écrit et avec les plus minutieuses circonstances un trait de l'enfance de Pie VII. Le Pape dit en

souriant, que tout était parfaitement vrai ; depuis lors sa Sainteté me demandait des nouvelles d'Anna-Maria toutes les fois que je me rendais à l'audience. Elle me chargeait de lui porter sa bénédiction, en lui recommandant de prier pour la sainte Eglise et pour son chef.

« Léon XII conçut une grande vénération pour la Servante de Dieu, par ce que lui en avait dit Mgr Strambi. Mgr Menocchio, le Vénérable frère Felice de Montefiascone, capucin, et une foule d'autres personnages, morts en odeur de sainteté, eurent des relations suivies avec Anna-Maria, à cause de la haute considération qu'ils avaient pour elle. »

Quelle profonde humilité, quel détachement, quelle prudence héroïque ne lui fallut-il pas pour se tenir dans l'ombre, pendant qu'elle était consultée de toutes parts par des souverains, des princes, des prélats et des personnes de toute condition ! Elle ne se départit de cette réserve que devant une nécessité bien constatée.

Avec les lumières qu'elle avait, les relations et les moyens dont elle disposait, elle aurait pu s'illustrer dans les voies de Dieu, en établissant quelque œuvre pieuse ; mais elle en était très-éloignée, parce qu'elle n'aimait pas les nouveautés. Elle craignait extrêmement l'amour-propre. En plusieurs occasions, elle conseilla à des personnes qui la consultaient, de rétablir les belles œuvres qui existaient à Rome en si grand nombre, au lieu d'en créer de nouvelles. « De cette manière, disait-elle, on fait du bien et on se moque du démon, qui n'a pas le moyen de s'y introduire par l'amour-propre, l'ambition et la gloire de propager une institution nouvelle. » Elle ne se servit de

ses dons surnaturels que pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain en écartant toute vue d'intérêt personnel. Elle n'en usait qu'avec circonspection pour ce qui la concernait, parce qu'elle se considérait comme une indigne dépositaire des grâces du Seigneur.

« Elle opérait souvent des guérisons miraculeuses, en visitant les malades. Si on voulait la remercier, elle se troublait et répondait aussitôt qu'il fallait remercier la bonté divine qui avait daigné faire cette grâce, par l'intercession de la Sainte Vierge ou des Saints. « Car, disait-elle, tout bien spirituel ou temporel vient de Dieu, au lieu que la créature, n'a pour elle que l'héritage des maux et de la misère causés par le péché. » Elle tremblait toujours pour elle-même et priait son céleste Epoux, par d'incessantes larmes et des soupirs, de la soutenir dans ses combats. Dans ce but, elle se mortifiait et fuyait toutes les occasions d'offenser Dieu, parce qu'elle était intimement persuadée de sa faiblesse et de son néant.

» Elle détestait ses fautes, si légères qu'elles fussent, avec tout le zèle de son âme, et pour les effacer elle appliquait toutes les pénitences et mortifications qu'elle pouvait faire, mais surtout les croix et tribulations que Dieu lui envoyait chaque jour et les rudes privations résultant de sa pauvreté. Lorsqu'elle s'apercevait d'avoir fait quelque manquement, même involontaire, elle s'en accusait avec amertume, et, animée d'une sainte indignation contre elle-même, elle disait sans détours, qu'elle était une orgueilleuse, une sottise qui n'était bonne à rien, qu'à faire le mal. Elle s'estimait au fond du cœur la dernière et la plus méprisable des créatures. »

Un autre effet de sa profonde humilité, c'était le respect qu'elle avait pour son prochain, surtout pour les prêtres et pour les personnes élevées en dignité ; son céleste directeur lui avait appris à voir dans toute personne, revêtue d'une autorité quelconque, un représentant de Dieu même.

L'obéissance parfaite qu'elle pratiqua constamment, soit envers son confesseur, soit à l'égard de son mari et de toutes les personnes de sa maison, témoigne aussi du bas sentiment qu'elle avait d'elle-même, puisque en toutes choses elle renonçait volontiers à sa manière de voir, pour adopter les sentiments d'autrui.

Ce fut donc pour la pieuse femme un tourment continu de se voir honorée, estimée et recherchée. Elle s'en plaignit fréquemment à Dieu, lui disant avec la plus aimable simplicité : « Qu'elle voyait bien qu'il ne l'aimait pas, puisque, au lieu de lui faire suivre la voie du mépris qu'il avait choisie pour lui-même, il la faisait marcher par un sentier différent, où elle craignait d'être la victime des ruses du démon et de finir par se perdre. »

« Le 28 août 1821, la pieuse femme eut une terrible tentation dans laquelle le démon lui disait, avec une grande insistance, qu'elle ne se sauverait pas. Ce fut pour dissiper cette attaque de l'esprit malin que le Seigneur lui dit, pendant qu'elle priait, sur les cinq heures du soir : « Tu te souviens bien de ce que je te dis un jour ; ma promesse s'est accomplie et s'accomplira encore. Je n'ai jamais accordé de telles faveurs à ceux qui vivent dans ma disgrâce. Comme je suis le principe et la fin de l'homme, je ne découvre point ainsi mes secrets à

ceux qui doivent faire une mauvaise fin. Il est vrai qu'il en est un grand nombre, qui, ayant bien commencé, ont mal fini, mais je ne leur ai jamais donné de semblables enseignements. J'ai été jusqu'à te faire connaître une à une les personnes que tu devais souffrir pour mon amour, et tu diras encore que je ne t'aime pas? Ne t'ai-je pas faite semblable à moi dans la croix? Au lieu donc de te plaindre, tu dois te réjouir. Tu dois arriver à ce point.. et bientôt après tu viendras être heureuse avec moi. »

A la fin de sa vie, la pieuse femme parvint à une grande tranquillité d'esprit et à une paisible union avec Dieu que rien ne pouvait plus interrompre.

Nous avons dit avec quel soin Anna-Maria évitait les démonstrations d'estime et d'amitié que lui faisait quelquefois en public la reine Marie-Louise; mais, certes, s'il s'agissait d'essuyer quelque mépris ou des insultes, elle se gardait bien de fuir et de manquer cette bonne occasion. Elle faisait même en sorte que les personnes qui l'accompagnaient ne s'en aperçussent pas, afin que ses détracteurs ne fussent ni réprimandés ni punis. Elle supporta pendant toute sa vie des calomnies, des outrages, des persécutions, mais avec une patience, une résignation, une tranquillité d'esprit sans égales, et même avec une sincère affection pour ceux qui se constituaient ses ennemis. Il faut avouer, néanmoins, qu'il lui en coûta beaucoup d'efforts pour arriver à ce haut degré d'abnégation d'elle-même, à cause de la vivacité de son caractère.

Nous trouvons une dernière preuve de l'humilité de notre Vénérable, dans l'empressement qu'elle mit toujours à rendre aux pauvres et aux déshérités de ce monde

tous les services qui étaient en son pouvoir. Elle voyait en eux les fils bien-aimés de son divin Époux, et de là venaient la déférence et l'affection qu'elle leur témoignait en toute occasion.

« Elle priait aussi bien pour une marchande de fruits, pour la femme d'un charretier que pour une princesse. Elle le faisait même avec plus d'empressement et de ferveur, quand il s'agissait des pauvres. Elle aimait à les entendre exposer leurs besoins afin d'y subvenir. Malgré son désir de rester dans l'obscurité, elle ne pouvait la plupart du temps s'abstenir de s'intéresser aux affaires de haute importance qu'on lui recommandait. Pourtant la mouche était pour elle comme le chameau, et la puce comme l'éléphant, je veux dire qu'elle témoignait à tout le monde le même intérêt. C'était une chose vraiment merveilleuse de la voir consoler quelque pauvre femme qui se plaignait de la misère, parce que son petit commerce de poules ne marchait pas, ou que ses poules ne lui faisaient pas des œufs comme à l'ordinaire.

» Anna-Maria, donnant ses instructions à la pauvre femme sur la manière de soigner sa basse-cour, s'en acquittait avec toute l'exactitude et la charité désirables. Un instant après, elle devait s'occuper d'affaires très-sérieuses, mais elles n'avaient pas à ses yeux plus d'importance que les poules de la voisine. Elle répondait à tout le monde avec la même affabilité, la même patience, le même empressement.

II

DES VERTUS MORALES DE LA SERVANTE DE DIEU, ET, EN PARTICULIER DE SA PRUDENCE ET DE SA JUSTICE.

« Chacun veut avoir des vertus éclatantes, dit saint François de Sales, des vertus attachées au haut de la croix, des vertus que l'on voit de loin, et qu'on admire ; peu de personnes aiment à cueillir celles qui, humbles plantes, croissent dans l'ombre, au pied de cet arbre de vie ; cependant, elles sont les plus odorantes et les mieux arrosées du sang de Jésus-Christ. Elles sont comme ces violettes qui se plaisent à la fraîcheur de l'ombre, qui se nourrissent de la rosée, et, qui, bien qu'elles aient peu d'éclat, ne laissent pas de répandre un doux parfum. »

Anna-Maria possédait les dons les plus sublimes, les vertus les plus éminentes ; cependant, elle avait pour les plus petites, du moins, pour celles qui paraissent telles aux yeux des hommes, une prédilection bien marquée. Nous en avons donné déjà des preuves nombreuses ; nous allons achever cette démonstration, avant d'avoir à raconter le suprême adieu de notre Vénérable à la terre d'exil.

Il est une vertu qui consiste à savoir employer toujours les moyens efficaces et convenables pour atteindre, dans la position où l'on est, le but que l'on se propose. C'est la Prudence. Notre pieuse femme la possédait à un haut degré, car, n'ayant d'autre intention que de plaire à son divin Époux, elle rapportait tout à lui, de manière à suivre le chemin de la perfection, non moins dans ses occu-

pations domestiques que dans les actions qui s'adressent plus directement à Dieu.

« Passant à la vertu de prudence, dit Domenico, je dépose que la Servante de Dieu faisait tout par amour pour Dieu, et recourait à lui dans toutes ses actions. Elle faisait souvent des oraisons jaculatoires pendant ses occupations. Elle châtiât les enfants avec modération, en sorte qu'ils sont tous sains et saufs, grâces à Dieu. Elle voyait avec peine que des parents s'emportent jusqu'à frapper leurs enfants à la tête, et elle tâchait de l'empêcher si la prudence lui permettait de s'interposer. J'ai remarqué que, pendant ses grossesses, elle mangeait davantage, qu'elle s'abstenait de jeûnes et des fatigues excessives, en prenant toutes les précautions que réclamait son état ; aussi n'a-t-elle jamais éprouvé aucun fâcheux accident. Elle était soumise à son confesseur pour les pénitences extérieures ; seulement après sa mort on a trouvé sur elle des instruments de pénitence (1). »

« Anna-Maria, dit le cardinal Pedicini, fut toujours prudente dans ses pénitences. Elle faisait celles qui mortifient le corps, sans ruiner la santé. Elle renonça, sur le conseil de son confesseur, à des macérations qu'elle pratiqua pendant quelque temps, dans la première ferveur de sa conversion. Elle recommandait à ses fils spirituels de se soumettre entièrement aux avis de leur directeur pour les pénitences corporelles, parce qu'il arrive souvent que le démon fait entreprendre des austérités extrava-

(1) Il est venu à notre connaissance que la discipline de la Vénérable Anna-Maria encore teinte de son sang est devenue la propriété d'un chanoine de Marseille.

antes pour fatiguer les âmes et les rendre impotentes pour le service de Dieu. Elle aimait, sans doute, que ses fils spirituels prissent de saintes résolutions, mais sans s'engager trop facilement par des vœux que l'on ne peut ensuite facilement observer, ce qui donne des peines de conscience. Elle avait un règlement pour ses exercices de piété, mais elle avait la prudence de le laisser, quand la charité ou la paix de la famille le demandaient. Elle n'hésitait pas à s'abstenir de la messe et de la sainte Communion, quand il fallait soigner à la maison son mari ou ses enfants malades, et pour toute autre nécessité. Elle aima constamment la solitude et la retraite, parce qu'elle savait que la prudence ne permet guère de se répandre et de former des relations, surtout de nos jours, à moins que la charité ne l'exige ; mais alors Dieu vient à notre aide, puisque c'est pour son amour que nous traitons avec le monde. »

« Elle avait un caractère doux, gai et patient, ajoute le prêtre confident ; néanmoins, elle savait reprendre énergiquement ses fils spirituels, par des reproches proportionnés à leur condition, et elle s'en acquittait avec cette prudence, dont elle était une parfaite maîtresse ; mais cette vertu brilla surtout en elle par les conseils de direction qu'elle donnait aux personnes de tout rang qui la faisaient consulter. Des évêques, des prélats, des cardinaux, des princes firent maintes fois l'expérience de sa sagesse et de sa discrétion, dans les affaires les plus compliquées. La duchesse de Lucques suivait aveuglément ses décisions, même pour le gouvernement de ses États. Elle l'autorisa à lui envoyer des estafettes, lorsqu'elle croit

rait qu'il y avait urgence à lui transmettre ses avis. La pieuse femme lui députait ordinairement le prêtre confident; elle agissait en cela sans la moindre prétention, dans le plus profond secret, et avec cette merveilleuse prudence, qui lui permit de faire beaucoup de bien, en demeurant toujours cachée. »

La Servante de Dieu ne pratiqua pas avec moins de perfection la vertu de Justice, qui consiste à rendre exactement ce qu'on doit au Créateur, à soi-même et au prochain. Nous savons déjà qu'elle renvoya constamment à Dieu seul tous les remerciements et actions de grâces qu'on lui rendait, après les guérisons obtenues par son intercession. Sa fidélité à remplir tous les devoirs de religion était une marque évidente de sa justice envers Dieu. Elle mettait au premier rang tout ce qui concerne le service du Seigneur ; les plus importantes affaires ne venaient qu'après.

« Jamais elle n'offensa personne, ni dans ses actions, ni par ses paroles. Elle traitait tout le monde avec les plus grands égards, ne rebutant jamais personne, bien que souvent elle fût accablée par la maladie et surtout par de violentes migraines; mais elle se faisait violence pour se montrer toujours gaie et de bonne humeur, en famille et avec les personnes du dehors.

» Elle était douée d'un cœur très-reconnaissant. Outre les prières communes et particulières qu'elle faisait pour ses bienfaiteurs, elle offrait souvent pour eux des messes et des communions, et se chargeait volontiers de leur obtenir des grâces, au prix des plus rudes pénitences.

» Malgré tous les désagréments qu'elle éprouva de la

part de son père et de sa mère, elle les traita toujours avec le plus grand respect et les assista jusqu'à leurs derniers moments. Bien que son mari fût naturellement antipathique à une femme d'un tempérament si délicat, elle remplit néanmoins tous ses devoirs à son égard, par esprit de justice, et en se faisant violence intérieurement. Elle l'accueillait avec une douce affabilité et le servait comme une domestique, lui témoignant une affection surprenante, surtout en cas de maladie. »

« Les dépenses de la maison, dit Domenico, étaient toujours bien réglées, suivant nos besoins, et jamais rien ne nous manquait de ce qui était nécessaire ; mais elle usait pourtant de frugalité, pour ne point laisser prendre de mauvaises habitudes. Je me souviens qu'à l'époque de la République romaine, le blé disparut en un moment, et Rome se trouva dépourvue de pain ; il fallait faire queue au milieu de la foule, chez les boulangers ; ma pauvre femme qui était si délicate, restait courageusement des jours entiers au froid, pour ne pas laisser souffrir sa famille.

» Non-seulement elle payait ce qu'elle devait, mais je me souviens que si, pour les dépenses journalières, elle remarquait l'erreur de quelque sou dans ses comptes avec Luigi Antonini, elle faisait rendre ce sou, même avant le déjeuner. A l'époque où elle faisait des corsets pour les religieuses des saints Dominique-et-Sixte, elle restituait jusqu'à un bout de fil qui lui était resté. Elle ne contractait pas de dettes parce que, d'après le proverbe, elle faisait les pas suivant la jambe ; mais, si elle était contrainte de faire quelque dette de peu d'importance, elle

avait soin d'avertir tout d'abord le marchand, puis elle s'empressait de payer au plutôt, sans attendre la visite du créancier.

» Elle payait très-exactement les filles de service qu'elle employait dans la maison : outre le salaire convenu, qu'elle avait soin de leur donner chaque mois, toutes les fois qu'il y avait dans le ménage quelque travail extraordinaire, elle leur donnait des étrennes et leur offrait quelque régal. Ces filles témoignaient peu de gratitude, mais elle passait par-dessus, par esprit de charité.

» En somme, conclut le confesseur de la Vénérable, vigilante pour elle-même, elle tenait constamment en main la balance de la justice envers Dieu et à l'égard du prochain. »

Que dirons-nous de sa Force ? Cette vertu est admirable dans les personnes qui ont des dispositions naturelles à la pratiquer, mais elle l'est bien davantage dans un être faible et inconstant comme la femme. Nous trouvons, néanmoins, dans Anna-Maria un esprit plus que viril et une constance à l'épreuve des plus terribles obstacles. Quelle force, quelle énergie de caractère ne lui fallut-il point pour persévérer jusqu'au bout dans sa mission spéciale d'immolation pour les pécheurs ! quelle force aussi pour vivre au sein des privations de toute sorte, tandis qu'elle aurait pu avoir tout à souhait ! Elle recommandait beaucoup à ses fils spirituels cette persévérance dans les voies de Dieu, leur disant que c'est à cela surtout que l'on reconnaît ses vrais serviteurs.

« Les maladies et autres difficultés ne faisaient que ranimer le courage d'Anna-Maria, parce qu'elle savait que

les œuvres de Dieu doivent être traversées pour avoir des garanties suffisantes de bonté et de perpétuité. Dans ses austérités et ses pénitences, bien loin de reculer devant la névralgie et d'autres maux corporels, qu'elle ressentait en commençant, elle s'armait, au contraire, d'une noble vigueur, et bientôt l'épreuve était heureusement vaincue. »

La Tempérance, prise dans le sens strict, consiste dans la parfaite modération de l'appétit sensitif dans le boire et le manger, et dans tout ce que les sens de l'homme peuvent aimer ; l'abstinence et la sobriété sont ses filles. Nous en avons déjà parlé relativement à la Servante de Dieu en traitant de la mortification corporelle qu'elle pratiqua dès le lendemain de sa conversion. Mais, entendue dans un sens générique, la tempérance est la régulatrice de toutes les actions et passions de la vie humaine.

« Armée de ce frein, Anna-Maria sut soumettre toutes ses affections, tous ses actes à la loi de Dieu, et acquérir les vertus opposées aux principaux vices. En réprimant son naturel fougueux, et en se soumettant à tout le monde, elle acquit la tranquillité de l'esprit et une aimable gaieté de caractère, accompagnée d'une profonde humilité de cœur. Par la mortification des sens et surtout de la vue, elle acquit cette exquise pureté qui la rendit, quoique mariée, plus timide et plus circonspecte qu'une jeune fille, dans ses actions, ses paroles et en toute rencontre ; et ce fut pour conserver intacte cette pureté des lys, signe caractéristique des âmes prédestinées, qu'elle eut soin d'entourer toujours le jardin de son cœur de la haie vive de la pénitence. Elle était per-

suadée, d'ailleurs, que le corps abattu par les souffrances songe moins à se révolter contre la loi de Dieu. Dans les maladies, elle pratiquait la patience, en union aux souffrances du Rédempteur. Comme toutes les personnes vives et sensibles, elle était portée à la colère, mais elle la réprimait par le frein du silence et de la douceur, et de la sorte elle put acquérir une résignation héroïque aux volontés du Ciel. Enfin, nous pouvons dire que la tempérance fut la maîtresse absolue de toutes ses actions; elle régla son cœur et son âme, et soumit parfaitement tous sens à la direction de l'esprit. Par là, elle réalisa, croyons-nous, l'idéal de la femme forte, dont l'Esprit de Dieu nous fait, dans les livres saints, un si pompeux éloge. »

III

DERNIÈRES ANNÉES DE LA SERVANTE DE DIEU, SA RÉSIGNATION DANS
LES SOUFFRANCES, SA DERNIÈRE MALADIE.

Une soif ardente de justice et de sainteté tourmente en cette vie le pieux fidèle qui, ayant reçu dans son cœur quelques étincelles de l'amour divin, gravit courageusement les pentes escarpées de la vertu, et s'efforce d'imiter en tout la perfection du Père céleste. Il ne dit jamais : *C'est assez*, comme le remarque fort bien saint Jérôme, mais il court à pas de géant dans la voie que lui a tracée le Sauveur; car il n'ignore pas que s'arrêter dans ce sentier c'est déjà reculer. Il a devant les yeux de son esprit un type de perfection et comme un miroir de justice, dans lequel chacun de ses défauts lui semble une difformité. Bientôt même, il ne peut plus supporter dans sa con-

duite ces légères imperfections que d'autres n'y remarquent même pas.

C'était bien là le travail intérieur qui s'opérait, avec le cours des ans, dans la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi. Sa chère pauvreté, dont on avait essayé en vain de la dépouiller, son ardent amour des souffrances et de l'abjection, son amour non moins intense de Dieu et du prochain, atteignaient peu à peu dans son cœur l'apogée de la perfection : « O ma chère fille, lui avait dit, dans une douce vision, le tendre Epoux des âmes, je suis la fleur des champs ; je suis tout à toi, de même que je me donne à tous ceux qui prennent hardiment leur croix et marchent sur mes traces. Les enfants de la croix sont mes bien-aimés, et leurs souffrances me forcent à les chérir toujours davantage. Celui qui veut obtenir le Ciel doit mener ici-bas une vie de pénitence ; celui qui veut me suivre doit souffrir, et quiconque souffre n'est point sujet à l'illusion, mais il avance d'un pas sûr dans la voie du salut. »

Et Anna-Maria s'avavançait à grands pas dans cette voie du Seigneur. Elle allait les pieds en sang, la tête rayonnante. Elle suivait la voie royale sans se détourner jamais, sans se reposer, sans ralentir le pas. Tout au contraire, la rigueur de sa pénitence croissait à mesure que déclinait sa vie. Elle voyait le soleil mystérieux jeter une clarté chaque jour plus brillante, et de délicieuses extases venaient plus fréquemment la ravir au séjour des mortels, pour la transporter dans une atmosphère inaccessible aux changements et aux passions humaines. On voyait s'accroître encore les démonstrations de respect et

profonde vénération qu'avait toujours prodiguées à la Vénérable ce bon peuple de Rome, pour le salut duquel elle avait voulu être une victime expiatoire devant la justice de Dieu.

Il était beau et touchant de la voir entourée, dès qu'elle sortait, d'une foule de gens qui, la proclamant sainte, se recommandaient instamment à ses prières et lui exposaient naïvement leurs besoins, avec la ferme confiance d'être exaucés. Mais ce concert de louanges répugnait à son humilité, et, dans son cœur, elle sentait un besoin toujours plus urgent de vivre dans le silence et le recueillement. Dans son intérieur et au milieu de ses occupations domestiques, on la trouvait le visage inondé de douces larmes, l'esprit absorbé dans la contemplation des choses de Dieu, tandis que dans son regard brillait une vive lumière qui n'avait plus rien d'humain ; on ne pouvait s'empêcher d'éprouver aussitôt pour elle un sentiment d'admiration et de respect.

Le monde ne verra rien de comparable à la beauté des saints. Rien ne sera plus haut que ce détachement souverain de toutes les choses terrestres, plus généreux que cette acceptation constante de la douleur, au profit d'autrui, plus sublime que ce travail pour approcher de la ressemblance de Dieu, non dans la gloire, mais dans les opprobres ; et, en courant aux opprobres, les saints atteignent la gloire. Ils remportent des victoires divines. Ils distribuent des grâces de salut. Telle était Anna-Maria.

Supérieure à toutes les impressions de la nature, dépouillée de tout attachement aux choses de la terre, et s'abandonnant au bon plaisir de Dieu, elle marchait

constamment en la présence de Celui qui avait daigné lui manifester d'une façon si merveilleuse ses décrets éternels. Elle aurait voulu se rendre invisible aux créatures et consumer son temps au pied du crucifix, en attendant qu'elle fût unie pour toujours, dans le ciel, à son bien-aimé ; mais, néanmoins, ces ardents soupirs ne l'empêchaient point de remplir fidèlement les devoirs qui lui étaient imposés au sein de sa famille.

« Le 10 mai 1836, Anna-Maria s'était rendue à St-Paul-hors-les-murs, par ordre de son confesseur ; chemin faisant, elle dit au prêtre confident que c'était pour la dernière fois. Après la messe où elle avait communié de la main du prêtre, elle s'agenouilla devant le saint Crucifix découvert. Elle sentait en son cœur une grande tranquillité, un profond détachement de toutes choses humaines, et elle entendit les paroles suivantes : « Vis en paix, ma fille, et ne t'inquiète pas de l'extérieur. Tu n'as pas dit cette chose au hasard. Adieu, ma fille, tu me reverras au Paradis, et pour l'acte d'obéissance que tu as fait aujourd'hui, je t'ai accordé, ainsi qu'à ton confident, une grâce dont vous verrez l'effet sous peu de temps. Oui, ma fille, adieu ; bientôt tu seras avec moi dans mon royaume. Hâte-toi d'aller où tu voudras, parce qu'après c'est fini!... »

Le moment arriva enfin, où Dieu, pour la séparer du monde, l'étendit pendant plusieurs mois sur un pauvre grabat. Elle put y rassasier cette soif des souffrances qui avait toujours tourmenté son cœur.

Le 26 octobre 1836, Anna-Maria tomba malade et se mit au lit qu'elle ne devait plus quitter. La maladie dont

elle mourut dura sept mois et quelques jours. « Malgré les cruelles douleurs qu'elle endurait, et la peine qu'elle ressentait de laisser sa nombreuse famille sans ressources et abandonnée à la charité d'autrui, elle conserva la plus invariable résignation à la volonté divine, dans une parfaite tranquillité d'esprit. Elle parlait de sa mort prochaine comme d'un voyage qu'elle aurait dû entreprendre ici-bas. De son lit, et jusqu'aux trois derniers jours de sa vie, elle réglait tout l'ordre de la maison. Elle annonça dès lors clairement le moment de son trépas.

Notre malade se trouva bientôt réduite à un tel état de souffrance, qu'elle ne pouvait plus se mouvoir sur sa couche où l'asthme, les douleurs rhumatismales, les sueurs spasmodiques, les convulsions intérieures la tourmentaient tour-à-tour. C'était là une rude épreuve à laquelle le ciel voulait soumettre sa vertu ; elle la soutint énergiquement. Toujours aimable et gaie avec tout le monde, elle donnait elle-même du courage à ses enfants et à ses amis ; jamais aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres, aucun de ces gémissements étouffés, si familiers aux malades ; il fallait même insister pour qu'elle manifestât le plus faible désir, dans la vue d'alléger ses douleurs. On eût dit qu'elle était bien plutôt au milieu des roses que sur les épines. Qui pourrait nous révéler quelle fut alors l'intensité de son mal ? La violence continuelle qu'elle se faisait pour le surmonter finit par briser tout-à-fait son corps.

« Pendant sa dernière maladie, nous dit le confesseur, sa nourriture se réduisit presque à rien ; un peu de semoule et une très-faible portion de viande ou de pois-

son. Ayant ensuite reçu du ciel l'ordre de s'abstenir de viande, elle ne prit plus qu'un peu de poisson et un tout petit morceau de pain, qui suffisait pour la journée et au-delà ; elle prenait quelquefois un fruit cuit. Voilà le régime qu'elle suivit pendant bien des mois, avec une déperdition incessante de forces, par suite d'une sueur continuelle, accompagnée de souffrances aiguës. Elle devait prendre toutes les six ou sept heures une infusion de pavot extrêmement amère ; elle le faisait avec une patience inaltérable, et sans perdre jamais la profonde tranquillité dont elle jouissait dans le Seigneur. »

La pauvreté qu'elle avait embrassée par amour pour Jésus-Christ l'accompagna jusqu'à sa dernière heure. Voici ce que nous trouvons dans une note du confesseur : « Les draps de lit qui servirent à la pauvre femme pendant sa dernière maladie, et dans lesquels elle mourut, je les lui avais donnés moi-même, à titre de charité. Un de ses fils spirituels fournissait quelques petites choses ; je recueillais quelques aumônes, mais cela ne suffisait pas pour soutenir la pauvre famille, et le prêtre confident était obligé de chercher journellement des secours auprès de différentes personnes. C'était un indicible tourment pour la pieuse femme qui avait le cœur si noble et si généreux ; Dieu n'envoyait que le strict nécessaire.

» La détresse fut même si grande, pendant les derniers mois de sa maladie, qu'elle reçut, bien injustement, une citation pour payer une dette de sa fille. L'individu qui la fit citer devant le tribunal, jouissait alors d'une santé robuste ; il mourut quelques mois après, d'une maladie extrêmement violente.

» Vers la même époque, la pieuse femme eut une tentation du côté d'une dame étrangère, qui voulait parler d'elle, pour la faire connaître dans son pays et lui procurer des secours. La Servante de Dieu chargea le prêtre confident de répondre que le Seigneur s'était servi de la plus misérable créature, pour exercer ses miséricordes, mais sans vouloir dire où elle était, ni si c'était un homme ou une femme qui avait été l'instrument des bontés du Seigneur. »

Le prêtre confident célébrait tous les jours la sainte messe dans l'oratoire de notre Vénérable, et chaque jour aussi, il lui administrait le pain des Anges pour la fortifier ; mais lorsque le mal eut fait de notables progrès, le cardinal Pedicini, qui avait été un des plus grands admirateurs de ses dons et de ses vertus, demanda pour elle au Souverain Pontife Grégoire XVI, la permission de prendre, même après minuit, des potions calmantes et autres médecines, afin qu'elle ne fût point privée de la céleste nourriture, qui apportait tant de joie dans son cœur.

IV

PROGRÈS DE LA MALADIE D'ANNA-MARIA. DERNIERS ACTES D'OBÉISSANCE. SON DÉLAISSEMENT. SA SAINTE MORT.

Le 2 juin 1837, notre Vénérable fut prise d'un léger accès de fièvre, qui n'inspira aucune crainte à sa famille, parce qu'elle en avait eu souvent de semblables, et même de plus violents. Les médecins eux-mêmes assuraient que cette crise n'indiquait pas le moindre danger dans

l'état de la malade, mais celle-ci ne pouvait ajouter foi à ces assurances. Elle souriait délicieusement, car elle savait bien que son heure était arrivée, et, de toute la ferveur de son âme elle se préparait à répondre à l'appel de Dieu.

On était alors dans la soirée du dimanche ; la nuit suivante, la fièvre la reprit ; elle devint même plus violente, et, le lendemain matin, lundi, la malade eut, aussitôt après la sainte communion, un évanouissement prolongé et un moment d'agonie tel, que toute la famille la crut arrivée à l'article de la mort. Ce n'était là pourtant, qu'un ravissement, pendant lequel un envoyé céleste vint l'avertir qu'elle mourrait le vendredi suivant. Cette nouvelle la remplit d'une allégresse ineffable. Revenue de son extase, elle fit appeler le prêtre qui était le confident de ses pensées, et lui découvrit, avec un visage tout rayonnant de joie, ce que Dieu venait de lui faire savoir. Ses yeux brillaient d'une vive lumière, et tout son extérieur exprimait un sentiment de bonheur qu'il est impossible de rendre. Elle demanda son mari, et le remercia du fond du cœur, et avec les plus tendres expressions, de tous les soins qu'il avait eus pour elle. Elle eut avec lui un dernier entretien particulier, puis elle fit venir l'un après l'autre tous ses enfants, et leur recommanda, avec un amour incomparable, l'usage de la prière et la pratique de la vertu.

« Ayez devant les yeux, leur dit-elle, Jésus crucifié, et que son sang précieux soit toujours l'objet de vos adorations. Oh ! sans doute, vous aurez beaucoup à souffrir, mes chers enfants, mais le Seigneur sera toujours prêt à

vous consoler, si vous observez ses commandements, Ayez toujours une tendre et sincère dévotion envers la Très-Sainte Vierge, qui me remplacera auprès de vous, en qualité de mère. Oh ! je vous en conjure, ne laissez jamais s'éteindre parmi vous cette douce harmonie, qui est le premier des biens dans une famille. Je vous laisse aussi sous la protection de la glorieuse martyre sainte Philomène. Elle sera toujours votre tutrice sur la terre. »

A ces derniers adieux d'une tendre mère, le cœur de ses enfants se brisait de douleur. Ces salutaires avis les avertissaient de la grandeur de la perte qu'ils allaient faire ; ils ne pouvaient retenir leurs sanglots ; des larmes brûlantes témoignaient de la vivacité de leurs regrets, et, tandis qu'ils se tenaient prosternés, comme devant un autel, aux pieds du lit de la mourante, Anna-Maria leur donna à tous sa suprême bénédiction. Elle fit ensuite à son mari les derniers adieux, et Domenico en ressentit une profonde douleur, parce qu'il comprit alors tout le mérite de la compagne qu'il allait perdre. Tout le monde était en pleurs ; elle seule éprouvait de la joie. L'apparition de son doux Jésus lui avait laissé dans le cœur une paix céleste. Tandis que ses paroles exhalaien les dernières ardeurs de sa charité, sa pensée la transportait déjà dans les délices de l'éternité.

« De même, ajoute le confesseur, que le pilote expérimenté ne s'effraie pas des plus violentes tempêtes et tient courageusement ses yeux fixés sur la boussole pour guider son navire, au milieu des écueils, ainsi la Servante de Dieu, sur son lit de douleur, les yeux fixés toujours sur la céleste enseigne de la volonté divine,

dirigeait avec une merveilleuse force d'esprit et jusqu'aux derniers jours de sa vie mortelle, le frêle esquif de sa famille, au sein des plus terribles tempêtes que causaient les contradictions, les murmures, les calomnies et les rudes privations de la pauvreté. Elle donne à chacun les instructions qu'il lui faut, et, détachée de tout, elle se dispose à gravir la montagne de son crucifiement, où elle consomme son sacrifice, au milieu de vives souffrances et d'un mortel accablement qui ne feront qu'augmenter, jusqu'aux trois heures d'agonie et au délaissement qu'elle devra subir à l'exemple du Sauveur.

La pieuse femme aimait beaucoup ses enfants, comme c'est le devoir d'une mère. C'était une grande peine pour son cœur de les laisser dans la misère, bien que ce sacrifice fût de sa part tout à fait volontaire; mais son divin Époux lui avait dit plusieurs fois qu'il les prenait sous sa haute protection, et qu'elle ne devait pas craindre de les laisser par amour pour lui au sein de la pauvreté, au lieu de l'aisance qu'elle aurait pu leur procurer. Il lui avait donné l'assurance que les bienfaiteurs de tous pays qui feraient du bien à elle-même ou à sa famille seraient récompensés; qu'il sauverait tous ceux qui, après sa mort, continueraient à faire du bien à ses enfants, tandis qu'il retirerait ses miséricordes à ceux qui cesseraient de les secourir par leurs aumônes. Notre Vénérable avait reçu les mêmes promesses dans plusieurs allocutions, et le souvenir de ces touchantes prédilections du divin Sauveur pour elle-même et pour ceux qui lui étaient si chers, ne pouvait que la soulager au milieu des inquiétudes de ses derniers jours.

Le Seigneur avait conduit jusque-là sa fidèle Servante par la voie de la croix, et nous avons vu combien fut héroïque son obéissance envers tous ceux qui étaient auprès d'elle les représentants de Dieu, quelque durs et pénibles que fussent, d'ailleurs, les ordres qu'elle en recevait. Dieu voulut qu'Anna-Maria réalisant en elle ce qui a été dit du divin Sauveur, fût réellement obéissante jusqu'à la mort.

« Plusieurs jours avant son décès, elle avait appris surnaturellement que son mal avait besoin de calmants, et que des remèdes violents mettraient en mouvement les humeurs, et rendraient sa guérison impossible; mais que si on insistait pour de tels médicaments, elle devait obéir, et que sa soumission serait couronnée dans le Ciel. Elle communiqua cet avis au prêtre confident, suivant l'ordre que son confesseur lui en avait donné.

» Le mardi, le mal augmenta avec une grande violence; les médecins voulurent faire usage de ces remèdes énergiques que la pieuse femme savait devoir lui être funestes. Elle garda, cependant, le plus humble silence; mais le prêtre confident s'opposa fortement à cet avis. Ce fut en vain; les médecins insistèrent pour l'emploi de leurs médicaments, et le mari avec les autres personnes de la maison se rangèrent de leur côté. La pauvre femme se résigna. Elle soumit son corps à ces nouvelles douleurs qui l'unissaient de plus en plus à Jésus crucifié. On appliqua donc les vésicatoires et autres remèdes du même genre, qui excitèrent les humeurs et les attirèrent sur la poitrine.

» Le mercredi, elle demanda le Saint Viatique. Elle le

reçut avec une piété si tendre, un amour si profond, que les sentiments de son âme se communiquèrent à ceux qui furent les témoins de cette touchante cérémonie, et leur arrachèrent des larmes d'attendrissement. On fit venir un religieux Trinitaire qui lui appliqua l'absolution *in articulo mortis*, avec les indulgences attachées au Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité, dans lequel elle avait été reçue; puis elle entra dans une longue et douloureuse agonie, pendant laquelle Dieu lui laissa toute sa connaissance, tandis qu'elle jouissait d'une paix parfaite et d'une résignation toute d'amour. »

C'est l'usage en Italie, qu'à l'approche des derniers moments, les membres de la famille quittent la chambre du mourant; Anna-Maria eut assez de force et de présence d'esprit pour inviter elle-même ses gens à aller prendre un peu de repos; et, comme le prêtre qui l'assistait en cette heure suprême, lui demandait comment elle se trouvait, elle lui répondit avec le sourire sur les lèvres : « Ce sont des douleurs mortelles. » Pour la fortifier il lui répéta ces paroles : *Fiat voluntas tua*; auxquelles la moribonde, à bout de forces, ajouta lentement : *sicut in caelo et in terra*; et ce fut en ce moment même que le prêtre confident fut guéri instantanément d'un gros rhume de poitrine par l'attouchement de la main d'Anna-Maria, qui fit aussi sur lui un signe de croix.

Dans la soirée du jeudi elle reçut le sacrement de l'Extrême-Onction; bientôt après ses souffrances redoublèrent, et son agonie, devenue plus douloureuse, lui ôta l'usage de la parole. Ce fut alors seulement qu'on fit éloigner ses proches et ses enfants; leurs gémisse-

sements et leurs sanglots auraient pu troubler la sérénité de ces moments suprêmes, et il ne resta auprès de son lit que les personnes qui devaient l'assister. Mais le Seigneur Jésus, qui l'avait rendue obéissante jusqu'à la mort, voulut qu'elle l'imitât aussi dans son complet délaissement sur la croix.

Il permit qu'elle fût abandonnée de tous pendant les trois dernières heures de son agonie. « Vers le soir, les Pères de la Madeleine, disciples de saint Camille de Lellis, croyant qu'elle avait encore quelque temps à vivre, revinrent à leur couvent, et le vice-curé, étant dans la même persuasion, se mit à dire tranquillement son bréviaire dans une pièce séparée. Les gens de la maison s'étaient retirés; il ne resta donc dans la chambre de la malade que deux femmes de service, qui, entendant dire qu'il n'y avait rien à craindre, se mirent à converser dans un coin de la chambre. Le prêtre confident demeurait bien dans la maison, mais, comme il avait veillé toute la nuit précédente auprès de la malade, on l'avait obligé d'aller prendre un peu de repos. Il était minuit lorsqu'une inspiration bien marquée le fit sortir du lit. Il descendit aussitôt chez la malade qui touchait à ses derniers moments. Il fit appeler le vice-curé, qui commença les prières de l'Église, pour la recommandation de l'âme; après quoi il lui donna une dernière absolution. Le prêtre confident jetait de l'eau bénite sur la moribonde, en invoquant le nom de Jésus et son très-précieux sang. Ce fut alors que cette âme si pure passa à une vie meilleure, pour recevoir dans le sein de Dieu le prix de ses vertus.

On a dit du divin Sauveur qu'il jeta un grand cri au

moment de son trépas, *emissá voce magná, expiravit*, pour nous manifester l'intensité des souffrances de son humanité et l'énergie toute divine qui les lui faisait endurer. De même, notre Vénérable poussa en expirant un profond soupir; c'était une preuve de la force héroïque de son âme qui lui avait fait supporter si longtemps, et avec une si parfaite résignation, le pesant fardeau de si cruelles douleurs.

Sa mort arriva à quatre heures du matin du vendredi 9 juin 1837. Elle avait soixante-huit ans et quelques jours, étant née le 29 mai 1769.

V

ATTESTATION DU CARDINAL PEDICINI ET DU CONFESSEUR. RÉFLEXIONS SUR LA MORT D'ANNA-MARIA.

A peine la Servante de Dieu eut-elle rendu le dernier soupir que la nouvelle de sa mort fut communiquée au cardinal Pedicini. Il s'empressa d'adresser au Cardinal, Vicaire de Sa Sainteté, la lettre suivante :

« Eminence Révérendissime,

« Il a plu au Seigneur d'appeler au repos éternel l'âme d'Anna-Maria Taïgi, domiciliée dans la rue des Saints-Apôtres, n° 7. Le cardinal vice-chancelier sous-signé, ayant eu l'avantage de la connaître et d'admirer pendant plus de trente ans les dons extraordinaires et les étonnantes lumières dont Dieu l'avait enrichie, à l'égal des plus grands saints, a eu mille fois la preuve que ces lumières ne pouvaient venir que de Dieu, par la manière

dont elle a fait connaître, à des époques encore éloignées, des faits particuliers, aussi bien que les événements qui intéressaient l'Église et le monde entier. En conséquence, le cardinal soussigné croit devoir avertir la religieuse piété de votre Eminence, afin que la dépouille qui sert d'enveloppe mortelle à cette âme fortunée, dans l'exercice de tant de vertus, soit entourée des égards particuliers, pratiqués dans des cas semblables et si peu communs. Il a plu à Dieu, dans ses jugements secrets, de cacher au monde cette âme favorisée de la grâce (bien qu'elle ait été connue de personnages de grande considération, tels que Pie VII, de sainte mémoire, qui eut plusieurs entretiens avec elle ; Léon XII, à qui Mgr Strambi en avait beaucoup parlé ; plusieurs autres, même des étrangers, l'ont beaucoup connue, en particulier Mgr Flaget qui eut la satisfaction de la visiter pendant sa maladie, avant de quitter Rome). Cependant, qui peut savoir quels sont les secrets desseins du Seigneur, et s'il ne daignera pas, comme on a lieu de l'espérer, manifester dans l'avenir ses miséricordes envers cette créature privilégiée ? Le cardinal soussigné profite de cette occasion pour exprimer à Votre Eminence, le profond respect avec lequel il lui baise très-humblement les mains. De Votre Eminence Révérendissime, le très-dévoué serviteur.

» CHARLES-MARIE, card. PEDICINI ,

« De la chancellerie apostolique, le 10 juin 1837. »

Nous transcrivons également la lettre que le Père Philippe, confesseur de la Vénérable, adressa au cardinal

Odescalchi, le lendemain de la mort d'Anna-Maria :

« Il est bien juste et raisonnable de révéler à propos les œuvres de Dieu, pour sa plus grande gloire et pour l'édification du prochain. Hier, vendredi, 9 du courant, est passée au repos éternel l'âme d'Anna-Maria Taïgi, qui demeurait sur la paroisse de *Santa-Maria in via lata*. Je sais que le secrétaire de l'éminent cardinal Barberini, Don Raffaele Natali, qui demeurait avec elle depuis près de vingt ans, a adressé, conjointement avec d'autres personnes, une supplique à Votre Eminence, afin qu'on prît en considération le corps de cette pieuse femme, lequel mérite tous les égards. Pour moi qui ai été son confesseur plus de trente ans, jusqu'au moment où elle a reçu les derniers sacrements, je crois être obligé en conscience de manifester à Votre Eminence que, non-seulement elle exerça les vertus chrétiennes au degré héroïque, mais que Dieu la gratifia aussi de grâces spéciales et de dons extraordinaires, qui exciteront l'admiration, s'il plaît à Dieu de les publier authentiquement devant toute l'Église, comme je l'espère. J'aurais bien des choses à dire sous ce rapport; je me contente de signaler la charité de cette bonne âme, qui s'est constituée victime devant Dieu, et a obtenu des grâces signalées pour Rome. J'espère que Dieu le fera constater plus tard. La dépouille mortelle d'une âme si vertueuse et si estimée de Pie VII, de Léon XII, de Mgr Strambi, de Mgr Menocchio et d'une foule de personnes de tout rang et de tout pays, qui obtinrent des grâces extraordinaires par son entremise, semble mériter des égards particuliers, suivant la pratique constante de l'Église.

« En baisant respectueusement le bord de la pourpre de Votre Eminence, j'ai l'honneur de me dire avec une très-profonde obéissance,

« Fr. PHILIPPE DE ST-NICOLAS, Carme déchaussé.

« Du couvent de Ste-Marie de la Victoire, 10 juin 1837. »

Telle fut la mort de la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi; mort précieuse, puisqu'elle terminait une sainte vie; mort enviable pour chacun de nous, parce qu'elle servit d'introduction à la vie véritable et au repos éternel. La vie des justes sanctifie la terre et la préserve souvent des châtimens du Ciel, mais leur mort est aussi pour nous un motif de consolation, car elle nous met en possession de l'inestimable héritage de leurs vertus.

L'historien de la vie d'un saint se trouve douloureusement attristé, et pour ainsi dire isolé, quand il arrive au terme de la carrière mortelle de son pieux héros. L'admiration qu'il avait conçue pour tant de belles actions publiques et privées, admiration qu'il a tâché de faire partager à ses lecteurs, s'était changée peu à peu en douce affection, à mesure qu'il s'accoutumait à vivre dans l'intimité du Serviteur de Dieu. Les relations qu'il avait dû établir avec lui étaient devenues un aliment pour son esprit et un besoin pour son cœur. Tout à coup, ces liens se brisent, et la fin de la narration devient pour celui qui l'a faite le commencement d'une sensible douleur; il ressent toutes les angoisses d'une amère séparation. Il dit alors volontiers avec de pieux fidèles: « Qu'il faudrait que les Saints ne mourussent jamais; » mais ils sont aussi fils d'Adam et, comme nous, ils doivent subir la loi com-

munc. Au reste l'Eglise de Dieu, mère toujours jeune et toujours féconde, donne constamment à son divin Époux de nouveaux enfants, qui remplacent leurs devanciers dans la carrière de la sainteté.

Nous aimons à citer, au sujet de la mort d'Anna-Maria, les belles réflexions qui terminent la relation de son confesseur. « Une femme comblée de mérites, de vertus et de dons surnaturels, vit inconnue et meurt abandonnée de tout le monde, n'ayant autour de son lit de douleur qu'une pauvre famille, qu'elle laisse dans la misère et recommande à un prêtre non moins pauvre, qui devra continuer à recueillir l'aumône quotidienne ! Elle bénit ses enfants et ne leur laisse pour tout patrimoine que la religion et la dévotion à Dieu et aux Saints ; après quoi, recueillie en Dieu et animée de la force que donne une sublime résignation, elle boit jusqu'à la dernière goutte, le calice amer d'une mort douloureuse ! N'était-ce point là un spectacle digne d'attirer les regards de Dieu et l'admiration des hommes ?

» Les quarante martyrs de Sébaste méritèrent la couronne de gloire, pour avoir résisté, pendant quelques heures, à la tentation de quitter l'eau glacée pour entrer dans un bain délicieux ; quelle ne sera donc pas la récompense réservée au martyr d'esprit, martyr volontaire, long et douloureux, que la pieuse femme a subi, non pendant quelques heures, mais toute sa vie, surtout au milieu des privations de sa dernière maladie, et avec la tentation toujours présente de passer des eaux glacées de la misère et de la souffrance au bain consolant de l'aisance et de la considération pour elle-même et pour sa

pauvre famille ? Là resplendissent l'ardeur de sa foi, la fermeté de son espérance, l'héroïsme de sa charité. Les autres vertus y brillent aussi sous l'égide des conseils évangéliques, et à la lumière des sept dons de l'Esprit divin. Heureuse créature qui a eu pour guide dans la vie la Sagesse Éternelle elle-même et qui a su, avec l'aide de la grâce, suivre toujours Jésus souffrant parmi les épines de ce misérable pèlerinage ! J'ai toutes les raisons de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire céleste, et je ne doute nullement que le Seigneur, qui a voulu dans sa profonde sagesse, tenir son humble et bien-aimée Servante cachée au monde pendant sa vie, ne daigne exalter un jour ses vertus, pour nous servir à tous d'exemple, et manifester ses propres miséricordes, en divulguant les dons extraordinaires dont il a comblé cette âme d'élite, lui dont l'amour infini prend ses délices d'habiter sur cette terre au milieu des enfants des hommes. Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Amen. »

VI

LE CORPS D'ANNA-MARIA EST D'ABORD ENSEVELI DANS LE CIMETIÈRE
DE SAINT-LAURENT. CONGOURS DU PEUPLE.

L'année 1837 rappelle à l'Italie un terrible fléau de Dieu, le choléra. La rapidité de sa marche, le nombre immense de ses victimes avaient jeté partout une épouvante indescriptible. Nul âge, nulle condition n'étaient épargnés ; on voyait des familles entières disparaître en un seul instant, et on n'entendait de toutes parts que les

sanglots et les cris de douleur des survivants. Après avoir infesté le nord et le midi de la Péninsule italique, le fléau menaçait les États de l'Église. Le gouvernement romain avait pris les mesures les plus énergiques pour en empêcher l'invasion.

Dieu avait donné jadis à sa fidèle Servante la double assurance que, tant qu'elle serait en vie, la révolution ne pourrait prendre pied à Rome, ni le choléra y faire sentir ses ravages. La parole divine se vérifia exactement, mais aussi, le jour même où Anna-Maria rendait le dernier soupir, le choléra éclatait à Rome ; la Ville Éternelle venait de perdre sa puissante protectrice, sa médiatrice auprès de Dieu. Voici quels furent alors, sur la population romaine, les terribles effets de l'irruption du fléau.

« Le peuple était si effrayé et craignait tellement la maladie que si l'on rencontrait un cadavre porté dans les rues, même renfermé dans un cercueil, on rebroussait chemin, on se couvrait la bouche et les narines, ou bien on entrait dans les boutiques ; en un mot, on cherchait de toutes les manières, à éviter la contagion. Pour la même raison, on désertait complètement les églises où l'on savait qu'un défunt devait être exposé. Personne ne prenait soin de s'informer des personnes décédées, afin de détourner l'image de la mort et les inquiétudes d'esprit qui pouvaient disposer à la maladie. Cette pensée de la mort était devenue plus que jamais effrayante et terrible, même pour la plus brillante jeunesse. Ce fut pour cette raison que la mort de la pieuse femme passa inaperçue dans le premier moment.

» Le prêtre confident, qui habitait dans la maison de

la Vénérable depuis plus de vingt ans, n'avait, au moment du décès, pour toute ressource que quatre écus, pour soutenir la pauvre famille de la défunte pendant tout le mois ; néanmoins, se confiant en la Providence, il ordonna des funérailles convenables, une caisse de plomb, un demi buste en cire, un acte notarié, et d'autres dépenses qui pouvaient s'élever à deux cents écus. Il me pria de lui prêter une cinquantaine d'écus pour les choses les plus urgentes ; je promis de les envoyer le lendemain, mais je sentis au cœur une si vive impulsion, que je les fis porter immédiatement, avant même de dire la sainte messe, et je les donnai de bon cœur, par gratitude pour la mémoire de cette sainte femme, à laquelle j'avais tant d'obligations. Au reste, je ne connaissais point alors la misère extrême de cette famille et de l'ecclésiastique chargé de la diriger et de la sustenter ; bientôt des personnes de Milan et de Turin, qui ne connaissaient Anna-Maria que de réputation envoyèrent tout l'argent nécessaire.

» Le cadavre demeura exposé dans la maison tout le vendredi et le samedi. Dans la soirée du samedi, on le transporta dans l'église paroissiale de Sainte-Marie *in via lata*, où il resta exposé toute la journée du dimanche. Le soir du même jour, le vice-curé et le prêtre confident de la Servante de Dieu, accompagnèrent son cadavre au nouveau cimetière du Champ-Véran ; il avait été renfermé dans un cercueil de plomb et scellé des sceaux de l'avocat Rosatini, en présence de trois témoins, et le matin du jour suivant, conformément aux instructions que Sa Sainteté Grégoire XVI avait données à son

Vicaire, le cardinal Odescalchi, le corps fut enseveli dans un lieu séparé, c'est-à-dire, hors de la chapelle du cimetière, du côté de l'Évangile, et non loin de la porte d'entrée. Il était revêtu de ses habits ordinaires, avec une croix de laiton au cou. On enferma aussi dans le cercueil un tube de fer-blanc, renfermant une relation du prêtre confident. On recouvrit la fosse d'une pierre de marbre, sur laquelle on grava une inscription italienne que nous donnons ici, avec la traduction française en regard.

D. O. M.

ANNA-MARIA-ANTONIA-GESUALDA

TAÏGI NATA GIANETTI IN SIENNA

IL XXX MAGGIO MDCCCLXIX

MORTA IN ROMA IL IX GIUGNO

MDCCCXXXVII

TERZIARIA SCALZA

DEL ORDINE DELLA SSMA TRINITA.

Au Dieu très-bon, très-grand

Anna-Maria-Antoin^{te} Gesualda

Taïgi,

née Gianetti, à Sienne,

le 30 mai 1769,

morte à Rome, le 9 juin 1837

Tertiaire déchaussée

de l'Ordre de la T.-S Trinité.

» Au bout de quelques jours, nous dit le prêtre confident, le bruit de cette mort se répandit dans la ville. Je ne pouvais me débarrasser des demandes que m'adressaient à ce sujet les personnes du peuple, aussi bien que les plus distinguées, prélats, évêques, cardinaux et seigneurs de marque, désirant tous en connaître les plus minutieux détails. Je me rappelle qu'ayant rencontré le chanoine Del Buffalo, devant l'église du Gesu et nous étant entretenus de cette mort, cet homme de vertueuse mémoire, témoigna la plus grande douleur sur la perte que faisait toute notre ville, dans la personne de la Servante de Dieu. Il me dit ces propres paroles : « Ah ! Dom Rafaele, quand

le Seigneur appelle à lui des âmes qui lui sont si chères, c'est un signe qu'il veut punir ! Préparons-nous à des fléaux. »

Le mari de la défunte nous atteste, de son côté, et avec sa naïveté ordinaire, l'impression de douleur qu'avait produite dans la population romaine la mort d'Anna-Maria.

« Bien des personnes qui l'avaient connue m'arrêtaient pour me demander des détails ; les uns parlaient des dons particuliers qu'elle avait reçus de Dieu, d'autres disaient qu'ils avaient obtenu des grâces par ses prières, chacun en disait du bien et faisait son éloge, et tous la regardaient comme comblée de mérites et de vertus ; plusieurs allèrent visiter son tombeau au cimetière de St-Laurent, malgré l'épidémie qui régnait. Pour moi, je l'ai toujours estimée, et je dis que le Seigneur m'a ôté sa pieuse Servante parce que je n'étais pas digne de la posséder. Je dis que je l'ai toujours estimée comme une âme de grande vertu, mais je ne connaissais pas et je ne soupçonnais pas une foule de choses que j'ai apprises de différentes personnes après sa mort ; je crois que le Seigneur l'a mise dans le Paradis, à cause de sa grande bonté et de ses éminentes vertus, et j'espère qu'elle prie pour moi et pour toute la famille. »

Ainsi donc, la Servante de Dieu avait emporté avec elle dans sa tombe l'affection de tous ceux qui l'avaient connue ; sa mort excitait d'unanimes et universels regrets : « La sainte est morte ! la sainte est morte ! » disait-on de toutes parts ; on s'entretenait d'elle et de ses vertus, malgré les douloureuses préoccupations du moment. La pauvre maison qu'elle avait habitée était fréquemment

visitée ; on voulait encore respirer le doux parfum de ses vertus, pour neutraliser les funestes effets de la contagion. La terreur inspirée par le choléra n'avait pas même empêché qu'on se rendît sur sa tombe ; les habitants de Rome y allaient en foule, et on y vit même beaucoup d'étrangers, entre autres l'évêque de Mondovi et celui de Sutri et Népi. Des cardinaux, des chefs d'ordre se trouvaient au milieu du peuple dans ce pèlerinage.

Parmi les hauts personnages qui donnèrent alors des marques publiques de leur vénération pour la Vénérable, nous citerons, en premier lieu, le cardinal Pedicini qui, ayant connu Anna-Maria pendant de longues années, lui avait voué la plus haute estime et venait maintenant se prosterner devant sa dépouille mortelle, avec les sentiments de la plus vive dévotion et de la plus entière confiance ; le cardinal Micara, dont tout le monde connaissait la prudence et la sévérité en matière de vertus et de dons surnaturels. Il avait une telle confiance en la Servante de Dieu, que, dans sa dernière maladie, il ne voulait jamais se séparer de son portrait ; dans toutes les peines, il se recommandait à son intercession. Le serviteur de Dieu, Don Vincenzo Paloti, mort, il y a une vingtaine d'années, en grande réputation de sainteté, avait eu des preuves évidentes de la protection d'Anna-Maria ; aussi l'appelait-il avec une charmante naïveté : « Sa secrétaire, sa plénipotentiaire, chargée des intérêts de sa congrégation auprès du trône de la Très-Sainte Trinité. » Le cardinal Ferretti, après avoir pratiqué plusieurs actes de dévotion envers la Servante de Dieu, dans sa dernière maladie, mourut tenant en main une image d'Anna-Ma-

ria. Le P. Bernard Clausi, de l'ordre des Minimes, mort, lui aussi avec la réputation d'une grande vertu, avait reçu d'Anna-Maria d'utiles conseils et de précieuses lumières ; il disait avec une certaine emphase : « Que si Anna-Maria n'était pas dans le ciel, pers onne ne pouvait espérer d'y entrer. »

Nous omettons un grand nombre d'autres témoignages que rendaient en faveur de notre Vénérable une foule de personnages, non moins remarquables par leur science et leur vertu que par leurs dignités. Ce fut alors que le cardinal Odescalchi, Vicaire de Sa Sainteté, ordonna au prêtre, qui pendant plus de vingt ans avait été le confident intime de la Servante de Dieu, de recueillir, bien que sous une forme privée, tous les documents relatifs à la vie de la pieuse femme.

Ces documents servirent à Mgr Luquet, évêque d'Hèsebon et postulateur de la cause, pour composer sur la vie d'Anna-Maria un premier opuscule qui eut un immense succès. A Rome seulement, il s'en est vendu plus de dix-sept mille exemplaires. On le traduisit bientôt dans toutes les langues, et il parvint jusque dans la Chine et en Amérique. Pour contenter la piété des fidèles, on fit aussi plusieurs fois le portrait d'Anna-Maria Taïgi ; son nom et ses vertus furent, en peu d'années, connus dans l'univers entier.

Dieu, de son côté, voulut montrer en diverses circonstances qu'il avait pour agréable la foi qui se montrait de toutes parts aux vertus et à la gloire de son humble Servante. Par son intercession, des malades furent guéris, des pécheurs endurcis se convertirent, des grâces précieuses

furent obtenues. Anna-Maria elle-même apparut à diverses personnes, pour leur venir en aide dans leurs difficultés. Nous donnons ci-après la relation de quelques-uns de ces faits miraculeux, puisés dans un opuscule publié récemment à Rome avec l'approbation de l'autorité compétente.

VII

TRANSLATION DU CORPS D'ANNA-MARIA A L'ÉGLISE DE SANTA-MARIA-DELLA-PAGE, PUIS A SAINT-CHRYSOLOGE, DANS LES CIRCONSTANCES QUE VOICI :

Le concours des pieux fidèles allait toujours croissant sur le lieu qui gardait la dépouille mortelle de la Servante de Dieu. On se plaignait même que le corps de celle que tout le peuple invoquait comme une sainte, fût placé dans un endroit si modeste, et si peu à la portée de la piété publique. L'autorité voulut répondre aux élans de la vénération du peuple; on résolut de transporter dans une église de Rome les restes d'Anna-Maria, qui reposaient depuis dix-huit ans dans le cimetière commun. Il est même à présumer que cette translation aurait eu lieu bien plus tôt, si des circonstances pénibles, telles que le choléra, la pénurie extrême de la famille Taïgi, etc., n'y eussent fait obstacle.

Quoi qu'il en soit, on décida de transférer le corps dans l'église de Saint-Charles *aux quatre-fontaines*, appartenant aux Trinitaires déchaussés d'Espagne. C'est là que la Servante de Dieu avait été admise dans le Tiers-Ordre des Trinitaires. Elle était venue bien souvent y prier; elle

y avait été favorisée de plusieurs prodiges étonnants, comme nous l'avons dit ; d'ailleurs, la pieuse femme avait témoigné elle-même plusieurs fois le désir d'y être ensevelie. Tout semblait donc militer en faveur de cette église, pour lui confier le précieux dépôt ; néanmoins le Cardinal-Vicaire crut devoir le faire transporter dans l'église de Notre-Dame de la Paix, confiée au clergé séculier de Rome. C'était en quelque sorte une injustice, qui sera plus tard réparée.

Le juge, le procureur fiscal, le notaire, le postulateur de la cause, et d'autres témoins, s'étant rendus dans le cimetière de Saint-Laurent, au Champ Véran, retirèrent le cercueil, reconnurent les sceaux et trouvèrent le corps tout à fait intact, les chairs et les yeux exempts de corruption, les habits, quoique très-fins, encore entiers et sans tache aucune, le tout dans le même état où on l'avait mis, le jour de la sépulture. Ravis d'étonnement, ils refermèrent le cercueil, remplirent la fosse et résolurent de retourner dans la soirée, avec le médecin et le chirurgien, pour clouer de nouveau la bière et en dresser procès-verbal, comme l'on fait en pareil cas. On avait voulu tenir la chose secrète, et cependant on y vit accourir différents ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvait Mgr Chigi, aujourd'hui nonce apostolique à Paris, qui entendit, comme les autres, la déclaration du médecin, assista à la fermeture du cercueil et à l'apposition des sceaux, et souscrivit aussi le procès-verbal avec les autres témoins.

Pour éviter le concours du peuple, on décida de faire la translation bien avant dans la nuit. Sur la place de

Sainte-Marie de la Paix s'était réunie une foule immense de gens et on dut fermer les portes de l'église. Le recteur reçut la sainte dépouille, qui fut placée audevant de l'autel de Saint Antoine, du côté de la sacristie. Sur la petite pierre qui recouvrait la fosse, on grava seulement ces mots :

Hic requiescit Serva Dei Anna-Maria Taïgi.

Ici repose la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi.

Dix ans s'étaient écoulés lorsque la famille et les amis de la pieuse femme, se souvenant enfin de ses dernières volontés, adressèrent une humble pétition au Souverain Pontife régnant, et obtinrent de Sa Sainteté la permission de faire transporter les restes précieux de l'église de Sainte-Marie de la Paix, dans la Basilique de St-Chrysgone *in Trastevere*.

Le 18 août de l'année 1865, et à une heure après-midi, on ouvrit la tombe et on en retira le cercueil, sur lequel on trouva encore intacts les sceaux qui y avaient été apposés en 1855. Etaient présents le R. Don Antonio Ruggeri, promoteur fiscal, les deux petits-fils d'Anna-Maria, deux témoins, le préfet de l'église et le sieur Diamilla, notaire public. Sur les huit heures du soir, et en présence des mêmes personnes, le R. chanoine Don Raymond Pigliacelli, préfet de l'église de la Paix, voulut faire ses adieux à la Servante du Seigneur et exprimer les regrets qu'il éprouvait, ainsi que ses collègues, de la perte qu'ils allaient faire d'un si riche trésor. Le ton énergique et tendre à la fois de ses paroles éveilla la plus vive émotion dans le cœur de tous ceux qui les entendirent.

« *Benedicta sit sancta Trinitas atque indivisa Unitas ; confitebimur ei, quia fecit nobiscum misericordiam suam.* Bénie soit la Très-Sainte Trinité qui forme une indivisible Unité. Nous publierons à jamais ses louanges, parce qu'elle a exercé envers nous ses miséricordes.

» O âme bien-aimée ! L'affection et l'intérêt que vous avez constamment témoignés au clergé séculier, pendant le cours de votre vie terrestre, nous font espérer que vous daignerez encore vous souvenir de lui et lui accorder votre assistance, du haut du Ciel. Nous allons être privés, hélas ! de votre dépouille mortelle, mais nous osons espérer que votre puissante protection ne nous manquera jamais. Souvenez-vous toujours de cette pauvre église qui, pendant dix ans, a conservé vos restes avec tant de soin. Priez pour tous ces dignes ecclésiastiques qui travaillent avec moi au ministère des âmes. Obtenez-leur, ainsi qu'à moi-même, un accroissement de zèle, afin que nous n'agissions en tout que pour la gloire de Dieu, et pour le salut des âmes. L'obéissance fut ici-bas votre vertu caractéristique, et c'est l'obéissance encore, due par nous à l'autorité, qui nous oblige à nous séparer de vous. Peut-être aucun de nous ne pourra-t-il plus travailler à vous faire connaître et honorer sur la terre lorsqu'il aura plu à Dieu de vous élever aux honneurs des autels, mais faites que nous puissions être admis à la participation de votre gloire dans le Ciel. »

Tels furent, du moins quant au sens, les sentiments exprimés par le savant et pieux pasteur. Dès qu'il eut achevé de parler, le cercueil qui renfermait le corps

d'Anna-Maria fut porté, accompagné des parents et des témoins sus-mentionnés, jusqu'à Saint-Chrysogone, où le T. R. P. Antoine de la Mère de Dieu, ministre général des Trinitaires déchaussés, le reçut solennellement, à la tête de sa famille religieuse ; le notaire susdit dressa procès-verbal de la consignation du dépôt, et cet acte fut souscrit par le promoteur fiscal, le Général des Pères Trinitaires, le Curé, Don Léon Bartolini, Don Rafaele Natali, Don Pietro Panighetti, Vincenzo Lumacca, Joseph Forti, et enfin par les deux petits-fils de la Servante de Dieu, Salvatore et Antonio Micali. On avait voulu faire secrètement cette translation, mais le bruit s'en était promptement répandu dans le *Trastevere*, et le jour suivant un grand concours de peuple se fit à l'église de Saint-Chrysogone, où le corps repose près de la chapelle du Saint-Sacrement, dans un petit monument en maçonnerie, ayant la forme d'un sarcophage (1), et por-

(1) Le cercueil qui renferme les restes mortels d'Anna-Maria a été rouvert, il y a trois ans. Comme le pavé de la Basilique de Saint-Chrysogone devait être refait, on profita de cette occasion pour faire la reconnaissance du corps de la Vénérable.

Muni de la permission du Souverain Pontife, le Promoteur de la Foi, Mgr Minetti, vint, assisté de son vice-promoteur, de leurs assesseurs et du secrétaire de la sainte Congrégation des Rites, faire extraire du sarcophage le cercueil qui fut transporté dans la sacristie des reliques, à gauche de la basilique. Là, en présence des dits Prélats, d'un médecin, du chirurgien et de quelques autres personnes, on procéda à l'ouverture de la caisse où l'on trouva le corps de la Vénérable couvert d'une moisissure blanchâtre. Des experts se mirent à enlever celle de la figure. La peau du visage avait une teinte bronzée, mais les chairs étaient souples. Le cou avait conservé sa blancheur et la tête, bien que privée de tout appui, adhérait, cependant, au buste et avait

tant cette inscription latine, que nous donnons avec la traduction française.

A * Ω

Hic quiescunt exuviae Ven. Servae Dei
 Annæ-Mariæ Taigi
 Matris-familias et Tertiarae professa
 Ord. discalceat. SSmæ Trinitatis
 Redemp. Captivor.
 Quæ in conjugio fidem
 Inviolatè servavit
 Et susceptam prolem piè educavit.

Ici reposent les dépouilles de la V. S. de Dieu
 Anna-Maria Taigi,
 mère de famille et Tertiaire professe
 de l'Ord. des Relig. déch. de la T. S. Trinité
 pour la rédemp. des captifs,
 laquelle conserva inviolablement
 la foi conjugale
 et éleva pieusement ses enfants.

On peut se faire une idée de la réputation de sainteté dont jouit aujourd'hui la Servante de Dieu par l'empres-

conservé, ainsi que les bras, toute sa flexibilité. Le reste du corps était intact, les pieds et les mains avaient conservé leurs ongles ; seulement, les chairs de l'avant-bras étaient bronzées comme la figure, et, de plus, un peu desséchées. Les linges qui enveloppaient le corps ; depuis trente-un ans étaient parfaitement conservés. Cette reconnaissance avait eu lieu le premier août 1868 ; huit jours après, les membres de la commission des médecins, quatre religieuses et la fille de la Vénérable vinrent à la sacristie reconnaître de nouveau le corps ; puis, il n'y resta que les médecins et les religieuses qui dépouillèrent le corps de ses anciens vêtements et lui en mirent de nouveaux, entre autres une robe de soie faite par la princesse Barberini et bénite par S.S. Pie IX. Ils déposèrent qu'ils avaient trouvé en quelques parties du corps quelques vers, engendrés par les chairs grasses, mais que ces vers n'avaient pas entamé le corps : qu'à l'exception de la figure et des mains, tout le corps était d'une blancheur naturelle et très-flexible ; que seules les jambes, exposées à l'air pendant huit jours, s'étaient un peu bronzées. Le corps demeura exposé quatre jours à la vénération publique dans la sacristie, sous la garde du Postulateur de la cause, des religieux Trinitaires et de huit soldats. Le concours des fidèles fut immense. Dès le douze août le corps

sement qu'on met généralement partout à connaître sa vie, ses vertus et les dons surnaturels dont elle fut favorisée. On voit, en effet, arriver près de son tombeau, à Rome, une foule de pèlerins qui viennent non-seulement des contrées adjacentes, mais de la France, de l'Espagne, de l'Orient et des pays les plus reculés du Nouveau Monde. On veut voir, dans la Ville Éternelle, les maisons qu'a habitées notre Vénérable, on visite les membres encore vivants de sa famille, et on est heureux d'entendre de la bouche de ses filles, ou des autres personnes qui l'ont connue quelques particularités d'une si belle vie. On examine avec respect tous les objets qui ont été à son usage, et on reçoit avec bonheur quelques images ou reliques de la Vénérable (1).

fut remis dans une nouvelle caisse en bois qui fut scellée. On la renferma dans un cercueil en plomb et on remit le tout à la même place dans la Basilique de Saint-Chrysogone. (Extrait du R. P. Bouffier.)

Une lettre, que nous avons reçue de Rome, le 15 août de la présente année, nous apprend que le corps de la Vénérable se conserve flexible et exempt de toute corruption.

(1) Nous avons eu nous-même ce bonheur, au mois d'avril 1869. Mgr Natali, devenu chapelain Pontifical, abbé de Saint-Victor, etc., vivait encore. Il habitait près de l'entrée du Palais Barberini, non loin des Quatre-Fontaines. Il avait avec lui la fille cadette de la Vénérable, Maria, âgée de 60 ans, et une petite fille d'Anna-Maria, âgée de 35 ans, celle même qui a été guérie à l'œil. Elles paraissent animées l'une et l'autre d'une profonde piété. Le buste en cire d'Anna-Maria, reproduisant, nous a-t-on dit, très-fidèlement les traits de son visage, ne présente rien que de fort ordinaire sous le point de vue purement physique; le front est étroit et déprimé, le nez est petit et retroussé; mais, d'autre part, ces yeux qui semblent encore lire dans le soleil mystérieux, cet air d'indicible souffrance mêlée de résignation, ce cachet de pro-

Plusieurs écrivains ont raconté ses vertus, d'autres s'apprêtent à le faire, pour la plus grande gloire de Dieu, et aussi pour solliciter des aumônes destinées à soutenir

fonde humilité, tout enfin contribue à donner à la physionomie de notre Vénérable une expression de beauté toute céleste. Au reste, Don Rafaele assurait que ce buste d'Anna-Maria prend tout-à-coup un reflet de bonheur, exprimé par un doux sourire, lorsque surviennent des événements favorables au triomphe de l'Eglise. Le digne Prélat se montrait très-sobre de renseignements sur les détails intimes de la vie d'Anna-Maria et surtout sur ses prédications; il était lié par le secret imposé sous la foi du serment à tous ceux qui s'occupent à Rome de cette cause, mais il lui arrivait parfois de s'écrier avec l'accent du plus vif enthousiasme: « Oh ! que de belles et grandes choses l'on connaîtra au moment de la Béatification!.. » Nous avons visité, et avec une vive émotion une petite chambre qu'occupait Anna-Maria dans les derniers temps de sa vie. Elle a la forme d'un corridor de deux mètres de largeur sur sept de longueur. C'est une dépendance du palais Ricchetti, sur le Corso, et en face de l'Eglise *Santa-Maria in via lata*. Nous avons été témoin de l'empressement des Romains et des étrangers à visiter le tombeau d'Anna-Maria, dans la Basilique de Saint-Chrysogone, et nous avons vu plusieurs prêtres français se procurer à la sacristie de cette Basilique, des gravures de la Vénérable, auxquelles sont fixés, par un cachet de cire, quelques fragments des linges qui ont touché le corps d'Anna-Maria.

L'*Univers* (15 mars 1871) disait, dans sa correspondance de Rome: « Don Rafaele Natali vient de s'éteindre, entouré de la famille d'Anna-Maria, au milieu de laquelle il vivait depuis bien des années. Il était nonagénaire, et ne conservait plus ses facultés que pour parler de la Vénérable, dont il fut son confident. Les moines de Saint-Bernard l'ont assisté pendant les dernières semaines de sa vie. Bien que ce saint prêtre eût demandé à être enseveli à Saint-Chrysogone, auprès d'Anna-Maria, où il avait préparé sa sépulture, il a fallu obéir à la loi italienne, qui exige que toutes les inhumations aient lieu hors de la ville, dans le cimetière de Saint-Laurent. Cette loi brutale, égalitaire, ne respecte rien, et les religieux de tous les ordres, aussi bien que les sœurs cloîtrées, doivent être ensevelis à Saint-Laurent.

les frais du procès de béatification. Déjà plusieurs personnes généreuses ont fait des offrandes dans ce but. Nous ne sommes, quant à nous, nullement étonné de cet élan de piété, puisque un jour la Servante de Dieu déclara elle-même, en vertu de la sainte obéissance, à son confesseur que le Seigneur lui avait manifesté sa volonté de la faire connaître dans le monde entier, et de la proposer comme un modèle pour les femmes engagées dans les liens du mariage. Dieu veuille que ces personnes jettent constamment les yeux sur ce miroir éclatant des vertus de leur état, et qu'elles règlent en tout leur conduite sur celle d'Anna-Maria. En procurant ainsi leur propre sanctification et celle de leurs enfants, elles consolent l'Église de Jésus-Christ des continuels affronts qu'elle reçoit de la part de tant de femmes mondaines qui, renonçant aux maximes de la foi et aux bonnes mœurs, répudient la sublime mission qu'elles étaient appelées à exercer au milieu du siècle, comme épouses et comme mères de famille.

VIII

FAITS MIRACULEUX DUS A L'INTERCESSION D'ANNA-MARIA ET RAPPORTÉS DANS LE PROCÈS JURIDIQUE.

Les faits que nous allons raconter sont rapportés dans le procès juridique, ou dans des lettres authentiques. Nous attendons, cependant, pour y ajouter une foi entière, le jugement infallible du Saint-Siège, auquel seul il appartient de porter une décision sur les vertus, les œuvres et les dons surnaturels des serviteurs de Dieu.

Nous lui soumettons encore ici, toutes nos paroles et nos appréciations, pour les réformer s'il y a lieu.

Anna-Maria avait laissé sa famille dans une grande pénurie; elle l'avait recommandée spécialement aux soins du prêtre qui l'avait assistée elle-même pendant tant d'années, lui promettant bien, d'ailleurs, que du haut du Ciel, où elle espérait aller par les mérites de Notre-Seigneur, elle ne manquerait point de venir à son secours.

Un jour, pendant que le choléra exerçait ses ravages dans la ville de Rome, ce prêtre se trouva dans une telle disette, qu'il lui sembla impossible de pouvoir fournir plus longtemps à ses protégés les ressources nécessaires. Il s'adresse avec ferveur à Anna-Maria, et tout à coup, il entend qu'on frappe à la porte. Un inconnu avait déposé sur le seuil un rouleau de pièces d'or, puis il s'était enfui. On apprit, longtemps après, qu'un seigneur de Milan avait eu l'inspiration d'envoyer cette somme à la famille de la Vénérable. Elle lui était parvenue au moment de ses plus grands besoins, et lorsque le prêtre avait rappelé à Anna-Maria sa promesse de venir à son secours, en temps opportun.

Le même prêtre atteste que plusieurs fois il a été l'objet de semblables faveurs, et que ce n'a été qu'à force de miracles qu'il a pu faire prospérer la famille de la Servante de Dieu.

Un aumônier de l'armée de Charles-Albert, affligé d'une grave maladie des yeux, se recommanda, avant de subir l'opération, à la protection d'Anna-Maria. Or, non-seulement l'opération réussit très-bien, mais même le malade n'en ressentit pas la moindre douleur. En re-

connaissance de cette faveur, il envoya à Rome une petite somme d'argent pour aider à la béatification de la Servante de Dieu.

Une dame Piémontaise envoya dans une lettre une petite somme pour le même motif, et avec l'assurance qu'elle avait reçu d'Anna-Maria une grâce signalée.

Le ministre général des Capucins fut pris tout à coup, pendant qu'il était préfet du collège des Missions, d'une très-forte inflammation des intestins. C'était au mois de septembre 1849. En peu de jours il fut réduit à toute extrémité ; le médecin l'avait abandonné, et déjà il avait reçu le Saint-Viatique, lorsqu'un de ses amis lui donna une parcelle du cilice dont se servait Anna-Maria, en l'exhortant à se recommander à la Servante de Dieu. Le bon religieux, bien qu'il fût disposé à mourir, se sentit porté à suivre le conseil de son ami, et, ranimant sa foi, il fit cette prière : « O Servante de Dieu ! Si tout ce que l'on dit de vous est vrai, et si vous êtes réellement puissante auprès de Dieu, obtenez-moi la guérison, pourvu que telle soit la volonté du Seigneur. » A peine avait-il fait cette invocation qu'il commença à se trouver mieux ; en peu de temps il eut recouvré une santé florissante, et put de nouveau se livrer à ses nombreuses occupations, bien persuadé que c'était à Anna-Maria qu'il devait sa guérison.

Térèse Bresciani, fille de Michel et de Marguerite, souffrait, à l'âge de vingt-quatre ans, de très-vives douleurs dans les yeux. Elle fit usage, pendant plus de six ans, de toute sorte de médicaments conseillés par les hommes de l'art, mais sans pouvoir jamais obtenir sa

guérison. Ayant perdu tout espoir du côté des remèdes humains, elle s'adressa à Anna-Maria, dont elle avait entendu raconter plusieurs faveurs signalées. Elle commença un triduo en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, pour la remercier des dons qu'elle a accordés à sa fidèle Servante, et à peine l'avait-elle achevé, qu'elle se trouva parfaitement guérie, sans avoir plus besoin ni des médecins, ni de leurs remèdes.

Magdeleine, épouse du sieur Rosario Zamith, marchand à la Valette, dans l'île de Malte, avait été atteinte à l'âge de trente-deux ans, d'un flux de sang, qui, après deux mois de vives douleurs, et malgré tous les soins qu'on lui prodigua, la réduisit bientôt à un état d'extrême faiblesse. Dans la soirée du 16 février 1856, son médecin était d'avis qu'on lui administrât le Saint-Viatique. La malade recourut, avec une vive confiance, à la médiation d'Anna-Maria, et aussitôt il se fit en elle une amélioration bien sensible; en peu de jours, sans avoir employé aucun autre remède, elle se trouva parfaitement guérie.

Un autre fait remarquable a eu lieu dans la même ville de la Valette; nous reproduisons la lettre écrite à ce sujet par Mgr le chanoine Falcon au Postulateur de la cause.

« Je profite de la présente occasion pour vous donner une nouvelle bien consolante. Ces jours derniers a eu lieu ici, un miracle éclatant, opéré par la médiation de la Servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, en faveur d'une jeune maltaise de cette ville, appelée Joséphine Musca, qui était estropiée d'une jambe, de manière à ne pouvoir

aucunement marcher. Les médecins les plus habiles avaient été consultés; on avait essayé de tous les médicaments qu'ils avaient indiqués, mais sans avoir pu obtenir aucun bon résultat. La maladie devenait toujours plus grave, et les médecins, après y avoir épuisé toute leur science, déclarèrent que cette infirmité était incurable. Ayant donc perdu tout espoir de guérison par des moyens humains, la malade, qui avait entendu dire que j'avais des images et des reliques de la Servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi, m'en fit demander une et recourut à son intercession par un triduo de prières, dans le but d'obtenir enfin la grâce qu'elle attendait depuis si longtemps. Le troisième jour de ce triduo, elle redoubla ses prières, et, à l'heure précise de midi, elle ressentit une forte commotion dans tout son corps; aussitôt, et sans avoir pris aucun remède, elle se sentit parfaitement délivrée de cette grave et incurable maladie, qui la clouait sur son lit depuis tant d'années. Toute sa famille en fut dans la plus vive admiration, non moins que son médecin, qui, l'ayant déjà abandonnée, accourut alors pour se rendre compte de la guérison. Le fait est d'autant plus certain et mieux constaté que le médecin dont il s'agit est d'un âge avancé, fort expérimenté et partout renommé pour sa science. Avant de se prononcer à cet égard, il a voulu attendre quelque temps, pour se bien assurer de la durée de cette guérison, obtenue le dix-sept du présent mois.

» Le bruit s'en est bientôt répandu partout, et toute la ville est maintenant sous l'émotion produite par cette nouvelle. Je suis moi-même assiégé de continuelles de-

mandes que l'on me fait pour avoir des images et des vies de la même Vénérable Servante de Dieu. Je vous supplie, en conséquence, de m'en expédier un bon nombre, afin que je puisse contenter la dévotion de ce bon peuple envers Anna-Maria Taïgi. »

Des lettres plus récentes attestent que cette guérison obtenue en 1835, persévère toujours. Déjà on en a fait le procès-verbal qui doit servir à l'instruction du procès de béatification.

IX

ENQUÊTE JURIDIQUE SUR LES VERTUS ET LES DONNÉS DE LA SERVANTE DE DIEU. NOUVEAUX FAITS MIRACULEUX. DÉCRET QUI DONNE A LA SERVANTE DE DIEU LE TITRE DE VÉNÉRABLE.

Les nombreux faits miraculeux que nous venons de citer, et d'autres encore que nous avons dû omettre, amenèrent l'autorité ecclésiastique à s'occuper canoniquement de la vie, des vertus et des miracles d'Anna-Maria Taïgi. Par les ordres du cardinal Odescalchi, une enquête fut ouverte, et on chargea de l'information Don Rafaele Natali qui, pendant plus de vingt ans, avait reçu de la bouche même de la Servante de Dieu, avec la confiance des grâces opérées dans son âme par la main du Seigneur, le secret de ses vertus et de ses bonnes œuvres.

Cette enquête juridique forme un dossier composé de plusieurs milliers de pages. Elle renferme la déposition de trente témoins qui connurent personnellement la Ser-

vante de Dieu (1). Après plusieurs personnages distingués, cardinaux, prélats et religieux, on y remarque Domenico Taïgi, mari d'Anna-Maria, qui ne passa pas

(1) Voici les noms et qualités de tous ces témoins :

- 1 Cardinal Pedicini, évêque de Palestrina, vice-chancelier de la sainte Eglise, préfet de la Congrégation des Rites, etc.
- 2 Cardinal Barberini, archiprêtre de l'église de Saint-Jean de Latran, etc.
- 3 Cardinal Recanati, de l'ordre des Capucins.
- 4 Mgr Piervisani, évêque de Nocera.
- 5 Mgr Basilici, évêque de Sutri et Népi.
- 6 Mgr Contralto, évêque d'Acqui, en Piémont.
- 7 Lord Clifford, d'une des premières familles de Londres.
- 8 Le marquis Carlo Bandini, père du Prince.
- 9 Le marquis de Gregorio, de Rome.
- 10 Luigi de Gregori, expéditionnaire à la Daterie apostolique.
- 11 Luigi, fils du chevalier Antonini.
- 12 Le maître de chambre du cardinal Cristaldi.
- 13 Le domestique du même cardinal.
- 14 Le R. P. Jean de la Visitation, général des Trinitaires Déchaussés.
- 15 Le P. Philippe de Saint-Nicolas, confesseur d'Anna-Maria.
- 16 Le P. Pallotti, fondateur de la congrégation des ouvriers pies.
- 17 Mgr Rafaele Natali, abbé de Saint-Victor, chapelain pontifical, confident d'Anna-Maria.
- 18 La duchesse de Saxe, de la famille royale des Bourbons.
- 19 La princesse Giustiniani.
- 20 Domenico Taïgi ou Taeggio, mari de la Servante de Dieu.
- 21 Sophie, veuve Micali, fille d'Anna-Maria.
- 22 Marie, fille cadette d'Anna-Maria.
- 23 Joséphine Micali, fille de Sophie.
- 24 Agnès, veuve Androver, de Rome.
- 25 Maria Androver, femme Pieri.
- 26 Caroline Gregori, femme Polidori.
- 27 Agathe Gregori, sœur de Caroline.
- 28 Antonia Puri, veuve de Camillo Taïgi, belle-fille d'Anna-Maria.
- 29 Camille Hesse, femme du portier de la famille Chigi.
- 30 Annunziata Panunci Barberi, domestique.

moins de cinquante-sept ans avec elle. Domenico avait quatre-vingt-onze ans à l'époque où il comparut en qualité de témoin ; deux filles de la Vénérable, Sofia et Maria, sont aussi parmi les témoins, ainsi que sa belle-fille et sa petite-fille.

En dehors des trente témoins interrogés personnellement lors de l'enquête, plusieurs de ceux qui connurent de près la Vénérable, écrivirent ce qu'ils savaient de sa vie et de ses vertus, dans la crainte d'être surpris eux-mêmes par la mort, avant l'ouverture de l'enquête. C'est ainsi que l'on possède une longue et précieuse relation rédigée par le cardinal Pedicini. Il connut la Vénérable Anna-Maria pendant plus de trente ans, et il avait l'habitude d'aller la voir presque tous les jours, jusqu'à l'époque de sa promotion à la pourpre. Ce fut surtout à l'époque où il était secrétaire de la Propagande que Mgr Pedicini fréquenta Anna-Maria. Le confesseur de celle-ci ne pouvant la voir aussi souvent qu'il l'aurait fallu, lui ordonna, au nom de l'obéissance, de tout manifester au digne prélat, qui en prit note exacte. C'est ainsi qu'il eut à sa disposition tous les matériaux désirables pour écrire une relation véridique et complète, dans laquelle il parle longuement des éminentes vertus et des dons surnaturels de la Servante de Dieu.

Nous avons la relation de Don Rafaele Natali, qui succéda à Mgr Pedicini dans l'office de confident auprès de la Vénérable.

Le P. Philippe de Saint-Nicolas, carme du couvent de la Victoire à Rome, confesseur de la Vénérable Anna-Maria, est aussi l'auteur d'une relation qui fut écrite

sous sa dictée, du 17 octobre au 1^{er} décembre 1838, environ un an et demi après la mort de la Servante de Dieu. Un indult du Cardinal-Vicaire avait permis de recueillir les attestations des personnes avancées en âge. Voulant donner à sa relation la valeur d'une déposition juridique, le P. Philippe fit, à chaque session, la profession de foi catholique, prêta serment et apposa sa signature sur toutes les pages, en présence de douze témoins, parmi lesquels était Mgr Rosatini, qui dirigea cette enquête extra-judiciaire. Lorsqu'en 1854 le procès juridique fut ouvert, on présenta, entre autres documents, la relation du P. Philippe, intacte et encore revêtue des sceaux apposés seize ans auparavant (1).

On a aussi, sur quelques circonstances de la vie d'Anna-Maria, la relation du marquis Carlo Bandini et une autre de Luigi Antonini, fils spirituel et commissionnaire de la Vénérable. Ces quatre relations extra-judiciaires ont été insérées dans le procès. Celle du cardinal Pedicini est la plus importante. Elle occupe près de mille pages, presque le tiers du procès.

D'autres faits miraculeux se sont produits après le procès ordinaire. Il appartient à l'autorité compétente de donner une décision sur leur valeur. Nous les rapportons ici nous-même comme simple historien.

Dans une lettre munie du certificat de François Xavier Micallef, notaire public, Vincenzo Bonavita, maltais de la Valette, atteste que depuis quinze mois, il était atteint

(1) Le bienheureux Raymond de Capoue a aussi laissé une vie de Sainte Catherine de Sienne, sa pénitente.

d'une très-grave maladie, qui lui faisait rejeter toute espèce de nourriture. Tout son corps était extrêmement enflé, surtout aux extrémités ; en un mot, il se voyait réduit à mourir, lorsque, ayant reçu une image d'Anna-Maria, il se recommanda avec beaucoup de ferveur à son intercession. Sa prière était à peine achevée, qu'il se sentit tout bouleversé, et aussitôt il put manger et boire. Ce fait se passait le vingt-cinq novembre 1855, et depuis ce jour, il est demeuré dans un parfait état de santé.

Elisabeth, veuve Renzi, également de la Valette, et âgée de 73 ans, était affligée, depuis plus d'une année, d'une sciatique qui lui causait d'atroces douleurs. Elle avait mis à contribution tous les secours de la médecine, sans avoir pu recevoir aucun soulagement ; plusieurs fois elle avait reçu le Saint-Viatique, et, voyant qu'il n'y avait plus pour elle espoir de guérison, elle eut recours à Anna-Maria et se mit à la prier avec la plus ferme confiance. Dès qu'elle eut achevé sa prière, elle sentit un notable soulagement, et quelques jours après, elle était parfaitement guérie. La relation de ce fait porte le sceau et l'attestation du notaire, chancelier de la haute cour.

Anna-Maria Guglielmi d'Albano avait un de ses petits-fils, âgé de seize ans, attaqué d'une humeur maligne, qui lui avait fait plus de quinze plaies en différentes parties du corps. Comme les médecins avaient assuré qu'il n'y avait plus pour lui aucun espoir de guérison, la mère recourut, avec une vive foi, à Anna-Maria. Elle lui donna à boire, dans sa tisane, quelques fils d'un linge qui avait servi à la Vénérable, et en même temps, elle lui remit une de ses images, pour la faire toucher à sa tête,

à son estomac et à ses plaies: Dès ce moment le malade se trouva mieux, toutes ses plaies se fermèrent et il put se livrer activement au travail, comme il le fait encore actuellement.

Marie Augustine Zabaini, prieure du couvent de l'Annonciation, à Rome, étant tourmentée par un squirre qui lui était survenu à l'estomac, y appliqua une image d'Anna-Maria, et, peu de jours après, elle était entièrement délivrée de son mal. Le fait arriva en décembre 1859, et son confesseur, ex-général des capucins, qui fut depuis archevêque et visiteur apostolique extraordinaire dans les Indes méridionales, attestait, en 1860, que cette religieuse n'avait plus ressenti aucune atteinte de son ancienne maladie.

Alphonse Lazzarini, romain, âgé de dix ans, fut recommandé pendant une très-grave maladie à la Servante de Dieu; au bout de quelques instants, il éprouva du mieux et bientôt il fut en parfaite santé.

Au mois d'octobre 1857, Spiridion Salvi d'Albano fut attaqué d'une pulmonie, compliquée d'une sérieuse hydropisie. Les médecins désespéraient de pouvoir le sauver, et déjà il avait reçu le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Sa femme lui appliqua sur la poitrine l'image d'Anna-Maria, et lui donna à boire, dans de l'eau, quelques fils d'un vêtement qui avait servi à la Vénérable. Elle tâcha de ranimer la foi de son mari, puis elle se retira dans une chambre voisine pour y prier. Le malade reprit aussitôt ses forces, et dit qu'il avait appétit; quelques jours après, il avait recouvré la santé.

A la Valette, Philomène Vassalo, âgée de 18 ans, avait

été prise de violentes douleurs rhumatismales dans tout le corps. Elle fut guérie dès qu'on lui appliqua sur la tête une image d'Anna-Maria.

Dans la même ville, le docteur Louis Spiteri, éprouvait un grand mal de cœur accompagné de vomissements de sang ; il souffrait d'un asthme et ressentait d'atroces douleurs à la poitrine ; déjà il était abandonné des médecins, quand il commença une neuvaine en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, pour la remercier des dons qu'elle a accordés à Anna-Maria Taïgi. Dès le premier jour, il se trouva mieux, et le dernier jour de la neuvaine, il fut pris d'une colique qui, au jugement du médecin, devait produire un effet tout-à-fait favorable et chasser le mal principal. En effet, quelques jours après, il se trouvait parfaitement bien.

Marianne Boccaci de Rome, âgée de quatre ans, fut attaquée, au mois de décembre 1859, d'une violente fièvre putride nerveuse. On se hâta de lui donner la confirmation, parce qu'on n'espérait plus la conserver en vie. Sa mère, après avoir récité, avec une vive foi, *trois Pater, trois Ave, trois Gloria*, en l'honneur de la Très-Sainte-Trinité (1), appliqua sur la tête de sa fille, déjà moribonde

(1) Ce fait et le précédent répondent à une question qui nous a été faite, savoir : Si l'on peut et comment on peut invoquer Anna-Maria, en attendant que l'Eglise ait permis de lui rendre un culte public. On peut toujours l'invoquer d'une façon privée, soit seul, soit avec d'autres personnes. La confiance que l'on a en son secours suggère facilement alors des prières opportunes ; néanmoins il vaut mieux encore se servir de formules, de prières déjà usitées dans l'Eglise, comme le *Pater, l'Ave, le Gloria, le Trisagion Sanctus*, ou d'autres prières en l'honneur de la T. S. Trinité, pour la remer-

et couverte d'ulcères en suppuration, une image d'Anna-Maria; en même temps elle lui donna à boire dans de l'eau, quelques fils d'un des vêtements de la Servante de Dieu. A l'instant même, et à la grande surprise des assistants, les convulsions cessèrent et tout danger de mort disparut; au bout de trois jours, la jeune enfant, dont les médecins avaient désespéré, eut recouvré toutes ses forces et sa santé.

M^{me} De Lestanville qui avait reçu par la médiation d'Anna-Maria, une faveur signalée, fit une offrande de cent écus d'or pour la cause de sa béatification.

Mgr Luquet, insigne bienfaiteur de cette cause, ayant aussi obtenu une grâce fort précieuse, fit don d'une somme importante, et un de ses amis fit la promesse de donner, dans le même but, une égale somme, s'il obtenait une grâce qu'il demandait depuis longtemps avec instances. Ses désirs furent accomplis et il exécuta ce qu'il avait promis.

Nous passons sous silence un grand nombre d'autres faits semblables qui ont eu lieu en diverses contrées du monde catholique. L'autorité légitime portera son juge-

cier des dons qu'elle a conférés à Anna-Maria. Nous pouvons fournir de ces formules aux personnes qui en désireraient. On se servira aussi avec profit de la prière rapportée à la page 128 de ce livre. Enfin, nous ferons remarquer, avec l'abbé Guillois, que lorsque nous récitons le *Pater*, ou toute autre prière, devant l'image d'un saint (ou d'une personne morte en réputation de sainteté), notre intention doit être de prier ce saint de joindre ses prières aux nôtres, afin qu'il demande pour nous les choses qui font l'objet de cette prière, et qu'il soit ainsi notre interprète et notre avocat auprès de Dieu.

ment à cet égard, en temps opportun. Déjà un décret pontifical a déclaré Vénérable Anna-Maria Gesualda Taïgi. Le décret du 8 janvier 1863 a introduit la cause de sa béatification. Cette cause s'instruit en ce moment. Elle excite partout le plus vif intérêt, et préoccupe toutes les âmes pieuses qui désirent voir enfin couronnées par un culte public les modestes mais héroïques vertus de la Servante de Dieu. Nous tenons nous-même d'un Prince de l'Église; chargé de cette cause, que l'heureux jour de la glorification de notre chère Anna-Maria ne se fera plus longtemps attendre, et que l'oracle infallible du Vatican assignera sans doute bientôt à l'Ordre de la Très-Sainte Trinité, un astre de plus dans le firmament de l'Église (1).

« Les Saints vivent deux fois en ce monde ; ils ont l'exis-

(1) Nous joignons ici la traduction d'une note imprimée à Rome peu après l'insurrection qui eut lieu; on se le rappelle, dans cette ville, au mois d'octobre 1867. « Dieu avait promis maintes fois à sa fidèle Servante d'épargner en sa considération la ville de Rome, et d'empêcher que les sectaires pussent s'y établir. Cette promesse divine devait avoir une éclatante réalisation, trente ans après la mort de la Vénérable. Dans la soirée du 22 octobre 1867, le prêtre confident ressentit une forte secousse et reçut d'Anna-Maria la manifestation de ce qu'avaient décrété contre Rome les impies Garibaldiens. Don Rafaele Natali connut par cette voie les plans terribles de ces innombrables sectaires qui voulaient faire de la Ville Eternelle un monceau de ruines, de manière à ce que l'on pût dire ensuite : « Là fut Rome ; » comme l'on dit : « là fut Carthage, ici Athènes. » Les moyens pour opérer cette horrible destruction étaient tous arrêtés. On avait désigné ceux qui devaient mettre le feu aux églises, aux édifices publics et aux quartiers des troupes pontificales, en employant à cet effet des bombes à double fond. Cette criminelle espérance fut trompée et tant de projets iniques furent enfin déjoués. Le prêtre confident, une fois averti, fit prendre possession de la Ville Eternelle et surtout du Capitole à

tence ordinaire, ils en ont une seconde, qui est l'image de l'éternité, et qui atteste leur vie bienheureuse. Entrés dans le tombeau par la croix, ils en sortent par la gloire. Le temps est plus long ou plus court ; qu'importe le

la Vénérable Anna-Maria, au nom de Pie IX. Le soir même il fit part au Souverain Pontife de l'avertissement céleste qu'il avait reçu et de la protection qui couvrait la Ville et le Capitole ; il donna à Sa Sainteté l'assurance que, dans la nuit Marie la Vierge Immaculée et son divin Fils Jésus opéreraient en faveur de Rome des miracles surprenants, et que les impies seraient confondus dans leurs plans et totalement dispersés. »

Pour effectuer cette prise de possession, Don Rafaele avait fait apposer par un jeune prêtre italien, Don Benvenuto Magini, une image de la Vénérable sur la façade principale du palais des Conservateurs. Un pieux capitaine de la légion d'Antibes nous assurait dernièrement avoir vu lui-même cette image, dans la soirée du 22 octobre, et il s'étonnait alors du calme et de la sécurité qui régnaient dans le quartier du Capitole, tandis que le reste de la Ville était dans le tumulte et la consternation. On connaît les événements providentiels qui ont suivi.

Peu de jours après ce succès du parti de l'ordre, on vit circuler dans Rome des photographies de diverses grandeurs qui représentaient au bas, sur un prie-Dieu à deux faces, d'un côté S. S. Pie IX, et, de l'autre, la Vén. Anna-Maria, élevant tous deux leurs mains vers le Ciel, en signe de reconnaissance et d'ardente supplication. St-Pierre et St-Paul présentaient leurs vœux au Très-Haut, et couvraient de leur protection le Capitole et toute la Ville de Rome.

Par cette étonnante victoire Dieu a voulu faire éclater une fois de plus la force de son bras, et montrer en outre le grand crédit dont jouit auprès de sa Majesté Souveraine la Vénérable Anna-Maria, puisque ce fut, en se laissant fléchir par ses supplications qu'il sauva d'une façon si merveilleuse son peuple chéri et le Pontife bien-aimé qui le gouverne. Nous devons donc tous hâter par l'ardeur de nos prières, l'heureux moment où il nous sera donné d'invoquer au pied des autels cette douce et puissante patronne, et, en attendant, réclamer du fond de nos cœurs sa bienveillante intercession dans tous nos besoins, avec la ferme confiance que nous serons exaucés.

temps ? Dieu est le maître du temps, il le donne ou le retire. Il sait ce qu'il plante et à quelle heure mûrira le fruit. Voici que cette seconde vie d'Anna-Maria commence à présent. La leçon de la vie héroïque et le miracle de la vie surnaturelle vont répondre comme Dieu l'avoulu (1)...

« Lorsque le Pape introduit une cause de Béatification, il prend en main la trompette qui ressuscite les morts. Hommes de bonne volonté, dont les yeux ne sont pas ouverts et qui voudriez voir, remarquez la foi, la dignité, la sincérité de l'Église. Elle reconnaît ici une sainte vie. Elle y pressent le miracle. Elle n'est pas rassurée encore, elle ouvre une enquête et la poursuit publiquement avec un calme que rien ne peut ébranler. Les dérisions ne l'arrêteront pas ; l'erreur ne la pourra surprendre ; si le miracle n'est pas prouvé jusqu'à la dernière évidence, elle ne le recevra point ; s'il est démontré par la certitude des autres témoignages et par l'éclat de miracles nouveaux, elle le proclamera en vous exhortant à le croire. O hommes, qui ne voulez rien croire et rien admirer des Saints de Dieu, considérez les choses que vous croyez et admirez... ! »

(L. V.)

(1) Il y a en ce moment deux procès ouverts, celui des vertus *en particulier* et celui de la renommée de sainteté ; une fois terminés, on commencera celui des miracles, et comme ils sont éclatants et nombreux, tout porte à croire que cette cause de béatification aura bientôt une heureuse issue. Les événements politiques n'ont point entravé jusqu'ici le travail-régulier des congrégations, et nous avons dit déjà que chaque semaine on tient deux sessions en notre maison mère de Saint-Chrysogone. (Voir page 3.)

FIN D'ANNA-MARIA.

LA SERVANTE DE DIEU

ÉLISABETH CANORI-MORA

ROMAINE

DU TIERS-ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

I. Premières années de la Servante de Dieu, son adolescence, son mariage, sa parfaite conversion. — II. Premières faveurs célestes. Education qu'Elisabeth donne à ses enfants. — III. Inconduite du mari d'Elisabeth. Terribles épreuves qu'elle subit. Image de *Gesu Nazareno*. Prodiges. Pie IX. — IV. Elisabeth victime de propitiation pour les pécheurs. Elle est horriblement tourmentée par les démons. Visions qui la consolent. — V. Dons surnaturels d'Elisabeth. Elle voit en esprit les épreuves de l'Eglise, puis son triomphe. — VI. Pouvoir d'Elisabeth, surtout pour la délivrance des âmes du Purgatoire. — VII. Fidèle correspondance d'Elisabeth aux opérations de la grâce. Ses vertus religieuses. Ses vertus théologiques. — VIII. Dévotion d'Elisabeth à la Passion et à la Sainte Eucharistie. — IX. Dernières années d'Elisabeth. Ses avis à ses filles. Sa mort. Sa réputation de sainteté. — X. Faits miraculeux attribués à l'intercession de la Servante de Dieu.

1

La Servante de Dieu, dont nous venons esquisser en peu de mots la vie admirable, appartient à la ville de Rome. Elle y naquit, le 21 novembre 1774, de parents fort recommandables. Son père s'appelait Thomas Canori et sa mère Térèse Primoli. Ils lui donnèrent au saint baptême les noms de *Marie-Elisabeth-Cécile-Gertrude*.

Dès son jeune âge, on vit en elle des signes évidents

de la protection divine. Son caractère vif et spirituel se courbait sans efforts sous le joug de l'obéissance. Elle retenait facilement tout ce qu'on lui enseignait, et répondait avec beaucoup de grâce et d'à-propos aux questions qui lui étaient adressées ; mais, ce qui lui attirait surtout l'estime et l'affection de ceux qui la fréquentaient, c'était sa modestie sans égale, unie à un esprit de sagesse et de dévotion supérieur à son âge.

On put admirer sa précoce vertu, lorsque ses parents se trouvèrent tout à coup frappés par des revers de fortune. La pieuse jeune fille sut si bien, par ses paroles et ses exemples, consoler l'affliction de son père que celui-ci, entrant enfin dans la voie d'une complète résignation, s'écria comme un autre Job : « *Le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout enlevé ; que son saint nom soit béni !* »

Il est vrai qu'Elisabeth, poussée par la vivacité de son esprit, commença au sortir de l'enfance à ressentir la funeste influence des vanités du monde ; mais le Seigneur, qui de toute éternité avait choisi cette âme pour lui être uniquement consacrée, dévoila bientôt à la jeune fille le profond néant des choses d'ici-bas, soit par des visions intérieures, soit par les malheurs de sa famille.

On l'avait placée, pour sa première éducation, dans un monastère de religieuses Augustines, à Cascia, et voici comment la Servante de Dieu rendit compte plus tard des progrès par elle accomplis dans cette sainte maison :

« A l'âge de onze ans, on me conduisit dans un couvent où je passai deux ans et huit mois. La miséricorde de Dieu en avait ainsi disposé pour me délivrer des vanités du monde qui commençaient déjà à se glisser dans

mon cœur. Je m'y consacrai entièrement à Dieu par des prières incessantes, des mortifications, des pratiques de vertu et par le recueillement intérieur qui fut pour moi l'effet de la solitude et de la mortification des sens. J'y recevais souvent de Dieu des faveurs signalées, soit dans la sainte communion, soit dans mes oraisons. J'avais douze ans lorsque, un matin, après avoir communié, je reçus du Seigneur l'ordre de faire le vœu de chasteté. Ce fut avec une joie indicible que j'accomplis ce vœu, mais sans en avoir parlé à mon confesseur, car ma pauvre âme n'avait en ce moment d'autre directeur que Jésus crucifié. C'était de lui seul que je prenais conseil pour mes pénitences et pour régler toute ma conduite. »

Elle eut alors à souffrir une atroce calomnie : mais sans rien perdre de son calme habituel, elle se contenta de vivre de plus en plus retirée, sous le regard de Dieu.

Cependant, sa santé s'étant notablement affaiblie, son père la fit revenir auprès de lui, à Rome. Le séjour de cette ville rétablit les forces de son corps, mais il n'en fut point ainsi pour celles de l'âme. Elles diminuèrent peu à peu, et bientôt Elisabeth n'éprouva plus aucun attrait pour les exercices de dévotion. Elle oublia même qu'elle avait fait vœu de chasteté, et commença à se donner du bon temps et à rechercher les distractions mondaines. Elle déplora plus tard ce qu'elle appelait ses égarements ; mais sa propre fille, Marie-Joséphine, nous observe qu'assurément sa mère ne parlait ainsi de ses jeunes années que par excès d'humilité.

Le Seigneur ne l'abandonna point, et jetant sur elle un regard de tendre compassion, il empêcha que les plaisirs

des sens fissent sur son esprit une impression favorable. Elisabeth était fort étonnée de se sentir ainsi garantie contre la corruption du monde, et le Seigneur daigna lui faire connaître que c'était lui-même qui veillant à la porte de son cœur, en éloignait tout ce qui pouvait, en ternir l'innocence. Il lui dit qu'il avait commandé à ses anges de communiquer à son âme une simplicité toute céleste, capable de la garantir de la malice d'autrui. La Servante de Dieu ne cessa de le remercier de cette preuve touchante de son infinie bonté pour elle.

Cependant, Elisabeth trouvait au sein de sa famille la source des plus vives angoisses. Elle la voyait réduite à une extrême pénurie ; la dissension régnait parmi ses frères , et ses parents gémissaient et se plaignaient dans leurs afflictions. Elle eut voulu, sans doute, demeurer toujours auprès d'eux pour les soulager ; mais le temps était venu pour elle de quitter le foyer paternel, et de se tracer un chemin dans la vie.

Dès ses premières années, elle avait eu beaucoup d'attrait pour la vie religieuse. Elle alla donc, accompagnée de sa sœur Benoîte, demander qu'on les reçût dans la congrégation des Oblates de Saint-Philippe de Néri. Sa sœur fut seule acceptée, et Elisabeth voyant de ce côté ses espérances trompées, songea dès lors sérieusement à entrer dans le mariage.

Après avoir refusé divers partis qui ne lui paraissaient pas convenables, elle accepta la main de Christophe Mora, fils d'un riche docteur François Mora. Ils reçurent la bénédiction nuptiale, le dix janvier 1796. Elisabeth avait alors vingt-un ans.

Les premiers agréments que procura à Elisabeth cette union pouvaient, sans doute, alimenter dans son esprit le goût des plaisirs du monde, mais le Seigneur ne tarda point à semer sa voie de croix et de douleurs, en permettant que son mari donnât entrée dans son cœur à un tel sentiment de jalousie qu'il lui interdit la fréquentation de toute sorte de personnes et même de ses parents. Cet état de peine ne dura pas moins de dix mois.

Un jour, Dieu la sauva, comme par miracle, d'un coup mortel. Christophe s'amusait avec un pistolet. A la prière d'Elisabeth, il en avait enlevé la balle. Croyant qu'il n'en contenait point d'autre, il mit en joue son épouse pour jouir de sa frayeur ; tout à coup une voix inconnue se fait entendre, qui lui commande de viser ailleurs. Il obéit et le coup va frapper un Christ sous verre, placé à la tête du lit. La Servante de Dieu comprit le prodige, et, plus tard, elle se demandait comment un tel événement ne lui avait point alors rappelé le souvenir de la faute qu'elle avait commise, en entrant dans le mariage avec un vœu de chasteté. Il est certain, au reste, qu'au moment où elle avait contracté cette alliance, elle avait complètement oublié son vœu.

La naissance de leur premier enfant rendit Christophe plus doux et moins susceptible, mais il continua pourtant à abreuver d'amertume le cœur de sa vertueuse épouse. Il conçut une affection désordonnée qui fut la cause première de la ruine de sa fortune. L'humble Servante de Dieu se vit bientôt réduite avec ses enfants aux plus rudes privations. Elle dut, par esprit d'économie, accepter l'offre que lui faisait son beau-père de la retirer chez lui. Il ne

lui restait alors que sa troisième fille, appelée Maria-Anna : les deux premières s'étaient envolées au ciel, après avoir reçu le baptême, puis la confirmation.

Les désordres de son mari continuaient ; ses parents et ses voisins, bien loin de la consoler, semblaient vouloir la rendre responsable de cet état de choses, en disant que sa vie retirée et monotone était la cause de l'indifférence que Christophe lui témoignait ; jamais, au contraire, elle n'avait refusé de prendre part aux parties de plaisir qui lui avaient été proposées.

Le 5 juillet 1801, elle mit au monde sa quatrième et dernière enfant, à laquelle on donna le nom de Lucina. Le Seigneur, qui voulait détacher de plus en plus Elisabeth des faux biens d'ici-bas, permit qu'elle fût attaquée, en ce temps-là, d'un mal d'estomac très-violent qui, après l'avoir fait souffrir pendant neuf mois entiers, lui laissa une fièvre putride fort dangereuse. Elle rend compte elle-même en ces termes de ce qui se passait alors dans son intérieur :

« Ce fut là le dernier coup de la grâce qui me retira de la léthargie mortelle où languissait ma pauvre âme. La pensée de l'éternité, dans laquelle je croyais entrer bientôt, me préoccupait tout entière. Aidée du secours de la grâce, je ressentais une douleur excessive de mes péchés. Je plaçai toute mon espérance dans les mérites de mon doux Sauveur, que je tenais entre mes mains, et auquel je me consacrai pour toujours. Je ne recherchais que mon Jésus, et ne pouvais supporter que la compagnie de mon confesseur. Je fus abandonnée des médecins et reçus le Saint-Viatique.

« Quand il plut à Dieu, le mal disparut, et pendant ma convalescence, je reçus souvent la visite de mon directeur, qui me faisait faire cette réflexion, que je ne devais plus regarder comme m'appartenant, cette vie que le Seigneur venait de me rendre par miracle. Ces paroles du ministre de Dieu pénétrèrent jusque dans le fond de mon cœur. Je m'offris sans réserve au Seigneur et commençai dès lors à fréquenter la confession et la Communion, tous les huit jours. Je désirai ensuite recevoir plus souvent ce divin Sacrement ; mais, n'osant point en faire moi-même la demande à mon confesseur, je suppliai très-instamment la Très-Sainte Vierge de lui en suggérer la pensée. Or, voilà qu'un beau matin, mon Père spirituel me dit : « Une inspiration particulière me porte à vous permettre de faire la sainte Communion trois fois la semaine. » J'avais alors pour confesseur don Jacques Pagna, ancien Jésuite et Pénitencier de la Basilique Vaticane. »

II

Ce nouveau genre de vie simple et recueillie exposa la pieuse Elisabeth aux railleries de ses connaissances, et peut-être aurait-elle fini par céder à leurs représentations, si l'auguste Mère de Dieu ne l'eût soutenue. Dans la matinée du 7 septembre 1803, Marie lui apparut, tenant entre ses mains une colombe resplendissante, qui portait sous ses ailes l'impression des clous ensanglantés du Sauveur ; de ses flancs jaillissaient des dards enflammés, dont l'un vint atteindre le cœur de la Servante de Dieu, et la fit évanouir. Étant ensuite revenue à elle-même, elle se sentit entièrement changée, et, dans un élan de fervent amour elle s'écria : « Tu m'as vaincue cette fois, oui tu m'as vaincue, ô saint Amour ! » Il lui en resta une violente palpitation. Par humilité, elle demanda au Seigneur de ne lui laisser aucune marque extérieure de cette blessure, ce qui lui fut accordé ; mais jusqu'au moment de sa mort, elle la ressentit au fond de son cœur, pendant ses oraisons et ses communions.

Un ecclésiastique qui jouissait de quelque autorité crut devoir lui dire un jour que sa conduite n'était point agréable à Dieu ; qu'elle devait laisser aux personnes vivant en communauté le soin d'observer un si grand recueillement, mais que, pour elle, son premier devoir était de contenter son époux et ses parents, pour ne point donner lieu à

tant de murmures. Elle demanda au Seigneur de lui faire connaître quelle était à cet égard sa sainte volonté. Le divin Maître la rassura par ces paroles : « Ma fille, pourquoi te lamentes-tu ? Sache que tu m'es consacrée. »

Elisabeth ne comprit point d'abord, mais cette recommandation lui ayant été faite jusqu'à trois fois, elle finit par se rappeler qu'elle avait fait trop peu de cas de son vœu de chasteté, et crut dès lors que Dieu voulait lui reprocher cette infraction. Elle en pleura amèrement, et se hâta d'aller raconter à son confesseur tout ce qui s'était passé. Il la consola et lui donna l'assurance que les paroles du Sauveur voulaient plutôt excuser son oubli que lui en faire un reproche ; qu'elle ne devait jamais cesser de remercier le Seigneur, et que du reste, il se chargeait lui-même de demander dispense de son vœu à la Sacrée Pénitencerie.

Consolée par ces paroles, notre Élisabeth ne songea plus qu'à avancer dans la pratique de toutes sortes de vertus, et, dans ce but, elle désirait s'approcher tous les jours de la Sainte Table. Elle eut recours encore à la Mère de Dieu qui, la veille de son Immaculée Conception, daigna lui apparaître, accompagnée d'un grand nombre de Saints, et portant entre ses bras le Divin Enfant. Marie lui dit que sa demande était exaucée. En effet, la veille de la Noël, son confesseur lui accorda spontanément la permission qu'elle désirait.

Un jour le Seigneur, pour lui faire voir de quels périls il l'avait préservée en la retirant du monde, lui dit : « Tu étais déjà morte à mes yeux, lorsque j'ai eu pitié de ton

âme ; si ma miséricorde eût été moins grande envers toi, que serais-tu devenue ? »

En 1804, elle fit une retraite dans sa propre maison, et voulut écrire de son propre sang ses résolutions ; elle les plaça sous l'image sacrée du Christ qui l'avait préservée du coup de pistolet ; mais, comme elle avait agi en cela sans la permission de son confesseur, celui-ci lui enjoignit de brûler cet écrit. Ce fut alors qu'elle fit vœu d'obéissance à son confesseur, mais pour un temps seulement. Trois ans après, elle renouvela cette retraite dans le couvent dit *del Bambino Gesu*. Elle y reçut le don d'un profond recueillement et d'une union constante et intime avec son bien-aimé Sauveur. Le dernier jour de cette retraite, son cœur fut tellement embrasé du divin amour, qu'elle tomba évanouie.

Après le P. Pegna, elle eut un confesseur qui la dirigea peu de temps, puis elle s'adressa au P. Ferdinand de Saint-Louis, Trinitaire espagnol, qui, après avoir entendu sa confession générale, lui permit de renouveler tous les trois mois les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, comme elle faisait déjà depuis trois ans, avec l'agrément de son époux. Il lui permit aussi diverses pratiques d'humilité qui, en contenant les besoins de son cœur, la faisaient avancer à grands pas dans la voie de la sainteté.

Élisabeth n'avait pu, à cause de cette maladie dont nous avons parlé, nourrir elle-même sa petite Lucina, qui fut confiée successivement à deux nourrices ; mais comme ni l'une ni l'autre ne lui avait donné les soins nécessaires, la bonne mère la rapporta chez elle et

eut la consolation de la voir bientôt rétablie. Elle renouvela dès lors, pour la former à la vertu, l'attention et la sollicitude qu'elle avait déjà données à l'éducation de sa fille aînée.

Son premier soin était d'éveiller dans ces jeunes âmes un tendre amour pour le Seigneur. Elle leur faisait lire les histoires choisies de l'Ancien et du Nouveau Testament, et leur proposait de courtes et faciles méditations sur les fins dernières de l'homme et sur la Passion du Sauveur.

Elle les formait aux exercices de piété et aux vertus propres à leur âge, et leur apprenait déjà à supporter avec patience et résignation les peines et les privations inhérentes à leur position. Elle leur faisait voir en tout la main de la divine Providence. Elle était heureuse de les voir fidèles à ses recommandations, et, pour se rendre bien compte des progrès qu'opérait en elles la grâce, aidée de ses propres leçons, elle les habitua de bonne heure à lui manifester tout ce qui se passait de plus intime dans leur âme. Elle pouvait, par là, favoriser leurs bons penchants et détruire leurs mauvaises inclinations.

Dès qu'elles eurent fait, vers l'âge de dix ans, leur première communion, elle les conduisit, chaque semaine avec elle à la Table Sainte. Elle les recommandait instamment à la Très-Sainte Vierge, et, un jour, les ayant prises entre ses bras devant une image de cette bonne Mère, elle lui adressa ces touchantes paroles :

« O Marie ! je vous remets ces enfants, et je renonce à mes droits sur elles ; vous serez leur Mère, et je ne serai moi-même que leur tutrice ; comme je suis incapable de

les bien conduire, vous daignerez me remplacer auprès d'elles, et je serai alors parfaitement tranquille sur leur avenir, parce que je serai sûre de les avoir remises en de bonnes mains. » Souvent elle rappelait à ses filles que, par cette consécration, elles étaient devenues les enfants de Marie.

Elle ne leur permettait point d'assister aux divertissements publics, mais elle leur procurait au dehors quelque honnête récréation, sanctifiée par une visite à des sanctuaires vénérés, ou à des familles pauvres. Elle ne leur permettait la lecture d'aucun livre frivole, et se montrait affligée quand, en leur présence, on avait tenu quelque discours qui pût affaiblir leurs sentiments de foi et de piété.

Leur conversation devait être toujours édifiante, et comme leur père continuait encore alors sa vie de désordre, dans la crainte qu'elles ne vinssent à le mépriser, elle leur remettait souvent devant les yeux le précepte divin qui ordonne aux enfants le respect envers leurs parents, quels qu'ils soient. Elle leur avait donné un règlement pour l'emploi de chacune des heures de leur journée. Prière, étude, travail manuel, récréations, tout était prévu et déterminé. Plusieurs fois la semaine, elle faisait venir une maîtresse pieuse et habile qui leur apprenait à broder.

Jamais elle ne les laissait seules, ni en compagnie de personnes dont elle ne fût pas très-sûre. En un mot, sa vigilance s'étendait à tout, et par là on peut juger de l'importance que mettait cette excellente mère à l'éducation de ses filles. Mais, tout en formant si bien leur cœur et

en ornant leur esprit, elle avait un soin tout spécial d'étudier leur vocation.

Elle s'aperçut que Lucina avait du penchant pour la vie religieuse. Bien loin de la contrarier, elle lui en favorisa l'accès, et remercia le Seigneur de vouloir bien choisir une de ses filles pour en faire son épouse de prédilection. Ayant reconnu, au contraire, dans l'aînée une inclination pour le mariage, elle tâcha de la préparer de loin à ce genre de vie ; mais, redoutant pour elle les suites d'une détermination trop précipitée, elle voulut que sa fille puisât dans une prière assidue l'assurance que telle était la volonté du Seigneur.

Se trouvant, un jour, dans l'Église de Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines, elle vit gravés sur une pierre tombale ces mots : *Ici reposent les cendres de Caroline Alvarez*, et en même temps elle entendit ces paroles : « Demande instamment à Dieu ma délivrance, afin que je puisse bientôt jouir de sa présence dans le Ciel, et si tu l'obtiens, je m'engage à intercéder auprès de Dieu pour ta fille Anna. »

Élisabeth en parla à son confesseur qui lui ordonna de prier pour cette âme. Elle obéit et peu après, elle la vit prendre son vol vers le Ciel. Le Seigneur lui fit connaître que sa fille était, en effet, appelée à l'état du mariage, et plus tard elle contracta une alliance tout à fait assortie.

III.

Nous avons dit que la banqueroute de Christophe avait été pour la pieuse Élisabeth la source de beaucoup de déboires. Pour tâcher de la réparer, elle se défit volontiers de tous ses bijoux, de son mobilier, et se réduisit, dans les dépenses du ménage, à la plus stricte économie.

Avant de se rendre chez les créanciers de son mari pour les amener à un accommodement, elle commença par se munir d'un crucifix pour sa défense ; puis, elle tâcha d'unir les humiliations qu'elle reçut à celles du divin Sauveur dans les rues de Jérusalem. Un des créanciers osa tenter sa vertu, mais sa réponse, pleine de dignité, fit rentrer cet homme en lui-même et le convertit.

Un jour, les sœurs de Christophe, pour mettre fin à la conduite scandaleuse de leur frère, voulurent le faire punir par l'autorité. On leur avait conseillé de faire, tout d'abord, enfermer Élisabeth dans une maison de correction. C'était pour la digne femme une tache infamante. Elle répondit, néanmoins, à ceux qui le lui rapportèrent : « Allons où Dieu nous veut. »

Ce projet ne se réalisa pas ; le Seigneur s'était contenté de la soumission de sa fidèle Servante. Christophe subit quelques jours de réclusion, mais cette punition, au lieu de le corriger, n'avait fait que l'aigrir encore davantage contre son épouse. Il essaya par toutes sortes d'outrages

de la faire consentir par écrit à ce qu'il continuât à vivre dans le désordre. Elisabeth, voulant avant tout empêcher que Dieu fût offensé, demeura ferme dans son refus. Son mari, devenu furieux, alla jusqu'à se précipiter sur elle pour lui ôter la vie. Déjà la pieuse femme était à genoux, attendant le coup mortel, lorsque le bras du meurtrier demeura sans force et sans mouvement.

La belle-mère d'Elisabeth osa elle-même la blâmer du refus qu'elle opposait à la demande de son mari. D'autre part, le confesseur de la Servante de Dieu lui disait qu'en considération des périls auxquels elle était sans cesse exposée, elle devait peut-être demander à l'autorité ecclésiastique une séparation de corps et de biens. Avant de s'y décider, Elisabeth voulut encore consulter à loisir la volonté de Dieu par la prière, et bientôt elle répondit au directeur de sa conscience : « Le Seigneur m'a fait connaître que, pour rien au monde, je ne dois abandonner ces trois âmes qui me sont si chères, je veux dire mes deux filles et mon époux. Il veut se servir de moi pour le sauver. Ne parlons plus de cette séparation ; ce que j'endure n'est point un obstacle à ma perfection. »

Elisabeth avait à souffrir, soit de la part des gens du dehors, soit du côté des domestiques et de ses belles-sœurs, qui ne lui épargnaient ni les reproches ni les humiliations. Elle remplissait dans la maison l'office d'une simple servante, chargée des emplois les plus abjects. Mais, en retour de ses soins et de son dévouement, elle ne recevait que le blâme et les plus grossières injures.

Toutes ces épreuves, que la Servante de Dieu sanctifiait par la plus héroïque patience, duraient dequis douze

ans dans la maison de son beau-père, lorsque la mort de ce vieillard, arrivée le 15 août 1815, l'obligea à chercher ailleurs un asile avec ses filles et son mari. Celui-ci avait ajouté depuis quelque temps à ses mauvaises mœurs, la participation aux sociétés secrètes. Un soir, après une altercation, un de ses complices avait tenté de le poignarder. Élisabeth, avertie surnaturellement, le délivra par ses prières des coups de l'assassin, et de la maladie sérieuse que la frayeur avait occasionnée à Christophe. Néanmoins, il ne songeait point encore à rentrer dans le devoir.

Une douleur non moins poignante vint en ce temps-là s'ajouter aux peines d'Élisabeth. Nous avons vu qu'elle avait pris un soin extrême de l'éducation de ses deux filles. Il paraît cependant, que celles-ci, tandis qu'elles étaient encore sous la tutelle de leur mère, parvinrent plusieurs fois à tromper sa vigilance pour prêter l'oreille, soit à des paroles qui décriaient la conduite d'Élisabeth, soit à des peintures séduisantes qu'on leur faisait des plaisirs du monde. Bref, elles avaient consenti à se laisser enlever par des soldats. La pauvre mère en eut vent; quels ne durent point être alors ses regrets! Néanmoins, elle ne perdit point courage, et par ses prières, par ses exhortations, elle put bientôt les réconcilier entièrement avec Dieu. Elles rentrèrent pour toujours dans la voie de la vertu, qu'elles n'avaient quitté un instant que par entraînement et par faiblesse.

Elisabeth avait été réduite, avons-nous dit, à la dernière misère par les folles dépenses de son mari. Un jour, éclairée soudainement par une lumière intérieure, elle

annonça à ses filles que leur état de gêne cesserait bientôt. En effet, diverses personnes se firent dès lors un devoir de les secourir, soit qu'elles y eussent été poussées par une inspiration divine, soit qu'elles agissent ainsi en reconnaissance de quelque faveur reçue par l'entremise de la Servante de Dieu.

Le 7 juillet 1816, André Felici d'Imola lui avait apporté une peinture représentant l'*Ecce Homo*. Elisabeth la plaça dans l'endroit le plus convenable de la maison, ayant soin d'y tenir constamment une lampe allumée. Elle y priait pour les personnes qui se recommandaient à elle. La guérison d'une malade à l'agonie récompensa bientôt sa foi, et fit connaître la vertu de cette image.

La propre fille d'Elisabeth, Anna, étant tombée dans la phthisie, fut rendue à la santé de la même manière. Par reconnaissance, la mère et la fille voulurent placer l'image miraculeuse dans une chambre qu'un généreux bienfaiteur, Jean Sala, avait fait embellir à ses frais. Dès lors, le divin Sauveur rendit célèbre cette représentation de sa face adorable, par les prodiges sans nombre qu'elle opéra à Rome et dans les environs, à Marino et à Albano, où Elisabeth se rendait quelquefois avec ses filles, par raison de santé.

Elle mettait toujours à côté de l'image vénérée un vase rempli d'eau, et, lorsqu'on venait demander quelque grâce, elle donnait de cette eau que Jésus avait bénie. Elle l'appelait l'*Aqua di Gesu Nazareno*. Par la seule aspersion de cette eau, des maladies dangereuses furent instantanément guéries, des conversions éclatantes furent opérées et des haines violentes s'apaisèrent tout à coup.

Sur la foi du procès ordinaire fait à Rome et à Marino, nous citerons, parmi les personnes guéries par la vertu de l'Eau de Gesu Nazareno, Murrani Vitali, la femme Silvestri, Marie Trentani, la mère d'Ange Ferroni, Vincent Matracci, Anne Almini, le mari d'Anna-Maria Desanctis, et le chanoine Jean Mastai, aujourd'hui Pie IX.

Etant encore vice-recteur de l'hospice de Tata-Giovanni à Rome, le pieux chanoine était sujet à de très-fréquentes attaques d'épilepsie. On pria la Servante de Dieu de le recommander au Seigneur. Elisabeth se contenta de répondre : « Allons prier Gesu Nazareno. » Elle donna ensuite une petite fiole contenant de l'eau bénite par l'image, et dit : « Qu'on en verse quelques gouttes, soit dans l'eau, soit dans le vin ou le potage de ce respectable ecclésiastique; qu'on ait une foi vive et il guérira. » Tout fut exécuté comme elle l'avait prescrit, et le chanoine Mastai ne souffrit plus de ce mal réputé incurable.

En 1817, le directeur spirituel d'Elisabeth lui dit un jour, que les grâces multipliées reçues par son entremise donnaient à comprendre que le Seigneur voulait d'elle quelque chose de plus. Elle pria pour savoir la volonté de Dieu, et une voix lui dit : « Je te veux Trinitaire déchaussée. »

En 1819, le jour même de la solennité de la Pentecôte, après la sainte communion, le Seigneur lui fit entendre qu'elle devait se hâter de demander l'habit du Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité. La Servante de Dieu, qui se jugeait indigne de cette faveur, n'osait en parler

à son confesseur, dans la crainte d'un refus ; mais, le dimanche suivant, fête de la Très-Sainte Trinité, Dieu lui intima de nouveau, après la sainte communion, l'ordre de demander ce saint habit. Elle obéit alors, et, fondant en larmes, elle exposa au P. Ferdinand l'ordre formel qu'elle avait reçu. Ce bon Père la rassura ; il en écrivit au Père général, qui s'empressa de donner toute permission à cet égard.

Il est vrai qu'Elisabeth s'était fait inscrire déjà avec ses filles sur les registres de la confrérie de la Très-Sainte Trinité, mais, après ce dernier avis du Ciel, elle se hâta d'entrer dans le Tiers-Ordre des Trinitaires, où on lui donna le nom de *Jeanne-Félicie de la Très-Sainte Trinité*.

IV.

Dieu voulait faire d'Elisabeth une victime de propitiation, capable d'apaiser sa justice outragée par les pécheurs. Dans ce but, il ajouta aux afflictions qu'elle endurait de la part des hommes des angoisses plus terribles encore que lui causèrent les puissances des ténèbres.

Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis sa consécration au service de Dieu, lorsqu'elle vit, en esprit, un chemin très-rapide bordé de précipices, et sur lequel, cependant, le Seigneur lui ordonnait de marcher. Comme elle était dans la frayeur, à cause de son isolement, il lui apparut et la fortifia par l'assurance de son divin secours.

Une autre fois, elle se vit elle-même sous l'aspect d'une petite brebis timide, égarée dans une forêt très-sombre ; à ses cris, le céleste Pasteur accourut aussitôt et lui montra pour lieu de refuge son divin Cœur. Il lui sembla, en une autre circonstance, qu'elle avait à traverser la vaste étendue des mers sur un frêle esquif ; mais le Sauveur vint lui-même mettre dans ses mains de bonnes rames et diriger son embarcation.

Par tous ces symboles, le Seigneur voulait la disposer aux terribles souffrances qui lui étaient préparées. Elisabeth y faisait elle-même allusion lorsque, au mois de janvier 1819, elle disait à sa fille Lucina : « Sachez que j'aurai bientôt à soutenir un combat acharné contre

les puissances de l'enfer. On ira jusqu'à me traiter de folle. Ce combat paraîtra sous l'aspect d'une maladie extraordinaire. Je vous en prévient, afin qu'en ce moment-là vous sachiez déjà ce que vous devez faire. »

Elle lui raconta ensuite que, dans la nuit de Noël, la Sainte Famille lui était apparue. Tandis que le divin Enfant la regardait avec amour, elle pleurait ses péchés et s'offrait à lui pour souffrir en son nom. Dieu avait agréé son offrande, il l'avait prévenue qu'il déchargerait bientôt sur son corps le poids de sa colère, mais il lui avait donné en même temps l'assurance qu'il la soutiendrait toujours par sa grâce.

Elle dit aussi à Lucina qu'elle serait attaquée de deux maladies dont les caractères paraîtraient bien singuliers, mais dont elle guérirait ; puis d'une troisième, légère en apparence, mais qui occasionnerait sa mort. Anna et Lucina promirent à leur mère de la soigner elles-mêmes, et de se conformer en tout à ses désirs.

Le 24 janvier, Elisabeth fut avertie dans son oraison de se tenir prête au combat qu'elle allait soutenir pour l'Eglise, pour le Pape et pour les pécheurs. Dieu lui promit d'être lui-même la récompense de sa fidélité.

Le lendemain, tandis qu'elle faisait oraison, elle fut tout à coup renversée à terre, comme si elle se fût évaporée. Ses filles étant accourues, la relevèrent et la transportèrent sur son lit, où cet état de défaillance ne dura pas moins de douze heures. Elle raconta qu'un grand nombre de démons lui étaient apparus, tenant chacun en main un instrument de supplice pour la tourmenter ; mais elle leur avait déclaré vouloir demeurer fidèle à son

Dieu. Dès lors tous ces esprits infernaux avaient commencé à la déchirer de mille horribles manières. A mesure qu'elle renouvelait ses protestations de fidélité, leur rage augmentait aussi d'intensité.

A peine revenue de son évanouissement, elle avait voulu faire appeler son confesseur pour prendre son avis ; mais une voix venue du Ciel, lui avait dit qu'elle ne devait attendre du secours que de Dieu seul. Elle fut ensuite agitée de convulsions si violentes, que six fortes personnes pouvaient à peine la tenir. Elles provenaient de la crainte qu'elle avait de consentir aux suggestions des démons. Ce combat contre eux dura neuf jours et neuf nuits. Le médecin avait été mandé ; on avait essayé quelques remèdes humains, mais sans aucun succès.

Le confesseur vint aussi, et reconnaissant la cause de ces tortures, il alla supplier le Souverain Pontife, qui était alors Pie VII, d'ordonner aux démons de laisser tranquille cette âme si pure. Le Saint-Père, ému de la générosité d'Elisabeth, qui s'était offerte en holocauste pour la paix de l'Église, avait prié pour elle et fait savoir au P. Ferdinand que sa pénitente serait délivrée le jour de la Purification de la Très-Sainte Vierge.

Ces tourments l'avaient rendue aveugle. Elle ne pouvait ouvrir la bouche et avait le palais tout déchiré. Ses joues étaient brûlées, sa tête presque détachée du tronc, et tout son corps pénétré, pour ainsi dire, du feu de l'enfer.

Toutefois, le Seigneur ne cessait de la consoler intérieurement ; il lui faisait porter chaque jour par un ange la sainte Eucharistie. Quelquefois aussi aux douleurs

du corps s'ajoutaient les désolations de l'âme ; ce qui lui faisait dire, comme Jésus agonisant : « Oh ! mon Dieu, faites, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi. » Alors le Seigneur l'encourageait et soudain, au milieu d'une clarté resplendissante, elle voyait se présenter à ses yeux la divine Hostie, et l'âme d'Elisabeth en était inondée d'une joie toute céleste.

Le matin même de la fête de la Purification, la Très-Sainte Vierge lui apparut, accompagnée d'un cortège de vierges martyres ; l'une d'elles, sainte Thècle, lui toucha les yeux, et au même instant elle recouvra la vue ; une autre, sainte Sylvie, lui toucha le corps et aussitôt elle se trouva parfaitement guérie. Elisabeth versait de douces larmes de reconnaissance, et Marie lui donna pour toujours l'assurance de sa protection. Ces souffrances furent suivies d'une extase qui dura jusqu'au 8 février, fête de saint Jean de Matha. Elle fut visitée ce jour-là par la Sainte Famille de Nazareth ; et la Très-Sainte Vierge, déposant entre ses bras l'Enfant Jésus, lui dit ces paroles : « Prends dans tes mains ce fruit béni de mon sein ; donne-lui tout ton amour, il le mérite bien. »

Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1820, le Seigneur manifesta à sa Servante les trames infernales que les impies avaient ourdies, à Rome même, pour y détruire la religion dans son centre. Il déclara qu'il allait les punir d'une manière exemplaire, et sans plus écouter les supplications des âmes fidèles en leur faveur. Elisabeth affligée fit part de cette communication à son confesseur, qui l'exhorta à insister auprès

du divin Maître. Élisabeth obéit et s'offrit de nouveau comme victime d'expiation. Jésus-Christ lui apparut et l'assura que son sacrifice serait accepté ; il lui dit qu'elle devait se préparer à être tourmentée dans son corps d'une manière atroce et inouïe, et que même son esprit serait réduit à une agonie semblable à celle qu'il avait endurée lui-même au jardin des Oliviers ; mais, d'autre part, il lui promit de la soutenir par les plus douces faveurs.

Au commencement de janvier 1821, la Servante de Dieu confia à sa fille cadette que de nouveaux tourments l'attendaient, et le 18 du même mois, fête de la Chaire de saint Pierre à Rome, elle fut attaquée d'une maladie qui la privant de tout sentiment, paraissait devoir être mortelle. Les médecins l'abandonnèrent, et, pendant huit jours, elle fut livrée à toute la furie des démons. Elle serait morte mille fois sous leurs coups, si le secours d'en haut ne l'eût soutenue, en remplissant son cœur d'une joie inénarrable. Les démons lui avaient mis autour du cou un cercle de feu qui l'empêchait d'avaler une seule goutte d'eau.

Non contents de ce supplice, ils la clouèrent sur une croix, et, tandis qu'elle en était réduite presque à l'agonie, les esprits infernaux lui disaient avec ironie : « Voilà comment ton Dieu récompense ses serviteurs. » Enfin, ils lui percèrent le cœur d'un coup de lance. Tout-à-coup l'un d'eux s'écria : « Il lui manque encore le titre indiquant le motif pour lequel nous l'avons mise en croix. » Ils prirent donc une planchette et y tracèrent ces mots : « *Celle-ci est vraiment du nombre des disciples de Jésus de Nazareth.* » La douleur la fit tomber dans un évanouisse-

ment mortel, mais le Seigneur la rendit à la vie par sa lumière céleste.

On lui enfonça ensuite dans les oreilles des lames de fer qui lui faisaient endurer des douleurs excessives ; et ce qui la tourmentait encore plus, c'était de voir ces esprits immondes poursuivre ses filles pour les outrager. Elle parvint toutefois, en s'armant du crucifix et d'une relique de la vraie croix, à préserver ses filles bien-aimées de toutes ces embûches.

Un de ces démons avait même pris les traits du confesseur d'Élisabeth ; s'approchant d'elle, il la traitait d'orgueilleuse, d'entêtée, pour n'avoir point voulu suivre ses conseils, et, comme elle résistait à ses suggestions, il lui lança sur les reins cinq pierres enflammées, qui lui firent autant de plaies très-sensibles.

Pendant cette agonie, Notre-Seigneur lui apparut rayonnant de lumière, la détacha lui-même de la croix et la guérit instantanément de toutes ses plaies. Il lui donna même un avant-goût de la vision béatifique ; Marie la visita également, puis saint Pierre, saint Paul et d'autres Saints. Elle était comme noyée dans un torrent de délices célestes. Jésus lui dit entre autres choses :

« Ton sacrifice a fait violence à ma justice irritée ; je suspends le châtement et laisse agir ma miséricorde. Les chrétiens ne seront pas dispersés, et Rome ne sera point privée de ses Pontifes. Je réformerai mon peuple et mon Eglise. J'enverrai des prêtres zélés et mon esprit renouvellera la face de la terre. Je rendrai la ferveur aux ordres religieux par des réformateurs saints et savants, et je donnerai à mon Eglise un nouveau Pasteur, rempli de

mon esprit ; par son zèle il sanctifiera mon troupeau. »

Ce fut le 15 février qu'Élisabeth sortit triomphante de ce combat contre l'enfer. Dans la matinée de ce jour, Dieu fit connaître à sa Servante qu'il allait lui rendre les forces corporelles qui lui étaient nécessaires pour le soin de sa famille, la combler des dons de son divin Esprit, et allumer de plus en plus dans son cœur le feu de son saint amour.

En ce temps-là, le Seigneur apparut plusieurs fois à sa Servante, et comme les révolutionnaires napolitains tentaient alors d'entrer dans Rome, le Sauveur donna à Élisabeth l'assurance qu'ils ne réussiraient point dans leur criminelle entreprise. Elle voulait que son confesseur allât confier au Pape les révélations qu'elle avait reçues ; mais, comme il s'y refusait, elle demanda au Seigneur de pouvoir le faire elle-même, et c'est ce qu'elle exécuta, mais seulement d'une façon spirituelle et par voie d'intelligence, comme elle le raconta plus tard.

Le 26 février, Élisabeth fit connaître à sa fille Lucina l'ordre qu'elle avait reçu de visiter l'église de Saint-Jean-de-Latran, pour y remercier Dieu d'avoir suspendu le châtiment mérité par la ville de Rome. Cette visite semblait devoir lui être impossible à cause de son extrême faiblesse ; mais le 1^{er} mars, qui était le jour indiqué, elle recouvra tout à coup ses forces, fit la visite à l'église, et monta même la *scala santa*, sans se servir d'aucun appui. A son retour, elle fut visitée par un grand nombre d'anges qui, sous ses yeux, pénétrèrent dans le Purgatoire, et en retirèrent un grand nombre d'âmes pour lesquelles elle avait prié et souffert.

Les peines d'Élisabeth n'étaient pas finies ; le Seigneur voulut la faire passer de nouveau par le creuset des tribulations, et il l'y prépara par divers symboles qui lui figuraient ces nouvelles épreuves.

Elle se vit, un jour, sous la figure d'un petit agneau dont la peau était déchirée sur la tête, aux flancs et sur le dos ; mais Jésus la frotta de son sang divin, et aussitôt elle se trouva guérie. Une autre fois, elle était comme un voyageur égaré, la nuit, au milieu de bêtes féroces, mais un regard vers le Ciel avait suffi pour la fortifier, et la faire sortir heureusement du péril.

Dans une circonstance, elle se vit sous la figure d'un pèlerin qui, un bourdon à la main, marchait péniblement ayant les pieds nus et la tête découverte ; mais Jésus s'étant présenté à elle, l'avait rassurée par ces paroles : « Je suis la voie, la vérité et la vie. »

Enfin, il lui sembla se trouver au bord d'un lac qu'elle devait traverser, mais sans aucun moyen de transport ; déjà elle allait se jeter à la nage, lorsque Jésus l'arrêta en lui disant qu'il se contentait de sa bonne volonté. Ce n'était là que des images et comme un prélude de ce qui allait arriver.

Bientôt elle éprouva un abandon, un délaissement très-pénibles qui ne durèrent pas moins de trois mois. Pendant ce temps, elle versait des larmes amères, dans la crainte d'avoir été infidèle à son Dieu. Elle priaient longuement, mais ses oraisons étaient remplies d'amertumes.

Après ces jours de cruelles anxiétés, le Seigneur lui fit voir, au moment d'une communion, qu'il se plaisait beaucoup dans son âme, et qu'il la gardait auprès de lui sous

la forme d'un petit agneau, ayant au cou une chaîne d'or très-pur, mélangé de pierres précieuses.

Quelques jours après cette vision, elle fut en proie à de nouvelles ténèbres, à des désolations, à des aridités inexprimables. Ces peines de la Servante de Dieu durèrent tantôt quinze jours, tantôt un mois, et même elles persistèrent pendant cinq mois, la dernière année de sa vie. Elle éprouvait quelques soulagements, mais à de longs intervalles; cependant, elle avait un tel désir d'accomplir toujours la volonté du Seigneur, que les souffrances endurées pour lui plaire, se changeaient pour elle en délices.

Elle disait que la crainte de perdre l'amitié de Dieu ressemble à la peine qu'éprouve une personne de porter un grand trésor dans ses mains, sans pouvoir le cacher à ceux qui s'efforcent de le lui arracher. Le Seigneur daigna lui déclarer que son trésor à elle était à l'abri de tout danger, sous la garde des esprits célestes.

V.

La Servante de Dieu eut, à diverses reprises, des visions qui lui indiquaient clairement le degré sublime de contemplation auquel elle devait être élevée, le privilège de confirmation en grâce et d'autres faveurs encore que le Seigneur devait lui accorder. Élisabeth s'humiliait à la vue de sa bassesse. Elle protestait devant le Seigneur qu'elle ne méritait point d'être introduite dans ses tabernacles éternels, qui sont le partage des âmes fidèles.

Le Seigneur, satisfait de cet acte de profonde humilité, voulait, au contraire, en la faisant passer par tous les degrés de la contemplation, la conduire jusqu'au plus sublime, celui de l'union mystique, qui devait la transformer en lui-même. Élisabeth déclara que, malgré le don qu'elle avait reçu de pénétrer les mystères les plus élevés, elle ne put jamais comprendre l'amour excessif de Dieu, dans l'Incarnation du Verbe.

Le jour de la Visitation de la Très-Sainte Vierge, la Servante de Dieu fut conduite par Marie devant le trône du Très-Haut, pour le contempler en esprit. Elle entendit alors le Seigneur lui adresser ces ineffables paroles : « Dès maintenant, tu es confirmée en grâce ; ce privilège t'est concédé par les mérites de ma Très-Sainte Mère et sous sa protection. »

Une autre fois l'Enfant Jésus lui apparut tenant entre

ses mains le cœur de la Servante de Dieu, sur lequel était gravé en lettres d'or le nom de Jésus, et le divin Enfant lui dit : « Sois certaine que tu m'aimeras toujours. J'ai gravé mon nom dans ton cœur, tu ne pourras m'oublier. »

Le 19 octobre 1816, elle fut, après la communion, tout embrasée d'amour, et une douce voix lui annonça que, le 23 du même mois, fête du Très-Saint Rédempteur, le Seigneur s'unirait à elle par un mariage mystique. « Cette faveur que je veux t'accorder, ajouta le Seigneur, n'est pas moindre que celle qui fut faite à ma fidèle Servante Catherine de Sienne. » A ces paroles, elle se mit à pleurer amèrement ses fautes. Le Sauveur, de son côté, la disposait à la grâce qu'il voulait lui faire.

Le 23, à quatre heures du matin, l'Enfant Jésus, porté sur les bras de sa Sainte Mère, lui apparut environné d'une vive lumière, et l'invita à s'approcher de lui. Elle obéit, pleine de confusion, et le divin Enfant lui mit au doigt un anneau très-précieux. Jésus lui donna ensuite un autre cœur, plus conforme encore au sien, et la plongea dans l'eau qui sortait de ses plaies sacrées. Furent présents à cette union, la Mère du Sauveur, saint Joseph, les trois Rois Mages, les Patriarches de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité et une foule d'esprits angéliques.

En 1822, le jour de la fête de la Très-Sainte Trinité, elle fut enrichie d'une grande abondance des vertus théologiques, et surtout d'une ardente charité. On lui mit au bras gauche un manipule, autour des reins un cordon, à la main droite un bouclier, tandis qu'un voile éclatant de blancheur la couvrait de la tête aux pieds. Le mani-

pule était le symbole de la foi, le bouclier de l'espérance, le cordon de la chasteté, le voile de la charité, et les deux glands du cordon, qui pendaient jusqu'à terre, figuraient l'humilité. Son âme fut dès lors invitée par le Seigneur à la célébration de ses noces mystiques. Elle se trouva tout-à-coup rayonnante de lumière et revêtue des insignes de sa dignité. A la main gauche, elle avait un sceptre, dans sa droite le bâton du commandement, et sur la tête un riche diadème en forme de couronne.

Déjà le Seigneur avait blessé d'un trait d'amour le cœur de sa fidèle Servante, mais plus merveilleuse encore et plus profonde, fut la blessure qu'elle reçut le jour de la fête de la Visitation, en 1823. Après la communion, elle vit le Seigneur lui décocher dans le cœur une flèche d'une ravissante beauté. Elle tomba évanouie, et il lui fut impossible dans la suite de rendre compte des impressions qu'elle éprouvait alors. Sa vie tout entière ne fut plus, dès ce moment, qu'une succession fréquente d'extases et de visions célestes. Partout on la voyait abîmée dans le sentiment de la présence de Dieu.

Elisabeth était très-dévotée à la divine enfance de Jésus. Elle façonnait de jolies petites crèches, devant lesquelles elle passait des nuits entières en oraison. Une fois, elle fut ravie en esprit dans l'étable de Bethléem, où elle put offrir à loisir ses hommages au Dieu nouveau-né. Une autre fois, elle vit l'Enfant Jésus nageant dans son sang, au milieu de la crèche, et il lui fut dit que cet état de souffrances signifiait les offenses que reçoit le Sauveur, des âmes attachées spécialement à son service et qui lui sont infidèles. Trois anges voulaient les punir, mais le

divin Enfant, levant le bras, avait dit : « Arrêtez, arrêtez. »

A une fête de la Purification, Marie lui montra Jésus arrosé de son sang, et lui dit : « Ma fille, vois comme il est blessé, cache-le dans ton cœur. Joins à son offrande celle de tes douleurs. » Une nuit, elle fut transportée en esprit au Cénacle, où le Sauveur distribuait aux Apôtres son corps adorable. Elle y participa, puis il lui sembla se reposer, comme saint Jean, sur le Cœur de Jésus.

Un jeudi gras, après la sainte communion, Jésus lui dit : « Viens, ô ma bien-aimée, viens consoler mon cœur. » Et, comme elle craignait que ses propres péchés ne fussent la cause de cette affliction, Jésus ajouta : « Essuie tes larmes ; viens me dédommager des injures que je reçois de la part de ceux qui se permettent dans ces jours tant de plaisirs criminels. »

Assez souvent le divin Sauveur lui faisait éprouver de délicieuses consolations, pendant son action de grâces, après la sainte communion ; il lui apparaissait sous différentes formes, mais surtout sous celle d'un petit enfant.

Élisabeth fut aussi favorisée de fréquentes apparitions de la Reine des Cieux. En 1815, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, elle la vit descendre dans le chœur de l'église de Saint-Charles, appartenant aux religieux Trinitaires. Elle était accompagnée d'une multitude d'anges, des saints fondateurs de l'Ordre et d'un grand nombre de leurs enfants spirituels. Elle témoigna une affection spéciale à trois d'entre eux encore vivants, en particulier, au confesseur d'Élisabeth, et leur donna à boire une liqueur précieuse, en disant : « Prenez, mes chers enfants ; elle vous délivrera du danger commun. »

Elle voulait parler des soldats qui logeaient alors dans le couvent. Les saints fondateurs la prièrent d'en donner aussi à Élisabeth, ce qu'elle fit. « Elle te rendra forte dans les combats, lui dit-elle, contente dans les périls, et rassurée à l'heure de la mort. » Élisabeth la pria pour ses bienfaiteurs, et, le divin Enfant les ayant tous bénis, la vision disparut.

Pendant la neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption, saint Ignace de Loyola lui apparut et lui dit de se préparer à être couronnée par le Seigneur. En effet, Jésus la revêtit, en ce beau jour, d'un habit précieux, orné de la croix trinitaire, et lui mit sur la tête une couronne fort riche. Il l'accompagna ensuite jusqu'au trône de la Très-Sainte Vierge. A la fête de l'Annonciation, elle fut appelée à contempler dans le Ciel toute la magnificence de la Reine des Anges; l'archange saint Michel la fit approcher jusqu'aux pieds de son auguste Souveraine, qui lui posa sur la tête un précieux diadème et la présenta au Père Éternel.

Dans cette vision, Élisabeth enflammée d'amour, mais non moins remplie d'humilité, supplia la Reine-du Ciel de lui apprendre à correspondre fidèlement aux grâces que Dieu daignait lui faire par son entremise.

D'après ce que nous venons de dire, on comprend quelle devait être la dévotion d'Élisabeth envers Marie. Elle l'honorait surtout en se préparant à ses fêtes par des jeûnes rigoureux et de ferventes prières.

Elle reçut aussi des faveurs signalées de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste, des apôtres saint Pierre et saint Paul et de saint Ignace de Loyola. Nous devons surtout

faire mention de deux apparitions qu'elle eut du Prince des Apôtres. Dans la première, il lui ordonna de faire restaurer à Albano, une église dédiée en son honneur, lui assurant qu'un bienfaiteur s'offrirait à lui donner pour cela tout l'argent nécessaire.

Il lui apparut une autre fois en 1820, le jour même de sa fête, au 29 juin, et de la manière que voici : Élisabeth priait dans une église pour les pauvres pécheurs, lorsque, étant ravie en Dieu, elle vit le Ciel s'ouvrir et saint Pierre en descendre, revêtu des habits pontificaux, et accompagné d'une multitude d'esprits célestes. Il tenait en main une crosse, avec laquelle il traça sur la terre une grande croix. Il appuya ensuite sa crosse aux quatre extrémités de la croix, et il en sortit, au même instant, quatre arbres magnifiques, qui portaient des fleurs et des fruits merveilleux ; puis l'apôtre alla ouvrir les portes de tous les pieux asiles de la prière, après quoi il remonta au Ciel. Ces arbres devaient servir de lieu de refuge au petit troupeau de Jésus-Christ et préserver les chrétiens du terrible châtement destiné à bouleverser le monde.

Elle vit alors le Ciel se couvrir d'épais nuages, un vent furieux souffla sur les hommes et les animaux ; les hommes en vinrent aux mains et les impies furent exterminés par les démons, tandis que les fidèles serviteurs du vrai Dieu étaient préservés par la protection de saint Pierre et de saint Paul.

Après ce terrible châtement, le Ciel s'éclaircit tout à coup ; saint Pierre descendit de nouveau, tandis que saint Paul parcourait l'univers pour enchaîner les démons et les conduire aux pieds de saint Pierre qui leur ordonna

de rentrer dans l'abîme. Dès lors parut sur la terre une belle clarté qui annonçait la réconciliation de Dieu avec les hommes ; les chrétiens demeurés fidèles furent conduits par les anges devant le trône de saint Pierre, et ils le remercièrent humblement de la protection qu'il avait accordée à l'Église de Dieu.

Le saint Apôtre choisit alors le nouveau Pontife ; l'Église fut reconstituée, les ordres religieux rétablis, et tous les chrétiens s'enflammèrent d'une noble ardeur pour la pratique de la religion. Tel fut en un instant, le triomphe éclatant de l'Église catholique. Elle était louée, estimée et vénérée de tous. Tous les dissidents se donnaient à elle et reconnaissaient le Souverain Pontife pour Vicaire de Jésus-Christ.

Parmi toutes les faveurs célestes accordées à Élisabeth, celles qu'elle reçut par l'entremise des fondateurs de l'Ordre de la T.-S. Trinité ne furent pas des moins admirables. Le jour de la fête de saint Jean de Matha, et pendant qu'elle assistait à la messe solennelle, elle fut tout à coup ravie en esprit, purifiée par un rayon de lumière divine, et ornée de l'habit trinitaire. Aussitôt un bon nombre d'anges et d'âmes glorieuses de cet Ordre vinrent se réjouir avec elle de la faveur qu'elle avait reçue, et le Seigneur leur manifesta l'œuvre qu'il voulait accomplir en elle.

On peut croire qu'il s'agissait, dans les desseins de Dieu, de l'exemple de ses vertus proposé à l'imitation des chrétiens, pour en exciter un grand nombre à s'enrôler sous l'étendard du Tiers-Ordre des Trinitaires. En effet, sept jours après, le bienheureux Jean-Baptiste de la Con-

ception, réformateur du même Ordre, lui apparut et lui dit : « Ma fille, ne te refuse pas à participer aux faveurs de Dieu; adore ses divins jugements, et reçois sa grâce avec humilité. Ne crains rien; Dieu est lui-même l'auteur de cette grande œuvre, il en sera aussi le protecteur. »

A une autre fête de saint Jean de Matha, pendant qu'elle se disposait à la communion, elle vit ce saint et saint Félix de Valois, accompagnés de deux anges qui portaient deux flambeaux allumés. Ils déplièrent devant elle une nappe précieuse, en forme de table, pendant que le prêtre la communiait.

Le jour de la fête de saint Félix, elle se recommanda à lui pour obtenir la grâce de marcher toujours sur les traces de Jésus crucifié. Elle demanda aussi à saint Michel des Saints et aux bienheureux Simon de Roxas et Jean-Baptiste de la Conception, religieux du même ordre, d'intercéder pour elle auprès de leur saint Patriarche. Ils la conduisirent devant son trône, et, dès qu'elle lui eut exprimé ses désirs, le saint la bénit, et, de son côté, elle renouvela le vœu qu'elle avait fait de renoncer à toute satisfaction de son esprit. Ce vœu parut alors entre les mains du Saint, comme une perle fort précieuse. Saint Félix, accompagné de ces bienheureux, présenta cette offrande au Très-Haut qui l'agréa et unit à lui l'âme d'Élisabeth par les merveilleux effets de sa divine charité.

Le lendemain, Élisabeth pleurant de voir en elle si peu de traits de ressemblance avec son Sauveur étendu sur la croix, s'adressa aux mêmes bienheureux Trinitai-

res, qui vinrent la consoler en lui donnant l'espoir qu'elle obtiendrait la grâce après laquelle elle soupirait. Le Seigneur fit luire sur son humble Servante un rayon de vive lumière; il se l'unit intimement et lui promit qu'elle recevrait dans le Ciel la récompense due aux personnes qui observent ici-bas la clôture religieuse, à cause de cette retraite volontaire qu'elle s'imposait pour son amour.

Outre les saints dont nous avons parlé, Élisabeth en vénérait spécialement plusieurs autres, et surtout les fondateurs des ordres religieux.

VI.

On ne peut douter que les prières d'une si sainte âme ne fussent très-puissantes auprès de Dieu. Le Seigneur lui dit un jour : « Fille bien-aimée, que pourra jamais te refuser mon amour infini ? »

Dans une circonstance, priant pour un moribond, elle connut par une inspiration que sa cause était perdue au tribunal de Dieu ; néanmoins, elle supplia très-instamment le Sauveur Jésus, par l'intercession de la très-sainte Mère, de pardonner à cet homme, qui avait été son bienfaiteur. Jésus lui dit : « Ma Fille, ta prière a fait violence à mon cœur. Tu veux donc absolument que cet homme soit sauvé ; il le sera. » Le Sauveur donna aussitôt sa bénédiction au mourant, dont le fils eut, à l'instant même, connaissance de cet acte de pardon, car, priant devant l'image de *Gesu Nazareno*, il vit la main droite du Sauveur se dégager des liens qui la retenaient, et à son grand étonnement, elle conserva ensuite cette position.

Un prêtre d'une grande piété avait prié Élisabeth, après un entretien fort édifiant qu'il avait eu avec elle, de vouloir bien le bénir. Elle s'y refusa d'abord par humilité, puis, éclairée par une lumière céleste, elle céda à sa demande, et fit sur lui le signe de la croix avec le scapulaire de la Très-Sainte Trinité, en récitant le *Magnificat*. Le prêtre se sentit, à l'instant même, touché d'une con-

trition fort vive de ses péchés. Élisabeth, attribua cet effet aux mérites de saint Michel des Saints qui lui était apparu quelques jours auparavant.

Plusieurs femmes obtinrent par ses prières la grâce d'une heureuse délivrance ; d'autres lui durent de voir cesser leur stérilité. Élisabeth était favorisée du don des larmes et elle en répandait constamment, soit sur ses propres fautes soit sur les péchés d'autrui. Quelquefois aussi, elle pleurait de tendresse en considérant les bienfaits de Dieu à son égard.

Elle possédait le don de pénétration des cœurs, et ses filles attestèrent que souvent leur mère leur révéla ce qu'elles avaient de plus caché au fond de la conscience. Elle manifesta à plusieurs personnes des péchés qu'elles avaient cachés en confession. Elle savait reconnaître par une lumière surnaturelle, ceux qui étaient tourmentés de scrupules ou par d'autres peines de conscience. Souvent elle était consultée à cet égard par des prêtres, des religieux et d'autres personnages éminents.

Quant aux choses futures, nous avons déjà vu qu'elle les connaissait et les prédisait souvent. Voici la prédiction qu'elle fit à son mari. Un jour que celui-ci se moquait de la piété d'Élisabeth, la Servante de Dieu lui dit, en souriant : « Vous me reprochez d'aller si souvent à la messe ; eh bien ! sachez que vous-même vous direz un jour la messe, et mieux encore vous confesserez, mais seulement après ma mort, car vous devez me survivre assez longtemps. » C'était lui annoncer un changement complet dans sa conduite, et cependant les choses arrivèrent ainsi.

Elle prédit à sa fille aînée qu'elle serait mariée, mais

pour peu de temps. En effet, elle mourut après huit ans de mariage; à l'autre, elle annonça qu'elle serait religieuse et que, dans son couvent, on irait vénérer l'image de *Gesu Nazareno*, ce qui a lieu encore aujourd'hui.

Elle prédit qu'un de ses neveux s'occuperait beaucoup d'elle, après sa mort. En effet, ce fut sur les instances de son neveu, Louis Canori, aujourd'hui frère Romualdo, appartenant à l'institut des Frères des écoles chrétiennes, qu'on entreprit le procès ordinaire sur les vertus de la Servante de Dieu, lequel a été terminé en juillet 1867.

Notre Seigneur avait concédé à Élisabeth le précieux privilège de pouvoir délivrer un très-grand nombre d'âmes des flammes du Purgatoire.

A l'occasion du Triduo célébré en 1819, dans l'église de Saint-Charles, pour la béatification du Vénérable Jean-Baptiste de la Conception, Notre-Seigneur avait dit à Élisabeth, tandis qu'elle était en prières au pied d'un autel : « Prends ces clefs que ma miséricorde t'a déjà confiées, ouvre l'enceinte du Purgatoire, car je veux, par les mérites de mon serviteur Jean-Baptiste, délivrer un grand nombre d'âmes souffrantes. » Elle vit alors apparaître le Bienheureux avec les saints fondateurs de l'Ordre, et les deux anges chargés spécialement de la garde de la porte du Purgatoire. Elle donna la clef aux anges qui pénétrèrent dans le lieu d'expiation, suivis des Saints et du Bienheureux. Celui-ci fit sortir plus de trois cents de ces âmes; parmi elles s'en trouvait une pour laquelle Élisabeth avait particulièrement prié. Elle les vit monter au Ciel à la suite d'une foule d'esprits célestes. Elle enviait leur sort et fondait en larmes. La Mère de Dieu la consola

en ces termes : « Ma fille, tu dois t'estimer heureuse de prolonger ton exil ici-bas, pour y accomplir la volonté de Dieu, qui veut bien te faire marcher sur les traces de mon très-cher Fils. Il veut se servir de toi pour sauver beaucoup d'âmes ; je serai ta protectrice et t'aiderai toujours. » Puis elle vit Marie, revêtue de l'habit des Trinitaires, ainsi que les anges qui l'accompagnaient, et la Reine du Ciel lui dit : « Je suis la patronne et la protectrice spéciale de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité. »

Parmi les âmes du Purgatoire elle soulagea surtout celles de ses parents. Son père Thomas Canori était mort en 1807. Elle ne cessa d'offrir ses suffrages pour cette âme qui, un jour, lui apparut resplendissante de lumière. Bientôt elle vit quinze autres de ses parents s'envoler au Ciel avec leurs anges gardiens.

En 1824, elle perdit Térésè Primoli, sa mère. Elle pria instamment pour le repos de cette âme qui lui était si chère, et, pendant une messe de *requiem* qu'elle avait fait célébrer à son intention, elle la vit, conduite par son ange gardien, monter au séjour des Bienheureux. Le 12 décembre 1824, Élisabeth perdit sa belle-mère. Elle s'engagea à souffrir toutes sortes de douleurs pour abrégé les souffrances de cette âme, et, quelques jours après, pendant la messe qu'un religieux camaldule célébrait dans sa chapelle, elle vit l'âme de sa belle-mère, entourée de gloire, s'envoler dans le sein de Dieu. A l'occasion de la fête de Saint-Michel Archange, elle obtint la délivrance de trente-trois âmes du Purgatoire, les plus dévotes à la Très-Sainte Vierge et à saint Michel.

Le 17 juin 1814, l'âme de Pie VI lui apparut, deman-

dant des prières pour être délivrée des flammes expiatoires. Élisabeth répondit qu'elle était trop misérable pour pouvoir obtenir cette faveur. Le Pontife insista et lui dit d'aller trouver son confesseur et de faire ce qu'il lui prescrirait. Elle alla, par l'ordre du Père Ferdinand, prier au tombeau de Saint Pie V, et, pendant qu'elle y était, le Seigneur lui apparut et lui dit qu'il laissait à son choix l'heure de la délivrance de cette âme. Elle aima mieux, par un sentiment d'humilité qui plut infiniment au Seigneur, s'en rapporter à la décision de son confesseur, qui lui enjoignit de demander que cette âme bénie montât aussitôt en Paradis. Elle alla en conséquence frapper à la porte du tabernacle, disant à Notre-Seigneur : « Mon aimable Sauveur, avez-vous entendu ce que m'a dit mon confesseur ? Veuillez accomplir ce que m'ordonne l'obéissance. » Jésus lui donna l'assurance que cette âme serait délivrée à l'heure de Vêpres, et, en effet, Élisabeth vit alors l'âme du Pontife prendre son essor vers le Ciel.

Un jour de la Toussaint, pendant qu'elle priait pour tous les défunts, on lui remit une grande clef, en lui disant : « Va et délivre à ton choix les âmes qui te sont chères. » Les deux Patriarches Trinitaires et saint Charles Borromée la conduisirent au Purgatoire : en chemin, Jésus lui apparut, et elle le supplia avec tant d'ardeur pour le soulagement de ces âmes infortunées, qu'il étendit encore la permission déjà accordée.

Pendant l'octave de ladite fête, elle obtint d'autres semblables faveurs, surtout pour la délivrance des âmes qui avaient été agrégées à l'Ordre des Trinitaires par leur saint scapulaire. Elle en soulagea de la sorte un si

grand nombre que le Purgatoire lui semblait dépeuplé.

Trois mois avant son trépas, Jésus lui dit : « Je t'accorde d'avance toutes les grâces et remises de peines que tu me demanderas en faveur des âmes qui sont dans le lieu d'expiation. Délivres-en autant que tu voudras. » Le Sauveur ajouta : « Fille chérie, mets ta main dans la blessure de mon cœur ; fais-en couler en abondance mon sang divin sur les pauvres âmes du Purgatoire. » Élisabeth le fit, et, en un instant, les flammes vengeresses lui parurent éteintes. En beaucoup d'autres circonstances, le Sauveur Jésus lui renouvela la même invitation, au profit des âmes qui excitaient sa compassion.

VII.

Nous allons parler en peu de mots de la fidèle correspondance de cette âme d'élite aux dons du Seigneur. Le Sauveur daigna lui-même manifester, par divers traits symboliques, combien sa conduite lui était agréable.

Un jour, il lui apparut sous la figure d'un jardinier occupé à cultiver une plante, qui représentait son âme. Il arrosa les racines de cette plante avec une eau rougie de son sang et il en aspergea les fleurs et les fruits. Pendant cette opération, la Servante de Dieu sentait que son cœur était purifié et fortifié.

Une autre fois, Jésus lui montra son âme unie à la sienne, sous la figure de l'arbre de vie, et les trois puissances de l'âme d'Élisabeth formaient comme trois branches qui portaient de beaux fruits. Jésus lui disait : « Regarde les fruits précieux suspendus à ces branches ; ce sont tes œuvres et les produits de ma grâce. » Au reste, la pieuse femme était animée d'un si vif désir de correspondre dignement à la grâce, qu'elle ne craignait point de s'exposer à toutes sortes de tourments, pour recevoir ses divines influences et en profiter. « Mon Dieu, disait-elle souvent, donnez-moi la perfection, ou faites-moi mourir. »

La délicatesse de sa conscience était extrême ; aussi n'y trouvait-elle jamais une offense réelle de Dieu. Elle s'af-

fligeait, sans doute, de son premier oubli du vœu de chasteté ; mais, en descendant dans le fond de son âme, elle n'y retrouvait plus que le désir de plaire à Dieu et de faire sa très-sainte volonté.

Élisabeth, munie de la permission de son époux et de l'approbation de son confesseur, s'était engagée par vœu à suivre toujours les conseils évangéliques. Elle put donner au directeur de sa conscience l'assurance qu'aidée du secours de la grâce, elle n'avait pas eu, dans l'espace de seize ans, une seule pensée contre la pureté, et qu'elle n'éprouva jamais aucune révolte de la chair. Elle observait, d'ailleurs, une exacte mortification des yeux et des autres sens, une modestie et une réserve sans égales. Elle voulut qu'après sa mort, ses filles la revêtissent, mais elles seules, de son habit de Tertiaire trinitaire.

Elle ne pratiqua pas avec moins de perfection la pauvreté de corps et d'esprit. Son habit était toujours simple et grossier. Elle portait des chemises de laine, conformément à la règle du Tiers-Ordre des Trinitaires. Elle ne possédait rien en propre, et demandait à ses filles le peu dont elle avait besoin. Elle couchait à terre sur un petit matelas de crin, et n'avait qu'une simple couverture de laine. Nous avons vu qu'elle se dépouilla volontiers de tout ce qu'elle avait de précieux en meubles, en bijoux, pour réparer la faillite de son mari.

Son obéissance était parfaite. Renonçant de bonne heure à sa volonté propre et à son jugement personnel, elle se soumit toujours, et en toutes choses, aux personnes qui l'entouraient. Elle dépendait absolument de son confesseur et suivait en tout son avis, même pour les

faveurs célestes et les extases. Elle obéissait avec amour à son indigne mari, pourvu que les choses commandées ne fussent point contraires aux lois de Dieu ou de sa sainte Église. Elle lui prodiguait ses soins et ses attentions. Elle attendit son consentement formel pour se livrer à une vie plus dévote et revêtir l'habit du Tiers-Ordre.

Afin de se maintenir plus facilement dans cette pratique de la perfection, elle avait rédigé par écrit des résolutions approuvées par son Père spirituel. Elle y mit le comble en s'engageant à *faire toujours le plus parfait*. Elle déplorait chaque jour les crimes des pécheurs et versait des larmes abondantes pour les effacer. Sa douleur était si vive, qu'elle en devenait quelquefois comme anéantie. Ses austérités étaient proportionnées à l'intensité de sa douleur.

Au reste, elle se mortifiait de différentes manières : soit en allant dans les hôpitaux, pour y rendre aux malades les services les plus dégoûtants, soit en renonçant à se préserver de l'excès du froid ou de la chaleur et de beaucoup d'autres incommodités. Elle faisait usage du cilice, de la ceinture de fer et se donnait de sanglantes disciplines. Elle s'imposait des jeûnes fréquents, rigoureux, et faisait quelquefois cinq à six heures d'oraison, non interrompue et à genoux... Dans les dix dernières années de sa vie, le Seigneur lui avait enjoint de coucher sur la terre et d'observer un jeûne quotidien.

Le Seigneur daigna aussi accorder à sa Servante le don de pratiquer les vertus Théologiques à un rare degré de perfection.

Sa foi vive la faisait jouir partout, d'une manière intime, de la présence de Dieu ; aussi aimait-elle beaucoup la solitude qu'elle appelait son Paradis ; de la vivacité de sa foi procédaient la force et le courage qu'elle déployait contre les puissances infernales. Elle aimait à instruire elle-même des vérités de la religion les enfants et les ignorants, ou bien elle excitait des personnes pieuses à le faire.

Son espérance et sa confiance en Dieu étaient sans bornes. Elle le montra dans toutes les épreuves auxquelles il plut à Dieu de la soumettre. Elle soupirait sans cesse après le Ciel, et, s'adressant à son aimable Sauveur, elle lui disait : « O mon Jésus ! je me défie de moi-même, et je mets toute mon espérance en vous. Oui, je me sauverai par vos mérites infinis. »

Pour les choses temporelles, son abandon à la Providence était constant et universel, et, bien qu'elle fût souvent dans la gêne, elle ne laissait pas de secourir beaucoup de pauvres. Le Seigneur multiplia plusieurs fois miraculeusement ses provisions.

Sa charité était immense, et le repos que le Sauveur avait permis à sa Servante de prendre sur son Cœur adorable, démontre suffisamment combien elle était embrasée du feu du divin amour. Dans une communion, Jésus se découvrant à elle, lui dit : « Jeanne-Félicie, fille chérie de mon cœur, je me plais à te donner la vie ; aie soin de me faire vivre aussi dans ton cœur. » La Servante de Dieu, coopérant à cet incendie d'amour, trouvait toutes ses délices à s'entretenir dans la prière avec son unique bien.

Les nobles sentiments de son cœur se reflétaient sur son visage et dans tout son extérieur. La vue d'une fleur, d'un fruit, suffisait pour la transporter d'amour pour le Créateur. Les jours de fête, elle était souvent ravie en Dieu, mais aussi quel déplaisir n'éprouvait-elle pas quand elle était témoin d'une offense à la divine Majesté !

Sa charité pour le prochain était patiente, généreuse et prudente ; à l'aumône corporelle elle savait admirablement unir les secours spirituels, la prière, les bons avis, les encouragements, surtout à l'égard des pauvres malades. Si elle se trouvait au lit des moribonds, sa charité s'enflammait encore davantage, et, par des paroles véhémentes, elle les aidait à franchir heureusement le passage du temps à l'éternité.

Elle put, par son continuel recueillement, vivre sans taches au milieu du monde, et y observer la règle des tertiaires trinitaires, avec autant de fidélité que les personnes qui passent leurs jours dans l'enceinte des cloîtres.

VIII.

Elisabeth avait conçu une dévotion extraordinaire pour la Passion du Sauveur ; aussi Jésus-Christ voulut-il la faire participer abondamment à ses douleurs, afin qu'elle eût encore une large part à ses mérites.

Un jour, il lui montra une croix et lui dit : « Mon amour te crucifiera sur cette croix. » En effet, un vendredi de mars, elle fut transportée en esprit sur le Calvaire, où elle vit trois anges qui portaient une lourde croix, des clous, un marteau et une couronne d'épines. Ils l'étendirent sur ce bois et l'y clouèrent, sans qu'elle en éprouvât la moindre douleur. Ils lui mirent ensuite la couronne d'épines qui, sans la blesser, lui communiqua de hautes connaissances sur les mystères de la foi. Jésus l'ayant considérée avec tendresse, lui perça le cœur comme avec une lance, et la Très-Sainte Vierge la serra avec la croix entre ses bras.

Un Vendredi-Saint, en visitant le tombeau élevé dans une église, elle fut ravie sur une hauteur, où elle vit plusieurs anges, plongés dans la tristesse, qui adoraient la croix ; elle se joignit à eux et ressentit une vive douleur de ses fautes. Le Seigneur lui dit ensuite : « Viens t'unir à moi, cœur à cœur. »

D'autres fois, elle assista à la désolation de Jésus dans le Jardin des Oliviers, puis à son crucifiement, et elle

ressentait alors en elle-même une profonde douleur. Pour s'exciter de plus en plus à la compassion, elle méditait souvent sur les souffrances du Sauveur, et faisait chaque jour le Chemin de la Croix. Elle y était favorisée du don des larmes, et sentait son cœur se fondre de compassion et de repentir.

Le Seigneur, qui se plaisait à voir dans sa Servante cet ardent désir des souffrances, lui dit un jour : « Si tu savais, ô fille bien-aimée, quel contentement tu me donnes!... Je saurai te récompenser amplement de ton amour. »

Une autre fois, pendant qu'elle était ravie en Dieu, Jésus crucifia mystiquement dans son esprit cinq inclinations de sa volonté propre, et, après cette extase, elle se vit revêtue de l'habit trinitaire, et attachée à la croix.

De sa vive compassion pour les souffrances du Sauveur, naissait en elle une tendre dévotion pour l'Eucharistie qui en est le mémorial sacré. Elle ne s'approchait jamais de la Table Sainte que les larmes aux yeux, et toujours elle y était inondée de faveurs célestes, comme nous avons eu occasion de le voir. Dans ses combats contre les démons, elle recevait la communion de la main des anges, et, un Vendredi-Saint, le Seigneur la lui fit donner par l'apôtre saint Pierre.

Se tenant, un jour, en adoration devant le très-saint Sacrement, elle vit son âme, sous la figure d'un temple, où se trouvait un magnifique autel. Saint Jean de Matha et saint Félix de Valois ayant ouvert le tabernacle et retiré du ciboire l'hostie consacrée, la placèrent sur un patène d'or et la déposèrent sur l'autel de son âme.

Elisabeth vit jaillir de la sainte hostie un rayon de vive lumière qui embrasa son cœur ; alors les deux saints, unissant leur esprit au sien, l'offrirent à l'auguste Trinité.

Dès son enfance, Elisabeth avait ressenti une tendre dévotion envers Jésus-Christ, dans le Sacrement de son amour. Elle fit toujours ses délices de cette nourriture céleste. Quand ses occupations ne lui permettaient pas de communier dès le matin, elle attendait l'heure de la dernière messe, plutôt que d'être privée d'un si grand bien.

Elisabeth pratiqua avec une insigne perfection toutes les vertus morales. Sa religion profonde la portait à rendre constamment à la majesté divine tout le culte intérieur et extérieur qui lui est dû. Son continuel recueillement en était une preuve. Sa prudence était toute céleste, on l'avait remarquée en elle dès son enfance, et plus tard, elle se manifesta dans sa conduite à l'égard de son mari, et par les décisions qu'elle donnait aux gens qui venaient la consulter de toutes parts.

Elle s'acquitta parfaitement des devoirs de la justice, d'abord, en se tenant à l'égard de Dieu dans une continue reconnaissance pour les bienfaits dont il l'avait comblée, et, de plus, en remplissant fidèlement toutes les obligations de la plus exacte charité envers le prochain. Son courage indomptable, puisé dans le désir qu'elle avait constamment de plaire avant tout à Dieu, lui fit entreprendre les choses les plus difficiles, et supporter les peines les plus cuisantes. Cependant, elle ne perdit jamais ni sa douceur ni sa gaieté, et sut conserver son âme dans la plus inaltérable patience.

Enfin, elle pratiqua à un haut degré la vertu de tempérance, ne se plaignant jamais de rien et sachant faire à Dieu et au prochain le sacrifice de ce qu'elle avait le plus à cœur. Pour ne pas trop sentir la saveur des aliments, elle avait soin, avant de se mettre à table, de mâcher quelques herbes très-amères. Elle aimait beaucoup les fruits; cependant, par esprit de mortification, elle passa des années entières sans en prendre un seul.

Ornée de tant de belles vertus, et comblée des dons les plus sublimes, Elisabeth se maintint, pourtant, toujours dans la connaissance de son néant; aussi put-elle acquérir la plus profonde humilité. Rapportant tout à la plus grande gloire de Dieu, elle se regardait elle-même comme indigne de ses bienfaits. Les libéralités du Seigneur à son égard la remplissaient de confusion et de douleur, parce qu'il lui semblait ne pouvoir jamais rencontrer sur la terre une créature plus vile qu'elle et plus misérable.

Elle attribuait à ses péchés les revers de sa famille et les désordres de son mari. Malgré la pureté constante de sa vie, elle répandait des larmes abondantes dans ses confessions, parce qu'elle se croyait digne de l'enfer. Enfin, son esprit d'humilité la tenait dans une crainte continuelle d'être trompée par le démon dans les faveurs surnaturelles qu'elle recevait; et, lorsqu'on parlait d'elle, à sa louange, elle s'étudiait, par quelque plaisanterie, à détourner l'attention des auditeurs et à détruire la bonne opinion qu'ils pouvaient avoir conçue d'elle dans leur esprit.

IX.

Le temps était venu où le Seigneur devait récompenser dans le Ciel la fidélité de sa Servante. Il la prépara à ce prochain départ de la terre d'exil par diverses visions symboliques, qui allumaient dans son cœur un amour sans mesure et un ardent désir de posséder enfin le Bien infini. Cet amour et ce désir étaient pour elle un martyre en même temps pénible et doux, que comprennent parfaitement ceux dont le cœur a éprouvé parfois une vive affection.

A la fin de décembre 1824, Elisabeth fut atteinte d'une hydropisie qui semblait ne présenter aucun danger ; cependant elle disait souvent que ce serait là sa dernière maladie. Sans cesser d'être gaie et enjouée, elle prenait congé de ceux qui la visitaient ; afin que sa mort les surprît moins. Elle nomma son exécuteur testamentaire et donna pour tuteur à ses filles Jean Sala, qui déjà leur avait fait beaucoup de bien.

Quelques jours avant sa mort, elle appela ses filles et leur recommanda d'être bien fidèles au service de Dieu, de le remercier chaque jour de ses bienfaits, de respecter leur père et de l'assister. « Je vous laisse, ajouta-t-elle,

sous la protection de *Gesu Nazareno*, de la Très-Sainte Vierge et de saint Joseph. Ne vous troublez point, mais vivez en paix, en attendant le jour du Seigneur. Souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite de m'ensevelir de vos propres mains, dans mes habits de tertiaire trinitaire. »

Un feu intérieur la consumait peu à peu, mais elle pouvait néanmoins encore entendre la sainte messe et faire ses exercices de piété. Elle passa ainsi le mois de janvier. Vers la fin du mois, une amélioration sensible se manifesta, mais elle dit à ses filles : « Ne vous faites pas illusion, il ne me reste que quelques jours à vivre. » Elle était, pour ainsi dire, continuellement en extase. Quand elle reprenait l'usage de ses sens, on l'entendait s'écrier : « Oh ! qu'il est beau d'aimer Dieu, de le servir, de le posséder ! » Puis elle ajoutait : « Délivre-toi, ô mon âme, des liens qui te retiennent ici-bas, et va au Ciel posséder ton Seigneur. » Les assistants étaient ravis d'admiration et remplis d'une douce joie d'être témoins d'une si sainte mort.

Enfin, dans la matinée du 5 février, après avoir entendu la messe du P. Ferdinand, et fait la sainte communion, Élisabeth demeura absorbée en Dieu jusqu'à midi. Puis, elle eut avec son confesseur un entretien spirituel. Vers les huit heures, elle remit tous ses écrits à sa fille qu'elle chargea de les transmettre à son confesseur : « Je ne les ai tracés, dit-elle, qu'en vertu de l'obéissance, et je n'ai pu obtenir la permission de les livrer aux flammes. » Elle la chargea aussi de remettre à ce même Père une bourse où étaient des instruments de pénitence.

« Ecoutez-moi, ajouta-t-elle ; ce matin, après la communion, la Sainte Vierge m'est apparue, accompagnée d'un grand nombre d'anges et de saints. Elle a pris mon âme et l'a conduite devant le trône de Dieu. Là, je me suis plongée dans l'abîme de mon néant. Le Seigneur a daigné laisser à mon choix de vivre encore sur la terre ou d'aller jouir immédiatement de lui dans la céleste patrie pour l'y aimer pendant l'éternité. J'ai rappelé au Seigneur qu'il m'avait déjà fait cette promesse, et alors il m'a donné sa parole que dans peu, je serai avec lui au séjour de la gloire. »

Elle demanda ensuite de l'eau pour se laver les mains et le visage, sa chemise de laine et son fichu pour se préparer à être ensevelie. Elle dit à Anna, sa fille aînée, de se placer au pied de son lit, où se trouvaient déjà Lucina et Philippe, son cousin. Alors elle les regarda fixement et ses yeux semblables à deux brillantes étoiles, s'étant en suite dirigés vers le ciel, elle expira, mais si paisiblement qu'aucun des assistants ne s'en aperçut. Il était dix heures et demie du soir. Elle avait cinquante ans et quelques mois. Ses filles la croyant en extase firent appeler le confesseur, qui ne put que constater la mort.

Élisabeth était d'une taille assez élevée. Son teint était blanc, son visage ouvert et gracieux, son regard vif et animé, mais réglé par une douce modestie qui portait à la dévotion. Ses filles la revêtirent de ses habits de trinitaire, et, après avoir étendu un drap mortuaire sur les dalles de la chapelle, elles l'y déposèrent.

Dès la pointe du jour, la maison se remplit de parents, de voisins qui voulaient contempler encore une fois les

traits de la fidèle Servante de Jésus-Christ. On lui donnait le nom de sainte, et quelques-uns commençaient à se recommander à elle.

Sur les instances d'Anna et de Lucina, on différa les obsèques jusqu'au lundi, sans que le corps exhalât aucune mauvaise odeur. Les deux sœurs avouèrent n'avoir pu réciter un seul *De profundis* ; mais elles se sentaient forcées de les remplacer par le *Gloria Patri* et des *Alléluia*, tellement elles étaient convaincues que leur mère jouissait déjà de la béatitude céleste.

Le concours n'avait fait qu'augmenter jusqu'au lundi. Vers le soir, on fit la levée du corps, avec la pompe accordée aux membres du Tiers-Ordre de la T.-S. Trinité ; le cortège était composé d'un grand nombre de prêtres, de religieux et d'autres personnes de tout rang et de toute condition.

Le convoi se rendit à l'église des Trinitaires. La Servante de Dieu avait voulu y être ensevelie comme appartenant à leur ordre. L'office funèbre fut différé jusqu'au mercredi 9 février, à cause de la fête de saint Jean de Matha, et le corps demeura exposé dans l'église, sans que cette longue attente de quatre-vingt dix heures, depuis la mort, eût occasionné la moindre altération sur les traits du visage, ni aucune odeur désagréable.

Le corps déposé dans un cercueil en bois, fut inhumé dans la crypte de l'église, sous l'autel même de saint Michel des Saints. La cérémonie avait eu lieu en présence des religieux trinitaires et d'un grand nombre d'autres personnes attirées par l'éclat des vertus de l'humble Elisabeth.

On grava, sur une plaque de marbre, l'inscription suivante, dont nous donnons aussi la traduction :

D. O. M.	Au Dieu très-bon, très-grand.
HIC REQUESCIT CORPUS	Ici repose le corps
MARIÆ ELISAB. CANORI-MORA	de Marie-Elisabeth Canori-Mora
CUJUS ANIMA	dont l'âme
CHARITATE HEROICA ORNATA	ornée d'une charité héroïque
ET DIVIN. CHARISMAT. LOGUPLETATA	et enrichie des faveurs divines
IN COELUM EVOLAVIT	a pris son essor vers le ciel.
DIE V FEBR. A. D. MDCCCXXV.	le 5 février de l'année 1825.

X.

Le Seigneur daigna bientôt glorifier sa Servante par des faveurs signalées.

Marie Canori, sa sœur, faisait sa prière du soir, lorsque Elisabeth lui apparut et lui dit qu'elle s'en allait dans la patrie céleste. Elle lui recommanda ses filles.

Marie Bianchi, malade et assise dans son lit, attendait qu'on lui apportât son repas, lorsqu'elle vit devant elle la Servante de Dieu, resplendissante de lumière, qui lui dit : « Je vais au Ciel, mais vous souvenez-vous de confesser tel péché. » Quand la mère de la malade, ignorant encore la mort d'Elisabeth, alla demander de ses nouvelles, on lui apprit qu'elle était décédée, en effet, à l'heure indiquée par sa fille.

Dans la ville de Marino, la Servante de Dieu apparut à plusieurs personnes. Une femme atteinte d'un cancer au sein, alla avec une foi vive à l'église Saint-Charles, et, après avoir touché le cercueil d'Elisabeth, elle se trouva guérie. Une autre qui avait une tumeur maligne toucha les vêtements de la Servante de Dieu, et son mal disparut aussitôt.

Le cardinal Barberini obtint aussi sa guérison en mettant sa confiance en notre vertueuse tertiaire; puis il se rendit à l'église Saint-Charles pour y remercier Dieu et sa Servante.

Le 21 avril 1833, Marie-Rose Bernaschi, novice chez les Oblates de Saint-Philippe de Néri à Rome, fut guérie d'une maladie dangereuse dont les médecins avaient désespéré, en mettant sur le siège de son mal une partie du voile d'Elisabeth. Marie-Ange Desantis certifie que sa fille Célestine, âgée de deux ans, et atteinte d'une fièvre putride, fut subitement guérie dès qu'elle eût avalé, dans une cuillerée d'eau, une parcelle du voile d'Elisabeth. Depuis lors, elle a joui toujours d'une bonne santé et se trouve aujourd'hui religieuse dans un couvent de Marino. Mathieu Desantis, son frère, assure qu'à vingt-trois ans, il fut guéri d'accès convulsifs et asthmatiques, en recourant à l'intercession d'Elisabeth.

Une anglaise, résidant à Rome, courait le risque de perdre bientôt la vie du corps et celle de l'âme, étant protestante et obstinée dans l'erreur. Le R. P. Jean de la Visitation, alors général des Trinitaires déchaussés, alla la voir et lui présenta le portrait de la Servante de Dieu. A peine l'eut-elle aperçu que, saisie d'une profonde douleur, elle déclara devant tous les assistants qu'elle voulait faire abjuration, et recevoir les derniers Sacraments de l'Eglise catholique.

Neuf jours après la mort d'Elisabeth, on fit la reconnaissance de son corps, en présence des assesseurs, du Cardinal-Vicaire, et de plusieurs autres personnes, parmi lesquelles se trouvait une des filles d'Elisabeth. Elle attesta dans le procès que le corps n'était pas du tout alors corrompu ; que les joues, bien que un peu flétries, étaient tout-à-fait reconnaissables et qu'un mouchoir

blanc, approché de ses lèvres, en avait été retiré taché de sang. Louis Desideri, maître maçon, avait voulu ouvrir lui-même le tombeau, dans l'espoir d'être délivré d'une fièvre qui le tourmentait, et, en effet, il avait reçu sa guérison.

En 1837, Elisabeth apparut à la sœur Benoîte Coppini, religieuse de Saint-Philippe de Néri, qui, lui ayant demandé sa guérison, reçut, pour réponse ces mots : « Vous guérirez, pourvu que vous vous corrigiez de tel défaut. » En 1846, elle apparut à la sœur Téréze Ilari de la même Congrégation, et lui dit de se préparer à recevoir bientôt une fâcheuse nouvelle, et c'est ce qui eut lieu.

En janvier 1853, une jeune fille fut atteinte d'une fièvre inflammatoire et nerveuse. Les médecins ne lui donnaient plus que quelques jours de vie. Pendant que son oncle prenait à côté d'elle certains papiers entre ses mains, elle aperçut un portrait et lui dit : « Il me semble que vous avez là une image de saint : veuillez me la donner. » L'ayant reçue, elle la mit sous son coussin, sans savoir même ce qu'elle représentait ; le lendemain elle était guérie, et deux jours après, elle reprenait ses occupations ordinaires. Cette image représentait notre Elisabeth. Une des tantes de cette jeune fille ayant reçu la même image, fut guérie à son tour et instantanément de la même maladie.

Voici un autre fait, arrivé en 1867. Casilda Jacobelli, alors enceinte, fut atteinte d'une enflure si extraordinaire qu'elle ne pouvait plus se chausser, ni même se mouvoir en aucune manière ; nul remède humain n'avait

pu la guérir. Dans la persuasion qu'il ne lui restait plus que peu d'instant à vivre, on lui avait administré les derniers sacrements. Un certain Louis Alexis lui envoya, par Adélaïde Feracci, une image d'Elisabeth et une parcelle de son habit. Elle ne put en avaler un seul fil, mais on récita, du moins, pour elle, quelques prières en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, puis on posa sous son traversin l'image et cette parcelle de l'habit de la Servante de Dieu. Dès ce moment, elle commença à aller mieux, elle se délivra heureusement de son enfant, et aujourd'hui elle est parfaitement guérie.

Plusieurs autres guérisons ont été obtenues à Rome et à Marino, et le nom d'Elisabeth Canori conserve dans ces villes le prestige de sainteté dont elle y jouissait pendant sa vie.

Nous ne saurions trop inviter les âmes pieuses à s'adresser à elle et à hâter par la ferveur de leurs prières, le moment fortuné où l'Église proposera publiquement à notre vénération cette vertueuse Servante de Dieu.

Nous présumons que tous les lecteurs de cet opuscule voudront, eux aussi, être revêtus du Scapulaire trinitaire, qui leur donnera un titre de plus à être exaucés, par l'intercession de celle qui honora ici-bas, par tant de belles vertus les livrées de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, à laquelle soient rendus honneur, louange et gloire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

N. B. On trouve chez V. Sarlit, libraire-éditeur, rue de Tournon, 19, à Paris, la *Vie d'Elisabeth Canori-Mora*, in-12 de 320 pages. *Les Annales de la Sainteté au XIX^e siècle* ont donné une Vie d'Elisabeth Canori-Mora qui n'est pas sans mérite, mais on y trouve cependant des inexactitudes. Ainsi il y est dit qu'Elisabeth étant devenue Tertiaire Trinitaire, fut appelée Jeanne-Félicie, tant à cause de sa dévotion à St-Jean l'Évangéliste, qu'à cause de la félicité qu'elle devait goûter désormais, tandis qu'il est évident que ce double nom lui vint de ceux des deux fondateurs de l'Ordre de la T.-S. Trinité. Plus loin, il y est dit qu'Elisabeth vit monter au Ciel l'âme d'Anna-Maria Taïgi; or celle-ci est morte 12 ans après Elisabeth!.....

NOTICE
SUR LE
TIERS-ORDRE
DE LA T.-S. TRINITÉ

I

Importance du Tiers-Ordre en général.

Si nous voulons être de bons et véritables chrétiens il faut que nous soyons des Saints, ou que, du moins, nous tendions sérieusement à la sainteté. Un bon chrétien peut faire autour de lui un bien immense; ses prières sont toutes-puissantes auprès de Dieu, et l'exemple de ses vertus parle plus haut que la voix du plus éloquent prédicateur. On verra au grand jour du jugement, tout le bien qu'a fait sur la terre un chrétien sérieux, tout le mal qu'il y a empêché. Il existe un moyen puissant de sanctification pour toute personne qui, vivant dans le monde, veut cependant se tenir éloignée de sensualités d'une vie trop commode, et marcher sur les traces du divin Crucifié. Ce moyen de perfection, c'est le Tiers-Ordre.

« Le Tiers-Ordre, nous dit Mgr de Ségur, n'est point une simple confrérie, c'est un Ordre véritable, ainsi que

l'a formellement déclaré le Saint-Siège. « Nous statuons
 « et déclarons, a dit le Pape Benoît XIII, que le Tiers-
 « Ordre est vraiment et proprement un Ordre, renfer-
 « mant dans son unité les séculiers qui vivent dans le
 « monde. Il a sa règle propre, son noviciat, sa profession
 « et un habit de matière et de forme déterminées. » Le
 Tiers-Ordre est donc un Ordre religieux, bien que d'une
 nature différente des grands Ordres. Il a pour but de faire
 participer les séculiers, les laïques aux bienfaits, aux
 grâces de la vie religieuse. »

Le Tertiaire est un homme qui vit en religieux dans le
 monde, du moins autant que faire se peut. S'il est Ter-
 tiaire Trinitaire, il s'oblige à vivre dans le monde de la
 vie propre des religieux de la Très-Sainte Trinité : Vie de
 pauvreté, de pénitence et d'humilité, mais surtout, vie
 de charité active et désintéressée à l'égard du prochain.
 C'est le véritable contre-pied de la vie mondaine, qui est
 une vie d'avarice, de sensualité, d'égoïsme et d'orgueil.
 Le Tiers-Ordre est pour tout chrétien une véritable pro-
 fession religieuse, qu'il ajoute à sa consécration à Dieu
 par le Baptême. Or, la vie religieuse étant essentielle-
 ment une vie qui conduit à la perfection, n'est-il pas
 certain dès lors que le vrai Tertiaire, s'il remplit d'ailleurs
 ses engagements, se trouve sur la voie de la sainteté, et
 qu'il sera même bientôt un homme parfait ?

Mais, dira-t-on, la vie religieuse et la vie du chrétien
 dans le monde ne sont-elles pas incompatibles dans le
 même sujet ? et comment peut-on pratiquer la vie d'un
 bon Tertiaire, sans renoncer à sa position sociale ? Rien
 n'est plus facile que de mener de front ces deux genres de

vie. Ce n'est pas, il est vrai, par les observances extérieures de la vie religieuse et cloîtrée, ni par les jeûnes prolongés, ni par le dépouillement total et absolu de la volonté et des biens de la terre. Non, la plupart des Tertiaires ne peuvent point supporter de longs jeûnes, soit à cause de leur faible santé, soit en raison de leurs occupations journalières; la plupart sont obligés de posséder des biens, et d'avoir toute liberté d'action dans l'administration de ces biens. Ils ne peuvent donc pas être religieux extérieurement; mais ils peuvent et doivent l'être intérieurement et en esprit. Ils seront religieux dans le monde, s'ils ont réellement en eux-mêmes l'esprit religieux: esprit de sainteté et de perfection par la prière, par le recueillement, par la pureté de conscience, par la ferveur dans la piété, par le détachement des biens de la terre, par l'obéissance à leur directeur, et par la chasteté compatible avec leur position sociale.

Un vrai Tertiaire use du monde comme n'en usant pas; il est comme étranger au milieu des mondains, ou, si l'on veut, comme Daniel dans la fosse aux lions. C'est en demeurant constamment uni à Dieu qu'il peut éviter les pièges de ceux qui veulent corrompre son innocence. Il doit être chrétien avant tout, partout et toujours; chrétien au dehors comme au dedans de son cœur, chrétien sans faiblesse et sans respect humain, comme sans ostentation.

Mais un tel genre de vie n'est-il point une sujétion insupportable, une humiliante servitude, surtout en un temps comme le nôtre, où l'on est si jaloux de sa liberté? Non sans doute; ce n'est là ni une gêne, ni une servi-

tude, Le Tertiaire se soumet, il est vrai, à une règle, mais cette règle, au lieu d'être pour lui une surcharge et un joug désagréable, lui fournit, au contraire, une facilité de plus pour l'accomplissement de ses devoirs de chrétien, en le soutenant et le dirigeant dans ses combats de chaque jour, contre les erreurs de l'esprit et les passions du cœur. Sans doute, la règle est pour lui un frein, et, si on le veut, un lien qui le retient dans la ligne du devoir. Mais tous les liens et les chaînes n'emportent pas avec eux une pensée de servitude.

Celui qui reçoit les insignes de la légion d'honneur ne se croit point déconsidéré, cependant on lui remet un cordon ou une chaîne. La personne riche qui étale autour de son cou une chaîne d'or ou de diamants, ne croit point que ce soit là pour elle la marque d'une bien grande servitude. Enfin la jeune épouse qui reçoit une bague aux pieds des autels, voit bien que c'est là le premier anneau d'une chaîne qui l'unit indissolublement à l'homme de son choix ; mais cette chaîne, elle la chérit au lieu de la redouter. Il y a donc dans le monde des liens qui sont honorables, comme insignes de la faveur des princes ou des services rendus à la patrie, et des chaînes qui sont infiniment douces parce qu'elles sont un indice de l'union des cœurs.

De même, le vrai chrétien s'honore et se félicite de tous les liens qui l'unissent de plus en plus à son Dieu, et le forcent à ne servir que lui seul ; car il a appris, dans la Sainte Écriture, que *servir Dieu, c'est régner* ; régner sur soi-même, sur ses penchants mauvais, en attendant de régner avec Dieu dans le Ciel.

Il faut noter, d'ailleurs, que les détracteurs des observances religieuses, des pratiques du Tiers-Ordre et autres semblables, qu'ils accusent de limiter la liberté individuelle, sont précisément ceux qui vont perdre leur individualité et leur liberté propre dans les affiliations des sociétés secrètes. Là, ils se laissent conduire comme un vil troupeau de moutons, sans savoir où les dirigent les chefs dont ils reçoivent le mot d'ordre ; et bien souvent, lorsque leur conscience indignée voudrait les faire revenir sur leurs pas, il n'est déjà plus temps pour eux, et le poignard est levé sur leurs têtes.

Le vrai chrétien, au contraire, sait toujours où il va ; les réunions auxquelles il assiste, ont toujours lieu à la face du soleil ; il peut suspendre les engagements qu'il a pris, dès qu'il y a pour lui inconvénient ou impossibilité à y demeurer fidèle, et, dans tous les cas, il n'a jamais à rougir en avouant par quels moyens il tend à son but final, qui est la sanctification de son âme.

Celui qui entre dans un Tiers-Ordre s'oblige à tendre constamment à la perfection, et même cette tendance devient pour lui un devoir d'état ; mais hâtons-nous de dire que Dieu, toujours libéral envers ceux qui se donnent à lui, s'oblige, de son côté, à lui donner des grâces de choix, pour l'aider à atteindre plus facilement à la vie parfaite. Et certes, ces grâces spéciales ne sont point à dédaigner. Elles sont un puissant secours pour vaincre en nous l'esprit du monde. Celui qui, n'étant point Tertiaire, ne les a pas reçues, peut assurément surmonter les efforts du démon : mais combien plus de peine n'aura-t-il point pour découvrir ses ruses, les déjouer et demeurer

constamment fidèle à son Dieu ? Ce n'en est point là, au reste, le seul avantage.

Les chrétiens forment, il est vrai, un corps moral, mais les membres de ce corps ne sont liés entre eux que très-indirectement. Un Tiers-Ordre, au contraire, forme dans la grande famille de l'Église universelle, une famille spéciale dont les membres sont doublement frères, ils le sont comme chrétiens et comme Tertiaires. Oh ! qu'elle est belle, douce et précieuse cette fraternité religieuse ! Au moins on n'est plus isolé dans les chemins de la vie. Il y a autour de nous des bras qui sont tendus pour nous soutenir. Il y a à côté de nous des cœurs qui comprennent nos besoins et savent y compatir. On a donc de véritables frères ici-bas ; mais on en a aussi dans le Ciel.

L'Ordre de la Très-Sainte Trinité a peuplé le Ciel de Saints et de Bienheureux. Il compte depuis sa fondation plus de sept mille martyrs ; fort nombreux sont aussi les vierges et les confesseurs qui ont conquis, dans son sein, la palme éternelle. Or, ces Saints ne sont-ils pas tous couverts de mérites ? Ces mérites ne profitent-ils pas à leurs frères de la terre ? Ne s'intéressent-ils pas à eux du haut du Ciel ? Ne prient-ils pas spécialement pour eux, et ces prières ne retombent-elles pas sur les vivants, en pluie abondante de grâces et de bénédictions ? Les bons exemples de ceux qui règnent déjà au céleste séjour ne sont-ils point une leçon perpétuelle pour leurs frères, qui gémissent encore sur la terre d'exil ?

Mais indépendamment de ces amis de la terre et du Ciel, le Tertiaire en a aussi dans le lieu d'expiation. Les âmes du Purgatoire, bien qu'elles ne méritent point pour

elles-mêmes, peuvent cependant intercéder auprès de Dieu pour ceux qui leur furent chers sur la terre. Elles sont amies de Dieu, et toutes-puissantes auprès de lui. Le Tertiaire séculier participera donc aux prières des âmes qui lui étaient unies ici-bas par des liens spirituels ; puis, lorsque, à son tour, il aura cessé de vivre, il ne sera point oublié. Les divers membres de sa famille charnelle pourront, sans doute, ne plus penser à lui, mais sa famille spirituelle ne l'oubliera jamais ; les messes que l'on fait dire annuellement, et même plus souvent, pour les frères défunts, rafraîchiront pour lui les flammes expiatoires, et lui ouvriront plus tôt les portes du repos éternel.

Enfin, les Souverains Pontifes ont attaché de bien précieuses indulgences aux Tiers-Ordres, et surtout à celui de la Très-Sainte Trinité. Celles-ci sont toutes applicables aux défunts. Elles ont été renouvelées par Sa Sainteté Pie IX en 1847, et nous en donnerons ci-après le catalogue authentique, d'après le sommaire imprimé en 1866, à Rome, avec approbation de l'autorité compétente.

Le Tiers-Ordre est donc un bienfait immense, puisqu'il donne droit à la majeure partie des avantages et des prérogatives attachés à la vie religieuse, tout en permettant à celui qui en fait partie, de continuer à vivre dans le monde. Il manque au Tertiaire les charmes de la vie de communauté et cet entraînement qu'elle donne pour le bien ; mais il peut avoir, néanmoins, sans sortir du milieu où l'a placé la main de Dieu, cette solitude du cœur, cet esprit intérieur qui nous font user des créatures sans nous y attacher.

L'orage révolutionnaire qui a marqué la fin du siècle dernier avait arraché du sol de la France, avec les grands ordres religieux, toutes les bonnes œuvres qui leur étaient affiliées ; mais la vie religieuse a repris faveur parmi nous, et les Tiers-Ordres ont suivi de près cette résurrection. On peut dire que là sera le salut de notre patrie, car ses œuvres sont un foyer de piété et de ferveur, de dévouement au Saint-Siège, et de zèle pour tout ce qui est bien. Puisque les méchants montrent tant d'empressement pour s'enrôler sous les étendards du prince des ténèbres, dans la vue de détruire notre sainte religion, et de renverser le Souverain Pontife qui en est le centre et le chef, pourquoi les catholiques ne s'uniraient-ils pas à leur tour, pour opposer à tant d'efforts criminels, cette vigueur de résistance que l'on puise toujours dans l'esprit d'association ? Tel homme est faible et pusillanime dans sa foi qui, une fois enrôlé dans un Tiers-Ordre ou dans toute autre société pieuse, trouve dans le bon exemple de ses confrères et aussi dans leurs prières et leurs encouragements, la force d'affirmer hautement sa croyance et de pratiquer ses devoirs. Le sage a prédit des malheurs à l'homme qui vit dans l'isolement, et cet oracle trouve son application de nos jours, plus qu'en tout autre temps. Nous osons donc répéter encore ce que nous disait naguère, à Rome, un savant Cardinal français : que les Tiers-Ordres sont une de nos plus grandes espérances pour l'avenir de la religion dans notre patrie.

Dans les siècles de foi, on a parfaitement compris tous les avantages des Tiers-Ordres. L'histoire religieuse nous montre, dans tous les rangs de la société, un bon nombre

de personnes qui se sont revêtues avec empressement de l'humble habit de Tertiaire. Parmi les membres du Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité on compte saint Guillaume, roi d'Écosse ; saint Louis, roi de France ; Alphonse VIII, roi d'Aragon ; la bienheureuse Constance, fille d'un roi d'Aragon, etc. ; plus tard saint Vincent de Paul, et plus récemment encore, le bienheureux Benoît-Joseph Labre, la Vénérable Anna-Maria Taïgi et la Servante de Dieu, Élisabeth Canori-Mora.

Un auteur qui a écrit sur le Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité, nous fait remarquer avec raison que l'auguste Marie a voulu elle-même en faire partie, car il est raconté dans la vie de Saint Félix de Valois, que, dans la nuit du 7 au 8 septembre 1212, la Reine des Anges daigna apparaître à notre saint Fondateur, et chanter avec lui l'office des Matines, étant revêtue, comme les anges qui l'accompagnaient, du scapulaire de l'Ordre.

Le Tiers-Ordre de la T.-S. Trinité, peu connu actuellement hors de l'Italie, a été surtout illustré de nos jours, par la Vénérable Anna-Maria Taïgi, morte à Rome en 1837. Mariée à un homme du peuple, et mère de sept enfants, elle dut au travail des mains sa subsistance de chaque jour et celle de sa famille. Les dons surnaturels dont elle était favorisée l'avaient mise en rapport avec les personnages les plus élevés de la Ville Éternelle ; mais elle préféra toujours aux honneurs et aux richesses l'obscurité de sa condition, où elle pratiqua, à un degré héroïque, les plus belles vertus. Pendant quarante-neuf ans, elle a eu devant les yeux un soleil merveilleux, où elle voyait distinctement tous les événements du monde, le

passé, l'avenir, les secrets des consciences et ceux de la politique. Elle a opéré un grand nombre de guérisons, avant et après sa mort, et on procède actuellement à sa béatification. Déjà, en 1825, était morte également à Rome une autre Tertiaire Trinitaire, Élisabeth Canori-Mora, qui fut aussi mariée et mère de famille. Elle a été, comme Anna-Maria, favorisée de lumières surnaturelles et du don de guérir les malades. C'est à elle que notre auguste Pontife Pie IX a dû d'être délivré, encore jeune, de ces attaques de mal caduc, qui l'empêchaient d'être admis aux saints Ordres.

Ces deux femmes fortes, en nous montrant par leur exemple ce qu'il y a encore de vigueur de caractère dans ce peuple de Rome que l'on nous représente si souvent comme étiolé et amoindri sous le sceptre du Pontife-Roi, doivent nous convaincre en même temps de la possibilité qu'il y a d'accomplir parfaitement les obligations du Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité, au milieu des devoirs et des embarras de la vie de ménage. Elles illustrent leur sexe et leur patrie ; mais elles ne sont pas une moindre gloire pour l'Ordre qui, après les avoir comptées dans son sein ici-bas, espère pouvoir bientôt les vénérer aux pieds des autels.

II

Origine et nature du Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité.

Après les considérations que nous venons de présenter sur l'utilité et l'importance des Tiers-Ordres en général,

nous devons dire quelle a été l'origine et le but spécial de celui de la Très-Sainte Trinité ; mais il nous faut remonter pour cela à la fondation même de l'Ordre.

L'Ordre illustre de la Très-Sainte Trinité, qui a rendu de si grands services à l'Église et à l'humanité, en rachetant, au prix de sacrifices héroïques, plus de 900,000 captifs chrétiens, a eu pour fondateurs saint Jean de Matha et saint Félix de Valois. Saint Jean de Matha, issu d'une noble famille originaire d'Espagne, naquit à Faucon, près Barcelonnette, dans la Haute-Provence en 1160, et se distingua, dès son enfance, par une tendre compassion pour les pauvres et les prisonniers. Il fut le modèle des étudiants à Aix, puis à l'université de Paris. Élevé au grade de docteur, puis au sacerdoce, il eut, pendant sa première messe, célébrée dans la chapelle de l'Évêché de Paris, la vision céleste d'un ange éblouissant de lumière, revêtu d'un habit blanc et d'une croix rouge et bleue sur la poitrine : l'ange tenait ses bras étendus sur deux captifs chargés de chaînes, dont l'un était blanc et chrétien, l'autre noir et infidèle.

Obéissant à la voix de Dieu, Jean de Matha se retira dans une solitude aux environs de Meaux, afin d'y méditer sur les moyens à prendre pour la réalisation de l'œuvre du rachat des captifs. Il y trouva saint Félix de Valois, prince du sang royal de France, qui, après avoir renoncé de bonne heure aux délices de la cour, menait dans le désert une vie plutôt angélique que humaine. Ces deux saints s'entretenant un jour sur les bords d'une fontaine, et au lieu même où fut depuis bâti le célèbre couvent de Cerfroid, virent venir à eux un cerf qui por-

tait dans son bois une croix bleue et rouge. Ils se rendirent bientôt à Rome, où le Pape Innocent III, favorisé lui-même de la vision de l'ange que saint Jean de Matha avait eue à Paris, approuva la fondation de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité pour la Rédemption des captifs, et donna aux deux saints fondateurs un habit semblable à celui dont l'ange était revêtu.

Tandis que saint Félix, de retour en France, formait de nombreux sujets à la vie religieuse dans le couvent de Cerfroid où il mourut l'an 1212, saint Jean de Matha fit lui-même plusieurs rachats sur les côtes de Barbarie et en Espagne. Il y délivra un grand nombre d'esclaves et mourut à Rome en 1213.

La vue des merveilles opérées dans les rachats, avait excité l'enthousiasme et la reconnaissance des contemporains de saint Jean de Matha. Ils croyaient ne pouvoir assez louer Dieu d'avoir établi dans son Eglise un Ordre dont les membres poussaient leur dévouement jusqu'à exposer leur santé et même leur vie, pour procurer le soulagement de leurs frères. Une foule de sujets distingués demandaient à consacrer leur existence à une œuvre qui s'annonçait sous de si heureux auspices ; mais il se trouva aussi beaucoup de personnes du monde qui, ne trouvant, à cause de leur position sociale, se joindre aux nouveaux religieux, demandèrent à avoir au moins quelque participation à leurs travaux et à leurs mérites.

L'illustre fondateur accéda à leur pieux désir, qui répondait si bien à ses propres intentions ; il avait bientôt remarqué qu'il pourrait étendre beaucoup les succès de ses religieux, en donnant à leurs efforts des appuis en

dehors de l'Ordre. La piraterie musulmane faisait chaque jour de nouvelles victimes. Les humbles frères de la Rédemption tâchaient, sans doute, de se multiplier pour briser les fers de tant de malheureux ; mais, après les fatigues du rachat, ils se trouvaient réduits à consumer beaucoup de temps pour recueillir les aumônes destinées à de nouvelles expéditions de charité. Il était facile de conclure que les voyages seraient bien plus fréquents et le nombre des captifs rachetés bien plus élevé, si les libérateurs pouvaient se promettre de trouver toujours, à leur retour dans leurs couvents, des sommes suffisantes déjà préparées pour recommencer bientôt leur pieux trafic. Il était donc urgent de leur donner des auxiliaires pour recueillir les aumônes du peuple chrétien.

Notre Saint s'empessa de profiter des ouvertures qui lui étaient faites ; il forma successivement, en plusieurs villes, des réunions de pieux laïques, qui, sous le nom de frères et sœurs du Tiers-Ordre de la T.-S. Trinité, aidèrent toujours puissamment les religieux de l'Ordre à combattre la barbarie de l'Empire du Croissant. Le Pape Honorius III approuva l'érection de cette pieuse association par une bulle du 7 mai 1217. Il accorda à ses membres de nombreuses Indulgences et les rendit participants des privilèges de l'Ordre, ainsi que du mérite des prières et bonnes œuvres qui se feraient dans son sein.

Cette association toute séculière, prit avec le temps une excellente organisation. Elle avait ses chefs, ses directeurs, ses règlements, ses pratiques de piété, ses exercices de zèle et ses lieux de réunion. Elle recueillait et centralisait des aumônes ; un trésorier intègre en devenait res-

ponsable, puis les religieux allaient en verser une partie dans les coffres des musulmans, tandis que le reste était destiné à faire arriver les captifs rachetés dans des maisons de l'Ordre, puis dans leur propre famille.

Au reste, cette association du Tiers-Ordre de la Très-Sainte Trinité n'avait pas seulement pour but de venir au secours des religieux Rédempteurs et des captifs, en leur procurant des ressources pécuniaires; elle devait aussi les assister par des prières et contribuer à la glorification du plus auguste de nos mystères, celui de la Très-Sainte Trinité. Les membres du Tiers-Ordre Trinitaire se distribuaient tour à tour les jours de la semaine, pour les consacrer à la gloire de la Très-Sainte Trinité, de manière à ce qu'il n'y eût dans l'année aucun jour, aucun moment où elle cessât d'être adorée et glorifiée.

Le Tiers-Ordre des Trinitaires, ainsi constitué dès le principe même de notre saint Institut, reçut successivement diverses modifications et améliorations par les soins des ministres généraux qui se succédèrent dans le gouvernement de l'Ordre. Le vingt-sixième général, P. Bernard Dominici, (1561-1597) fit imprimer un Manuel à l'usage de nos Tertiaires. On en a imprimé un autre à Rome en 1828, et en 1867, le T.-R. P. Antoine de la Mère de Dieu, ministre général, a donné, pour les frères et sœurs de notre Tiers-Ordre, la règle sommaire que nous reproduisons ci-après.

A mesure que les rachats de captifs chrétiens étaient devenus moins fréquents, vers la fin du siècle dernier, notre Tiers-Ordre avait perdu, surtout en France, son caractère de charité extérieure et corporelle; il était de-

venu une association purement spirituelle, et, lors du grand cataclysme, arrivé à la fin du XVIII^e siècle, il avait même disparu complètement du sol de notre patrie ; mais il s'était perpétué ailleurs, avec son double but d'assistance temporelle et spirituelle ; ainsi à Cologne, à Munster, à Aix-la-Chapelle, à Anvers, à Bruxelles, Gand, Malines, Bruges, Maestricht et dans beaucoup d'autres villes de la Westphalie et de la Belgique, les frères et sœurs du Tiers-Ordre de la T.-S. Trinité ont continué à donner leurs offrandes au tronc du rachat, et, comme les religieux Rédempteurs ne se présentaient plus pour recevoir cet argent, on l'employa, avec le consentement du Saint-Siège, à d'autres usages pieux.

Mais, grâce à Dieu, le temps nous paraît venu, où nos frères Tertiaires pourront de nouveau coopérer avec nos religieux à la grande œuvre du rachat. Il a plu à la Providence divine de faire cesser l'esclavage sur les côtes de Barbarie, mais il s'est perpétué ailleurs ; de nos jours encore on voit exposés sur les marchés d'Orient, de pauvres enfants vendus par leurs propres parents, ou arrachés du foyer domestique par de féroces trafiquants de chair humaine. On peut lire dans notre opuscule *Les Fleurs du désert*, le récit lamentable, mais véridique des souffrances de ces victimes infortunées. Dès l'an 1855, Sa Sainteté Pie IX chargeait les religieux Trinitaires de l'apostolat des nègres en Orient. Diverses circonstances, et surtout le manque de sujets, les ont empêchés jusqu'à ce jour, de répondre aux désirs du Père commun des fidèles ; mais bientôt on les verra participer à cette œuvre de haut dévouement qui remplit si bien, du reste, le but primitif de notre saint Institut

Nous avons dit que l'ange, en se montrant à saint Jean de Matha, tenait ses mains étendues sur deux captifs de races différentes. Déjà les disciples du saint fondateur ont accompli les ordres du Ciel, en se livrant au rachat des captifs blancs et chrétiens ; mais pour réaliser complètement le sens de l'apparition, il leur restait à embrasser avec la même ardeur l'affranchissement des nègres. Mgr Dupanloup nous écrivait, il y a quelques années : « J'ai toujours eu pour votre saint Ordre la plus vive sympathie, et je suis loin de croire qu'il n'ait plus de mission à remplir dans un siècle où l'horrible plaie de l'esclavage souille encore tant de contrées de la terre. » L'illustre Prélat nous disait dans une autre lettre : « L'œuvre du rachat des enfants nègres en Orient est éminemment catholique. Elle me paraît venir merveilleusement en son temps, aujourd'hui. » D'où l'on voit que l'Ordre de la Très-Sainte Trinité a bien encore de nos jours sa raison d'être, et que sa mission n'est point achevée dans l'Église de Dieu.

Les mêmes motifs nous font croire que notre Tiers-Ordre est appelé aussi à fonctionner de nouveau, dans la double voie de charité corporelle et spirituelle déjà signalée. Tandis que nos Pères Rédempteurs iront au loin arracher les malheureux enfants de Cham à la dégradante servitude qui pèse encore sur eux, il est bon, assurément, que des âmes charitables, se faisant les auxiliaires d'une œuvre si méritoire, recueillent du moins en partie, les sommes nécessaires à son développement. Mais surtout nos Tertiaires actuels devront, comme ceux d'autrefois, répandre devant Dieu leurs supplications, afin de mérit-

ter à un grand nombre d'Africains la grâce de la régénération spirituelle et à leurs généreux apôtres les secours divins, seuls capables de les soutenir dans ce rude labeur.

III.

Règle des Tertiaires de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité.

ART. 1^{er}.

Les Tertiaires ou Oblats, de l'un et de l'autre sexe, affiliés à notre Ordre de la Très-Sainte Trinité, seront soumis à la direction d'un de nos Pères, nommé par le Ministre Général de l'Ordre, ou à celle d'un prêtre séculier, approuvé par le même Général. Ils pratiqueront spécialement les vertus suivantes :

1^o *L'obéissance.* Nos frères aimeront beaucoup cette vertu et la pratiqueront en tout avec exactitude; car, étant membres d'un même corps moral, ils doivent dépendre du directeur pour tout ce qui peut contribuer au bien de l'association. Ils accompliront soigneusement toutes les règles qui leur sont tracées et rempliront avec zèle leurs emplois respectifs. Nos Tertiaires seront libres assurément de s'adresser à tout confesseur approuvé par l'Ordinaire; mais, néanmoins, nous les exhortons à se confesser aux religieux de notre Ordre, s'ils le peuvent commodément, parce qu'ils puiseront plus sûrement, dans leurs conseils, l'esprit propre de notre saint Institut.

2^o *La chasteté,* chacun selon son état et sa condition; c'est-à-dire que les célibataires observeront la sainte virginité, les personnes mariées garderont inviolablement

la foi conjugale, et celles qui sont veuves une exacte continence. Nos Tertiaires devront donc observer, quelle que soit leur position sociale, une grande pureté de vie ; et, dans ce but, ils éviteront avec le plus grand soin les bals, les théâtres, les fêtes mondaines, en un mot, toutes les causes physiques ou morales qui pourraient porter atteinte en eux à l'aimable vertu.

3° *La pauvreté.* Nos Tertiaires demeurant dans le siècle peuvent y posséder des biens temporels ; mais ils auront grand soin d'en détacher leur cœur, par la considération que les vrais et uniques trésors se trouvent dans l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'il faut se préparer dans le Ciel, par la pratique constante des vertus chrétiennes, des richesses qui ne peuvent périr.

ART. 2.

Nos frères devront adorer avec la foi la plus vive, et honorer en tous lieux, l'auguste mystère de la Très-Sainte Trinité. Ils tâcheront d'en répandre le culte partout, et, dans ce but, ils réciteront trois fois chaque jour le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria*, en l'honneur des trois personnes divines, comme aussi la petite couronne angélique, appelée *Trisagion*.

ART. 3.

Nos Tertiaires devront contribuer de leurs propres biens, ou par les aumônes qu'ils recueilleront, au salut et à l'éducation des enfants nègres, qui sont vendus comme un vil bétail sur les marchés d'Afrique. C'est en affran-

chissant leurs corps à prix d'argent que l'on peut arriver à sauver leurs âmes; le nombre de ces infortunés est encore de plus de cent millions. Nos frères veilleront avec non moins de zèle à procurer, par leurs prières et leurs pénitences, le rachat et la conversion des âmes des pauvres pécheurs, qui gémissent parmi nous dans les liens du péché, et sont dans un continuel danger de tomber dans l'enfer.

ART. 4.

Nos Tertiaires auront, autant que possible, un oratoire ou une chapelle dédiée à la T.-S. Trinité. Ils y tiendront leurs réunions de piété, et y réciteront leurs prières en commun, sous la surveillance de leur directeur, régulier ou séculier; mais, lors même qu'ils ne pourraient posséder ni un oratoire ni une chapelle pour leurs réunions et leurs prières, ils auront toujours un livre où sont inscrits les noms et prénoms des membres de leur association, les prises d'habit, les professions, etc.; et ce livre sera entre les mains du secrétaire, qui devra chaque année, après l'octave de la Très-Sainte Trinité, en expédier un double au Ministre général de l'Ordre, pour lui donner connaissance de tout ce qui a eu lieu d'important dans le courant de l'année.

ART. 5.

Outre les jeûnes prescrits par la sainte Église, nos Tertiaires jeûneront encore tous les vendredis de l'année,

qui ne sont point occupés par une fête solennelle. Ils jeûneront également le 7 février, le 19 novembre et le 13 février, veille des fêtes de nos patriarches, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, et du Réformateur de l'Ordre, le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception. Le directeur, et même le confesseur, pourront les dispenser de ces jeûnes, et leur permettre ces jours-là l'usage du gras, en cas de besoin.

ART. 6.

Nos Tertiaires doivent être tellement réguliers et édifiants dans leurs paroles, dans leurs actions, en un mot dans toute leur conduite extérieure, que tous ceux qui en sont témoins soient portés à glorifier le Père céleste, son divin Fils et le Saint-Esprit. Or, pour acquérir et conserver cette grande pureté de vie, ils doivent avoir constamment devant les yeux la présence de Dieu, pratiquer la méditation des vérités éternelles, faire de pieuses lectures, avoir une tendre dévotion envers l'auguste Mère de Dieu, envers les saints de l'Ordre, et fréquenter assidûment et avec les dispositions requises, les Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie. Ils s'en approcheront tous les mois, autant que possible. Les supérieurs auront soin de faire chaque année à tous les membres de notre Tiers-Ordre une retraite générale de quelques jours, et même d'une semaine, dans l'oratoire commun. Et, si pour quelque motif, cette retraite ne peut avoir lieu, chacun devra faire en son particulier lesdits exercices, pendant un temps convenable, au jugement du directeur.

ART. 7.

Nos frères Tertiaires ne feront point de jurement ; ils ne prêteront point de serment, si ce n'est dans le cas d'une urgente nécessité, et pour des motifs justes et honnêtes.

ART. 8.

On devra apporter la plus scrupuleuse exactitude dans l'administration des biens de l'association, vu qu'ils ont pour fin le culte de Dieu et le soulagement des malheureux. Si on doit mettre en vente quelque chose appartenant à l'association, on aura soin de manifester préalablement à l'acheteur les défauts qu'elle peut avoir. Pour contracter une dette ou faire des emprunts, on devra réunir, au scrutin secret, la majorité des voix des administrateurs, et de plus avoir reçu l'approbation du R. P. Provincial de l'Ordre. Avant de plaider, pour quoi que ce soit, devant un tribunal, on devra avoir épuisé tous les moyens de conciliation à l'amiable.

ART. 9.

Tous les ans, et le dimanche qui suit la fête de la Très-Sainte Trinité, nos frères Tertiaires ou Oblats se réuniront dans leur chapelle ou oratoire, sous la présidence d'un de nos religieux ou simplement du directeur de l'association, et l'on fera, au scrutin secret, l'élection des dignitaires suivants :

Un correcteur. — Deux conseillers. — Un maître des novices. — Un trésorier. — Deux infirmiers. — Un secrétaire.

On fera de même pour nos sœurs tertiaires, le second dimanche après la fête de la Très-Sainte Trinité, s'il est possible. Dans ces élections, auront voix les Pères ministres de nos couvents ; le directeur de l'association et tous les frères et sœurs qui ont déjà fait profession. En cas de doute sur la canonicité et la validité des élections, on aura recours à la décision du ministre Provincial, à laquelle chacun devra se soumettre avec humilité. En cas de mort ou de démission volontaire, arrivée dans le cours de l'année, tous les autres dignitaires réunis en commun, rempliront au scrutin secret l'emploi vacant. Tous les frères profès pourront être nommés à chaque emploi, mais les électeurs devront donner de préférence leur voix aux plus pieux, aux plus exacts et à ceux qui montrent le plus de zèle pour le culte de la Très-Sainte Trinité et pour les intérêts de l'association.

Le correcteur présidera toutes les réunions publiques, sous la surveillance du Père ministre ou du directeur. Aidé de ses conseillers, le correcteur règlera toutes choses, de manière à faire avancer de plus en plus tous les membres de l'œuvre dans l'accomplissement de leurs devoirs généraux et particuliers.

Les conseillers feront connaître humblement au correcteur leur manière de voir dans les choses douteuses ou difficiles ; si les affaires traitées sont importantes et épineuses, on pourra appeler au conseil d'autres dignitaires et prendre une décision au scrutin secret.

Le trésorier conservera soigneusement les aumônes recueillies pour les frais généraux de l'œuvre et pour le rachat ; il ne pourra faire aucune dépense, sans l'avis préalable et le consentement du correcteur et de ses conseillers, et, une fois par an, il versera tout ce qui aura été recueilli pour le rachat entre les mains du Supérieur Général de l'Ordre ou du Provincial, qui en disposeront pour l'affranchissement des malheureux esclaves nègres.

Les infirmiers auront soin de visiter les tertiaires malades ; ils donneront des secours pécuniaires à ceux qui sont dans le besoin, et rempliront à leur égard l'office de la plus tendre charité. Le correcteur et les conseillers devront mettre à la disposition des infirmiers toutes les ressources nécessaires pour le soulagement des frères malades ou nécessiteux. Les infirmiers auront soin de faire administrer, en temps opportun, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie aux frères Tertiaires qui sont malades, et, dès que ceux-ci sont en danger de mort, ils les avertiront charitablement de leur état, afin qu'ils aient le temps de se préparer au grand voyage de l'éternité. Dès qu'un frère tertiaire aura rendu le dernier soupir, le correcteur devra, par l'entremise de son secrétaire, en donner avis à tous les membres de l'association, et chacun d'eux fera pour le défunt une communion, ou du moins assistera à une messe pour le soulagement de son âme.

Le secrétaire assistera à toutes les réunions générales et particulières ; il consignera exactement toutes choses dans un livre spécial. Il aura soin de conserver sous clef dans les archives tous les papiers relatifs à l'œuvre.

ART. 10.

On pourra admettre au nombre de nos frères Tertiaires ou Oblats tous ceux qui, professant la foi catholique, apostolique et romaine, jouissent d'une bonne réputation. On ne donnera aux postulants l'habit de notre Tiers-Ordre qu'avec l'approbation, à la majorité des voix, de tout le conseil et le consentement exprès du Ministre Provincial. Cet habit, formé de drap blanc, avec la croix bleue et rouge, sera béni et imposé par le directeur. Il aura de vingt-cinq à trente centimètres de largeur, et le double à peu près de longueur. Une moitié tombe sur la poitrine, l'autre sur les épaules. Si quelque tertiaire voulait endosser tout à fait à l'extérieur l'habit blanc que portent nos religieux, on pourra le lui permettre, mais seulement après l'avoir suffisamment éprouvé et avec la permission écrite du R. P. Provincial.

ART. 11.

Si la conduite de quelqu'un de nos frères devient scandaleuse, le correcteur et les deux conseillers devront l'avertir charitablement et en secret jusqu'à trois fois ; mais si, après ce triple avertissement, il continue le même genre de vie, on réunira en conseil tous les dignitaires, qui, après avoir examiné si on a fait à l'égard du coupable, tout ce qui pouvait procurer son amendement, finiront par décider au scrutin secret et à la majorité des voix, s'il doit être expulsé ou non.

N. B. 1° Tout ce qui se dit dans la règle des frères Tertiaires s'applique aussi aux sœurs ; 2° Ces règles n'obligent point sous peine de péché ; mais quiconque omet les prières indiquées, se prive des grandes faveurs spirituelles et même temporelles, que Dieu accorde toujours à ceux qui se réunissent en son nom pour lui adresser leurs supplications ; 3° On suit pour la prise d'habits de nos Tertiaires et pour leur profession un cérémonial particulier que nous donnons dans un opuscule spécial ; 4° La règle que nous venons de tracer ne concerne que nos Tertiaires séculiers. Bientôt, nous osons l'espérer, notre Ordre possédera en France un Tiers-Ordre régulier dont les membres, soumis à une règle adoucie, et revêtus d'un habit peu différent de celui de nos religieux du grand Ordre, pourront leur être d'un grand secours, pour la direction des œuvres de charité, orphelinaux, hôpitaux, etc., et aussi pour l'enseignement secondaire en France et en Orient.

IV

Indulgences plénières et partielles, attachées au Tiers-Ordre et au scapulaire de la Très-Sainte Trinité, extraites du sommaire imprimé à Rome en 1866.

INDULGENCES PLÉNIÈRES.

- i. Le jour de la réception, moyennant la confession et la communion. (Accordée par le Pape Paul V, 6 août 1608.)
- ii. A l'article de la mort, en invoquant le saint nom de Jésus. (id.)
- iii. Au moment du départ pour l'œuvre du rachat. (id.)
- iv. Pour les esclaves rachetés, qui peuvent la gagner pendant un mois, après leur retour, mais à la condition de se confesser et de communier. (id.)
- v. Une fois le mois, en récitant chaque jour 3 *Pater*, 3 *Ave*, 3 *Gloria*, en l'honneur de la T.-S. Trinité et en por-

tant le scapulaire, ou petit habit de l'Ordre. (Pie IX, 22 mars 1847.)

- vi. En assistant à la procession du Saint-Scapulaire que nos frères et sœurs Tertiaires ont coutume de faire un dimanche de chaque mois, pourvu qu'ils y prient pour les besoins de la Sainte Église. (Paul V, 6 novembre 1620.)
- vii. Le 28 janvier, fête de l'apparition de Sainte Agnès, vierge et martyre, anniversaire de l'approbation de l'Ordre. (Innocent XI, 14 décembre 1678.)
- viii. 2 Février, Purification de la Très-Sainte Vierge, anniversaire de la prise d'habit de nos Saints Fondateurs. (Clément X, 11 février 1673.)
- ix. 8 Février, fête de N. P. Saint Jean de Matha. (id.)
- x. 14 Février, fête du bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, réformateur de l'Ordre. (Pie VII, 14 janvier 1820.)
- xi. Le mercredi des Cendres. (Innocent XI, 14 déc. 1678.)
- xii. Le Jeudi-Saint. (Clément X, 11 février et 3 juin 1673.)
- xiii. Fête de Pâques. (id.)
- xiv. Fête de l'Ascension de Notre-Seigneur. (id.)
- xv. Fête de la Très-Sainte Trinité. (Paul V, 6 août 1608.)
- xvi. 5 Juillet, fête de Saint Michel des Saints. (Pie VI, 3 juillet 1780.)
- xvii. 8 Septembre, Nativité de la Très-Sainte Vierge, en souvenir de l'apparition de Marie à Saint Félix de Valois. (Clément X, 11 février et 3 juin 1673.)
- xviii. Second dimanche d'Octobre, fête de la Maternité de la Très-Sainte Vierge ou de N.-D. du Bon Remède. (Innocent XI, 14 décembre 1678.)

- xix. 23 Octobre, fête de Jésus de Nazareth ou du Très-Saint Rédempteur. (Benoît XIV, 17 septembre 1756.)
- xx. 20 Novembre, fête de N. P. Saint Félix de Valois. (Clément X, 11 février 1673.)
- xxi. 25 Novembre, fête de Sainte Catherine, vierge et martyre. (Innocent XI, 14 décembre 1678.)
- xxii. 25 Décembre, fête de la Noël. (Clément X, 11 fév. 1673.)

Par rescrit du 8 août 1847, Sa Sainteté Pie IX a accordé à quiconque fait un triduo ou une neuvaine en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, dans le courant de l'année, une indulgence de sept ans et sept quarantaines, pour chacun des jours du triduo ou de la neuvaine et une indulgence plénière à gagner le dernier jour, avec la condition de la confession, de la communion et d'une visite à une église où l'on prie aux intentions du Souverain Pontife.

N. B. Par concession de Grégoire XVI (5 avril 1843,) dans les lieux où ne se trouve point une église de la Très-Sainte Trinité, les membres du Tiers-Ordre peuvent gagner les susdites Indulgences en visitant l'église de la paroisse. Pour les personnes vivant en communauté, il suffit qu'elles visitent leur propre chapelle, et pour les malades, le confesseur peut commuer cette visite en d'autres œuvres de piété. (Congrég. des Indulgences, 15 février 1848.)

INDULGENCES PLÉNIÈRES, accordées à tous les fidèles, même à ceux qui ne sont point Tertiaires Trinitaires, pourvu qu'aux jours indiqués ils visitent une église ou chapelle de l'ordre.

- i. 8 Février, fête de St-Jean de Matha. (Clément X, 20 décembre 1670.)
- ii. 14 Février, fête du bienheureux Jean-Baptiste de la Conception. (Pie VII, 20 janvier 1820.)

- III. Fête de la Très-Sainte Trinité. (Clément XI, 12 octobre 1706.)
- IV. 5 Juillet, fête de Saint Michel des Saints. (Pie VI, 21 juillet 1780.)
- V. 8 Septembre, fête de la Nativité de la Très-Sainte Vierge. (Pie IX, 1 février 1847.)
- VI. 23 Octobre, fête de Jésus de Nazareth. (Benoît XVI, 17 septembre 1756.)
- VII. 20 Novembre, fête de Saint Félix de Valois. (Clément X, 20 décembre 1670.)

N. B. Par concession d'Urbain VIII, en date du 8 mars 1634, tous les fidèles, qu'ils aient reçu ou non notre scapulaire ou petit habit, peuvent, en visitant les églises ou chapelles de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité aux susdites fêtes, gagner tous les Indulgences et participer à toutes les faveurs spirituelles accordées à tous les sanctuaires et couvents les plus favorisés de la chrétienté. Le Pape Benoît XIV, par un rescrit du 14 Janvier 1744, a daigné confirmer cet inappréciable privilège, en faveur des églises de notre Ordre. Les Indulgences plénières et partielles que l'on peut gagner par ces visites sont réellement innombrables. La confession et la communion ne sont point exigées.

Par décision de la S. Congrég. des Indulgences, en date du 7 juin 1775, tous les fidèles qui assistent à l'Absolution Générale aux jours suivants, peuvent participer à toutes les Indulgences et faveurs spirituelles dont jouit notre Saint Ordre, pourvu qu'ils se soient confessés et qu'ils aient fait la Sainte Communion. Or, par cette Absolution Générale on n'entend, non point la rémission des péchés, mais bien, ainsi que l'a déclaré le Pape Clément VIII, le 9 mai 1602, la communication des Indulgences et autres privilèges accordés à un Ordre.

Jours où l'on donne la Bénédiction et l'Absolution Générale.

- I. 28 Janvier, fête de Sainte Agnès, vierge et martyre) (Urbain VIII, 25 juillet 1632.)

- II. 8 Février, fête de Saint Jean de Matha. (Benoît XIV, 9 février 1734.)
- III. 14 Février, fête du bienheureux Jean-Baptiste de la Conception. (Léon XII, 17 septembre 1825.)
- IV. Mercredi des Cendres. (Clément VIII, 20 mai 1600.)
- V. Jeudi-Saint. (Clément VIII, 20 mai 1600.)
- VI. Fête de la Très-Sainte Trinité. (Clément VIII, 20 mai 1600.)
- VII. 5 Juillet, fête de Saint-Michel des Saints. (Pie VII, 22 septembre 1805.)
- VIII. 20 Novembre, fête de Saint Félix de Valois. (Benoît XIV, 9 février 1754.)
- IX. 25 Novembre, fête de Sainte Catherine, vierge et martyre. (Clément VIII, 20 mai 1600.)

Indulgences particulières.

Sept ans et sept quarantaines aux confrères qui visiteront les églises ou oratoires de l'Ordre, le jour de la fête de l'Assomption, en y priant aux intentions du Souverain Pontife, pour la paix, etc. (Paul V, 6 août 1608.)

Sept ans et sept quarantaines à quiconque exerce des œuvres pies spirituelles ou temporelles, pour la conversion des pécheurs ou le soulagement des captifs. (Paul V, 6 août 1608.)

Sept ans et sept quarantaines à ceux qui accompagnent à l'église les religieux trinitaires, les captifs rachetés. (Paul V, 6 août 1608.)

Cinq ans et cinq quarantaines aux frères et sœurs qui accompagnent le Saint-Viatique chez les mourants (Paul V, 6 août 1608.)

Cent jours d'indulgences toutes les fois que les frères accompagnent les défunts au cimetière. (Paul V, 6 août 1608.)

Cent jours d'indulgences toutes les fois que les frères assistent aux messes et autres offices célébrés dans la chapelle de la confrérie, ou font quelque autre œuvre de charité et de piété. (Paul V, 6 août 1608.)

Enfin, par un rescrit du 3 juin 1673, Clément X accorde les Indulgences des stations de Rome à nos frères Tertiaires qui visitent les églises de l'Ordre ou de leur Confrérie et selon le décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences du 6 juillet 1777, ce sont les suivantes :

- 1° Quatrième dimanche du Carême, Indulgence de quinze ans et quinze quarantaines.
- 2° Dimanche des Rameaux, vingt-cinq ans et vingt-cinq quarantaines.
- 3° Vendredi et Samedi Saints, trente ans et trente quarantaines.
- 4° Tous les autres jours du Carême, dix ans et dix quarantaines.
- 5° Tous les jours de l'Octave de Pâques, y compris le dimanche *in albis*, trente ans et trente quarantaines.
- 6° Le samedi avant la Pentecôte, dix ans et dix quarantaines.
- 7° Les dimanche de la Pentecôte et tous les jours de l'Octave, trente ans et trente quarantaines.
- 8° Les 1^{er}, 2^{me} et 4^{me} dim. de l'Avent, dix ans et dix quarantaines.

- 9° Le 3^{me} dimanche de l'Avent, quinze ans et quinze quarantaines.
- 10° La veille de la Noël, à la messe de minuit et à celle de l'aurore, quinze ans et quinze quarantaines.
- 11° Aux fêtes qui suivent la Noël, à la Circoncision, à l'Epiphanie, et aux dimanches de la Septuagésime, de la Sexagésime et de la Quinquagésime, cinquante ans et cinquante quarantaines.
- 12° Aux trois jours des Quatre-Temps, dix ans et dix quarantaines.
- 13° A la fête de Saint-Marc et aux trois jours des Rogations, trente ans et trente quarantaines.

Par rescrit du 15 février 1832, le Pape Grégoire XVI a accordé pour chacune des églises de notre Ordre, la faveur d'un autel privilégié tous les jours pour les messes qui s'y célèbrent pour le repos de l'âme de nos religieux défunts. La même faveur est accordée aux églises des confréries affiliées à notre Ordre et à celles qui plus tard se réuniront à nous. En outre, Sa Sainteté a déclaré privilégiés les autels de toutes nos églises pour le jour de la mort et de la sépulture des religieux et Tertiaires défunts ou pour le jour où l'on reçoit la nouvelle de leur décès. Sa Sainteté Pie IX, par un rescrit du 22 mars 1847, a accordé à ceux qui portent notre scapulaire et récitent tous les jours, trois *Pater*, trois *Ave*, trois *Gloria*, en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, une indulgence de sept ans et sept quarantaines, chaque jour, et une indulgence plénière une fois le mois, après la confes-

sion, la communion et la visite à une église où l'on prie aux intentions du Souverain Pontife.

N. B. Pour gagner les Indulgences plénières, il faut toujours la confession et la communion. Cependant quelques auteurs admettent que, si la réception de ces deux sacrements n'est pas formellement indiquée dans le rescrit de concession, on peut, sans être en état de grâce, gagner l'Indulgence plénière, non pour soi, mais pour les défunts. On peut gagner plusieurs Indulgences le même jour avec une seule communion, mais une seule nous est appliquée à nous-mêmes, les autres sont pour les défunts. Les personnes qui communient tous les jours n'ont besoin, pour gagner les Indulgences plénières que de se confesser une fois par semaine ou même tous les quinze jours. Quand la fête de Saint Jean de Matha tombe le mercredi des Cendres ou le 1^{er} dimanche du Carême, on la transporte au 9 février suivant avec l'absolution générale et les indulgences attachées à cette fête (Clément XIII, 29 novembre 1768). Si la fête du Bienheureux Jean Baptiste de la Conception tombe un dimanche ou un jour de fête privilégiée, on la transfère avec l'absolution générale et les Indulgences au 15 février, par concession de Grégoire XVI, du 15 juillet 1839 et 23 août 1844. Un rescrit de Pie IX du 17 juin 1847, rend applicable^s aux âmes du Purgatoire toutes les indulgences sus-mentionnées. Enfin, un autre rescrit de Pie IX, du 21 mars 1855, confère à l'OEuvre du rachat et de l'éducation des enfants nègres toutes les grâces et indulgences accordées jadis à la Rédemption des captifs chrétiens.

V.

Couronne du Trisagion ou chapelet de la Très-Sainte Trinité.

Nous ne saurions trop recommander la récitation du Trisagion, soit pour honorer la Très-Sainte Trinité, soit parce que cette prière est comme un égide contre les périls spirituels et temporels que l'on rencontre si souvent dans la vie. Pour réciter les prières suivantes, on se sert

d'un chapelet composé de dizaines, ou mieux, de trois neuvaines de grains, séparées entre elles par un grain plus gros. Avant de réciter les prières sur les grains on commence par dire :

In nomine Patris † et Filii et Spiritus sancti. Amen.

☩. Domine labia mea aperies.

☩. Et os meum annuntiabit laudem tuam.

☩. Deus in adiutorium intende.

☩. Domine ad adjuvandum me festina.

☩. Gloria Patri, etc. ☩. Sicut erat, etc.

Sur le premier gros grain on dit :

Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis. — Pater noster..., Ave Maria.....

Sur chacun des neuf grains suivants, on dit :

☩. Tibi laus, tibi gloria, tibi gratiarum actio, in sæcula sempiterna, ô beata Trinitas.

☩. Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus exercituum. Plena est omnis terra gloria tua.

Après le neuvième grain on dit :

☩. Gloria Patri et Filio..... ☩. Sicut erat in.....

Aux second et troisième gros grains, on dit comme au premier, et à la deuxième et troisième neuvaines de grains on dit comme à la première. Quand on récite ces prières en commun on dit tous ensemble les prières des gros grains : Sanctus Deus, sanctus fortis, etc., et on se partage en deux chœurs pour les prières à dire sur les neuf grains suivants : Tibi laus, tibi Gloria, etc.. Lorsqu'on a

prié sur tous les grains comme il vient d'être dit, on termine le Trisagion par les prières suivantes, en l'honneur de la Très-Sainte Trinité :

Te Deum Patrem ingenitum, te Filium unigenitum, te Spiritum Sanctum Paraclitum, sanctam et individuum Trinitatem, toto corde et ore confitemur, laudamus atque benedicimus, tibi gloria in sæcula.

☩. Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu.

℞. Laudemus et superexaltemus eum in sæcula.

Oremus.

Omnipotens sempiterno Deus, qui dedisti famulis tuis, in confessione veræ fidei æternæ Trinitatis gloriam agnoscere et in potentia majestatis adorare unitatem, quæsumus, ut ejusdem Fidei firmitate, ab omnibus semper muniamur adversis. Per Christum Dominum nostrum.

℞. Amen.

Libera nos, salva nos, vivifica nos, ô beata Trinitas !

VI.

Archiconfrérie et scapulaire de la Très-Sainte Trinité et de Notre-Dame du Bon Remède.

Outre le Tiers-Ordre dont nous venons de parler, l'Ordre de la Très-Sainte Trinité possède encore un scapulaire semblable à celui du Carmel. On peut dire qu'il est le plus ancien de ceux qui sont approuvés dans l'Église. C'est un diminutif du grand scapulaire que portent les Tertiaires Trinitaires. Il n'oblige qu'à la récitation de trois *Pater*, trois *Ave*, trois *Gloria* chaque jour et il donne parti-

cipation aux Indulgences et autres faveurs spirituelles de l'Ordre. Il prit de bonne heure le double nom du scapulaire de la Très-Sainte Trinité et de Notre-Dame de Bon-Remède pour la raison que voici : La Très-Sainte Vierge avait daigné prendre une large part à la fondation et au développement de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité pour la Rédemption des captifs. Elle avait prédit à la mère de Saint Jean de Matha la naissance et les vertus héroïques de son enfant. Elle avait secouru le zélé fondateur, en lui fournissant, surtout à Valence et à Tunis, des sommes importantes pour l'œuvre du rachat. Saint Jean de Matha, pour assurer à ses enfants la continuation d'une protection si puissante, institua, en l'honneur de Marie, la dévotion à Notre-Dame du Bon-Remède, qui ne tarda pas à se répandre dans l'Église entière. Elle fut constituée en confrérie, et comme l'Ordre possédait déjà la confrérie de la Très-Sainte Trinité, le Pape Paul V crut devoir réunir ces deux associations de prières sous le nom unique d'Archiconfrérie de la Très-Sainte Trinité et de Notre-Dame du Bon-Remède, et les membres qui la composent portent sur eux, comme signe de ralliement et d'affiliation à l'Ordre, le petit scapulaire dont nous avons parlé. Il est formé de deux morceaux d'étoffe de laine blanche, dont l'un porte une croix bleue et rouge ; il doit être béni par un religieux de l'Ordre, ou par tout autre prêtre séculier, qui en a reçu le pouvoir.

*Bénédiction du petit scapulaire de la Très-Sainte
Trinité.*

☩. Adjutorium nostrum. ℟. Qui fecit cœlum et terram.
☩. Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus.

Domine Jesu Christe, qui tegumen nostræ mortalitatis induere dignatus es, obsecramus immensam tuæ largitatis abundantiam, ut hoc genus vestimenti quod sancti patres, ad innocentiae et humilitatis indicium, ferre sanxerunt, tu ita bene † dicere digneris, ut *hic famulus tuus qui indutus fuerit vestimento, te quoque induere mereatur, qui vivis et regnas Deus. Per omnia sæcula sæculorum.* ℟. Amen.

Imposition du même scapulaire.

☩. Adjutorium nostrum. ℟. Qui fecit cœlum et terram.
☩. Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus.

Adesto Domine supplicationibus nostris, et *hunc famulum tuum cui in tuo nomine habitum religionis imponimus, tu ita bene † dicere digneris ut, te largiente, devotus persistat et vitam consequi mereatur æternam.* Per Dominum Jesum Christum, etc.

Accipe habitum sanctissimæ Trinitatis, in augmentum Fidei, Spei et Charitatis, in nomine Patris † et Filii † et Spiritus † Sancti. Amen.

☩. Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus.

Omnipotens sempiterne Deus, qui dedisti famulo tuo in confessione veræ Fidei, æternæ Trinitatis gloriam agnoscere, et in potentia majestatis adorare unitatem, quæsumus, ut ejusdem Fidei firmitate, ab omnibus semper muniatur adversis.

Deus qui, per sanctos Patres nostros, Joannem et Felicem, Ordinem Sanctissimæ Trinitatis, ad redimendum de potestate saracenorum captivos, cœlitus instituere dignatus es, præsta, quæsumus, ut eorum suffragantibus meritis, a captivitate corporis et animæ, te adjuvante, liberemur.

Suscipiat *te* sanctissima Trinitas, in numerum confratrum sororumque Archiconfraternitatis nostræ ; et licet *te* indigne suscipimus, in orationibus tamen nostris precamur ut *tibi* Sanctissima Trinitas concedat tempus bene vivendi, constantiam perseverandi, et, sicut nos hodie fraterna charitas spiritualiter jungit in terris, ita divina pietas, quæ dilectionis est nutrix et amatrix, nos cum fidelibus suis conjungere dignetur in cœlis. Per Christum Dominum nostrum. *℞.* Amen.

Pax et Benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii † et Spiritus Sancti descendat super *te* et maneat semper. Amen.

FIN.

Vers la fin de la Vie d'Anna-Maria, nous avons suggéré à nos lecteurs les prières qu'ils pourront faire en l'honneur de notre Vénérable, pour attirer sur eux sa puissante protection. Nous croyons qu'ils seront bien aises de trouver ici les Litanies et l'Oraison de la Très-Sainte Trinité, avec d'autres courtes oraisons, puis l'indication d'une association de prières en faveur des défunts, pour lesquels la Vénérable Anna-Maria avait une si tendre dévotion.

LITANIES DE LA T.-S. TRINITÉ.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Père céleste, du haut du ciel, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.

Esprit Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous,

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu,

Trinité éternelle, ayez pitié de nous.

Trinité incréée, ayez pitié de nous.

Trinité immense, ayez pitié de nous.

Trinité toute-puissante, ayez pitié de nous.

Trinité ineffable, ayez pitié de nous.

Trinité adorable, ayez pitié de nous.

Trinité admirable, ayez pitié de nous.

Trinité, lumière inaccessible, ayez pitié de nous.

Trinité, énigme très-profonde, ayez pitié de nous.

Trinité, sacrement caché à tous les siècles,

Trinité, créatrice et conservatrice de toutes choses,

Trinité, conseil de l'Incarnation et auteur du salut,

Trinité, espérance des captifs, ayez pitié de nous.

Trinité, bonheur des saints, ayez pitié de nous.

Soyez-nous propice ; pardonnez-nous Seigneur.

Soyez-nous propice ; exaucez-nous, Seigneur.

Des attaques terribles du démon, délivrez-nous, Seigneur.

De la captivité du corps et de l'âme de notre Seigneur.
De tout mal, délivrez-nous, Seigneur,

Tout pécheurs que nous sommes, exaucez-nous, Seigneur,
Daignez nous accorder, ainsi qu'à nos bienfaiteurs, la
grâce pour le présent et la gloire pour l'avenir, nous
vous en conjurons, Seigneur.

Daignez exaucer toutes nos demandes; nous vous en
conjurons, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde; par-
donnez-nous. Seigneur.

Agneau de Dieu..... exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu..... ayez pitié de nous Seigneur.

ψ. Bénissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

ϝ. Louons-les et exaltons-les dans tous les siècles des siècles.

Oraison.

O Seigneur, Dieu tout-puissant et éternel, qui avez accordé à vos serviteurs la grâce de reconnaître, par une sincère confession de foi, la gloire de l'éternelle Trinité, et d'adorer, dans la puissance de votre majesté, l'unité de votre nature, faites qu'un attachement inviolable à cette même foi nous affermisse contre toute sorte d'adversités. Nous vous le demandons par N.-S. J.-C.

Oraison de N.-D. du Bon Remède.

Dieu tout-puissant et éternel, qui, par votre Fils unique, avez donné au monde les remèdes du salut, accordez-nous, par l'intercession de la Vierge Marie, sa mère honorée sous le titre de N. D. du Bon Remède, qu'après avoir supporté patiemment les infirmités du corps et de

l'âme, nous arrivions enfin à la joie éternelle, par le même
J.-C. N.-S.

AUTRE PRIÈRE A N.-D. DU BON REMÈDE.

O Marie ! ô Mère si douce et si compatissante, que Jésus m'a donnée pour être dans mon exil un abri, un refuge, un asile contre tous les dangers et tous les malheurs, que j'aime à vous invoquer sous le titre si consolant de N.-D. du Bon Remède ! Oui, vous avez des remèdes pour tous nos maux, des consolations pour toutes nos peines, du baume pour toutes nos blessures ; Qui en a plus besoin que moi, ô Marie !, ... Soutenez mes pieds qui chancellent, versez dans mon cœur les eaux vivifiantes de la grâce dont vous êtes le canal, et ne cessez, ô Marie ! de marcher à mes côtés jusqu'au terme de mon pèlerinage, afin que, malgré mes défaillances et mes chutes, aidé par vous, relevé par vous, j'arrive enfin à la céleste patrie, pour vous y bénir dans la possession de mon Dieu, l'aimer et vous aimer à jamais, avec les élus et les anges. Ainsi soit-il.

Oraison de saint Jean de Matha.

O Dieu, qui avez daigné, par une vision céleste, vous servir de saint Jean de Matha pour instituer l'Ordre de la T.-S. Trinité en faveur des captifs, faites, nous vous en conjurons, qu'en vue de ses mérites nous soyons délivrés, par votre grâce, de la captivité du corps et de l'âme, par J.-C. N.-S.

Oraison de saint Félix de Valois.

O Dieu, qui, dans votre bonté, avez retiré de sa solitude le bienheureux Félix, pour lui confier le rachat des esclaves, nous vous demandons que, par son intercession, nous soyons délivrés des liens du péché, par les mérites de N.-S. J.-C., qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit.

LE RACHAT DES CAPTIFS

OU

ASSOCIATION DE PRIÈRES

POUR LA DÉLIVRANCE DES AMES DU PURGATOIRE

ÉRIGÉE

DANS LE COUVENT DES RR. PP. TRINITAIRES.

La dévotion aux âmes du Purgatoire a pris de nos jours une extension bien consolante. Le mouvement qui porte les esprits et les cœurs vers les pratiques propres à soulager les membres souffrants de l'Église, s'est fait sentir en tous lieux, et tous les fidèles animés d'une foi vive, ont subi à cet égard les douces influences de la grâce.

Parmi les personnes qui se sont distinguées récemment, par l'ardeur de leur dévotion envers les défunts, nous devons mentionner surtout la Vén. Anna-Maria Taïgi, déjà connue dans toute l'Église par ses héroïques vertus, ses dons surnaturels et surtout par ce soleil mystérieux dans lequel elle vit, pendant 49 ans, tous les événements qui se passaient de son temps sur la surface du globe, et même le sort des âmes dans l'autre vie. Anna-Maria aimait tendrement les Ames du Purgatoire ; son cœur, ému par le sort de ces infortunées, s'épanchait

pour elles en prières, en pénitences et en toute sorte d'œuvres expiatoires.

L'ordre de la T.-S. Trinité qui s'occupait jadis du rachat des captifs chrétiens, continue de nos jours son but primitif, par l'affranchissement et l'éducation des enfants nègres. Mais, tout en accomplissant leur mission de charité corporelle, les Trinitaires n'ont jamais omis de travailler efficacement à la délivrance des Ames du Purgatoire. Leur règle les oblige à prier plusieurs fois chaque jour pour les défunts. Dans leurs couvents, on célèbre, chaque lundi, une messe de *Requiem* avec absoute; plusieurs fois par année, mais surtout aux Quatre-Temps, on y récite l'office des morts. Ces religieux, voulant développer encore et rendre plus solennel le culte accordé par eux aux défunts, viennent d'établir dans leur couvent de Cerfroid une Association de prières pour la délivrance des Ames du Purgatoire. Déjà ils peuvent compter, pour le succès de cette œuvre, sur un grand nombre d'adhérents, et ils osent espérer que ce pieux concours des fidèles ira toujours en augmentant.

Jadis le rachat des esclaves chrétiens attira sur les religieux rédempteurs les sympathies de tous les cœurs généreux. Presque toutes les familles avaient quelqu'un de leurs membres dans les fers des infidèles, et on croyait ne pouvoir assez bénir et aider ceux qui se vouaient à leur délivrance; mais ne doit-il pas en être de même pour l'œuvre des Ames du Purgatoire? Quel est celui de nous qui n'a pas quelque parent ou ami dans ce lieu d'expiation? Nous devons donc nous intéresser vivement au sort de celles de ces âmes qui nous sont chères, et qui peut-être sont tourmentées pour des fautes dont nous

avons été les auteurs ou les complices. Elles nous demandent de prompts secours, et leurs cris déchirants ne doivent point nous trouver insensibles. Il est vrai que notre charité est sollicitée constamment par une multitude d'autres bonnes œuvres, mais ne devons-nous pas toujours soulager de préférence les malheureux qui sont dans la plus grande détresse ? Hâtons-nous donc de prier de faire prier pour nos chers défunts ; volons à leur secours, et soyons bien persuadés qu'une fois délivrés de leurs angoisses, ils ne seront point ingrats à notre égard.

CONDITIONS DE L'ASSOCIATION.

Tous les fidèles peuvent y être admis. Il suffit de faire inscrire ses noms et prénoms dans les registres du couvent de Cerfroid. On expédie à toute personne admise qui en fait la demande un billet d'agrégation. Outre une aumône de 50 centimes pour frais généraux, chaque associé se fera un devoir de faire célébrer au moins une fois le saint sacrifice pour ses défunts. De plus, il récitera chaque jour, pour les Ames du Purgatoire, 3 *Pater*, 3 *Ave*, 3 *Gloria*, 3 *Requiem*.

AVANTAGES DE L'ASSOCIATION.

On célèbre, chaque lundi, dans nos couvents, une messe avec absoute pour les associés défunts, et, chaque samedi, une autre messe pour les associés vivants. Le premier jour libre de chaque mois, et le mercredi des Quatre-Temps, on y récite l'office des morts pour les associés défunts. De plus, on célébrera une messe solennelle de *Requiem* pour chaque associé, aussitôt que son

décès sera connu, et que ses parents ou héritiers en auront fait la demande. Les religieux de Cerfroid s'engagent à appliquer à l'intention des associés, tant vivants que défunts, toutes les bonnes œuvres, prières, exercices de piété et de mortification qui se pratiquent parmi eux.

CHAPELET DES MORTS, INDULGENCES.

Notre chapelet des morts est formé d'abord de 9 grains sur lesquels on dit 3 *Pater*, 3 *Ave*, 3 *Gloria*; puis 5 dizaines de grains noirs, sur lesquels on dit *Mon Jésus*, *Miséricorde*, et *Doux cœur de Marie*, *soyez mon salut*. Sur les grains blancs qui séparent les dizaines, on dit *Requiem æternam*, etc. Chaque fois qu'on récite ce chapelet, on gagne 21,000 jours d'indulgences pour les défunts. Nous engageons vivement nos associés à recevoir les scapulaires approuvés par l'église, mais surtout celui de la T.-S. Trinité, enrichi de bien précieuses indulgences, toutes applicables aux défunts.

Vu et approuvé.

Soissons, 30 avril 1870.

LECRAND, Vicaire général.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Prologue.	3
Décret pour la béatification et canonisation de la Vénérable Anna-Maria.	9

LIVRE PREMIER

I. — Enfance de la Vénérable, son éducation, son adolescence, son mariage.	11
II. — Vie mondaine d'Anna-Maria, appel de Dieu, luttes, conversion.	18
III. — Fidélité d'Anna-Maria à la grâce : son admission dans le Tiers-Ordre de la T.-S. Trinité. Prodiges qui ont lieu en cette occasion.	25
IV. — L'esprit de pénitence et de mortification fut la grâce de conversion de notre Vénérable ; elle l'observe fidèlement, et d'abord, dans la nourriture et la boisson.	30
V. — Anna-Maria pratique exactement la mortification des sens, mais plus encore celle de la volonté.	36
VI — Vertus domestiques de la Servante de Dieu. Sa vigilance dans l'éducation de ses enfants.	41
VII. — Soins que prend Anna-Maria pour conserver la paix dans sa famille. Sa conduite à l'égard de son mari et de ses parents.	48

LIVRE SECOND

I. — Vertusthéologiques de la Vénérable Anna-Maria. Sa foi.	57
II. — Profond respect d'Anna-Maria pour les Sacrements de l'Église. Sa prodigieuse obéissance envers son confesseur	63
III. — Esprit d'oraison dans notre Vénérable. Elle règle sa famille comme une communauté religieuse . . .	70
IV. — La Servante de Dieu est horriblement tentée contre la Foi par les hommes et par les démons. . . .	76
V. — Espérance inébranlable de la Servante de Dieu. .	84
VI. — Anna-Maria pratique à un haut degré la pauvreté, le détachement des choses de la terre, la résignation à la volonté de Dieu.	91
VII. — Perfection de l'amour de Dieu dans la Vénérable Anna-Maria. Ses fréquentes extases.	97
VIII. — Dévotion de la Vénérable Anna-Maria pour Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Ses ravissements après la communion	106
IX. — Dévotion d'Anna-Maria à la T.-S. Trinité, à la Passion de N.-S. J.-C et à la T.-S. Vierge.	114
X. — Dévotion de la Servante de Dieu aux Apôtres et à d'autres Saints; aux âmes du Purgatoire, etc. Son dévouement à l'Église, au Pape, etc.	122
XI. — Ardent amour du prochain dans notre Vénérable. .	128
XII. — Anna-Maria reçoit de Notre-Seigneur le pouvoir de guérir les maladies corporelles. Quelques-unes des guérisons qu'elle a opérées.	154
XIII. — Guérisons spirituelles, conversions opérées par la Servante de Dieu.	142
XIV. — Anna-Maria pratique admirablement le pardon des injures et l'amour des ennemis.	147

LIVRE TROISIÈME

I. — Mission spéciale d'Anna-Maria. Considérations sur l'utilité des souffrances, comme moyen d'expiation.	153
--	-----

II. — Vives souffrances d'Anna-Maria; sa désolation intérieure; sa persévérance dans les voies crucifiantes.	159
III. — Anna-Maria offre à Dieu ses expiations volontaires pour toute sorte de pécheurs, mais surtout pour le triomphe de l'Église.	165
IV. — Soleil mystérieux accordé à Anna-Maria pour l'accomplissement de sa mission. Nature de ce phénomène.	172
V. — Aspect intérieur du soleil mystérieux. La servante de Dieu y découvre toutes choses.	180
VI. — La Servante de Dieu voit le sort des âmes après la mort.	188
VII. — Anna-Maria connaît les choses surnaturelles, et celles de l'ordre moral.	194
VIII. — Anna-Maria connaît tous les secrets de la nature, le genre des maladies, etc.	201
IX. — La Servante de Dieu voit l'état des consciences. Elle lit au fond des cœurs les pensées les plus cachées.	209
X. — La Servante de Dieu connaît tout ce qui se passe au loin et prédit les événements futurs.	215
XI. — La Vénérable Anna-Maria connaît les secrets de la politique, etc. Attestation authentique du marquis Carlo Bandini.	221
XII. — Anna-Maria voit dans son soleil l'élection des Papes et les événements de leur pontificat; la mort des Papes, etc.	229
XIII. — Prédications de la Servante de Dieu, relatives à Sa Sainteté Pie IX et à son pontificat.	236

LIVRE QUATRIÈME

I. — Réputation de sainteté dont jouissait Anna-Maria même de son vivant. Hommages qu'on lui rendait. Son humilité.	250
II. — Des vertus morales de la Servante de Dieu, et, en particulier, de sa prudence et de sa justice.	257
III. — Dernières années de la Servante de Dieu. Sa résignation dans les souffrances. Sa dernière maladie.	264
IV. — Progrès de la maladie d'Anna-Maria. Derniers actes d'obéissance. Son délaissement. Sa sainte mort.	270

V. — Attestations du cardinal Pedicini et du confesseur. Réflexions sur la mort d'Anna-Maria.	277
VI. — Le corps d'Anna-Maria est d'abord enseveli dans le cimetière de Saint-Laurent. Concours du peuple .	282
VII. — Translation du corps d'Anna-Maria à l'église de Santa-Maria-della-Pace, puis à Saint-Chrysogone.	289
VIII. — Faits miraculeux dûs à l'intercession d'Anna-Maria et rapportés dans le procès juridique	297
IX. — Enquête juridique sur les vertus et les dons de la Servante de Dieu. Nouveaux faits miraculeux. Dé- cret qui donne à la Servante de Dieu le titre de Vénération	302

ÉLISABETH CANORI-MORA

I. — Premières années de la Servante de Dieu, son ado- lescence, son mariage, sa parfaite conversion . .	313
II. — Premières faveurs célestes. Éducation qu'Elisabeth donne à ses enfants	320
III. — Inconduite du mari d'Elisabeth. Terribles épreuves qu'elle subit. Image de <i>Gesu Nazareno</i> . Prodiges Pie IX	326
IV. — Elisabeth victime de propitiation pour les pécheurs. Elle est horriblement tourmentée par les démons. Visions qui la consolent	332
V. — Dons surnaturels d'Elisabeth. Elle voit en esprit les épreuves de l'Église, puis son triomphe	341
VI. — Pouvoir d'Elisabeth, surtout pour la délivrance des âmes du Purgatoire.	350
VII. — Fidèle correspondance d'Elisabeth aux opérations de la grâce, Ses vertus religieuses. Ses vertus théolo- gales	356
VIII. — Dévotion d'Elisabeth à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la Sainte-Eucharistie.	361
IX. — Dernières années d'Elisabeth. Ses avis à ses filles . Sa mort. Sa réputation de sainteté	365
X. — Faits miraculeux attribués à l'intercession de la Ser- vante de Dieu.	370

TIERS-ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ

I. — Importance du Tiers-Ordre.	375
II. — Origine et nature du Tiers-Ordre de la T.-S. Trinité.	384
III. — Règle des Tertiaires-Trinitaires	391
IV. — Indulgences plénières et partielles	399
V. — Couronne du Trisagion ou chapelet de la Très-Sainte Trinité	406
VI. — Archiconfrérie et Scapulaire de la Très-Sainte Tri- nité	408